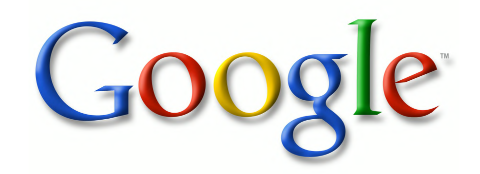
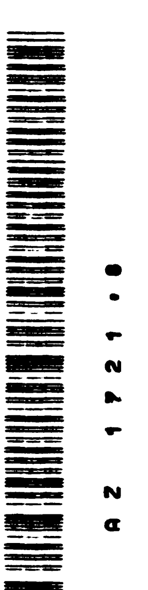










HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

Laharpe

HISTOIRE

DES

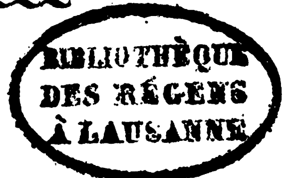
RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

PAR J. C. L. SIMONDE SISMONDI,

Des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Georgofili, de Genève, etc.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n.° 12, hôtel de la Rochefoucault.

M. D. CCC. IX.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE LVII.

Considérations sur le caractère et les révolutions du quatorzième siècle.

Nous avons conduit nos lecteurs jusqu'à la fin du quatorzième siècle, et pendant cette période importante nous nous sommes fait une loi de suivre non-seulement les révolutions des peuples divers de l'Italie, dont nous avons entrepris l'histoire, mais encore la politique générale de l'Europe, et les rapports de chaque nation ultramontaine avec les Italiens. Nous demanderons ici à nos lecteurs, comme nous l'avons fait à la fin du siècle précédent, de s'arrêter quelque temps avec nous pour jeter un regard en arrière sur l'espace que nous venons de parcourir.

Ce retour sur les temps écoulés ne donnera point une satisfaction entière; de grandes actions ont été accomplies dans ce siècle; de

grands hommes se sont avancés sur la scène; de grandes vertus, de grandes révolutions, de grands crimes, et surtout un grand développement de l'esprit humain, ont occupé tour-à-tour notre attention; et cependant nous ne voyons point une seule pensée remplir et animer tous les esprits; nous ne sentons point que les révolutions des États ou les passions des hommes tendent vers un but unique, et le siècle peut-être le plus riche pour l'Italie en grands écrivains, en penseurs profonds, en hommes supérieurs, le quatorzième siècle n'a point un caractère déterminé. Ce n'est pas ainsi que se présentent à notre souvenir les hommes du douzième et du treizième siècle, avec leur énergie de liberté et leur ardent désir de pouvoir et de gloire. L'histoire de toutes les villes étoit alors presque la même; la vie de chaque homme ressembloit à la vie de son concitoyen, non point par un repos semblable, mais par une activité de même nature; tous tendoient avec force vers un même but; tous avançoient avec rapidité dans une même carrière, et la nation entière avoit un grand caractère, non pas tant parce qu'elle comptoit beaucoup de grands hommes, que parce que chaque homme, jusqu'au citoyen le plus obscur, avoit reçu de la nature un ample partage.

Dans le quatorzième siècle, les individus

se détachent davantage de la foule; ils attirent sur eux l'attention; ils la commandent par leurs hauts faits, leurs talens, ou leurs crimes; mais l'on ne voit point la nation à laquelle ils appartiennent, s'avancer dans aucune carrière; et tandis qu'eux-mêmes, comme des lumières errantes, brillent et cheminent en tous sens, les divers peuples qu'ils devroient guider, s'égarent dans les sentiers tortueux de la politique; ils avancent et reculent tour-à-tour; les uns marchent à la liberté, les autres au despotisme; l'immoralité et la religion, la superstition et la philosophie, le courage et la pusillanimité dominent tour-à-tour, et l'on ne sauroit affirmer, après la révolution de tout le siècle, si aucun progrès a été fait dans aucun sens.

Les premiers chefs-d'œuvre de la langue italienne appartiennent au quatorzième siècle; *elle naquit* en quelque sorte avec lui; le poème immortel du Dante date de la première année du siècle; Pétrarque et Boccace lui appartiennent en entier, et d'autres poétes aimables occupent encore, au-dessous de ceux-ci, un rang distingué (1). Cependant

(1) On cite surtout Bosone de Gubbio, Francesco de Barberino, Benuccio Salimbeni, Bindo Bonichi, Fazio des Uberti, Marco Barbato, Giovanni Barili, Sennuccio del Bene, Lancelloto Anguisola, Zenone Zenoni, et Franco Sacchetti.

l'école nouvelle perd tout-à-coup sa fécondité; la littérature italienne s'arrête; l'invention semble lui être interdite; l'imagination est étouffée par les chaînes de l'érudition; de fatigans copistes prennent la place des poétes; on ne leur voit jamais produire que des sonnets, des *canzoni*, et de froides allégories imitées des poèmes que Pétrarque a nommés ses triomphes; l'inspiration est glacée par la roideur du mètre qu'ils emploient; la pensée se refuse à entrer dans le cadre étroit où l'on veut l'assujétir; personne ne cultive la poésie épique ou dramatique, et ceux qui s'essaient dans le genre lyrique n'y apportent point d'imagination, d'enthousiasme ou de sensibilité. Les muses italiennes se taisent enfin complètement; il ne reste pas à la fin du siècle un seul beau génie, qui fasse honneur à sa langue maternelle, et cette langue, déjà épuisée et corrompue, doit sommeiller un autre siècle avant d'être employée à de nouvelles créations.

L'antiquité avoit été découverte; et, dans un saint respect pour elle, on avoit voulu lui faire occuper la place du temps présent. L'étude des langues mortes avoit tout-à-coup suspendu la vie chez cette nation, si prompte à prendre des formes nouvelles. C'étoit dans la langue des siècles passés, et en se plaçant à côté des morts, qu'on prétendoit

acquérir de la gloire; comme si l'inspiration pouvoit jamais animer une langue qui n'a point retenti jusqu'au fond du cœur dans l'intimité des rapports domestiques; une langue dans laquelle le fils n'a point entendu sa mère, ou l'amant son amante; une langue qui n'excite point d'émotion populaire, et qui ne peut point soulever ou entraîner la multitude. Des hommes d'un génie distingué apprirent à penser, à sentir, à parler, comme Ciceron, Tite-Live, ou Virgile. Ils réussirent à paroître comme des ombres dont l'antiquité étoit le corps. Mais le temps présent n'étoit que l'image d'un passé qu'on s'efforçoit de rappeler, et cette vie réfléchie, où l'on ne sentoit rien de spontané, avoit la tristesse glacée de la mort qu'elle imitoit (1).

Ce zèle d'érudition eut du moins l'avantage *de faire* rassembler les riches monumens de l'antiquité qu'on avoit trop négligés. L'art de fabriquer le papier, qui paroît avoir été

(1) Les plus célèbres poétes latins, après Pétrarque et Zanobi da Strata, sont: Albertino Mussato, Ferreto de Vicence, Convennole de Prato, André de Mantoue, Franceseo Landini, Jacopo Allegretti, et Coluccio Salutati. Parmi les prosateurs, nous rappellerons avant tout les historiens dont nous avons fait usage. A la fin du siècle on vit paroître Leonardo Bruno, dit l'Arétin, Poggio Bracciolini, et Coluccio Salutati, qui devoient l'emporter, comme écrivains latins, sur tous leurs prédécesseurs.

inventé à Fabriano, dans la Marche d'Ancone, vers la fin du siècle précédent (1), permit de multiplier les copies des manuscrits précieux; le roi Robert de Naples, le marquis d'Este, Jean Galeaz, duc de Milan, Louis de Gonzagues, Pandolfe Malatesti, et plusieurs autres souverains rassemblèrent des livres à grands frais, et accordèrent à tous les savans l'usage de leurs précieuses collections. Les particuliers imitèrent leur magnificence, et l'Italie fut bientôt le pays de l'Europe le plus riche en bibliothèques.

Le zèle exagéré et pédantesque de l'érudition ne pouvoit être avantageux à la littérature; mais il y avoit des études aux progrès desquelles cette ardeur étoit peut-être nécessaire; et les Italiens soutinrent, dans ce siècle, la gloire de leurs universités, par les doctes travaux de leurs théologiens (2), de leurs canonistes (3) et de leurs juris-

(1) *Tiraboschi Storia della letteratura.* T. V, L. I, c. 4, §. 4, p. 90.

(2) Robert de Bardi, Denys du Bourg-St.-Sépulchre, Guillaume de Crémone, Ugolino Malabranca, Bonaventura de Peraga, Luigi Marsigli, etc.

(3) Guido de Balso, Giovanni d'Andrea, Giovanni Calderini, Paolo de Liazari, Giovanni de Legnano, Pietro d'Ancarano, Lapo de Castiglionchio, Francesco Tabarella, etc.

consultes (1). Il y eut un temps où les noms de Giovanni d'Andréa, de Bartolo et de Baldo, paroissoient voués à une éternelle célébrité; mais l'érudition ne donne jamais qu'une gloire d'emprunt, une gloire passagère; le génie, et non l'immensité du savoir, peut seul garantir aux ouvrages des hommes leur triomphe sur le temps.

A la réserve du poème du Dante, des sonnets de Pétrarque et des nouvelles de Boccace, aucun ouvrage composé dans ce siècle, n'est connu de la généralité des lecteurs. C'est donc moins dans les écrits que dans les actions que nous devons chercher le caractère des hommes de cette période. Dans le cours de cette histoire nous nous sommes proposé de lier les évènemens les uns aux autres, et de les enchaîner autour d'un centre commun d'intérêt ou de mouvement. Nous nous sommes efforcés d'éviter les transitions trop brusques de l'histoire d'un peuple à celle d'un autre, et notre tâche la plus pénible a été presque toujours de découvrir le rapport, le point d'union entre des évènemens qui paroissoient tous isolés.

(1) Cino de Pistoia, le fameux Bartolo de Sasso-Ferrato, Niccolò Spinelli, Andrea Rampini d'Isernia, Baldo, Gia. Pietro Ferrari, Ricardo de Saliceto, etc.

Cependant, nous le sentons, beaucoup de confusion doit rester encore dans l'esprit du lecteur, balloté entre mille récits qui s'entrecoupent. Essayons, pour classer nos souvenirs, de suivre les révolutions du siècle, dans chacun des États dont l'Italie se composoit alors, et cherchons à voir en même-temps ce qu'ils étoient et ce qu'ils devinrent.

L'autorité impériale, relevée en Allemagne par les talens et l'énergie de Rodolphe de Hapsburg et de son fils Albert, ne s'étoit point étendue de nouveau sur l'Italie. Henri de Luxembourg entreprit, au commencement du siècle, ce que la maison d'Autriche n'avoit pas tenté; il porta ses armées victorieuses au travers de la Lombardie; il fit reconnoître au Piémont, au Milanois, à la Marche Trévisane, une autorité long-temps négligée ou bravée; il combattit avec gloire, en Toscane, la résistance non moins glorieuse de la république florentine; il ceignit, à Rome, son front de la couronne impériale, malgré le puissant adversaire qui vouloit lui défendre l'entrée de cette ville; il parut grand dans la pauvreté et le dénuement, comme au milieu des victoires; et sa mort prématurée l'empêcha peut-être seule de rattacher, par des liens durables, l'Italie à l'empire germanique.

Mais après la mort de ce prince, aucun homme digne de lui succéder ne monta de long-temps sur le trône impérial. La guerre civile entre Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche, contribua moins encore à détruire l'autorité du monarque, que la conduite inconséquente, ingrate et avide de Louis, en Italie, après qu'il fut demeuré vainqueur. Les descendans de Henri VII, qui occupèrent ensuite le trône, semblèrent, à chaque génération, perdre quelqu'une des vertus ou des qualités de ce grand prince, pour arriver enfin à la plus méprisable nullité. Jean, son fils, roi de Bohême, n'avoit hérité que de sa bravoure chevaleresque, de son activité et de sa loyauté; tandis que l'inconstance de Jean, dans la poursuite des vastes projets qu'il formoit et qu'il oublioit ensuite, devoit renverser son autorité aussi rapidement que son activité l'avoit élevée. Charles IV, son fils, empereur, après Louis de Bavière, étoit inférieur à son père aussi bien qu'à son aïeul. Timide, égoïste, avare, deux fois il parcourut l'Italie, en marchand plutôt qu'en monarque; et, deux fois, il se soumit à des affronts dont il vendoit ensuite le pardon, là où ses ancêtres avoient moissonné des lauriers. Il mit à l'encan l'honneur de l'empire avec le sien, et il sacrifia les

anciens amis de sa famille, et la prospérité des villes qui lui avoient montré le plus de dévouement, à l'accomplissement de ses vues intéressées. Wenceslas, son fils, fit voir ensuite qu'on pouvoit descendre plus bas encore, et dégénérer d'un tel père. Peut-être cependant que sa vie oisive et crapuleuse auroit fait, en Italie, moins de tort à l'honneur de sa couronne que les voyages de Charles IV, parce qu'on l'oublioit volontiers, comme on étoit oublié de lui; mais l'impatience et la révolte de l'Allemagne réveillèrent l'attention, et Wenceslas, par sa chûte honteuse du trône impérial, donna bientôt la mesure de tout le mépris qu'il méritoit.

Ainsi l'autorité des empereurs sur l'Italie étoit nulle à la fin du quatorzième siècle, comme elle étoit nulle à son commencement. Les campagnes de Henri VII, de Louis de Bavière et de Charles IV ne leur avoient procuré aucune conquête durable, et s'il y avoit quelque différence dans la situation de l'empire à ces deux époques, elle étoit toute dans la disposition des peuples. Ils étoient plus détrompés de toutes les illusions; ils avoient plus complètement perdu leur ancien respect pour le nom du monarque; ils avoient rompu avec lui les liens d'affection ou de

parti : car, quoique les factions guelfe ou gibeline n'eussent point encore oublié leur ancienne haine, et qu'elles dussent bientôt recommencer à se combattre, elles s'étoient absolument aliénées des intérêts de l'église et de l'empire. L'on n'avoit point été surpris de ce que l'empereur Robert s'étoit allié aux Guelfes de Florence et de Padoue, pour faire la guerre aux Gibelins de Lombardie; mais la mauvaise issue de cette expédition apprit à quel point de foiblesse l'empire étoit réduit, même lorsqu'il avoit pour chef un prince sage et courageux.

La révolution d'un siècle avoit produit de bien plus grands changemens dans la puissance du pape. Boniface VIII étoit encore à la fin du treizième siècle un souverain puissant en Italie, un pontife obéi et redouté par tous les Chrétiens. Boniface IX, à la fin du quatorzième siècle, avoit perdu presque toute puissance temporelle et spirituelle. Mais cette période avoit été marquée pour l'église par une suite de calamités, et l'on a lieu d'être surpris, non de ce qu'elle étoit tombée si bas, mais de ce que de tels événemens ne lui avoient pas enlevé toute considération et toute puissance. Les outrages auxquels Boniface VIII fut exposé en 1303, et sa mort violente, sembloient présager ce que la

dignité pontificale auroit à souffrir dans cet espace de temps. Clément V, lorsqu'il renonça à sa résidence naturelle, et qu'il consentit à demeurer comme en ôtage entre les mains d'un roi qu'on accusoit d'avoir fait mourir ses deux prédécesseurs, se dépouilla en même-temps de l'autorité qu'on accordoit auparavant au père commun des Chrétiens, et de la souveraineté que les successeurs de saint Pierre avoient lentement élevée par leur politique. Tandis que le chef des fidèles s'abaissoit jusqu'à devenir l'instrument et souvent le jouet d'une cour ambitieuse et dissimulée, tandis qu'il oublioit dans la sensualité et les plaisirs les leçons de morale qu'il devoit donner aux Chrétiens, que la pompe de sa cour en voiloit la servitude, et que sa richesse en trahissoit la vénalité simoniaque, les habitans de Rome et des États de l'église secouoient l'autorité des légats et des vicaires qu'on leur envoyoit d'Avignon pour les gouverner. Les uns retournoient à la liberté, ou à une indépendance orageuse; d'autres se soumettoient à des maîtres nouveaux, mais à des maîtres guerriers et de leur choix; tous rougissoient également d'obéir à de foibles prêtres, mandataires d'un pontife qui ne méritoit plus de respect.

Les papes, après avoir causé la révolte de

leurs États, par leur séjour en France, ne renoncèrent point à leur souveraineté en Italie; au contraire, comme ils s'étoient mis avec leur cour à l'abri de tous les évènemens, comme ils ne voyoient point les souffrances des peuples qu'ils exposoient à la guerre, ils travailloient à recouvrer leur autorité perdue avec une persistance et un égoïsme qu'on ne voit point dans les autres gouvernemens. Les guerres qu'ils excitoient en Italie étoient éternelles, parce qu'ils ne pouvoient jamais être complètement vaincus, qu'ils ne prenoient jamais des mesures suffisantes pour vaincre, et *qu'ils* n'étoient jamais assez touchés des souffrances des peuples pour arrêter l'effusion du sang. Les autres souverains recherchent la paix après quelques défaites, soit parce qu'ils craignent pour leur résidence même, soit parce que la perte d'une partie de leurs États les prive de revenus avec lesquels ils doivent maintenir leurs armées. Mais le pape, pour faire la guerre, tiroit ses revenus de toute la chrétienté, et les défaites qu'il éprouvoit lui fournissoient des prétextes pour imposer de nouvelles décimes ou de nouvelles contributions sur le clergé. Les trésors qu'il recueilloit ainsi de toute l'Europe, étoient en partie dissipés par les prodigalités de sa cour; ses généraux, laissés sans argent, perdoient

tout-à-coup tous les avantages qu'ils avoient acquis. Lors même qu'ils auroient pu terminer la guerre, ils la rallumoient à dessein, pour que de nouveaux subsides du clergé fournissent de nouvelles occasions de s'enrichir à l'avidité des courtisans.

Ce fut Jean XXII, successeur de Clément V, qui commença ces longues guerres de l'église en Italie. Pour servir Robert, roi de Naples, dont il étoit la créature, il attaqua les Visconti en 1317, et dès-lors, jusqu'à la fin du siècle, la guerre entre l'église et les seigneurs de Milan fut à peine interrompue par de courtes trèves. Peu d'années après, le même pape se déclara l'ennemi de Louis de Bavière; et, de même que ses successeurs, il rejeta jusqu'à la mort de ce monarque tout projet de pacification et toute soumission de son adversaire.

Enfin Jean XXII entreprit une troisième guerre, non plus contre des souverains étrangers, mais contre ses propres États. Il envoya le légat Bertrand du Poïet pour dépouiller de leurs priviléges les peuples qui relevoient de l'église, courber l'indépendance des grands, et chasser de leurs seigneuries les vicaires pontificaux. Cette troisième guerre ne fut pas plus facilement terminée que les deux autres. A la fin du quatorzième siècle, le pape

combattoit encore des feudataires rebelles, et l'État de l'église n'étoit ni plus soumis ni plus indépendant que lorsque cette guerre avoit commencé, soixante et dix ans auparavant; il étoit seulement plus désert et plus pauvre.

Durant ces longues hostilités, l'église eut à deux reprises des succès brillans; elle les dut aux deux légats Bertrand du Poïet et Giles Albornoz, qui, à vingt-cinq ans de distance l'un de l'autre, recouvrèrent presque tout le patrimoine ecclésiastique. Le parti des peuples eut aussi deux périodes de gloire, l'administration de Colas de Rienzo à Rome, et la guerre de la ligue de la liberté, entreprise sous la protection des Florentins. Mais les conquêtes des légats étoient bientôt perdues par l'incapacité de leurs successeurs, ou l'avarice hors de saison de la cour; et les priviléges recouvrés par les villes étoient bientôt abandonnés par l'inconstance des peuples, ou envahis par de nouveaux usurpateurs. Ni le parti de l'église ni celui de la liberté ne savoient faire des acquisitions durables.

Cette guerre changea de nature à l'époque du grand schisme, en 1378. L'un des pontifes demeura en Italie, et se trouva entre les mains de ses sujets, dont ses prédécesseurs s'étoient toujours tenus éloignés; il fixa son séjour à portée de ses ennemis, qu'il se vit forcé

de ménager; il fut privé de la plus grande partie des revenus que ses prédécesseurs tiroient du reste de l'Europe; enfin, il fut aussi dépouillé de la considération attachée autrefois à son caractère. L'inconséquence d'Urbain VI, et les accusations portées contre lui par son rival d'Avignon, avoient rendu le pape un objet de scandale pour la chrétienté. Si, à cette époque, la ligue des villes avoit voulu faire usage de sa supériorité, l'autorité temporelle des successeurs de saint Pierre auroit été anéantie. Mais, dès que les villes cessèrent de craindre le pape, de nouveaux seigneurs, élevés parmi elles, recherchèrent son alliance, et Boniface IX régna sous la protection des Malatesti.

La révolution du quatorzième siècle ne fut pas moins funeste au royaume de Naples, la troisième monarchie de l'Italie. Sous les premiers princes de la maison d'Anjou, cette grande et riche souveraineté paroissoit devoir s'étendre sur toute la presqu'île; leurs successeurs la laissèrent s'anéantir. Elle ne mettoit plus aucun poids dans la balance politique; elle n'opposoit aucune résistance à aucun ennemi; et les plus belles provinces de l'Europe, n'étoient plus qu'une arène, où tous les ambitieux et tous les aventuriers combattoient pour se disputer les dépouilles des peuples.

Les calamités qui poursuivirent les enfans du sage roi Robert, pourroient faire révoquer en doute la prudence si souvent vantée de ce monarque. On pourroit l'accuser de la mauvaise éducation donnée à son fils le duc de Calabre et à sa petite-fille la reine Jeanne, des exemples corrupteurs dont cette dernière avoit été entourée, et de la dissolution de toute sa cour. Mais il n'est pas juste de reprocher aux rois, le malheur inévitable de leur situation. Leurs efforts pour inspirer des sentimens vertueux à leurs enfans, ne peuvent jamais contre-balancer les efforts des courtisans pour leur enseigner le vice. Ceux-ci ne s'élèvent qu'en flattant les passions de leurs maîtres; ils gagnent leur amitié en servant leurs foiblesses; et, tout pleins de cette espérance, ils veillent leurs premiers penchans pour les exciter, leurs premiers desirs pour les satisfaire. Il faut, ou une vertu bien rare dans un prince, pour résister à tant de piéges, ou des circonstances bien extraordinaires, pour qu'il n'y soit pas exposé. Robert eut dans ses enfans, le sort commun des rois: toute la maison d'Anjou dégénéra constamment depuis son premier fondateur. Charles I.er réunissoit seul, les qualités qui élèvent et affermissent les monarchies. Il etoit vaillant, actif, prompt à se déterminer; il

savoit se faire aimer des soldats et craindre des peuples; sa dureté étoit excusée par le fanatisme qui l'accompagnoit; ses cruautés envers les vaincus, effacées par sa prodigalité pour les vainqueurs; sa politique même sembloit d'accord avec ses sentimens, et plus inspirée que calculée. Son fils, Charles II, avoit plus d'humanité, de douceur, de bienveillance, mais moins de toutes les qualités par lesquelles on règne. Sa carrière militaire ne fut pas brillante, et sa valeur même étoit problématique. Robert, à son tour, étoit plus efféminé que son père et que son aïeul. Il dut presque tous ses succès, non point à son courage, mais à une prudence qui tenoit de la dissimulation. Le duc de Calabre son fils, qui mourut avant lui, étoit perdu de débauche; et sa conduite à Florence, lorsqu'il y fut appelé au commandement, décéla son incapacité. Enfin, Jeanne, qui commença par le meurtre de son mari, une longue carrière de crimes et de foiblesses, et qui devoit la terminer par une mort honteuse, étoit parvenue à ce point de dégradation qui cause la ruine des maisons royales. Elle occupoit parmi les descendans de Charles d'Anjou, la même place que Wenceslas parmi ceux de Henri VII.

Depuis la guerre du roi de Hongrie, le

royaume de Naples fut constamment livré au pillage, et les compagnies d'aventure succédèrent aux soldats demi-barbares du conquérant. Il ne restoit plus ni flotte, ni armée sous les ordres du souverain ; aucune garnison n'étoit établie dans les villes, aucune fortification n'étoit entretenue, et lorsque quelque cité se défendoit contre les agresseurs, c'étoit par ses propres forces et sans l'appui du gouvernement. Les contributions des provinces étoient presque toujours saisies par les armées étrangères ; si quelquefois elles parvenoient à Naples, la cour les dissipoit pour son luxe et ses plaisirs, en sorte que le trésor public restoit toujours vuide. Enfin, tandis que la guerre dévastoit tout le royaume, des confins de l'Abruzze au Phare de Messine, la nation perdoit tout esprit militaire, elle n'assistoit aux combats que pour y être dépouillée ; on ne l'appeloit à aucune résistance, ses maîtres ni ses ennemis n'attendoient rien d'elle ; elle ne croyoit plus avoir ni honneur à perdre, ni caractère à conserver ; elle étoit enfin résignée à la souffrance et à la honte.

C'est dans cet état que Charles III, ou de Duraz, trouva le royaume lorsqu'il en fit la conquête. Il montra bientôt les effets de l'éducation guerrière qu'il avoit reçue en

Hongrie. Ses mœurs et son caractère ne ressembloient point à ceux des maris et des amans de la reine, qui, avant lui, avoient gouverné le royaume. En peu de temps il y rétablit la paix intérieure; bientôt il l'auroit rendu redoutable au dehors, si son expédition en Hongrie et sa mort prématurée n'avoient pas arrêté ses projets. Après lui, l'anarchie recommença, et aux causes de ruine qui avoient précédé son règne, se joignirent encore la guerre civile entre les deux maisons de Duraz et d'Anjou, et la minorité des deux prétendans au trône.

Pendant la même période, de nouveaux princes avoient cherché à s'assurer sur l'Italie l'autorité que les empereurs, les papes et les rois de Naples perdoient chaque jour davantage. La maison de la Scala à Vérone, et la maison Visconti à Milan, purent toutes deux se flatter de réussir dans ce projet; toutes deux élevèrent quelque temps leurs regards jusqu'à la couronne d'Italie.

La maison de la Scala fut la première à former ces prétentions ambitieuses; elle les maintint, pendant la première moitié du siècle, et à deux reprises, sous le grand Cane et sous Mastino II, elle fit trembler l'Italie pour sa liberté.

Parmi les maisons nouvelles, qui ne posséd-

doient pas de fiefs héréditaires, et qui s'étoient élevées par l'intrigue à une souveraineté qu'on nommoit encore tyrannique, la maison de la Scala étoit la plus ancienne. Dès l'an 1260, Mastino de la Scala avoit succédé au pouvoir du féroce Eccelino sur Vérone, et dès-lors cette ville obéit à sa famille jusque tout proche de la fin du quatorzième siècle. Dans le temps où l'ambition de Robert, roi de Naples, et la haine implacable de Jean XXII, suscitoient à tous les Gibelins une guerre acharnée, ce parti, laissé sans défenseurs par la rivalité entre les deux empereurs élus, choisit pour son chef Cane de la Scala, surnommé le grand. Cane fit prospérer les armes des Gibelins par son habileté et son courage; en peu d'années, il soumit à sa domination Padoue, Vicence, Trévise, et une grande partie de la Marche. Seul dans son parti, il n'éprouva point l'ingratitude de Louis de Bavière; sa richesse et sa puissance surpassoient déjà celles de tout autre seigneur italien, lorsqu'il mourut dans la force de l'âge et au milieu de ses conquêtes. Mastino II, son neveu, qui lui succéda, l'égaloit en adresse et en courage, et le surpassoit en ambition; à la force des armes il joignoit les ruses de la mauvaise foi. Les circonstances le favorisèrent. Jean de Bohême, qui avoit paru en Italie comme un libérateur des

peuples, sembla ensuite n'avoir accepté la soumission des villes, que pour qu'elles devinssent plus facilement la proie de Mastino de la Scala. Ce dernier joignit Brescia, Parme, Modène et Lucques à l'héritage de son oncle; son revenu surpassoit celui de presque tous les souverains de l'Europe, et il sembloit sur le point de mettre sur sa tête la couronne royale qu'il avoit déjà fait préparer. Le courage et l'énergie des Florentins arrêtèrent cependant ses conquêtes : ils liguèrent contre lui Venise et toute la Lombardie; ils firent révolter Padoue; ils conquirent Trévise et Brescia, et ils n'accordèrent la paix à Mastino de la Scala que lorsqu'il eut cessé d'être redoutable.

En effet, après la paix, Mastino, obligé par la révolte de Parme à vendre encore la seigneurie de Lucques, fut témoin, de son vivant, du déclin de sa maison. A sa mort, ses enfans demeurèrent sans influence sur l'Italie, et s'ils attirèrent encore l'attention de leurs compatriotes, ce fut par leurs forfaits. L'on vit les deux plus jeunes faire assassiner leur aîné, conspirer ensuite l'un contre l'autre, et le plus foible passer de longues années en prison, jusqu'à ce que son frère l'y fit assassiner, pour assurer la succession de ses propres bâtards. Les mêmes crimes se répétèrent à la géné-

ration suivante. Un frère, pour régner seul, fit massacrer son frère, et le survivant fut atteint à son tour par la punition due à cette race coupable, lorsque, dépouillé de ses États par Jean Galeaz Visconti, fugitif et accablé de misère, il mourut empoisonné.

La seconde maison qui prétendit à l'empire de l'Italie, ne se rendit pas haïssable par moins de crimes; mais elle conserva plus long-temps les talens et quelques-unes des vertus qui agrandissent ou qui maintiennent les États. L'archevêque Othon avoit le premier élevé, vers la fin du siècle précédent, la dynastie des Visconti à la souveraineté de Milan; lorsqu'il mourut en 1295, il transmit son pouvoir à son neveu Mathieu, auquel les Italiens donnèrent le nom de grand. Ce seigneur fut un des champions les plus résolus du parti gibelin en Italie, et des plus redoutables adversaires des papes. Il éprouva l'infidélité de la fortune au commencement du siècle, et son fils Galeaz, qui lui succéda, fut, vingt ans plus tard, victime de l'ingratitude de Louis de Bavière. Mais les malheurs des Visconti leur apprirent à trouver plus de ressources en eux-mêmes; Azzo Visconti, fils de Galeaz, élevé comme lui à l'école de l'adversité, manifesta plus de vertus qu'aucun autre prince de sa race. Il retira la seigneurie de Milan, des mains du

même empereur qui l'avoit enlevée à son père ; il y réunit celle d'un grand nombre d'autres villes qui, jusqu'alors, avoient obéi à des seigneurs particuliers, et il affermit sa domination en lui donnant pour base l'amour des peuples. Le règne d'Azzo fut vraiment glorieux, puisque ce prince réunit les vertus aux talens, et qu'il ne démentit point sa modération au milieu de ses conquêtes.

Azzo fut enlevé, par une mort inattendue, au milieu de sa carrière ; ses deux oncles Luchino et Jean, qui lui succédèrent, ne méritoient point, comme lui, l'amour de leurs sujets, mais ils réunissoient la même valeur aux mêmes talens. Cette dynastie eut l'avantage presque inoui d'avoir successivement six chefs également distingués. Tous les six avoient tour-à-tour lutté contre une fortune contraire, et l'archevêque Jean Visconti, qui mourut le dernier, en 1354, avoit appris, comme ses devanciers, à connoître les hommes, lorsqu'il étoit persécuté et exilé. Il soumit à son pouvoir Gênes, Bologne, et presque toute la Lombardie ; il tenta d'envahir la Toscane et l'État de l'église, et peut-être fut-il plus près qu'aucun autre prince du quatorzième siècle, de s'assurer la souveraineté sur toute l'Italie. Cependant il excita la défiance de ses voisins, par sa dissimulation et sa

perfidie, plus que par ses conquêtes; et les vices par lesquels il croyoit vaincre, arrêtèrent ses victoires et mirent obstacle à sa grandeur.

*L'*archevêque Jean Visconti fut le dernier des princes de cette famille qui eut quelque magnanimité dans le caractère; mais la passion des conquêtes, le désir insatiable de dominations nouvelles demeurèrent à ses successeurs, quoiqu'ils n'héritassent point aussi des qualités plus brillantes de son caractère. La maison Visconti, jusqu'à son dernier *rejeton*, ne renonça point aux projets que ses premiers chefs avoient formés, pour asservir l'Italie; elle employa désormais les arts de la foiblesse au lieu de ceux de la force, la perfidie et l'intrigue de préférence aux armes; mais elle tendit constamment au même but.

Bernabos, Galeaz son frère, et Jean Galeaz, fils du dernier, qui leur succéda, étoient des hommes timides autant qu'ambitieux; leur cruauté, leur avarice et leurs exactions, les rendirent odieux à leurs sujets; ils causèrent la ruine des provinces qui leur étoient soumises, par les guerres continuelles qu'ils entretinrent; le commerce fut détruit, les manufactures abandonnées, l'agriculture elle-même fut négligée, et plusieurs

de ces fertiles campagnes de la Lombardie, qui promettent au travail de si riches récompenses, demeurèrent désertes. Les dévastations des gens de guerre, et le poids des impositions étouffèrent toute industrie. Cependant Bernabos et Jean Galeaz, si mauvais économes de la fortune de leurs peuples, savoient maintenir l'ordre dans l'administration de leurs propres finances, et ce fut la cause principale de leurs succès. Ils disposèrent en tout temps d'un plus ample revenu qu'aucun de leurs adversaires, et ils l'employèrent, d'une main libérale, à récompenser leurs serviteurs fidèles, à maintenir le dévouement des petits États qui s'étoient attachés à eux, enfin à se procurer des partisans ou des traîtres dans les conseils de leurs voisins ou de leurs ennemis. Tandis qu'ils ne ménageoient point leurs trésors pour atteindre les vues de leur politique, ils n'avoient garde de les dissiper par une prodigalité insensée; aussi se trouvoient-ils prêts au combat lorsque leurs adversaires avoient déjà épuisé toutes leurs forces, et se sentoient-ils presque assurés de vaincre toutes les fois qu'ils gagnoient du temps.

Tant que Galeaz avoit vécu, et qu'il avoit partagé avec son frère Bernabos l'administration des affaires, ses vices particuliers

avoient mis obstacle au progrès des armes du seigneur de Milan, car il étoit étranger à la sage économie de son frère et de son fils; l'amour de la pompe et d'une grandeur apparente, détruisoit ses forces réelles; il dépensa des sommes prodigieuses pour élever des bâtimens somptueux; il en prodigua de plus grandes encore pour allier sa famille, par d'illustres mariages, aux monarques de l'Europe. Mais lorsque Jean Galeaz, son fils, après avoir réuni ses États à ceux de Bernabos, eut rétabli l'ordre dans les finances, il *étendit* dans tous les sens les limites de sa domination, et il auroit infailliblement asservi toute l'Italie qui n'avoit plus de forces pour lui résister, si une mort inattendue n'avoit tout-à-coup arrêté sa carrière.

Telles furent, dans le quatorzième siècle, les principales révolutions de la Lombardie; elles ne purent s'accomplir que par la ruine d'une foule de petits princes ou de tyrans, qui, au commencement de cette période, régnoient dans chacune des villes. On avoit vu successivement les Ponzini et les Cavalcabò, privés de la souveraineté de Crémone; les Tornielli, de Novare; les Fisiraga, de Lodi; les Brusati et les Maggi, de Brescia; les Langusco et les Beccaria, de Pavie; les Scoti et les Landi, de Plaisance; les

Pelavicini, de San-Donnino; les Correggi et les Rossi, de Parme, et il ne restoit plus d'autres seigneurs indépendans que les comtes de Savoie et les marquis de Montferrat, au couchant des États de Visconti; et au levant, les Gonzagues, successeurs à Mantoue des Bonaccorsi, les marquis d'Este de Ferrare, et les Carrare de Padoue.

Les États du pape, non moins fertiles en tyrans que la Lombardie, avoient vu, pendant la même période, s'élever et se renverser plusieurs maisons souveraines. Celle de Pollenta, à Ravenne, avoit échappé seule aux révolutions générales; elle y régnoit depuis long-temps sans mérite et sans gloire, oubliée par l'histoire comme par les conquérans, qui ne l'attaquèrent point. Telle n'étoit pas la destinée des Malatesti, seigneurs de Rimini; la renommée de leur petit État ne se proportionnoit ni à son étendue, ni à sa population, ni à sa richesse, mais au nombre de grands capitaines qui sortirent d'une seule famille, et qui couvrirent de gloire le nom de Malatesti. Ils n'échappèrent pas, il est vrai, à la contagion de la fausseté et de la perfidie, vices accoutumés des petits tyrans, dont la voix publique accusoit particulièrement les Romagnols. Mais s'ils ressemblèrent quelquefois aux autres seigneurs, ils possédèrent

aussi des vertus qui n'étoient qu'à eux; ils élevèrent leur réputation au-dessus de tous les princes de leur pays, et ils se préparèrent ainsi à être, dans la période suivante, les protecteurs des sciences et des arts.

Après avoir récapitulé les révolutions des maisons des princes pendant le quatorzième siècle, voyons de même quel fut le sort des républiques. Venise, la plus ancienne et la plus illustre, avoit donné une forme nouvelle à son gouvernement. Tous les droits du peuple avoient été transférés à un conseil d'abord représentatif et bientôt ensuite héréditaire. La noblesse, seule souveraine de l'État, avoit écarté le peuple avec défiance de toute part aux affaires publiques; et, non moins jalouse du chef de la nation, à chaque élection du doge elle avoit apporté de nouvelles limitations à l'autorité ducale. Une aristocratie rigoureuse administroit la république avec les vertus des grands princes plutôt qu'avec celles des peuples libres. Une persistance immuable dans ses projets, une fermeté que les plus grands revers ne pouvoient abattre, une sage économie au milieu de grandes richesses, un secret impénétrable, et une politique que les passions n'égaroient jamais, étoient les qualités distinctives du sénat de Venise. Mais on ne trouvoit point chez lui les mouvemens

généreux des peuples libres, la juste indignation contre la fausseté, la clémence pour un ennemi vaincu, le sacrifice de ses propres avantages à l'espoir, quelquefois au rève d'un bien général. La république de Venise, entourée de tyrans, luttoit contr'eux avec leurs propres armes.

Venise ne prit aucune part aux guerres excitées par Henri VII et par Louis de Bavière. Elle ne commença à s'intéresser au continent de l'Italie que lorsque Mastino de la Scala étendit ses frontières jusqu'aux lagunes, et poussa plus loin encore ses prétentions. La république s'allia aux Florentins, pour humilier ce seigneur, mais aussitôt qu'elle eut conquis Trévise, rétabli les Carrare à Padoue et écarté la Scala de ses frontières, elle conclut la paix avec celui-ci, sans procurer aux Florentins un juste dédommagement.

Malgré cette première guerre continentale, et l'acquisition de Trévise, les Vénitiens ne prenoient encore qu'un foible intérêt à la contrée que, des clochers de Saint-Marc, ils avoient sans cesse sous les yeux. La mer étoit leur élément, et c'étoit au-delà de ses limites qu'ils alloient chercher des alliés et des ennemis. Le commerce de la Tartarie alluma, au milieu du siècle, la guerre entr'eux et les

Génois: c'étoit déjà la troisième qu'ils soutenoient contre cette nation rivale; ils y engagèrent les Grecs et les Aragonois, et des flots de sang furent versés par les deux peuples sur les côtes de la Grèce et sur celles de la Sardaigne; mais la supériorité parut demeurer aux Génois. Une guerre continentale suivit immédiatement cette guerre maritime, et fut moins heureuse encore: toute la Dalmatie fut enlevée par les Hongrois aux Vénitiens.

La république sembloit avoir relevé ses forces par vingt années d'une paix presque constante, lorsqu'une révolution dans l'empire grec allùma une quatrième guerre maritime avec les Génois. Les forces de Venise s'épuisèrent autour des murs de Chiozza, et la paix de Turin enleva à la république tout ce qu'elle possédoit sur le continent de l'Italie. Mais Louis de Hongrie, dont elle avoit éprouvé la puissance, mourut, et dès-lors elle trouva le loisir de se relever; elle se vengea des alliés de ce monarque, en secondant l'ambition de Jean Galeaz, au lieu d'y mettre obstacle; elle recouvra par son aide le territoire de Trévise, et elle attendit de l'esprit public et du courage des Florentins les sacrifices qu'elle-même auroit dû faire.

Venise parut alors se départir de sa sagesse

accoutumée; mais son bonheur la servit mieux contre Jean Galeaz que n'auroit fait sa prudence. Ce dangereux voisin mourut au moment où il n'étoit plus temps peut-être de le combattre, et les Vénitiens se trouvèrent, au commencement du siècle suivant, d'autant plus puissans contre ses héritiers, qu'ils n'avoient point dissipé leurs forces contre lui-même.

La rivale éternelle de Venise, la république de Gênes, étoit animée par un tout autre esprit, et éprouvoit une fortune toute contraire. Les nobles de cet État, non moins ambitieux que ceux de Venise, ne s'étoient cependant point proposé d'établir une aristocratie régulière dans leur patrie, mais plutôt d'exercer sur elle une influence oligarchique. Leurs châteaux-forts, leurs vassaux, leurs nombreux cliens, leur inspiroient le sentiment de leurs forces et le désir de l'indépendance. Ils avoient trop d'importance par eux-mêmes pour vouloir être confondus dans un sénat où tous les individus disparoissoient. Leur ambition n'étoit pas la seule passion qui troublât la république, leurs jalousies et leurs haines privées allumoient chaque jour de nouvelles guerres civiles. Dans la bourgeoisie, des hommes d'un caractère semblable s'élevoient pour être leurs rivaux. Le gouvernement, au milieu de leurs animosités et de leurs

combats, ne pouvoit acquérir aucune stabilité; on le voyoit changer chaque jour de parti, de forme et de plan de conduite. Les révolutions les plus violentes et les plus inattendues enlevoient à la république le crédit qu'elle auroit pu acquérir sur le reste de l'Italie. La nation consumoit contre elle-même toutes ses ressources. Sa population et ses richesses étoient détruites par la guerre civile; les palais de la capitale étoient réduits en cendres, les campagnes dévastées, le commerce entravé ou détruit. Mais ce peuple, qui sembloit acharné à sa propre ruine, étoit encore bien redoutable lorsqu'il tournoit ses forces au dehors, et la valeur impétueuse des Génois remportoit l'avantage dans chaque lutte sur la politique des Vénitiens.

Au commencement du quatorzième siècle, une violente guerre civile avoit été appaisée à *Gênes* par l'arrivée de Henri VII; et, pour la première fois, la république s'étoit soumise volontairement à un souverain étranger. Après la mort de Henri VII, un parti contraire à celui qui l'avoit appelé, donna Gênes à Robert, roi de Naples, et une nouvelle guerre civile, une guerre qui auroit suffi pour ruiner le plus puissant empire, fut la suite de ce changement. Gênes, au milieu de ces orages, recouvra

son indépendance ; mais, en 1339, une nouvelle querelle succéda aux anciennes, le peuple chassa les nobles qu'il accusoit des troubles précédens; il se donna un chef avec le titre de doge ; et, sous sa conduite, il manifesta une nouvelle vigueur.

Un commerce florissant répara bientôt les désastres de la guerre civile. Les Génois firent respecter le nom latin sur la mer Noire; ils assurèrent contre les Grecs l'indépendance de leur colonie de Péra ; ils humilièrent les Vénitiens et les Catalans dans leur troisième guerre maritime. Mais, au milieu même de cette guerre, ils se laissèrent décourager par un revers, dont ils surent bientôt cependant se relever par eux-mêmes ; ils sacrifièrent une troisième fois leur indépendance, et ils se soumirent volontairement à l'archevêque Jean Visconti, le plus puissant seigneur de l'Italie.

Leur soumission n'avoit pas été sans réserve, et les neveux de l'archevêque, ses successeurs, donnèrent aux Génois, en violant ce contrat, occasion de l'anéantir. Ceux-ci jouirent quelque temps, avec modération, de la liberté qu'ils avoient recouvrée ; ils illustrèrent leur repos domestique par une guerre glorieuse en Chypre ; mais bientôt, entraînés dans la guerre de Chiozza, ils n'y

éprouvèrent d'autres revers que ceux qui furent la conséquence de leurs succès mêmes et de leur imprudente hardiesse. Après la paix avec les Vénitiens, les factions s'attaquèrent avec un nouvel acharnement : les rivalités entre des hommes du peuple avoient succédé à celles entre les grands, des guerres sanglantes et ruineuses se rallumèrent, des révolutions rapides détruisirent la force du gouvernement, et le peuple, épuisé de fatigues, appela pour la quatrième fois un maître étranger; il se donna volontairement à la France.

Florence, non moins puissante que Venise ou que Gênes, remplit un rôle plus important encore dans l'histoire de l'Italie, parce que cette république continentale étoit attachée par tous ses intérêts à la contrée au milieu de laquelle elle étoit située, tandis que les deux républiques maritimes portoient presque toujours au-delà des mers toute leur attention et toutes leurs forces. La politique entière de l'Italie étoit agitée dans les conseils de Florence ; et ce peuple, si zélé pour la liberté, maintenoit avec la sienne celle de la nation dont il faisoit partie. Il sembloit seul avoir conçu l'importance de l'équilibre politique, et avoir calculé les dangers d'une monarchie universelle.

Florence, pendant tout le quatorzième siècle, eut un gouvernement vraiment démocratique; non que le peuple eût tous les pouvoirs entre ses mains, ou pût à sa volonté changer la constitution; mais, parce qu'il influoit sur l'administration autant qu'il est possible, plus peut-être qu'il n'est convenable de le permettre. La plus grande partie des citoyens de tous les ordres étoit appelée tour à tour aux premières places; les conseils nombreux, et composés d'une manière populaire, représentoient toujours le vœu de la nation; et s'il y avoit dans le peuple un parti contraire au gouvernement, c'est que, dans toute délibération libre, il doit y avoir une minorité, et que la nation entière délibéroit comme un conseil-d'état sur les affaires publiques.

Les historiens florentins, nos guides les plus assurés dans l'histoire d'Italie, nous ont tellement initiés dans tous les détails de l'administration et de la politique de cette république; ils nous ont si bien fait connoître toutes les passions du peuple et tous les sentimens des individus, que, dans le cours d'un siècle, nous avons dû voir plusieurs fois les tentatives coupables de quelques citoyens, ou les fautes des chefs de la nation. Mais, en jetant à présent un coup-d'œil sur tout

le siècle, et en rassemblant nos souvenirs, nous trouverons sans doute la conduite des Florentins juste, noble et généreuse, pendant le cours de cette période, plus que celle d'aucun autre Etat, et nous conviendrons que le peuple le plus libre de l'Italie étoit, à tout prendre, le peuple le plus sagement gouverné.

Avec le commencement du quatorzième siècle, la querelle malheureuse des Blancs et des Noirs éclata dans Florence, et l'exil des Blancs fit une blessure profonde à la république. Cependant, lorsque Henri VII entra en Toscane, Florence seule ne se laissa point intimider par l'autorité impériale; elle forma une ligue guelfe contre le monarque allemand; elle lui suscita des ennemis en Lombardie et à Rome; elle défia sa puissance lorsqu'il étoit campé à ses portes; et, si l'Italie ne fut pas réduite de nouveau au rang d'une province de l'empire germanique, si elle ne fut pas privée de sa liberté et soumise à un maître étranger, Florence seule eut la gloire de l'avoir empêché.

Deux ans après la mort de Henri VII, toutes les forces des Florentins et de leurs alliés furent défaites, à Montecatini, par un général gibelin; mais cette grande déroute, loin de les réduire à une paix honteuse, fit

trembler leurs ennemis des efforts qu'ils feroient pour se venger.

Le plus redoutable adversaire de la république, Castruccio, attaqua ensuite Florence; ses soldats qu'il avoit formés, reconnoissoient en lui le plus grand général de leur siècle, ils marchoient avec lui de victoire en victoire. Pendant un règne de dix ans, Castruccio, secondé par les Visconti et par Louis de Bavière, exposa Florence à de grands dangers, et lui causa de grandes pertes. Mais la fortune des monarchies tient à la vie d'un homme, et celle des républiques ne meurt point. Castruccio mourut, et les conquêtes qu'il avoit faites passèrent au pouvoir des Florentins.

Tandis que l'Italie étoit déchirée par des factions et des guerres civiles, deux hommes qui s'annonçoient comme pacificateurs, firent une fortune rapide. Le légat Bertrand de Poïet, et Jean, roi de Bohême, réunirent les Guelfes et les Gibelins, les partisans de l'empire et ceux de l'église, et ils fondèrent une domination nouvelle, qui sembloit devoir s'étendre sur toute l'Italie. Les Florentins seuls ne furent point dupes des promesses et des négociations intéressées de ces deux hommes; ils dévoilèrent leurs projets secrets; ils appelèrent aux armes les Etats menacés; ils

se liguèrent avec les princes gibelins, leurs ennemis héréditaires, oubliant une antique haine pour un intérêt présent et public, et ils renversèrent la nouvelle seigneurie que peu d'années avoient vu élever.

Mastino de la Scala s'étoit enrichi des dépouilles du roi Jean; mais l'ingratitude de ce seigneur força les Florentins à l'attaquer à son tour; ils formèrent contre lui une nouvelle ligue; ils le dépouillèrent d'une partie de ses États, et ils chargèrent la dynastie guelfe de Carrare, à laquelle ils rendirent Padoue, de veiller avec des yeux jaloux sur l'ambition du seigneur de Vérone.

Mastino se vengea des Florentins lorsqu'il leur offrit de leur vendre Lucques. La guerre dans laquelle il les engagea avec les Pisans, pour la possession de cette ville, la défaite de leurs troupes, et la perte de Lucques, dont ils avoient déjà payé le prix, furent les moindres désastres de cette guerre; elle précipita les Florentins sous la tyrannie du duc d'Athènes. Auparavant ils avoient quelquefois donné un chef et un protecteur à leur république, avec le titre de seigneur; mais c'étoit la première fois qu'ils la soumettoient à un maître. Du moins ils ne lui obéirent pas longtemps : une tyrannie de onze mois suffit à lasser la patience de tout le peuple, et à

réunir tous les ordres de l'État contre le tyran. Il fut renversé dès que la nation fut unanime dans sa résistance.

Affoiblie par le gouvernement du duc, sous lequel elle perdit toutes ses conquêtes; affoiblie plus encore par la famine pendant laquelle elle fit éclater sa générosité, et par l'épouvantable peste de 1348, la république mit cependant la première des bornes à l'ambition des Visconti. Toutes les forces de l'archevêque, seigneur de Milan, vinrent, en 1351, se briser devant Scarperia.

Dans les années qui suivirent, Florence conclut, avec l'empereur Charles IV, un traité honorable autant qu'avantageux. Seule entre les États d'Italie, elle eut le courage de refuser tout accommodement avec la grande compagnie des soldats aventuriers; et par deux fois elle la fit fuir loin de son territoire. Sans ports et sans marine, elle assura la liberté des mers, et fit respecter le pavillon qu'empruntoient ses marchands; elle soutint enfin contre Pise, au milieu des horreurs de la peste, une guerre glorieuse, et elle la termina en dictant les conditions d'une paix juste autant qu'honorable.

Une odieuse entreprise des légats de l'église contre Florence, jeta cette république dans un parti opposé à ses anciennes alliances. Elle

avoit à punir les lieutenans du pape d'un acte de la plus noire ingratitude, de la perfidie la plus révoltante; elle le fit avec une grandeur digne d'elle, en embrassant la cause de tous les peuples que les mêmes hommes avoient trahis ou opprimés. Elle proclama la liberté des villes qui relevoient de l'église, et en peu de mois elle renversa la puissance de ceux qui l'avoient offensée, et rendit à trente peuples divers une liberté égale à celle dont elle-même jouissoit.

A l'issue de cette guerre, une conjuration jeta, pour quelque temps, le gouvernement entre les mains de la populace, et suspendit aussi long-temps sa vigueur et son énergie; mais il se releva bientôt de cet assoupissement, et, seul en Italie, il eut la force et le courage d'entrer en lutte avec Jean Galeaz Visconti, et de mettre, par un combat obstiné, des bornes à son ambition.

Pendant un siècle fertile en révolutions, pendant un siècle où l'ambition, déchaînée dans les autres États, employoit sans scrupule les artifices de la bassesse et de la fraude pour s'agrandir, telle fut la conduite toujours franche, toujours juste, toujours courageuse, et cependant aussi toujours sage et prudente, d'une république où la première magistrature ne duroit que deux mois, et où mille citoyens

délibéroient sans cesse sur les affaires publiques. La gloire nationale est vraiment la propriété d'un peuple, lorsqu'elle est, comme à Florence, le fruit des vertus de tous, plutôt que la récompense de l'habileté du gouvernement; et cette nation peut être, à bon droit, orgueilleuse de sa conduite, lorsque, changeant sans cesse de chefs, elle demeure cependant toujours ferme et inébranlable dans une carrière toujours glorieuse.

La république de Florence trouva une alliée fidèle dans celle de Bologne, aussi long-temps que celle-ci sut se maintenir indépendante; mais les Bolonois étoient moins attachés que les Florentins à leur liberté, ou ils eurent moins de bonheur en la défendant. Des factions plus violentes les affoiblissoient, et leurs chefs manifestoient des vues plus personnelles dans l'usage de la victoire, une vengeance plus implacable dans le traitement des vaincus.

Les avantages remportés par les Gibelins sur les Guelfes, pendant que Castruccio et Azzo Visconti commandoient les premiers, déterminèrent les Bolonois, en 1327, à se mettre sous la protection de Bertrand de Poïet, légat du pape, de même que les Florentins avoient imploré celle du duc de Calabre. Mais la tyrannie du légat dura sept ans, et elle eut le temps d'introduire la

corruption dans toutes les parties de la république. En vain les Florentins aidèrent Bologne à secouer le joug, ils ne purent lui rendre l'esprit fier et indépendant qui l'auroit maintenue libre.

Cette république, énervée par un maître étranger, n'eut plus de moyens pour se défendre contre l'ambition d'un de ses citoyens, que ses immenses richesses rendoient dangereux. En 1337, elle se soumit à la souveraineté de Taddéo des Pepoli, et les fils de celui-ci la vendirent, en 1350, à l'archevêque de Milan. Un tyran plus cruel, Jean Visconti d'Oleggio, lui succéda en 1355. En vain les Florentins tentèrent, à plusieurs reprises, d'opérer la délivrance de leurs frères, les Bolonois n'avoient plus assez de courage pour les seconder; leur plus haute ambition étoit de passer sous la domination de l'église; ils y retournèrent en effet, mais après avoir perdu leur population, leurs richesses, et, ce qui étoit plus irréparable, leur ancien caractère. Ils furent des derniers à s'unir aux Florentins, dans la révolte générale des États de l'église, et des premiers à conclure une paix particulière. Le schisme seul leur rendit une liberté que, par eux-mêmes, ils n'étoient pas capables de recouvrer; ils rentrèrent ainsi dans l'alliance des Florentins;

ils les secondèrent contre Jean Galeaz, mais à la fin du siècle ils succombèrent encore une fois aux intrigues et à l'ambition d'un de leurs concitoyens, et la tyrannie de Jean Bentivoglio ouvrit les voies au duc de Milan, pour s'emparer aussi de leur ville.

Dans le siècle précédent, Lucques avoit été la constante alliée de Florence; mais durant le quatorzième siècle, cette ville, engagée dans une faction ennemie, paya quelques années de gloire par de longs malheurs. Jusqu'en 1314 les Lucquois étoient demeurés fidèles au parti guelfe et à leurs anciens alliés. Castruccio, rappelé cette année par ses concitoyens, ouvrit les portes de sa patrie à Uguccione, chef des Gibelins, auquel il succéda lui-même, au bout de deux ans. Elevé au pouvoir suprême par la confiance méritée de son parti, il créa la gloire des armes lucquoises, gloire qui ne lui survécut pas. Il étendit ses conquêtes au-delà de Sarzane, dans la rivière de Levant; il soumit Pistoia, Volterra et Pise; il parcourut tout le territoire florentin, où personne n'osoit lui opposer de résistance. Louis de Bavière, qui reconnoissoit en lui le plus valeureux champion de l'empire, le créa sénateur de Rome, et voulut, à son couronnement, se faire ceindre par lui l'épée impériale. En

retour, il érigea ses États en duché, distinction que les empereurs n'avoient encore accordée à aucun autre. Mais toute cette grandeur, toute cette gloire, s'évanouirent en un instant, à la mort de Castruccio. Ses fils furent dépouillés et envoyés en exil, toutes les villes qu'il avoit soumises passèrent au pouvoir de ses ennemis, et Lucques ellemême, vendue et revendue par les Allemands, resta soumise tour-à-tour à Gherardino Spinola, à Jean de Bohême, à Mastino de la Scala, aux Florentins et aux Pisans. Après cinquante-cinq ans de servitude, les Lucquois en 1369, rachetèrent enfin leur liberté, de l'empereur Charles IV. Pendant le reste du siècle, ils travaillèrent en silence à réparer les maux qu'ils avoient soufferts. Trop foibles et trop pauvres pour avoir désormais une grande influence sur la ligue guelfe, à laquelle ils *s'étoient* attachés de nouveau, ils n'ont attiré notre attention que lorsque, succombant à la peste qui désoloit leur ville, ils eurent le malheur, la dernière année du siècle, d'être asservis par un usurpateur sans talens.

Tandis que, dans le treizième siècle, Sienne avoit été l'émule de Florence; qu'elle avoit ouvert un refuge aux émigrés gibelins, et qu'elle les avoit ensuite rétablis en triomphe dans leur patrie, cette même république fut,

dans le quatorzième, presque constamment fidèle au parti guelfe, et presque toujours alliée des Florentins. Mais les Siennois, pendant toute cette période, eurent peu d'influence sur le reste de l'Italie; s'ils ont fixé quelquefois notre attention, c'est par les passions politiques qui les agitèrent, et qui prirent, dans leur ville, un caractère particulier. Chacun des partis sembloit avoir, à Sienne, une tendance plus marquée vers l'oligarchie, une jalousie plus injuste contre tous les autres ordres de citoyens. L'oligarchie mercantile, qui parvint la première au gouvernement, de 1283 à 1355, inspira peut-être ce caractère à la nation, par les efforts mêmes qu'elle fit pour exclure le peuple de tout pouvoir. L'ordre des neuf fut traité injustement après son expulsion, parce qu'il avoit traité injustement tous les autres ordres. Les douze, qui lui succédèrent, les réformateurs, et l'ordre du peuple qui n'étoit non plus qu'une faction, voulurent chacun gouverner seuls. Cependant la république étoit devenue le patrimoine des dernières classes de la société; les vices de la populace, son emportement, sa crédulité, son indifférence aux lois de l'honneur, se communiquèrent au gouvernement; il se détacha, par ses propres fautes, de tous ses alliés naturels; et, se confiant plutôt à un

tyran qu'à un peuple libre, il tomba, vers la fin du siècle, dans les piéges que lui tendoit le duc de Milan.

La liberté de Pérouse succomba dans le même temps aux mêmes artifices et de la même manière que celle de Sienne. Avant le milieu du quatorzième siècle, cette ville s'étoit élevée obscurément à l'opulence, au sein de la liberté. Son alliance avec Florence lui fit occuper quelque temps un rang distingué parmi les villes guelfes d'Italie, qui s'unissoient pour la défense de la liberté. Mais une certaine férocité que les Pérousins manifestèrent dans leurs factions, épuisa bientôt, par des torrens de sang, les forces de la république. Un nouveau Catilina conspira non contre la liberté, mais contre l'existence de sa patrie: après lui, d'autres factieux cherchèrent dans les guerres civiles, moins le pouvoir que la vengeance. Les Pérousins furent détachés violemment de l'alliance des Florentins, et bientôt après, accablés par la fatigue qui suivoit leur fureur, ils se soumirent volontairement à Jean Galeaz.

Toutes ces républiques toscanes avoient embrassé le parti guelfe, et c'est à lui qu'elles avoient dû long-temps le maintien de leur liberté. Mais le quatorzième siècle fut témoin de la longue décadence et de la chûte d'une

autre république, attachée au parti gibelin dès les temps les plus reculés, et qui, la première, avoit fait connoître aux Toscans la liberté et la gloire. La république de Pise n'avoit pas varié dans ce parti; les chefs de ses différentes factions le suivoient avec plus ou moins d'acharnement, mais le peuple étoit toujours fidèle aux mêmes principes. Cette constance devoit entretenir entre Pise et Florence une constante opposition, et la haine de ces deux peuples, qui eut une si grande influence sur le sort des Pisans, et qui causa leur ruine, peu d'années après la fin du quatorzième siècle, n'est pas encore éteinte de nos jours.

La grande défaite de la Meloria, et les lois dictées par les Génois aux Pisans, avoient éloigné ceux-ci de la mer vers la fin du siècle précédent. Avec l'anéantissement de la marine guerrière, le commerce avoit perdu de son activité, les colonies lointaines avoient été abandonnées, et les côtes elles-mêmes, autrefois peuplées de matelots, demeuroient désertes, depuis que les galères de la république ne les défendoient plus. Mais les Pisans avoient bientôt recherché une autre gloire, pour succéder à celle de leurs conquêtes d'outre-mer. Ils s'efforcèrent de compenser, par des acquisitions en terre

ferme, les pertes qu'ils avoient faites sur d'autres rivages, et leur bravoure, qui se soutint avec éclat, lorsque les autres peuples d'Italie avoient presque abandonné l'usage des armes, justifia leurs prétentions à cette gloire nouvelle.

Pise étoit donc la plus militaire des républiques de Toscane. Il en résulta que, plus qu'aucune autre, elle eut besoin de mettre les forces de l'Etat sous les ordres d'un seul homme. Son gouvernement eut presque toujours un chef, et ce chef fut presque toujours un grand capitaine. Mais, si l'ambition de celui-ci tendoit au pouvoir absolu, elle ne fut jamais entièrement satisfaite, et la nation, toujours vigilante sur ses droits, se livra à moins de factions en présence du magistrat suprême qui pouvoit se proposer de les écraser toutes.

Le comte Fazio de Donoratico étoit capitaine du peuple et chef de la république de Pise, lorsque Henri VII entra en Italie. Le dévouement des Pisans au parti impérial, les détermina à rompre la paix que les victoires de Guido de Montefeltro leur avoient procurée en 1293; ils bravèrent les forces de tous les Guelfes de Toscane conjurés contre eux; ils les occupèrent seuls, tandis

que Henri VII alloit chercher à Rome la couronne impériale ; ils versèrent joyeusement leur sang, ils prodiguèrent leurs trésors pour servir ce monarque, dont le cœur généreux ne put payer tant de dévouement que par une reconnoissance inefficace. Henri mourut lorsque Pise fondoit sur lui ses plus hautes espérances ; tous ses ennemis qu'il avoit fait trembler, se réunirent contre la république, aucun de ses alliés n'osa embrasser la défense d'une ville qui s'offroit elle-même pour récompense à ses libérateurs. Les Pisans, laissés à leurs propres forces, vainquirent, sous le commandement d'Uguccione de Faggiuola, l'armée des Guelfes de toute l'Italie, deux fois plus nombreuse que la leur : ils surent cependant écarter le général auquel ils devoient leurs succès, lorsqu'ils virent qu'il abusoit de ses pouvoirs pour parvenir à la tyrannie ; et ils terminèrent une guerre brillante par une paix équitable.

Une colonie puissante restoit encore aux Pisans au-delà des mers ; la Sardaigne étoit feudataire de la république, lorsqu'en une nuit, le 11 avril 1323, tous les Pisans furent massacrés dans la plus grande partie de la Sardaigne, par la perfidie du juge d'Arborée

et d'Oristagni, et cette portion de l'île fut livrée aux Aragonois. Malgré les forces infiniment supérieures du monarque ennemi, malgré l'abandon dans lequel les Pisans étoient restés, ils opposèrent une vigoureuse résistance à l'invasion. Manfred de la Ghérardesca, qui les commandoit, fit perdre quinze mille hommes à l'Aragonois, dans une suite de combats; il trouva enfin lui-même une mort glorieuse sur le champ de bataille; la Sardaigne fut perdue pour la république, et avec elle les derniers restes de sa puissance maritime furent anéantis.

A peine cette guerre étoit-elle terminée, que l'ambition démesurée de Castruccio, et la perfidie de Louis de Bavière, en suscitèrent une nouvelle aux Pisans, de la part du monarque et du parti dont ils avoient mérité la reconnoissance par mille sacrifices. Les Pisans furent assiégés par Louis de Bavière; après avoir traité avec lui, leur capitulation fut violée; et, pendant deux ans, ils demeurèrent soumis à son pouvoir.

Cependant douze ans de paix rétablirent les forces des Pisans; et, lorsqu'ils apprirent que Mastino de la Scala mettoit la ville de Lucques à l'enchère, ils résolurent d'acquérir par les armes une cité qu'ils n'étoient pas

assez riches pour acheter. Ils assiégèrent les Florentins dans la forteresse dont ceux-ci venoient de payer le prix; ils les en chassèrent et se firent bientôt assurer leur conquête par un traité avec le duc d'Athènes, alors seigneur de Florence.

La république de Pise, devenue plus puissante par l'acquisition de Lucques, s'appliqua à réparer les pertes que les guerres précédentes et la peste lui avoient occasionnées. Ce dernier fléau ayant presque détruit la famille Ghérardesca, qui, long-temps, avoit occupé le premier rang dans l'État, une autre famille, enrichie par le commerce, se plaça au timon des affaires. Les Gambacorti, moins passionnés pour le parti gibelin, connoissoient mieux les avantages de la paix; aussi cultivèrent-ils long-temps l'alliance des Florentins; mais le parti contraire, favorisé d'abord par Charles IV, et à la fin du siècle par Jean Galeaz, remporta deux fois la victoire; autant de fois il engagea les Pisans dans une guerre dangereuse avec les Florentins, et autant de fois les malheurs de la guerre furent suivis de l'établissement d'une tyrannie; d'abord celle de Jean de l'Agnello, et ensuite celle de Jacob d'Appiano.

Les deux partis des Guelfes et des Gibelins n'étoient pas demeurés, comme dans le siècle

précédent, également favorables à la liberté. Partout, excepté à Pise, les Gibelins avoient établi la tyrannie dans les lieux où ils dominoient. Les Pisans se trouvoient ainsi dans toutes les guerres de parti, alliés aux ennemis de tous les peuples libres. Ils payèrent chèrement leur confiance en ces alliés perfides; les tyrans de Lombardie prirent à tâche de soumettre Pise à un seigneur; et, lorsque les Visconti eurent livré la république à un maître, il ne leur fut pas difficile de succéder à ce maître, et de profiter de la confiance des Pisans pour les asservir.

Telles furent, pendant le cours du quatorzième siècle, les vicissitudes des principaux États de l'Italie. L'explosion de tant de passions rivales, la complication de tant d'intérêts opposés, qui jettent sur l'histoire une confusion presque inévitable, contribuèrent puissamment à développer l'esprit et le caractère de ceux qui vécurent au milieu de ce tourbillon.

Dans les cours de la Lombardie, on pouvoit apprendre quels étoient les mystères de la politique la plus tortueuse, et jusqu'où se portoient des passions féroces, dégagées de tous les liens de la morale et de l'honneur; l'œil pénétroit dans les abymes du crime jusqu'à la plus

effrayante profondeur. Il y avoit loin de ces dominations monstrueuses aux gouvernemens, quelquefois bienfaisans, souvent vicieux, et presque toujours efféminés, entre lesquels nous avons vu l'Italie partagée de nos jours. Mais le crime donne quelquefois de terribles leçons, et la corruption n'en donne aucune. Un grand caractère pouvoit se développer sous Jean Galeaz, pour le juger et prévenir ses coups, pour le combattre ou le haïr; mais un sommeil de mort avoit accablé tous les sujets des princes dont nous avons vu de nos jours tomber les dynasties.

Les républiques, dans le quatorzième siècle, formoient en Italie une autre école, et elles permettoient une plus noble étude de l'homme. Les qualités brillantes de quelques individus, et le grand caractère de tout un peuple s'y présentoient ensemble à l'observateur. La vertu étoit encore honorée; la fidélité dans les engagemens étoit encore considérée comme le devoir des nations; et les grands sacrifices de l'intérêt personnel à la patrie, n'étoient pas rares. Les mœurs, il est vrai, n'étoient plus simples et pures, la connoissance du mal avoit été répandue par des exemples trop éclatans; les peuples n'étoient point demeurés fidèles au seul amour de la liberté, au seul

amour de la patrie; trop de passions personnelles avoient trouvé le moyen de se satisfaire; mais la nature humaine conservoit encore assez de traces de sa grandeur primitive, pour enseigner au philosophe, au vrai politique, tout ce qu'elle auroit pu, tout ce qu'elle auroit dû être, et l'étude de l'homme pouvoit être complète dans le bien comme dans le mal.

CHAPITRE LVIII.

Art militaire des Italiens au commencement du quinzième siècle. — Anarchie de la Lombardie. — De nouveaux tyrans se partagent les États de Jean Galeaz. — Bologne et Pérouse rendues à l'église. — Sienne remise en liberté.

1402—1404.

La manière dont la guerre se faisoit en Italie, à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième, est tellement différente de la nôtre, que les déterminations des généraux paroîtront souvent inconcevables à nos lecteurs, et les résultats des campagnes inexplicables. Notre art de la guerre diffère moins de celui des Grecs ou des Romains, que de celui du quinzième siècle, quoiqu'alors l'artillerie moderne fût déjà d'un usage universel; et la tactique de Philippe ou celle de Scipion seroit plus applicable à nos armées, que celle de Jean Hawkwood ou d'Albéric de Barbiano.

La différence essentielle, et celle qui détermine toutes les autres, c'est que la cavalerie pesante formoit alors le nerf des armées, tandis qu'aujourd'hui, comme chez les Romains, c'est l'infanterie. Cette dernière avoit été long-temps composée de paysans ou de bourgeois mal disciplinés, qui combattoient sans art et sans courage, et qui lâchoient presque toujours pied dès la première charge de cavalerie. Dès-lors on méprisa trop les fantassins pour songer à perfectionner leur ordonnance, tandis qu'on dirigea tous les efforts du génie militaire vers l'amélioration de la gendarmerie. On croyoit en effet avoir rendu celle-ci supérieure à la cavalerie de tous les peuples de l'antiquité, et l'on regardoit comme constant que la meilleure infanterie ne pouvoit pas tenir devant elle.

Cependant ces cavaliers tout couverts de fer, qui combattoient avec de longues lances, de lourdes épées et des armes toutes gigantesques, ne pouvoient se mesurer les uns avec les autres qu'autant qu'aucun obstacle ne gênoit ou ne rallentissoit la course de leurs chevaux; la moindre fortification les arrêtoit, une petite rivière, un fossé rompoit toute leur ordonnance; dans les montagnes on ne pouvoit combattre, et même dans les plaines, lorsqu'un général s'étoit retranché

dans son camp, il étoit bien rare qu'on put, sans une haute imprudence, entreprendre de l'y forcer. Le plus souvent, pour engager une bataille, il falloit que les deux généraux fussent d'accord, et qu'après avoir envoyé et accepté le gage du combat, ils eussent fait applanir, chacun de leur côté, le terrein où ils vouloient se battre. Mais rien n'est plus rare qu'une bataille volontaire des deux parts, car l'un ou l'autre général a presque toujours quelque désavantage à craindre, ou quelque moyen d'arriver à ses fins sans se battre. D'ailleurs les condottieri faisoient alors la guerre par spéculation, en sorte qu'ils épargnoient autant qu'ils le pouvoient le sang de leurs soldats, le leur propre, leurs chevaux, leurs munitions et leurs équipages.

Le plus souvent il n'y avoit point de bataille rangée dans tout le cours d'une guerre, quelquefois il n'y avoit pas même de combats : alors toutes les hostilités se bornoient à une ou plusieurs *cavalcades*, c'est le nom qu'on donnoit aux expéditions en pays ennemi. Un général entroit dans une province avec l'intention de brûler les maisons, de détruire les récoltes et d'enlever le bétail; tous les habitans s'enfuyoient devant lui et s'enfermoient dans des lieux forts. Comme il ne pouvoit s'arrêter pour en former le siége, il poussoit en avant, en

dévastant tout ce qui étoit à sa portée. Pendant ce temps le général ennemi garnissoit les châteaux de troupes, suivoit l'armée à distance, veilloit l'occasion de la surprendre, tomboit sur les maraudeurs, les forçoit à ne pas s'écarter du camp, et en peu de jours il contraignoit presque toujours l'agresseur à repasser les frontières et à retourner chez lui, faute de vivres.

La guerre se faisoit au peuple, et non à l'armée; tout le corps de la nation étoit regardé comme ennemi; les soldats considéroient toutes les propriétés des peuples chez qui ils portoient la guerre comme un butin légitime; ils faisoient captifs les propriétaires et les paysans, et ils ne les relâchoient que pour une rançon. Aussi personne ne pouvoit demeurer indifférent dans la querelle de son pays, personne ne servoit l'ennemi, personne ne lui fournissoit des munitions ou des vivres, mais chacun se mettoit en défense et cherchoit à soustraire sa propriété aux soldats, pour qu'elle ne fût pas pillée. Ceux qui n'avoient pas réussi à mettre leurs effets en sûreté, éprouvoient peut-être de plus grandes pertes que de nos jours; mais, d'autre part, on ne pouvoit organiser une méthode régulière de pressurer un pays; on ne savoit point alors enlever aux vaincus, sans violence, non-

seulement tout ce qu'ils ont, mais tout ce qu'ils doivent avoir un jour, et leur faire engager leurs biens à venir, dans l'espoir de sauver des propriétés qu'ensuite on ne leur laisse pas.

Il n'y avoit presque aucune maison éparse dans les champs; tous les campagnards habitoient des bourgades ou des villages, pour la construction desquels on avoit presque toujours choisi des monticules susceptibles de défense. On entouroit ces villages de murs, et on les fermoit de portes; les Italiens les appellent encore aujourd'hui des châteaux (1). En tout temps, les propriétés mobiliaires les plus précieuses des paysans, étoient déposées dans ces châteaux, et, au moment où la guerre étoit déclarée, le gouvernement donnoit l'ordre d'y transporter aussi toutes les récoltes qu'on avoit laissées en plein champ, et d'y enfermer tout le bétail. Il accordoit presque toujours l'exemption des gabelles à ceux dont les châteaux ne paroissoient pas susceptibles d'une longue défense, et qui mettoient, dans cette occasion, leurs propriétés en sûreté dans la ville. De cette manière, la campagne étoit complètement dépouillée, en peu de jours, et l'ennemi,

(1) *Castelli.* Nous avons suivi leur usage, et employé ce mot dans la même signification.

qui se proposoit d'y vivre de pillage, ne trouvoit pas de quoi subsister.

Aucun État n'auroit eu assez de soldats pour garnir toutes les forteresses dont son territoire étoit couvert, car chaque bicoque étoit fortifiée; mais quoiqu'on eut négligé de conserver le génie militaire parmi le peuple, les paysans étoient encore très-propres à défendre les places fortes. Les femmes, les enfans, les vieillards, concouroient à repousser les assaillans, en jettant sur eux, du haut des murs, des pierres ou des matières enflammées. Les défenseurs étoient difficilement atteints par les traits ou les armes de l'ennemi, et le danger ne commençoit pour eux qu'au moment où cessoit la résistance; alors leurs propriétés étoient pillées, leurs femmes violées, et eux-mêmes ils étoient réduits en captivité.

Toute la population d'un pays combattoit ainsi pour sa défense, et l'on ne pouvoit se rendre maître d'une vallée de deux lieues de longueur, qu'après avoir soumis huit ou dix châteaux, par autant de siéges différens. Ainsi le petit territoire de San-Miniato contenoit vingt-huit châteaux relevans de cette bourgade (1). Ainsi l'État florentin, dans

(1) *Bonincontrii Miniatens. Annales.* T. XXI, p. 70.

lequel aujourd'hui il n'y a pas une place tenable, n'auroit pu être conquis qu'après trois ou quatre cents siéges. Si l'ennemi ne trouvoit pas des vivres dans le pays où il faisoit la guerre, il ne pouvoit pas mieux en tirer du sien propre, parce que, tout l'espace qu'il laissoit derrière lui n'étant jamais soumis, ses convois couroient risque à chaque pas d'être interceptés.

Nous sommes tellement accoutumés à calculer la puissance destructive du canon, que nous ne concevons pas comment on osoit braver l'ennemi derrière une simple muraille qui, le plus souvent, servoit encore de mur extérieur aux maisons adossées contre elle. Aujourd'hui même cependant, ces fortifications usitées par nos ancêtres, pourroient être défendues jusqu'à ce qu'on les entr'ouvrît avec de l'artillerie, et les opérations si rapides des armées seroient étrangement retardées s'il falloit faire planter du canon devant chaque village. Mais comment inspireroit-on désormais aux paysans la courageuse obstination qu'ils opposoient autrefois à l'ennemi. Alors leur résistance étoit invincible, aujourd'hui le moment de la soumission est prévu et prochain; la certitude d'être vaincus un jour les rend obéissans à l'heure même, et tout le peuple est devenu neutre dans

les guerres, dont il abandonne le soin aux soldats.

L'artillerie, à l'époque où nous sommes parvenus, étoit en usage depuis un demi-siècle, mais l'art des siéges n'avoit fait encore que très-peu de progrès. Les bombardes et les espingardes étoient employées contre les combattans, non contre les murailles, et l'on n'avoit point encore inventé l'art de battre régulièrement une fortification en brèche, et de la démolir par une suite de coups que l'on ne peut parer. L'artillerie, infiniment supérieure à toutes les inventions des anciens, pour renverser les remparts, ne l'est point autant pour combattre les hommes. Aujourd'hui même les batailles se décident souvent par la bayonnette, qui, cependant, est bien inférieure aux piques ou aux lances de nos ancêtres; les balles ne faisoient pas beaucoup plus de ravage que les flèches, souvent elles ne perçoient point une pesante armure. Il falloit alors beaucoup de temps pour charger les armes à feu, et l'on croyoit que leur principal avantage étoit d'effrayer les chevaux par leur explosion et leur flamme. Ce ne fut que deux cents ans après l'invention de l'artillerie, que la révolution qu'elle devoit faire dans l'art de la guerre, fut accomplie.

Une autre révolution, non moins étrange, s'opéra plus promptement. Au milieu du quatorzième siècle, tous les soldats qui servoient en Italie étoient étrangers; à la fin du même siècle, tous ou presque tous étoient Italiens, et l'épreuve qu'ils firent de leurs forces contre les Allemands de l'empereur Robert, fit voir qu'ils ne cédoient ni en valeur ni en talens militaires aux nations les plus belliqueuses.

Les Catalans et les Almogavares introduits en Sicile et en Calabre par le roi Frédéric, avoient été les premiers soldats étrangers qui eussent fait de la guerre un métier. Après la paix de Sicile, une partie de ces troupes mercenaires passa en Grèce, sous le nom de grande compagnie; le reste se mit à la solde des princes ou des républiques d'Italie, et au commencement du quatorzième siècle, le nom de Catalans désignoit les mercenaires de toutes les nations.

Henri VII, Louis de Bavière, Jean de Bohême et Charles IV amenèrent ensuite un grand nombre d'Allemands en Italie. Presque tous, peu attachés aux princes qui les avoient conduits, passèrent au service de leurs adversaires. Ainsi les souverains se confirmèrent dans l'habitude de confier à des bras mercenaires la défense de leurs États. Cependant ce fut à la même époque, et au

milieu du quatorzième siècle que les terribles compagnies d'aventure du duc Guarnieri, du comte Lando, d'Anichino de Bongart, enseignèrent aux Italiens tout ce qu'ils avoient à craindre de ces bandes redoutables. Des troupes semblables, formées pendant les guerres de France et d'Angleterre, passèrent aussi en Italie dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Le frère Montréal, les chefs de la compagnie blanche et de la compagnie de la Rose, Jean Hawkwood et le cardinal de Genève descendirent tour-à-tour les Alpes, à la tête de soldats françois, anglois, provençaux, gascons et bretons. Enfin, Louis de Hongrie, pendant son règne glorieux, ouvrit à ses sujets le chemin de l'Italie, et toute la cavalerie légère des armées italiennes ne fut bientôt plus composée que de Hongrois.

Les gouvernemens se trouvoient en tout temps prêts à la guerre, sans avoir eu besoin d'enrégimenter d'avance et de discipliner leurs troupes; ils pouvoient, en peu de jours, rétablir une armée avec de l'argent, au moment où une autre venoit d'être battue; ils pouvoient enfin faire cesser toute dépense militaire, le jour même où ils signoient la paix. Aussi l'indiscipline des troupes mercenaires, leurs perfidies, leurs exactions lorsqu'elles se formoient en compagnies d'aventure, ne purent, pendant

long-temps, déterminer les États d'Italie à renoncer à leur service. D'ailleurs, ni les princes, ni les républiques ne s'étoient encore attribué le droit d'ordonner des enrôlemens forcés; les citoyens n'étoient obligés à servir l'État que durant un besoin pressant; les milices n'étoient point payées, et l'on ne les obligeoit jamais à s'éloigner long-temps de leurs affaires domestiques et de leurs foyers. On n'avoit point eu le temps de les exercer; et, toutes les fois qu'on les opposoit à des troupes disciplinées, elles éprouvoient de si grands échecs, qu'on n'osoit placer aucune confiance en elles.

Cependant, lorsque l'ennemi pénétroit dans le territoire d'une ville, on faisoit encore quelquefois prendre les armes à toute la nation; chacun devoit se ranger sous la conduite de ses officiers de quartier, et le podestat commandoit à toute la milice. L'ordre étoit donné à tous les citoyens, sous peine d'amende ou de punition corporelle, de sortir de la ville pour se rendre au camp pendant que la grosse cloche sonnoit l'alarme, et avant qu'une bougie allumée sous les portes eût achevé de brûler. La crainte du châtiment faisoit en effet marcher tous les citoyens, mais elle ne leur donnoit ni l'habitude de manier leurs armes, ni le courage de se battre. A la même époque, ceux qui faisoient le métier de soldat, étoient

toujours en guerre; au moment où un prince les licencioit en signant la paix, un autre les engageoit pour commencer de nouveaux combats. Dans aucun temps la différence entre les milices et les troupes de ligne n'avoit été plus grande: car les premières n'avoient jamais vu la guerre; les secondes n'avoient jamais vécu en paix.

Cette différence inspiroit une haute estime pour un métier que peu de gens sembloient en état de faire; la paie d'aucun ouvrier, dans les professions les plus lucratives, n'égaloit celle d'un soldat (1); et celui-ci recevoit encore fréquemment des récompenses extraordinaires; on fermoit les yeux sur ses voleries, et l'on avoit de l'indulgence pour tous ses excès.

La guerre est une passion si naturelle à l'homme, qu'il n'est pas besoin de tant de récompenses pour attacher les soldats à leur métier. On les voit aujourd'hui se contenter d'une paie fort inférieure à celle du dernier manouvrier, et se soumettre cependant à des fatigues bien plus grandes que les siennes. Quant aux dangers qu'ils ont à courir, loin

(1) On payoit à chaque lance, de treize à seize florins par mois, ce qui fait, poids pour poids, environ soixante francs par homme, et, eu égard à la rareté de l'argent, qui valoit quatre fois plus qu'aujourd'hui, environ dix louis par mois. Le cavalier fournissoit, il est vrai, son cheval et ses armes. *Cronica di Jacopo Salviati.* T. XVIII. *Del. Er.* p. 201. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 867, T. XXII.

de songer à se les faire payer, ils y trouvent en quelque sorte leur récompense; car la bataille, comme la chasse, a ses plaisirs, et la jouissance de la victoire est d'autant plus vive que le péril a été plus grand. Mais ce goût de la guerre n'est pas deviné par les hommes pacifiques; il est une conséquence d'émotions qu'ils ne connoissent point, qu'ils n'ont point prévues. Pour déterminer les Italiens à rentrer dans la carrière des armes qu'ils avoient abandonnée, il falloit un attrait plus généralement senti. L'amour de l'argent, le desir de mener la vie licencieuse qu'on permettoit alors aux troupes, firent impression sur le commun des hommes; les esprits ardents et inquiets portèrent plus loin leur ambition et leurs espérances. Le plus grand pouvoir, la plus immense richesse, la souveraineté même, pouvoient être obtenus par un soldat de fortune. Parmi les condottieri allemands, françois et anglois qu'on avoit vus, en Italie, se placer au premier rang, plusieurs étoient sortis des classes les plus pauvres de la société. Les Italiens firent des fortunes plus surprenantes encore, lorsqu'ils commencèrent à parcourir la même carrière.

Plusieurs princes de cette nation s'étoient élevés, dès le milieu du quatorzième siècle, à la réputation de bons capitaines, mais

les armées qu'ils commandoient étoient composées presqu'uniquement d'étrangers. François des Ordelaffi, seigneur de Forli, les Malatesti de Rimini, Ridolphe de Varano, seigneur de Camerino, et plusieurs autres furent successivement appelés comme généraux, par la république florentine, par le pape, et par divers souverains. Ambroise Visconti, fils naturel de Bernabos, forma même une compagnie d'aventure, avec laquelle il parcourut l'Italie à plusieurs reprises pour la ravager. Ce n'est point à eux cependant qu'appartient la gloire d'avoir renouvelé la milice italienne. Ils combattoient dans une armée étrangère, au milieu de leur patrie. Albéric, comte de Barbiano, qui leur succéda, forma, le premier, une armée nationale, qui servit comme d'école à tous les capitaines italiens.

Albéric de Barbiano étoit seigneur de quelques châteaux dans le voisinage de Bologne; il commença, en 1377, à se faire connoître d'une manière qui fit plus d'honneur à son talent militaire qu'à son humanité. Il avoit sous ses ordres deux cents lances à l'attaque de Césène, et il contribua beaucoup à la prise de cette ville (1); mais il eut aussi

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 510.

part à l'épouvantable massacre qui fut commandé par le cardinal de Genève, et exécuté par les Bretons. Peu de temps après il leva un corps tout composé d'Italiens, qu'il nomma la compagnie de Saint-George. Pendant le schisme il mit cette troupe au service d'Urbain VI, tandis que les Bretons demeuroient attachés à Clément VII; il osa, le 28 avril 1379, attaquer les derniers devant Marino, et ses aventuriers italiens qui, jusqu'alors, avoient servi, dispersés dans des corps étrangers, eurent la gloire de vaincre la troupe la plus redoutée de l'Europe.

La réputation d'Albéric de Barbiano alla toujours en croissant depuis cette victoire. La compagnie de Saint-George fut regardée comme la grande école de l'art militaire en Italie; les frères et les parens d'Albéric y entrèrent les premiers; tous ceux qui devoient plus tard illustrer leur nom dans la même carrière, s'associèrent aussi à lui. Ugolotto Biancardo, Jacob del Verme, Facino Cane, Otto Bon Terzo, Broglio, Braccio de Montone, Biordo et Ceccolino des Michelotti, furent formés par ses leçons. Sforza Attendolo, comme il travailloit à la terre près de son village de Cotignola, fut invité par quelques soldats à entrer dans le même service. Il jeta sa pioche sur un chêne, déclarant que

si elle retomboit, il demeureroit paysan; mais que, si elle demeuroit suspendue à l'arbre, il accepteroit ce présage comme celui de sa grandeur future: l'instrument ne retomba point à terre, Sforza se fit soldat, et son petit-fils, duc de Milan, disoit à Paul Giovio: « Toutes ces grandeurs dont tu me vois en- » touré, ces soldats et ces richesses, je les » dois aux branches d'un chêne qui retinrent » la pioche de mon aïeul (1). »

La manière dont on enrôloit les troupes, par lances brisées, donnoit à un beaucoup plus grand nombre d'officiers les moyens de se faire connoître. Un gentilhomme attachoit à sa personne quelques-uns de ses vassaux, un aventurier habile s'associoit quelques compagnons de service, ces petites compagnies ne se séparoient plus; au contraire, elles grossissoient sans cesse, et lorsque le capitaine disposoit de vingt lances, c'est-à-dire de soixante hommes de cavalerie, il commençoit à traiter séparément, et d'une manière indépendante, avec les souverains qui vouloient le prendre à leur service.

Les guerres continuelles du royaume de Naples, toujours déchiré, depuis la mort de

(1) *Pauli Jovii Elogior.* L. III, c. 11; et in præfat. *Muratorii.* T. XIX, p. 624.

Jeanne, par les factions d'Anjou et de Duraz, et par les rivalités des seigneurs feudataires, offroient de l'emploi à tous les capitaines. Albéric de Barbiano y servit avec distinction sous Charles III, et en 1384 il obtint de ce monarque le titre de grand connétable du royaume, qu'il conserva toute sa vie (1). Cependant il ne s'attacha point exclusivement au service des rois de Naples; le plus souvent il fit la guerre en Lombardie; il obtint la confiance de Jean Galeaz Visconti, et il partagea presque toujours avec Jacob del Verme de Vérone, capitaine non moins habile que lui, le commandement des armées du duc.

Jean Galeaz, qui ne se mettoit jamais à la tête de ses soldats; qui n'exposoit jamais sa personne à aucun danger; et qui, dans l'intérieur de son palais, se conduisoit toujours en homme soupçonneux et défiant, avoit su cependant accorder à ses généraux le degré de confiance dont ils étoient dignes. Ce prince joignoit à tous les vices qui le rendirent odieux, quelques qualités qui portent une apparence de grandeur. Il aimoit et protégeoit les lettres; il avoit du goût pour les arts, et il éleva de glorieux monumens de sa magnificence; mais surtout il savoit connoître

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1051.

le mérite qui pouvoit lui être le plus utile. Il discernoit avec une infaillible perspicacité le talent politique et militaire; il avançoit sans jalousie les hommes distingués, et il leur accordoit ensuite une confiance inébranlable; aussi eut-il toujours, dans ses conseils et à la tête de ses armées, les plus habiles négociateurs et les meilleurs généraux de l'Italie.

Jean Galeaz crut pouvoir, en mourant, montrer encore la même confiance à des hommes qu'il avoit laissés long-temps disposer de toutes ses forces; il les institua gardiens de ses États, et des enfans qu'il laissoit en bas âge. Mais les capitaines qui l'avoient le mieux servi, firent voir bientôt que, de son vivant, ils lui avoient été fidèles par crainte et non par amour.

Le testament de Jean Galeaz partagea ses États entre ses fils. A Jean-Marie, l'aîné, qui étoit âgé seulement de treize ans, il donna le duché de Milan, depuis le Tésin jusqu'au Mincio (1); et au second, Philippe-Marie, qu'il déclara comte de Pavie, il donna les villes situées au couchant du Tésin, ou au levant du Mincio (2). Il avoit aussi un bâtard, nommé

(1) Les villes de Crémone, Come, Lodi, Plaisance, Parme, Reggio, Bergame et Brescia. — Les villes de Bologne, Sienne et Pérouse lui furent aussi soumises.

(2) Novare, Verceil, Tortone, Alexandrie, Vérone, Vicence, Feltre, Bellune et Bassano.

Gabriel-Marie, auquel il laissa les seigneuries de Crème et de Pise (1).

Ces princes, trop jeunes pour gouverner par eux-mêmes, furent laissés par leur père sous la tutèle d'un conseil de dix-sept personnes, dont François Barbavara de Novare, autrefois camérier de Jean Galeaz, devoit être le chef. La duchesse mère, Catherine, fille de Bernabos Visconti, devoit demeurer à la tête du gouvernement. Jacob del Verme, Albéric de Barbiano, Antoine, comte d'Urbino, Pandolfe Malatesta, François de Gonzagues et Paul Savelli étoient membres du conseil de régence. Ainsi tous les meilleurs généraux de l'Italie étoient à la solde des jeunes princes, et tous les États voisins étoient en paix avec eux, à la réserve des Florentins et de François de Carrare.

1402. Mais les Florentins, qui n'avoient pu trouver aucun allié, lorsque le salut et la liberté de l'Italie dépendoient de leur résistance, formèrent aisément une puissante ligue pour attaquer et dépouiller les héritiers de Jean Galeaz. Ils s'adressèrent avant tout au pape Boniface IX, qui avoit de justes sujets de plainte contre le duc de Milan. Les villes de Pérouse, de Bologne et d'Assise avoient été

(1) *Andreæ Billii Hist. Rer. Mediol.* L. I, p. 12. *Scr. Rer. It.* T. XIX.—*Bern. Corio Histor. Milan.* P. IV, p. 286.

soustraites à sa suzeraineté; Visconti avoit engagé plusieurs feudataires du saint-siége à lui faire la guerre; et, de concert avec les Colonne, il cherchoit à lui enlever jusqu'à la souveraineté de Rome (1). Cependant, aussi long-temps que Jean Galeaz vécut, Boniface n'osa ni se plaindre ni se mettre en état de défense. La première nouvelle de la maladie du duc rendit du courage au pape, et lui fit renouer une négociation avec les Florentins; dès qu'il fut assuré de la mort de ce prince, il signa un traité d'alliance avec la république, en vertu duquel il promit de joindre cinq mille chevaux, à six mille que fourniroient les Florentins, pour faire la guerre aux héritiers Visconti, et leur enlever tous les États dont leur père s'étoit emparé injustement (2). 1402.

A peine ce traité étoit-il signé, que Gianello Tommacelli, frère du pape, s'avança contre Pérouse, avec quinze cents lances, pour seconder les efforts des émigrés qui vouloient rentrer dans leur patrie; déjà quatorze châteaux s'étoient rendus à eux, et la ville demandoit à traiter, lorsque Otto Bon Terzo s'avança pour la délivrer, contraignit à la retraite le

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Fiorent.* L. IV, p. 291.

(2) *Piero Minerbetti.* 1402, c. 15, p. 465. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 894.

1402. frère du pape, qui manquoit également et de courage et de talens (1). Les Florentins, de leur côté, commirent quelques ravages dans les territoires de Sienne et de Pise; mais ils n'empêchèrent pas Gabriel-Marie Visconti, de se rendre avec Agnès Mentegatti, sa mère, dans cette dernière ville, pour prendre possession de la seigneurie qui lui avoit été léguée par Jean Galeaz, et veiller à sa défense (2).

1403. Au mois de janvier 1403, les Florentins nommèrent de nouveaux décemvirs de la guerre, afin de poursuivre les hostilités avec plus de vigueur; malgré leur jalousie démocratique, non-seulement ils confioient pour une année cette charge importante, mais ils confirmoient d'année en année, dans leur emploi, ceux des décemvirs qui avoient le mieux mérité de la patrie (3). Ces magistrats, en formant une armée nouvelle, réussirent à y faire entrer plusieurs capitaines que Jean Galeaz avoit appelés au conseil de régence, et qui paroissoient dévoués au duc de Milan. Mais déjà une jalousie violente divisoit ce

(1) *Piero Minerbetti.* c. 17, p. 467.—*Pompeo Pellini Historia di Perugia.* P. II, L. XI, p. 132.

(2) *Marangoni Chroniche di Pisa.* p. 825.

(3) *Piero Minerbetti.* 1402, c. 20, p. 469. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 896.

conseil; les généraux se réjouissoient de com- 1403.
battre ceux qu'ils avoient long-temps servis. Albéric de Barbiano accepta le commandement des Florentins; le marquis d'Este, les Malatesti de Rimini, et Pierre de Pollenta, seigneur de Ravenne, se rangèrent sous ses drapeaux et abandonnèrent l'alliance des Visconti (1).

Charles Malatesti de Rimini et Paul Orsini commandoient les troupes du pape; et Balthasar Cossa, cardinal de Saint-Eustache, qui fut depuis Jean XXIII, dirigeoit leurs opérations comme légat de Romagne (2). Cette armée se rassembla lentement pendant les mois de juin et de juillet; elle attaqua Bologne, que Galeazzo Porro et Facino Cane défendoient, et elle contraignit Louis des Alidosi, seigneur d'Imola, à renoncer à l'alliance des Visconti (3).

François Barbavara, que Jean Galeaz avoit nommé par son testament, président du conseil de régence, avoit commencé sa fortune comme camérier du duc; les seigneurs qui

(1) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 1, p. 470. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 578.

(2) *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 292.

(3) *Piero Minerbetti.* c. 13, p. 478. — *Bernard. Corio Hist. Milanesi.* P. IV, p. 291. — *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* T. XVIII, p. 982.

1403. siégeoient avec lui dans le conseil, ne pouvoient lui pardonner la bassesse de son origine, ou se soumettre à le reconnoître pour leur supérieur (1). Plus ils le voyoient jouir de la confiance de la duchesse, plus ils s'aliénoient du gouvernement; et, dans le temps où ils auroient dû songer à repousser l'attaque des Florentins, du pape et de François de Carrare, ils ne s'occupoient que des moyens de supplanter un favori qu'ils croyoient l'amant de Catherine (2). Deux Visconti, parens éloignés de Jean Galeaz, se mirent à la tête des mécontens; ils accusèrent Barbavara et la duchesse de favoriser les Guelfes (3). Ils engagèrent Antonio et Galeazzo Porro, et Galeazzo Aliprandi, trois gentilshommes milanois et gibelins, auxquels Jean Galeaz avoit témoigné beaucoup de confiance, à se joindre à eux pour soulever le peuple; la ville retentit de cris séditieux; la populace demandoit la mort de Barbavara; plusieurs de ses amis furent massacrés (4). La duchesse, effrayée, s'enferma dans le château avec lui, et les mutins

(1) *Andrea Biglia Histor. Mediolan.* L. I, p. 12.

(2) *Redusius de Quero Chronic. Tarvisinum.* T. XIX, p. 809.

(3) *Bernardino Corio Historie Milanesi.* P. IV, p. 297.

(4) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 6, p. 472.

nommèrent, sans sa participation, un nouveau conseil de régence. 1403.

Cependant Catherine, comme il arrive quelquefois aux femmes, confondoit la violence et l'emportement avec la fermeté; elle croyoit agir en homme et en prince, lorsqu'elle s'écartoit le plus de son sexe et de son caractère, et elle commettoit des actions barbares, pour avoir une conduite virile. Après avoir admis dans la régence les nouveaux conseillers que le peuple lui avoit donnés, elle les fit appeler un jour (1) à délibérer avec elle, dans le château de Milan, et, après les avoir fait entourer par ses satellites, elle fit trancher la tête aux deux Porri et à Aliprandi, puis elle fit exposer leurs corps défigurés sur la place publique. Antonio Visconti et plusieurs autres qui avoient été arrêtés en même-temps, furent jetés dans des cachots (2).

La duchesse n'avoit pas traité avec moins de cruauté quelques villes qui s'étoient révoltées. Les citoyens d'Alexandrie avoient pris les armes

(1) Le 7 janvier 1404.

(2) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 28, p. 492. — *Castello di Castello Chronic. Bergomense.* T. XVI, p. 946. — *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 873. — *Ser Cambi Cronica di Lucca.* T. XVIII p. 838.

1403. au mois d'octobre, et avoient chassé de leur ville les ministres des Visconti, Catherine donna la commission de les punir à Facino Cane, un de ses généraux. La ville fut prise et livrée à un effroyable pillage, après quoi Facino Cane (1) s'en attribua la seigneurie et en garda la souveraineté (2). Peu de temps après, les Guelfes de Como furent, dans une émeute, chassés de leur patrie par les Gibelins; ils recoururent à la protection de la duchesse, et celle-ci leur envoya Pandolfe Malatesti, un autre de ses généraux, à qui elle devoit des soldes arriérées. Elle lui permit de se rembourser de cette créance par le sac des Gibelins de Como; mais Malatesti mit la ville entière au pillage, et s'en attribua ensuite le gouvernement (3).

Toutes les villes qui avoient été soumises à la domination des Visconti, étoient livrées à la plus violente anarchie. Dans chacune il restoit quelque famille qui avoit autrefois occupé la seigneurie, ou qui du moins avoit dominé sur les autres, à l'aide de l'esprit de parti. Ces familles ressentoient bien plus vivement

(1) Ce général étoit originaire de Casal Sant-Evasio en Montferrat. *Redusius de Quero. Chron. Tarv.* p. 809.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 18, p. 483.

(3) *Ib.* c. 23, p. 487.

le desir de recouvrer leur antique pouvoir, 1403.
que le peuple celui de se remettre en liberté. Chaque petit État sentoit moins la pesanteur d'un joug despotique, que l'humiliation d'être réduit au rang d'une province, et les villes se flattoient de voir renaître leur prospérité passée, si elles redevenoient capitales d'une petite souveraineté; aussi secondèrent-elles les familles qui cherchèrent à secouer l'autorité des Visconti, pour lui substituer la leur. Crémone donna l'exemple de la rebellion. Jean Ponzoni, dont les ancêtres avoient dirigé le parti gibelin, étoit exilé de cette ville; il y rentra, le 30 mai, à la tête d'une troupe de gens armés; il en chassa Jean de Castione, commissaire de la duchesse, et il rendit la liberté à tous les prisonniers. Parmi ceux-ci se trouvoit Ugolin Cavalcabò, ancien chef des Guelfes de Crémone. Cet homme ambitieux et intrigant fut à peine sorti de prison, qu'il s'efforça de réveiller, dans la Lombardie, le parti guelfe, dont le nom avoit été presque oublié sous la longue oppression des Visconti.

Il ne s'agissoit plus, pour les Guelfes et les Gibelins, de la querelle si long-temps prolongée, entre les empereurs et les papes; il ne s'agissoit pas non plus, comme en Toscane, de l'opposition entre le parti de

1403. la liberté et celui du pouvoir absolu ; car les Guelfes lombards, aussi bien que les Gibelins, avoient perdu tout esprit d'indépendance. Mais il restoit de vieilles haines à satisfaire, de vieilles vengeances à assouvir ; il restoit surtout une ambition inquiète, et le desir, toujours renaissant, de recouvrer un pouvoir dès long-temps perdu. Tous les Guelfes, dans les villes, dans les châteaux, dans les villages, se mirent en mouvement, pour se relever de l'oppression où les Visconti les avoient tenus long-temps ; ils entrèrent en négociation avec les Florentins, chefs, en Italie, de tout le parti guelfe, et ils formèrent une ligue générale, à la tête de laquelle ils placèrent Ugolin Cavalcabò, marquis de Viadana, et Gabrino Fondolo, son ami et son lieutenant (1).

Dès le mois de juillet, Cavalcabò chassa les Gibelins de Crémone ; on le soupçonna d'avoir fait empoisonner Jean Ponzoni, son rival, qui avoit été son libérateur. Une assemblée du peuple lui décerna la seigneurie de Crémone (2). La ville de Crème, à sa sollicitation, chassa les officiers du duc de

(1) *Lodovicus Cavitellius. Ann. Cremon. ap. Graevium.* T. III, p. 1396. — *Campi Cremona fedele.* L. III, p. 107.

(2) *Jacobi de Delayto Annal. Estenses.* T. XVIII, p. 990.

Milan avec les Gibelins, et se soumit à la 1403.
seigneurie des Benzoni. A Brescia, les Guelfes, soutenus par les habitans du pied des Alpes, remportèrent une victoire complète; à Como, au contraire, les Gibelins furent victorieux. Franchino Rusca chassa les Guelfes de la ville et des villages qui entourent les lacs; mais il secoua l'obéissance des Visconti, dont il avoit employé les troupes pour opérer cette révolution (1). Bergame demeura au pouvoir de la famille gibeline des Suardi; les Coleoni, avec les Guelfes, furent mis en fuite. A Lodi, Jean de Vignate, chef des Guelfes, chassa les Vestarini et les Gibelins. Les Scotti, à Pleisance, et les Landi, à Bobbio, recouvrèrent leur ancien pouvoir, tandis que la famille gibeline des Anguisoli fut expulsée de ces deux villes. Ainsi, d'un bout à l'autre de la Lombardie, on voyoit une fermentation universelle renouveler des haines long-temps assoupies. Un seul État se brisoit en vingt souverainetés gouvernées par de petits tyrans; une guerre universelle éclatoit sur la frontière de toutes les provinces; une guerre civile épuisoit chaque communauté; et la domination que les Visconti avoient élevée par tant de travaux,

(1) *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. IV, p. 292.

1403. tant d'intrigues et tant de crimes, paroissoit s'anéantir pour jamais.

Les Florentins, pour profiter de l'abaissement de leurs adversaires, avoient réuni dans le Bolonois leur armée à celle du pape. Ils avoient donné rendez-vous à François de Carrare, sous les murs de Milan, et tandis que celui-ci s'emparoit de la ville de Brescia, et en assiégeoit le château, Albéric de Barbiano conduisoit l'armée de la ligue dans l'État de Parme. La ville de Parme avoit alors pour commandant Otto Bon Terzo, l'un des meilleurs généraux des Visconti; parmesan lui-même et de famille gibeline, il avoit été investi par Jean Galeaz de tous les biens qui avoient appartenu aux Correggieschi, et il exerçoit sur sa patrie la double autorité de commandant militaire et de chef de parti (1). Pour s'assurer la conservation de la ville, il en chassa les Rossi, avec plus de deux mille Guelfes, qui passèrent dans le camp des Florentins (2), et qui leur firent ouvrir volontairement les portes d'un grand nombre de châteaux-forts. Albéric de Barbiano, après avoir soumis une partie de cette province,

(1) *Annales Mediolanenses*. c. 164, p. 838.

(2) *Jacobi de Delayto Ann. Estenses*. p. 983.

se préparoit à passer le Pô, pour marcher 1403.
contre Milan; mais Charles Malatesti, qui commandoit sous ses ordres les troupes du pape, l'arrêta tout-à-coup en donnant de la publicité à une négociation qu'il poursuivoit depuis quelque temps.

Malatesti avoit épousé une sœur de la duchesse Catherine, fille de Bernabos Visconti. Tant que Jean Galeaz avoit vécu, cette parenté pouvoit être pour le seigneur de Rimini une raison de plus de haïr celui qui avoit fait périr son beau-père. Mais Malatesti ne pouvoit voir sans émotion les dangers que couroit la duchesse de Milan; il eut des conférences secrètes avec François de Gonzagues, qui étoit leur beau-frère à l'un et à l'autre, et qui étoit demeuré fidèle à Catherine; Balthazar Cossa, le légat du pape, fut admis à son tour à ces conférences, sans qu'Albéric de Barbiano, le marquis d'Este, ou Vanni Castellani, ambassadeur florentin, soupçonnassent cette négociation; et le 25 août 1403, la paix entre les Visconti et l'église fut publiée, à l'extrême surprise des alliés du pape. Ce dernier recueillit tout le fruit des efforts et des sacrifices faits par les peuples auxquels il s'étoit associé. Il se fit restituer Bologne, Pérouse, et toutes les villes que Jean Galeaz avoit enlevées à l'État ecclésiastique, sans

1403. demander aucun avantage en faveur des Florentins (1).

Le légat ramena immédiatement l'armée de la ligue devant Bologne, et cette ville, impatiente de retourner au gouvernement de l'église, n'attendit point que Facino Cane, qui y commandoit, ouvrît ses portes; les citoyens prirent les armes le 2 septembre, et chassèrent ce général, après quoi ils firent entrer les troupes du pape dans la ville (2). Au mois d'octobre suivant, les Pérousins, après avoir reçu une lettre de la duchesse de Milan qui leur rendoit leur liberté (3), ouvrirent également leurs portes à Giannello Tommacelli, frère du pape, et rappelèrent leurs exilés (4).

Les Florentins envoyèrent à Rome des ambassadeurs, pour dissuader le pape de ratifier un traité contraire à ses premiers engagemens (5). Le but de leur alliance avoit été

(1) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 7, p. 474; et c. 14, p. 479. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 580. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 901.

(2) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 581.

(3) *Ap. Pompeo Pellini Storia di Perugia.* P. II, L. XI, p. 137.

(4) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 17, p. 483. — *Sozomeni Pistoriensis historia.* T. XVI, p. 1178.

(5) Jacopo Salviati, qui nous a laissé des Mémoires sur son

le recouvrement des villes de l'église et l'affranchissement de celles de Toscane. Aucune de ces dernières n'étoit encore soustraite au joug qui pesoit sur elles; l'unique objet des efforts des Florentins étoit de rendre la liberté à la Toscane, et le pape qui s'étoit engagé à les seconder, ne pouvoit les abandonner sans mauvaise foi, après avoir recueilli lui-même les fruits de leur alliance, surtout lorsqu'aucun revers ne motivoit sa défection (1). Mais Boniface IX, après avoir calmé par des délais affectés l'indignation que sa conduite avoit excitée, ratifia, sans y rien changer, le traité conclu par le légat (2). 1403.

Les Florentins, abandonnés à eux-mêmes, ne renoncèrent cependant point aux projets qu'ils avoient formés, et ils poursuivirent la guerre avec courage. Ils envoyèrent deux mille chevaux, et quinze cents fantassins, à Ugolin Cavalcabò, le nouveau seigneur de Crémone (3). Ils prirent à leur solde Guido de Fogliano de Reggio, Pierre de Rossi de

temps, étoit un de ces ambassadeurs. *Delic. degli Eruditi Toscani.* T. XVIII, p. 214.

(1) *Piero Minerbetti.* c. 16, p. 480. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 293. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 902.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 19, p. 484.

(3) *Ib.* c. 22, p. 486.

1402. Parme, et plusieurs autres gentilshommes lombards, à chacun desquels ils payèrent mille florins d'or par mois, pour les aider à soutenir la guerre que ces seigneurs faisoient autour de leurs châteaux (1). Mais surtout ils s'efforcèrent de rendre la liberté aux deux républiques toscanes qui avoient montré le plus de haine contre eux; qui leur avoient fait le plus de mal; et qui, pour leur en faire davantage encore, s'étoient soumises volontairement à Jean Galeaz.

La première tentative des Florentins, pour rendre la liberté à Sienne, ne fut pas couronnée par le succès. François Salimbeni et Cocco de Cione, après avoir cherché à ranimer, par leurs discours, l'amour de la liberté parmi le peuple, étoient convenus de prendre les armes avec leurs associés, le 26 novembre 1403; d'attaquer le palais public, et d'en chasser Saint-George de Carreto, gouverneur de la ville. Mais les Salimbeni, les Malavolti, et le mont des douze, étoient seuls entrés dans cette conjuration; la jalousie des autres ordres la fit manquer. On révéla au gouverneur les complots tramés contre lui, et Saint-George, ayant attiré François Salimbeni

(1) *Piero Minerbetti.* c. 30, p. 493.

devant le palais, en s'entretenant avec lui, 1403.
l'y fit massacrer par ses gardes (1). Les douze, qui s'armoient pour le défendre, furent attaqués et mis en fuite; plusieurs de ceux qu'on arrêta furent envoyés au supplice; plusieurs autres furent exilés; et le mont des douze fut, par un décret, privé de toute part au gouvernement : exclusion qui fut maintenue pendant près de quatre-vingts ans (2).

Cependant les Siennois, qui n'avoient pas voulu tenir leur liberté de la main des douze ou des Salimbeni, ne tardèrent pas à se la procurer par eux-mêmes. A la fin de mars
1404, ils envoyèrent à Florence des ambas- 1404.
sadeurs demander la paix. A l'ouverture de cette négociation, le gouverneur St.-George de Carreto, voyant que son autorité étoit tellement déchue, qu'on ne demandoit pas même son aveu pour traiter avec les ennemis de son prince, sortit de lui-même de la ville, pour ne pas en être chassé. Les magistrats ordonnèrent aussitôt qu'on ôtât la vipère des

(1) *Bernard. Corio, Storie Milanesi.* P. IV, p. 294. — *Andreæ Biglii Histor. Mediolan.* L. I, p. 14.

(2) *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. X, p. 194. — *Joh. Bandini de Bartholomæis Senensis, suorum temporum historia.* T. XX. *Rer. It.* p. 1.

1404. Visconti de tous les lieux publics, et des monnoies que faisoit frapper la république; et l'autorité du duc de Milan fut ainsi abolie à Sienne, sans révolution (1).

Les Florentins accueillirent avec joie les ambassadeurs siennois; ils restituèrent à cette république tous les châteaux qu'ils avoient conquis sur elle, en se réservant seulement leur jurisdiction sur Montepulciano, qui avoit été la première cause de la guerre. Mais ils exigèrent que tous les exilés de Sienne fussent rappelés dans leur patrie, et remis en jouissance de leurs biens et de leurs droits. Ce traité de pacification fut publié dans l'une et l'autre ville, avec de grandes réjouissances, le 4 avril 1404 (2).

Les Florentins se flattoient de réussir plus facilement encore à affranchir les Pisans de la tyrannie de Gabriel-Marie Visconti. Ce nouveau seigneur, qui ne pouvoit ni protéger ses sujets, ni nuire à ses ennemis, augmentoit cependant les impositions, pour subvenir aux dépenses de sa petite cour, et pour soutenir une

(1) *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. X, p. 195. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 906.

(2) *Piero Minerbetti.* 1404, c. 1, p. 497. — *Bandini Historiæ Senensis.* T. XX, p. 7. — *Ser Cambi Cronica di Lucca.* T. XVIII, p. 846.

guerre à laquelle le peuple ne prenoit plus 1404.
d'intérêt (1). Comme les impôts ordinaires ne suffisoient point aux dépenses du seigneur de Pise, il prétendit avoir découvert une conspiration des Bergolini; sous ce prétexte, il fit mourir un Agliati, un Bonconti, et d'autres citoyens respectés, et il confisqua tous leurs biens.

Pour profiter du mécontentement du peuple, les Florentins envoyèrent devant Pise, au mois de janvier 1404, un gros corps de cavalerie, avec des ingénieurs et quelques compagnies de fantassins. On les avoit informés que le mur de la ville tomboit en ruine, auprès d'une ancienne porte qu'on avoit fermée, et qu'il seroit facile de le franchir (2). Mais, en arrivant devant Pise, ils trouvèrent une nouvelle fortification élevée dans l'endroit qu'ils vouloient attaquer, l'ennemi instruit de leurs desseins, et les murs garnis de soldats et de machines. Ils prirent donc le parti de se retirer, après avoir ravagé les campagnes.

Cette tentative, au lieu de nuire à Gabriel-Marie Visconti, servit au contraire à consolider son pouvoir, parce qu'elle le fit songer

(1) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 24, p. 487. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 903.

(2) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 26, p. 489. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* T. XVI, p. 1179.

1404. à implorer la protection de Boucicault, maréchal de France, qui commandoit alors à Gênes. Ce général illustre désiroit se venger sur les infidèles, de sa captivité dans les fers de Bajazet; il cherchoit les moyens de se rapprocher d'Emmanuel II Paléologue, et de le secourir dans ses adversités, et il avoit accepté avec empressement le vicariat de Gênes, dont il prit possession le 31 octobre 1401, parce que le peuple qui possédoit Péra, avoit plus d'intérêt et plus de moyens qu'aucun autre, de défendre Constantinople (1). Boucicault étoit entré dans tous les intérêts des Génois, et, pour eux, il étoit jaloux des conquêtes que les Florentins pourroient faire; surtout il ne vouloit pas permettre que ce peuple marchand possédât les ports importans de Pise et de Livourne. Il accueillit donc avec empressement les propositions de Gabriel Visconti; il se fit livrer Livourne et ses forteresses; il exigea, pour la seigneurie de Pise, le tribut annuel d'un cheval et d'un faucon pélerin, et, à ces conditions, il reconnut Gabriel-Marie Visconti, pour feudataire du roi de France; il somma en même-temps les Florentins de ne plus molester Pise ou son territoire, s'ils ne vouloient pas

(1) *Georgii Stellæ Annales Genuenses.* p. 1187.

provoquer la colère de Charles VI. Lorsque 1404.
Boucicault vit que cette menace ne suffisoit pas, il fit arrêter tous les négocians florentins qui se trouvoient à Gênes, avec toutes leurs marchandises, et il ne les relâcha qu'après avoir contraint la seigneurie à signer une trève de quatre ans, avec Gabriel-Marie Visconti, et la communauté de Pise (1).

A la réserve de Pise, la Toscane étoit délivrée d'une influence étrangère, et les Florentins avoient atteint le but qu'ils s'étoient proposé dans cette guerre. Sienne avoit recouvré sa liberté; Pérouse et Bologne avoient échangé la tyrannie des Visconti, contre la domination plus douce et plus paternelle de l'église; Richard Cancellieri de Pistoia, avoit demandé la paix au mois de septembre 1403; et, pour rentrer en possession de ses biens, il avoit livré à la république le château de la Sambuca, qui fermoit un des passages les plus importans, au travers des Apennins (2). Il ne restoit donc plus qu'à punir les seigneurs feudataires qui avoient abandonné les Florentins

(1) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 27, p. 490. — *Cronica di Lucca di Gio. Ser Cambi.* p. 845. — *Sozomeni Pistoriensis Histor.* p. 1180. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 904.

(2) *Sozomeni Pistoriensis Histor.* p. 1179.

1404. pour s'allier aux Visconti, et les dix de la guerre les attaquèrent avec vigueur. Jacob Salviati, qui commanda cette expédition, enleva aux Ubertini tous les châteaux qu'ils possédoient dans le val d'Ambra; il s'avança ensuite contre les comtes Guidi et les comtes del Bagno, et il soumit toutes les forteresses que ces gentilshommes possédoient sur les frontières de la Romagne; il ramena enfin à l'obéissance de la république toute la noblesse feudataire des Apennins (1).

Au-delà de ces montagnes, les Florentins ne vouloient ni faire des conquêtes, ni s'engager dans des alliances perpétuelles, de peur qu'elles ne les obligeassent à continuer indéfiniment les hostilités. Cependant ils firent passer des subsides et des troupes à Ugolin Cavalcabò, seigneur de Crémone. Pierre de Rossi, un autre de leurs alliés, s'étoit réconcilié au commencement de l'année avec Otto Bon Terzo, qui gouvernoit Parme plutôt en tyran qu'en lieutenant du duc de Milan; ils étoient convenus de partager la souveraineté de cette ville, et Otto Bon Terzo avoit offert de passer au service des Florentins contre les Visconti; mais tout-à-coup il attaqua les Guelfes

(1) *Jacop. Salviati Memorie. Del. Erud.* T. XVIII, p. 221. *Piero Minerbetti.* 1404, c. 2 et 6, p. 495 et 501. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. IV, p. 295.

de Pierre de Rossi, qui gardoient avec lui la citadelle de Parme; il les désarma, et tombant ensuite sur les bourgeois paisibles qu'il croyoit attachés à son rival, il en fit un massacre horrible et livra leurs biens au pillage (1). Pierre de Rossi, chassé de sa patrie, vint à Florence, pour implorer les secours de la république. Les décemvirs mirent sous ses ordres près de quinze cents hommes d'armes, et lui fournirent de l'argent et des munitions de guerre. Mais ils n'agissoient plus en Lombardie que comme auxiliaires de leurs anciens amis; sans faire la paix ils renonçoient à pousser avec vigueur les hostilités, et ils laissoient la maison Visconti lutter contre les difficultés dans lesquelles elle se trouvoit embarrassée (2). 1404.

Le peuple de Milan, profitant de la foiblesse du gouvernement, s'agitoit de nouveau pour recouvrer sa liberté; mais l'ambition des grands ou l'inquiétude des citoyens ne se rattachoient point à de nobles désirs; les premiers cherchoient à se supplanter par des intrigues de cour, les seconds troubloient l'administration par leurs émeutes, sans avoir

(1) *Jacobi de Delayto Annal. Estenses.* T. XVIII, p. 1001. — *Piero Minerbetti.* 1404, c. 11 et 12, p. 508. — *Redusius de Quero Chronic. Tarvisin.* T. XIX, p. 809.

(2) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. IV, p. 294.

1404. aucun projet fixe, aucun désir constant. Si les Milanois avoient écarté de la souveraineté la maison Visconti, que ses crimes rendoient indigne de régner, ils auroient replacé leur république à la tête de la ligue lombarde, et lui auroient assuré tout au moins le même rang que Florence occupoit en Toscane. S'ils avoient cherché au contraire à consolider la souveraineté élevée par les derniers seigneurs, en donnant une constitution à la monarchie, et en assurant le bonheur du peuple, sous l'autorité limitée de son chef, leur ville seroit demeurée la capitale de la Lombardie, et les vingt-cinq cités que Jean Galeaz avoit gouvernées seroient rentrées sous leur dépendance; mais tous les troubles de Milan étoient excités par des factieux, non par des patriotes. Ils s'arrachoient le pouvoir, et ne songeoient point à réclamer ou faire valoir des droits.

La duchesse Catherine, de son côté, perdoit, par sa conduite imprudente et cruelle, tout droit à l'estime ou l'affection du peuple. Le massacre des deux Porri et d'Aliprandi avoit, dès le commencement de l'année, excité une grande fermentation à Milan. Au mois d'avril, le peuple vit un matin cinq cadavres, vêtus de noir et privés de têtes, qui étoient exposés, par ordre de la duchesse, devant la porte de Saint-Ambroise. Catherine avoit compté que cette

exécution mystérieuse affermiroit son pouvoir 1404.
en glaçant d'effroi les séditieux. Les Milanois, au contraire, quoiqu'ils ne reconnussent point les suppliciés, n'écoutèrent que leur indignation et leur rage. Ils prirent les armes et forcèrent la duchesse à livrer aux bourgeois ses forteresses, d'où elle retira ses soldats; le jeune duc Jean Marie fut mis entre les mains de conseillers gibelins élus par le peuple; la maison de François Barbavara fut livrée au pillage, lui-même il s'enfuit à Valle Siccida, au-dessus de Novare, et la duchesse alla s'enfermer à Monza, où elle espéroit être en sûreté, sous la protection de Pandolfe Malatesti (1).

Mais depuis que le duc Jean-Marie n'étoit plus sous la garde de la duchesse sa mère, les factieux empruntoient son nom pour faire la guerre à la régente. On voyoit dans toutes les villes le parti du duc et celui de la duchesse se combattre (2). Tout-à-coup la dernière fut elle-même surprise à Monza, par François Visconti, elle fut jetée en prison, et, s'il faut en croire la voix publique, elle y mourut

(1) *Andreæ Biglii Histor. Mediolan.* L. II, p. 27, T. XIX. — *Piero Minerbetti.* 1404, c. 8, p. 503. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* T. XVI, p. 1181.

(2) *Piero Minerbetti.* 1404, c. 13, p. 509.

1404. empoisonnée, le 16 octobre 1404 (1). Pandolfe Malatesti, qui étoit auprès d'elle, s'enfuit à pied, déchaussé comme il étoit, vers Trezzo; et de là, se rendant immédiatement à Brescia, il réussit à se faire livrer la ville et les forteresses, et il s'en fit proclamer seigneur (2).

Ainsi toute la Lombardie se trouvoit partagée entre de nouveaux tyrans. Philippe-Marie, le plus jeune des frères Visconti, résidoit à Pavie, mais l'autorité sur cette ville avoit été usurpée de nouveau par les Beccaria, qui l'avoient exercée autrefois. Facino Cane régnoit à Alexandrie; George Benzoni à Crême; Jean de Vignatte, fils d'un boucher, à Lodi; les Suardi à Bergame; les Coleoni à Trezzo; Cavalcabò à Crémone; Franchino Rusca à Como; et les peuples, foulés par leurs nouveaux maîtres, et par les soldats qu'ils entretenoient, étoient déjà réduits à regretter le joug plus égal des Visconti.

(1) *Piero Minerbetti.* 1404, c. 14, p. 510; et c. 25, p. 519. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. IV, p. 294. — *Sozomeni Pistoriensis.* p. 1183.

(2) *Andreæ Biglii Histor.* L. II, p. 27.

CHAPITRE LIX.

Conquêtes de François de Carrare en Lombardie. — Jalousie des Vénitiens; ils lui déclarent la guerre; vigoureuse résistance de Carrare; il perd successivement Vérone et ses principaux châteaux; il est forcé à se rendre, et le conseil des dix le fait mourir avec ses enfans.

1404—1406.

Au commencement des troubles que la mort de Jean Galeaz avoit excités en Lombardie, la duchesse de Milan avoit fait offrir la paix à François de Carrare, seigneur de Padoue, dont elle redoutoit les ressentimens et la valeur. Carrare y avoit mis pour conditions la restitution de Vicence, Feltre et Bellune, afin de pouvoir, disoit-il, laisser la seigneurie d'une ville à chacun de ses enfans. Cependant, par la médiation des Vénitiens, il s'étoit contenté de Feltre et de Bellune, et la duchesse s'étoit engagée à lui remettre ces deux villes

au mois de juin 1403 (1). La haine que Jacob del Verme et François Barbavara, conseillers de Catherine, portoient au seigneur de Padoue, fit rompre ce traité au moment où il devoit s'exécuter; et Carrare, après avoir invoqué la garantie des Vénitiens, qui lui donnèrent une réponse évasive, entra le 12 août sur le territoire de Vérone, avec une armée considérable. N'ayant pu y remporter aucun avantage sur Ugolotto Biancardo, qui commandoit les troupes des Visconti, il passa dans l'État de Brescia, et s'empara de Montechiaro, de Lona, et bientôt de la ville même de Brescia, dont les Guelfes lui ouvrirent les portes (2). Mais les troupes du duc s'étoient enfermées dans la citadelle, et, avant que Carrare eut pu les y forcer, Otto Bon Terzo et Galeazzo de Mantoue arrivèrent à leur secours, avec mille lances, et forcèrent le seigneur de Padoue à se retirer (3).

1404. Au commencement de l'année suivante, Facino Cane fut envoyé à Vicence, par la duchesse, avec un corps d'armée considérable,

(1) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 865.

(2) *Andrea Gataro.* p. 867.—*Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. IV, p. 294.

(3) *Andrea Gataro.* p. 868.—*Piero Minerbetti.* 1403, c. 11, p. 475.

pour porter la guerre dans le Padouan; mais 1404.
Carrare, plaçant ses milices derrière les canaux et les rivières dont ses États étoient entourés, repoussa les troupes milanoises, et détermina enfin Facino Cane à conduire ailleurs ses soldats, afin de tirer parti pour lui-même de l'anarchie où la Lombardie étoit plongée (1).

Le jour même où Facino Cane se retiroit, Guillaume de la Scala entra dans Padoue, pour demander à François de Carrare de prendre part à une entreprise qu'il vouloit faire sur Vérone. Guillaume étoit fils d'Antonio, le dernier seigneur de la Scala; dans son exil, il avoit presque toujours vécu des bienfaits du seigneur de Padoue (2). Il espéroit que le moment étoit venu où il pourroit recouvrer la souveraineté de ses pères; il assuroit que les anciens sujets de sa famille désiroient retourner sous sa domination, et il convint avec François de Carrare que, si par son aide il pouvoit rentrer dans Vérone, il l'assisteroit ensuite de toutes ses forces pour lui soumettre Vicence. Un traité à ces conditions fut signé entre les deux princes le 27 mars 1404 (3).

(1) *Andrea Gataro.* p. 872.

(2) *Ib.* p. 873.

(3) *Ib.* p. 874.

1404. Dès le 30 mars, l'armée de Carrare se mit en mouvement, sous les ordres de Philippe de Pise. Nicolas, marquis d'Este, gendre du seigneur de Padoue, vint le joindre avec cinq cents hommes d'armes (1); et ces généraux entreprirent le siége du château de Cologna. Tandis qu'ils attiroient de ce côté l'attention des ennemis, ils entretenoient des négociations secrètes avec les mécontens de Vérone. Dans la nuit du 7 avril l'armée parut tout-à-coup devant les murs de cette ville, et, avec l'aide des partisans des anciens seigneurs, elle y pénétra par escalade. Ugolotto Biancardo, qui y commandoit pour le duc de Milan, se retira dans la forteresse (2).

Mais, au moment de la conquête de sa capitale, Guillaume de la Scala étoit trop malade pour supporter le mouvement du cheval. Si nous en croyons Gataro, historien qui, malgré sa partialité pour les Carrare, inspire de la confiance par tous les détails qu'il rapporte, Guillaume de la Scala étoit atteint d'une dyssenterie accompagnée de fièvre continue; dès le 20 mars, jour de son arrivée à Padoue, il avoit été soigné par les

(1) *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este.* L. V, p. 465.

(2) *Andrea Gataro.* p. 877. — *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* T. XVIII, p. 995.

médecins du prince, et sa maladie avoit déjà 1404.
retardé de plusieurs jours l'exécution de ses projets (1). Redusius de Quero, auteur contemporain, ennemi acharné du seigneur de Padoue, assure que celui-ci avoit, dès cette époque, administré un poison lent à Guillaume (2). Cependant la Scala fut immédiatement reconnu pour seigneur de Vérone, et tous ses concitoyens vinrent lui rendre hommage. La fatigue de son inauguration augmentoit son mal; la joie d'être rentré dans sa patrie et remonté sur le trône de ses pères étoit troublée par des douleurs croissantes. A peine avoit-il possédé quinze jours la seigneurie, qu'il mourut le 21 avril. Le peuple et presque tous les écrivains du temps accusèrent François de Carrare d'avoir fait empoisonner ce seigneur (3). Cependant la fréquence de crimes semblables avoit accoutumé à les croire légèrement, et nous devons hésiter à noircir la mémoire d'un prince qui, dans le reste de sa conduite, nous paroît noble

(1) *Andrea Gataro*. p. 873.

(2) *Redusius de Quero Chronic. Tarvisin.* p. 813.

(3) *Andreæ Billii Histor.* L. I, T. XIX, p. 18. — *Piero Minerbetti.* 1404, c. 3, p. 499. — *Jacobi de Delayto Annal. Estenses.* p. 997. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 807. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Princ. d'Este.* L. V, p. 467.

1404. et généreux; d'ailleurs ce forfait étoit inutile, car Guillaume de la Scala laissoit deux fils, Antonio et Brunoro, que Carrare investit immédiatement de l'héritage de leur père (1).

Le 29 avril, Ugolotto Biancardo, assiégé dans la forteresse de Vérone, fut forcé de la livrer aux assaillans, et François de Carrare y mit garnison. Pendant ce temps, Francesco Terzo, fils ainé du seigneur de Padoue, assiégeoit Vicence avec une autre armée. Une haine violente subsistoit dès long-temps entre les Vicentins et les Padouans, en sorte que les premiers s'obstinoient à se défendre. De son côté, la régence de Milan mettoit tout en œuvre pour les secourir; et, tandis que Facino Cane cherchoit à faire entrer des renforts dans la ville assiégée, des ambassadeurs de la duchesse sollicitoient la république de Venise de se déclarer contre Carrare.

Les Vénitiens étoient demeurés indifférens aux progrès de Jean Galeaz Visconti, et ils n'avoient point pris parti contre lui, dans un temps où ce prince menaçoit d'envahir toute

(1) Corio, l'historien de Milan, tandis qu'il accuse Guillaume d'avoir, vers ce temps-là, fait empoisonner Charles Visconti, son compagnon d'armes, attribue la mort de Guillaume à la fatigue et à la maladie. *Hist. Mil.* P. IV, p. 296.

l'Italie. Mais le doge Michel Steno et François Foscari, chef de la quarantie, feignoient à présent d'être allarmés de l'agrandissement de François de Carrare, prince belliqueux, ambitieux, non moins habile politique que grand capitaine, et qui, lors même qu'il paroissoit tout dévoué à la seigneurie, songeoit sans doute à se venger sur elle des malheurs qu'elle avoit fait éprouver, quinze ans auparavant, à lui-même et à son père (1). La duchesse de Milan avoit envoyé à Venise, comme ambassadeurs, l'évêque de Feltre, le général Jacob del Verme, dont François de Carrare avoit confisqué l'héritage à Vérone (2), et Ugo Scrovegno, émigré padouan, dont les biens étoient également sous le séquestre; leur haine personnelle contre Carrare sut éveiller l'ambition du doge et des Vénitiens. Ils offrirent d'abord de leur céder Feltre et Bellune, pour prix de leur alliance (3); bientôt ils y joignirent encore Vicence, et tout ce que la maison Visconti possédoit au-delà de l'Adige (4). Le doge, 1404.

(1) *Marin Sanuto vite de Duchi.* T. XXII, p. 794.

(2) *Jacobi de Delayto Annal. Estens.* p. 998.

(3) *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 806. — *Sandi Storia civile Veneta.* L. VI, c. 3, p. 358.

(4) Ser Cambi assure que les Vénitiens payèrent deux cent

1404. qui desiroit la guerre, pour illustrer son règne par des conquêtes, usa de quelque artifice pour écarter du conseil des Prégadi tous ceux qui étoient favorables à la maison de Carrare; et cependant il ne l'emporta que d'une voix (1). La guerre fut donc résolue, et Jacob Soriano, gentilhomme vénitien, fut envoyé à Vicence, pour prendre possession de cette ville, dont les habitans avoient d'eux-mêmes imploré la protection de la seigneurie.

Le 25 avril 1404, la bannière de saint Marc fut arborée sur la grande tour de Vicence, et un trompette fut envoyé à François Terzo de Carrare, pour le sommer de renoncer au siége d'une ville qui apparenoit à la république. Ce trompette, ayant provoqué de quelque manière la colère du jeune seigneur, fut tué en sa présence. Cette violation du droit des gens fut bientôt sévèrement punie sur toute la maison de Carrare (2).

mille florins pour les villes qui leur furent cédées. *Cronica di Lucca.* p. 841.

(1) *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 794.

(2) *Andrea Gataro.* p. 883. — *Redusius de Quero Chronic. Tarvisin.* p. 814. — *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* p. 1005. — *Piero Minerbetti.* 1404, c. 7, p. 502. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 807.

François de Carrare se rendit au camp de son fils, dans l'intention de donner, le 1.er mai, un assaut aux murs de Vicence; mais, à la réception d'une lettre de la seigneurie qui le menaçoit de tout son courroux, s'il ne levoit pas le siége, Carrare s'arrêta, espérant encore à ce prix, éviter la guerre avec la république; il se désista de ses projets, et il ramena ses troupes à Padoue (1). 1404.

Sur ces entrefaites, il fut averti que Brunoro et Antonio de la Scala négocioient, de leur côté, avec Venise, afin de s'assurer, contre lui-même, la protection de la seigneurie, et d'échapper à la guerre dont ils le voyoient menacé. Déjà ces princes lui avoient donné d'autres sujets de mécontentement, que son ambition s'exagéroit peut-être. Il crut que leur ingratitude l'autorisoit à les dépouiller de ce que lui-même leur avoit donné. Il les fit arrêter, le 17 mai, et son fils, Jacques de Carrare, rendit compte au peuple de Vérone, assemblé sur la place publique, des motifs de cette détermination (2). Le 24 du même mois, François de

(1) *Andrea Gataro*. p. 885.

(2) *Jacobi de Delayto Annales Estenses*. p. 999.

1404. Carrare se fit proclamer seigneur de Vérone (1).

Cependant les ambassadeurs de Florence et ceux de l'église, cherchoient, de concert avec le marquis d'Este, à rétablir la paix (2); mais les prétentions des Vénitiens étoient si excessives, qu'on ne pouvoit ouvrir aucune négociation. Déjà ils avoient engagé François de Gonzagues, seigneur de Mantoue, à envahir le territoire de Vérone (3). Jacob del Verme avoit pris possession, en leur nom, des villes de Cividale, Feltre et Bellune (4), et, le 18 juin, il rompit, à main armée, les digues de la Brenta, près de l'Anguillara, afin d'inonder le territoire de Padoue (5). Cependant la guerre n'avoit point encore été formellement déclarée. François de Carrare, averti de ces hostilités, convoqua le conseil du peuple, qu'il avoit conservé ou rétabli

(1) *Andrea Gataro*. p. 887. — *Andrea Naugerio Storia Veneziana*. p. 1076.

(2) *Annales Estenses Jac. de Delayto*. p. 1006. — *Piero Minerbetti*. c. 9, p. 506. — *Marin Sanuto*. p. 808. — *Gio. Batt. Pigna*. L. V, p. 469.

(3) *Platina Histor. Mantuana*. L. V, p. 795.

(4) *Redusius de Quero Chron. Tarvisin*. p. 814. — *Andrea Naugerio*. p. 1077.

(5) *Jacobi de Delayto*. p. 1009.

à Padoue, afin de s'assurer de l'affection 1404.
de ses sujets. Il lui rendit compte des injures qu'il avoit éprouvées de la part de la république; il assura qu'il avoit toujours voulu se conduire envers elle comme un fils respectueux, plus encore que comme un bon voisin; mais il ajouta qu'il se voyoit forcé à prendre les armes, pour la défense de ses justes droits; et, d'après l'avis de son peuple, il déclara la guerre aux Vénitiens, le 23 juin 1404 (1).

Le sénat de Venise s'étoit fait une règle de n'employer jamais que des armes étrangères et mercenaires. Il ne vouloit pas confier d'autorité à un citoyen qui pouvoit être tenté d'en abuser; il ne vouloit pas même lui donner l'occasion d'acquérir trop de gloire, ou permettre au peuple de contracter des habitudes militaires. Les Condottieri, que la république prenoit à son service, n'obtenoient jamais la permission d'introduire leurs soldats à Venise; en sorte que leurs trahisons mêmes ne pouvoient faire courir aucun danger à la capitale; et l'État alors le plus riche de l'Europe, entreprenoit sans inquiétude une guerre où il n'exposoit que de l'argent.

En effet, une armée de neuf mille gendarmes

(1) *Andrea Gataro*. p. 890.

1404. aventuriers, à la solde de la république, se rassembla sous les ordres de Malatesta de Pesaro. Paul Savelli, Taddéo del Verme, les Pollenta de Ravenne, le comte de l'Aquila et d'autres capitaines renommés, lui étoient subordonnés (1). François de Carrare, qui avoit bien moins de soldats, compensa par son activité l'inégalité du nombre; il détermina François de Gonzagues à accepter une trève qui devoit durer jusqu'au 27 août; il engagea le marquis Nicolas d'Este, son gendre, à se joindre à lui, contre les Vénitiens; en peu de jours, Nicolas reconquit le Polésine de Rovigo, ancien héritage de sa famille, qu'il avoit précédemment engagé à la république, pour sûreté d'une dette (2). Enfin Carrare, profitant des canaux profonds qui coupent toute la Vénétie, fortifia les confins de son territoire par des fossés et des redoutes, et les défendit comme une forteresse. Avec son brave général, Philippe de Pise, il se plaça près de Pieve à Sacco, derrière les lignes qu'il avoit formées, et il repoussa valeureusement, le 20 août,

(1) *Andrea Gataro*. p. 891. — *Jacobi de Delayto Annales Estens*. p. 1009. — *Piero Minerbetti*. c. 9, p. 505.

(2) *Marin Sanuto*. p. 810. — *Piero Minerbetti*. c. 16, p. 511. *Gio. B. Pigna*. L. V, p. 476.

une attaque générale des Vénitiens sur toute la frontière de l'État de Padoue (1). 1404.

La trève conclue avec le seigneur de Mantoue, expirant le 27 août, François de Carrare fut obligé de diviser ses forces pour résister à une nouvelle attaque. Un orage violent dispersa, pendant son absence, les troupes qui gardoient les lignes de Pieve à Sacco. Pendant que même les sentinelles se mettoient à l'abri des torrens de pluie qui tomboient du ciel, quelques soldats Vénitiens trouvèrent, chez un paysan dont ils pilloient la maison, une solive assez longue pour en faire un pont qui traversât le fossé; ils la jetèrent, sans être remarqués, au travers de cette fortification; les plus hardis passèrent le canal et facilitèrent aux autres l'établissement d'un pont plus solide; lorsqu'ils furent découverts, ils étoient déjà assez nombreux pour maintenir leur poste; et, le 6 septembre, l'armée vénitienne entra toute entière dans la première enceinte fortifiée du territoire de Padoue (2).

Carrare accourut aussitôt pour sauver ses campagnes de l'invasion désastreuse des ennemis; il se retira derrière une seconde ligne de

(1) *Andrea Gataro.* p. 892. — *Jacobi de Delayto.* p. 1010. — *Marin Sanuto.* p. 809. — *Piero Minerbetti.* c. 10, p. 506.

(2) *Andrea Gataro.* p. 899. — *Jacobi de Delayto.* p. 1010.

1404. canaux qu'il se hâta de fortifier; et, étendant ses troupes entre Oriago, Strà et Vico d'Aggere, il couvrit du moins tout le pays qui restoit derrière lui. Cependant une querelle entre Malatesta et Paul Savelli, ayant engagé l'armée vénitienne à se partager entre ces deux généraux, François de Carrare en profita pour battre séparément le dernier, et pour enlever ensuite un convoi de vivres que conduisoit Taddéo del Verme (1).

Mais le seigneur de Padoue, malgré ses talens et son courage, n'étoit pas assez fort pour lutter seul contre les Vénitiens. Ces derniers avoient rappelé de Candie le marquis Azzo d'Este, qui, quelques années auparavant, avoit excité une guerre civile dans l'État de Ferrare; et ils lui faisoient remonter le Pô avec leur flotte, pour combattre le marquis Nicolas (2). D'autre part, Jacob del Verme avoit conduit à François de Gonzagues de puissans renforts, et tous deux ensemble attaquoient le territoire de Vérone, où ils prenoient successivement un grand nombre de châteaux. Les habitans de ce district n'avoient aucune affection pour la maison de Carrare, et ils n'apportoient aucun zèle à la défendre. Enfin les

(1) *Andrea Gataro.* p. 902. — *Jacobi de Delayto.* p. 1016.

(2) *Andrea Gataro.* p. 905. — *Marin Sanuto.* p. 811.

Vénitiens avoient congédié Malatesti et ils 1404.
avoient réuni leur troisième armée sous les ordres de Paul Savelli. Celle-ci étoit la plus considérable qu'on eut encore vu servir en Italie : elle coûtoit par mois cent vingt mille ducats à la seigneurie, qui, assez riche pour ne rien épargner, dépensa deux millions de ducats, dans la seule guerre de Padoue (1).

Paul Savelli, n'ayant pu forcer l'enceinte que défendoient les Padouans, mit, à la fin de novembre, son armée en quartiers d'hiver dans l'État de Trévise. Carrare, qui craignoit de perdre l'affection de son peuple, s'il le fatiguoit par un trop rude service militaire, se hâta, de son côté, de renvoyer les habitans de Padoue à leurs foyers. Mais la retraite de Savelli n'étoit qu'une ruse ; il avoit gagné des traîtres à Strà, qui lui ouvrirent un passage au travers des lignes si long-temps défendues. Le 2 décembre, il traversa la Brenta, et il entra dans le canton de Pieve à Sacco, le plus riche et le plus fertile du Padouan ; François de Carrare, qui étoit accouru pour le repousser, fut blessé à la main ; ses troupes furent forcées à la retraite, et toutes les campagnes de ses États furent livrées à un horrible pillage (2).

(1) *Naugerio Stor. Venez.* p. 1079.

(2) *Andrea Gataro.* p. 907. — *Jac. de Delayto.* p. 1021.

1405. Le commencement de l'année 1405 fut signalé par un nouveau malheur pour le seigneur de Padoue. Le marquis de Ferrare, son gendre, et le seul allié qui lui restât, se détacha de lui. Menacé par les flottes vénitiennes, manquant de vivres, et entouré d'un peuple mécontent, il signa une paix séparée, et rendit aux Vénitiens le Polésine de Rovigo, et les forteresses qu'il avoit élevées le long du Pô (1).

François de Carrare avoit vainement demandé des secours aux Florentins, alors occupés de leurs négociations pour se rendre maîtres de Pise; il ne pouvoit obtenir d'assistance ni d'eux, ni d'aucun de ses anciens amis; quelques-uns de ses sujets laissoient éclater des signes de mécontentement, et Jacques de Carrare, son frère naturel, paroissoit engagé dans un complot contre lui (2). François chercha du moins à mettre ses plus jeunes fils et une partie de ses biens à couvert du danger dont il se voyoit menacé. L'aîné de ses enfans, François Terzo, étoit son

— *Piero Minerbetti.* c. 28, p. 520. — *Marin Sanuto.* p. 813.

(1) *Jacob. de Delayto.* p. 1024. — *Redusius de Quero.* p. 816. — *Piero Minerbetti.* 1405, c. 1, p. 522. — *Marin Sanuto.* p. 814. — *Andrea Naugerio.* p. 1077. — *Gio. Batt. Pigna.* L. V, p. 483.

(2) *Andrea Gataro.* p. 914. — *Jac. de Delayto.* p. 1026.

plus ferme soutien à Padoue, et le second, 1405.
Jacques, commandoit pour lui à Vérone. Carrare n'avoit garde d'éloigner ces deux braves guerriers, qui devoient partager sa dernière fortune comme les dangers des combats. Mais il fit passer à Florence ses deux plus jeunes fils, Ubertino et Marsilio, ainsi que ses enfans naturels, ceux de ses frères et ceux de son fils. Il y envoya aussi tous ses joyaux de prix, et une somme de quatre-vingt mille florins qu'il s'étoit réservée en argent comptant (1). Tranquillisé sur le sort de cette partie de sa famille, il attendit avec constance l'agression d'un ennemi infiniment supérieur en forces.

Le 25 mai 1405, Castel Caro fut attaqué en même-temps par la flotte vénitienne et par l'armée de terre. Après une vigoureuse, mais courte résistance, ce château fut pris; le territoire de Padoue demeura complètement ouvert, et Paul Savelli conduisit ses troupes au pied des murs de la capitale, dont il commença le siége le 12 juin (2).

D'autre part, Jacob del Verme et François de Gonzagues pressoient l'attaque de Vérone.

(1) *Andrea Gataro.* p. 915. — *Jacob de Delayto.* p. 1037. — *Cronica di Lucca di Ser Cambi.* p. 849.

(2) *Andrea Gataro.* p. 916. — *Jac. de Delayto.* p. 1027.

1405. Les citoyens de cette ville n'avoient point pour la maison de Carrare une affection héréditaire ; ils ne se soumettoient qu'à contre-cœur aux sacrifices que leur imposoit une guerre à laquelle ils ne prenoient aucun intérêt; et lorsqu'ils virent l'ennemi attaquer leurs murailles, ils résolurent de faire cesser la résistance de Jacques de Carrare; s'emparèrent, le 22 juin, de la grande place, et demandèrent à traiter avec Gabriel Emo, provéditeur vénitien qui suivoit l'armée. Cependant ils obtinrent, pour Jacques de Carrare, dont ils respectoient les vertus, un sauf-conduit au moyen duquel il pouvoit se retirer où bon lui sembleroit, avec sa femme et ses effets précieux (1). Une capitulation avantageuse fut accordée à la ville de Vérone, et la seigneurie promit de conserver et d'augmenter ses priviléges. Le 23 juin, l'armée de Jacob del Verme entra dans cette ville et arbora l'étendard de saint Marc (2). Jacques de Carrare, retenu quelque temps captif contre la teneur de la convention, ayant voulu s'échapper, fut repris et envoyé dans les prisons de Venise (3).

(1) *Andrea Gataro.* p. 918.—*Piero Minerbetti.* c. 4, p. 525.

(2) *Marin Sanuto.* p. 820.—*Andrea Naugerio.* p. 1078.

(3) *Andrea Gataro.* p. 920.—*Piero Minerbetti.* c. 6, p. 526.—*Redusius de Quero.* p. 816.—*Jac. de Delayto.* p. 1027.

L'armée qui avoit pris Vérone vint ensuite 1405.
se réunir à celle qui assiégeoit Padoue. Le 1.er juillet, Paul Savelli établit son camp à Bassanello, et Carlo Zeno y fut envoyé par la république, comme provéditeur. Le seigneur de Mantoue et Jacques del Verme y arrivèrent peu de jours après. François de Carrare avoit partagé avec son fils, François Terzo, la défense de sa patrie; il veilloit les nuits avec une moitié des citoyens, et Terzo, avec l'autre moitié, faisoit la garde durant le jour (1).

Cependant, les paysans s'étoient retirés dans la ville, avec leur bétail et leurs effets précieux. Chaque bourgeois en avoit reçu plusieurs dans sa maison; d'autres étoient logés dans les églises et les couvents, d'autres enfin étoient réduits à coucher sous les portiques des rues. Bientôt le rapprochement de tant d'hommes et de tant d'animaux, la mauvaise nourriture, les immondices dont la ville se remplissoit, produisirent leur effet ordinaire; une peste affreuse se manifesta dans Padoue, avec les mêmes symptômes, qui, au milieu du siècle précédent, avoient occasionné tant d'effroi. Presque tous les malades mouroient le second ou le troisième jour,

(1) *Andrea Gataro.* p. 921.

1405. Chaque matin, des chars parcouroient la ville pour recueillir les morts; sur leur timon on avoit élevé une croix, au-dessous de laquelle brûloit sans cesse une petite lanterne, pour remplacer les cierges, qui, dans d'autres temps, accompagnoient toujours les obsèques. Un seul prêtre suivoit le char funèbre, qui portoit à-la-fois de quinze à vingt cadavres; la contagion enlevoit quatre ou cinq cents personnes par jour. Dans chaque cimetière on avoit creusé d'immenses fosses, où l'on rangeoit les cadavres par lits jusqu'à leurs bords. Après qu'un père avoit déposé son fils sur ce char funèbre, un fils son père, ou un époux son épouse, il falloit que, les yeux encore pleins de larmes, il reprît en hâte ses armes pour repousser les attaques des ennemis (1).

Les châteaux du territoire de Padoue, n'ayant plus aucune communication avec leur capitale, et n'espérant plus être secourus, secouoient, les uns après les autres, l'autorité des Carrare, pour faire plus tôt et à de meilleures conditions, leur paix avec les Vénitiens: Este se rendit le 14 août, et

(1) Andrea Gataro, qui perdit son père de la peste, assure qu'elle enleva quarante mille personnes. *Istor. Padov.* p. 921. — Andrea Biglia donne le même nombre. *Med. Hist.* L. I, p. 20. — Jacques de Delayto le réduit à vingt-huit mille. *Ann. Est.* p. 1029. — *Marin Sanuto.* p. 817 et 827.

Montagnana, le 15. Le provéditeur Zeno essaya de corrompre Lucas de Lione, noble padouan, qui commandoit à Monselice; ses honteuses propositions furent rejetées; mais Lucas prit occasion de cette négociation pour entrer en traité au nom de François de Carrare lui-même, et il se rendit à Padoue, pour savoir quels termes celui-ci accepteroit. Le seigneur déclara qu'il consentiroit à livrer sa capitale, et à renoncer à la souveraineté, pourvu que son fils Jacques fût remis en liberté; que la seigneurie lui payât cent cinquante mille florins de dédommagemens; qu'elle confirmât les donations qu'il avoit faites pendant son gouvernement, et qu'elle garantît les priviléges et les anciennes coutumes de Padoue (1). 1405.

Tandis que Charles Zéno étoit à Venise, pour consulter la seigneurie sur ces conditions, François de Carrare profita de l'arrogante confiance de ses ennemis pour les battre. Il rassembla les milices de la ville qui se trouvoient réduites à quatre mille sept cents hommes, quoiqu'il y eut incorporé les paysans réfugiés, tandis que, l'année précédente, elles passoient douze mille hommes. A leur tête, il surprit, le

(1) *Gataro Stor. Padov.* p. 923. — *Jac. de Delayto.* p. 1030.

1405. 18 août, le camp de Paul Savelli, qui étoit séparé par la Brenta de celui de Galeaz de Mantoue. Il brûla ses logemens, il enleva la bannière de Saint-Marc et celle du capitaine, et il causa un dommage de plus de cent mille florins à la république (1).

De retour au camp, Charles Zeno communiqua les offres de la seigneurie à Carrare; celle-ci rendoit la liberté à son fils, elle lui permettoit d'emmener trente chars couverts, et lui donnoit une somme de soixante mille florins. Carrare, d'accord avec son conseil, étoit sur le point d'accepter ces conditions; mais, pour son malheur, il reçut cette nuit même une lettre de Barthelemy dell'Armi, gouverneur de ses fils, à Florence, qui lui apprenoit que les Florentins avoient acheté la ville de Pise, et qui ajoutoit qu'étant sans inquiétude désormais de ce côté-là, ils ne tarderoient pas à le secourir. Quelques prieurs de Florence avoient confirmé cette espérance par leurs discours, et le seigneur de Padoue, se croyant sûr d'être secouru, déclara qu'il se défendroit jusqu'à la dernière extrémité (2).

(1) *Andrea Gataro*. p. 924. — *Jacob. de Delayto*. p. 1030. *Andr. Billia*. L. I, p. 19. — *Marin Sanuto*. p. 821.

(2) *Andrea Gataro*. p. 926. — *Naugiero Stor. Ven*. p. 1078.

La longue résistance des châteaux du territoire de Padoue avoit divisé les forces des assiégeans; situés sur des monticules isolés au milieu des plaines, ils avoient bravé long-temps tout l'art des ingénieurs vénitiens; mais le château du camp Saint-Pierre se rendit enfin le 11 septembre, Monselice, qui avoit été approvisionné de vivres pour sept ans, perdit tout-à-coup ses magasins par un incendie, et se rendit le 14 septembre. Dans le mois suivant, Strà, Saint-Martin, Arlenga, Cittadella, et Castel Baldo, furent successivement livrés aux Vénitiens. La Brenta, cependant, ne traversoit plus Padoue, les ingénieurs l'avoient détournée, et tous les moulins de la ville demeuroient à sec. Paul Savelli étoit mort de maladie, mais Galeaz de Mantoue, qui lui avoit succédé dans le commandement de l'armée vénitienne, pressoit le siége avec ardeur (1). 1405.

Le 2 novembre, les Vénitiens, qui avoient dans leur camp huit mille hommes de cavalerie, et plus du double d'infanterie, donnèrent un assaut général à la ville, qu'ils attaquèrent de quatre côtés différens; mais ils furent repoussés de partout. Leur capitaine, Galeaz de Mantoue, fut renversé du

(1) *Andrea Gataro*. p. 928. — *Jac. de Delayto*. p. 1029. — *Marin Sanuto*. p. 818-821.

1405. mur par un coup de lance de François de Carrare ; le provéditeur vénitien, François Bembo, fut aussi blessé ; et le combat, qui avoit duré depuis deux heures avant le jour, jusqu'à la nuit, finit sans que les assiégeans eussent remporté aucun avantage (1).

Pour répandre la terreur dans la ville, les assaillans attachèrent à leurs flèches des billets par lesquels la seigneurie menaçoit de mettre Padoue à feu et à sang, et de traiter cette ville comme Zara et Candie, si les assiégés ne se rendoient pas avant dix jours (2). François Terzo lui-même pressoit son père de se rendre, et de sauver à sa patrie les horreurs dont elle étoit menacée ; mais Carrare se souvenoit de son exil passé, il ne vouloit pas éprouver de nouveau l'amertume du pain de l'étranger, et il s'efforçoit de ranimer le courage de ses concitoyens, par l'espérance d'un prochain secours. Il assuroit en avoir la promesse du roi de France, du roi de Hongrie, de son frère le comte de Carrare, qui servoit, avec mille lances, sous les ordres de Ladislas, roi de Naples, et qui mettoit en oubli leur inimitié privée pour sauver sa patrie (3). Lui-même cependant il

(1) *Andrea Gataro*. p. 929. — *Jac. de Delayto*. p. 1030.

(2) *Andrea Gataro*. p. 931.

(3) *Jacobi de Delayto*. p. 1007.

ne partageoit point les espérances qu'il vouloit inspirer; c'étoit des Florentins seuls qu'il croyoit pouvoir attendre quelque secours; et les Florentins, engagés dans une guerre hasardeuse, pour la conquête de Pise, ne vouloient point en détourner leurs forces, ou s'attirer la puissante inimitié des Vénitiens (1). 1405.

Enfin les gardes de la porte de Sainte-Croix se laissèrent séduire par un Vicentin nommé Jean de Beltramino; elles le firent entrer la nuit du 17 novembre, avec cinquante fantassins; et il commença par massacrer les traîtres qui lui avoient ouvert la ville, après quoi il fit avancer les troupes vénitiennes (2). François de Carrare accourut presqu'aussitôt à leur rencontre; et, après d'inutiles efforts pour recouvrer la porte, il essaya du moins d'arrêter assez long-temps les ennemis, pour que les habitans du faubourg se retirassent avec leurs effets les plus précieux dans l'enceinte intérieure, car la ville en avoit deux encore; ou plutôt chaque quartier de Padoue étoit entouré de murailles, et pouvoit se défendre séparément. Mais quoique le tocsin sonnât à tous les clochers, et que les amis du prince

(1) *Andrea Gataro*. p. 931.

(2) *Marin Sanuto*. p. 828.

1405. appelassent les citoyens à défendre avec lui leur honneur et leurs biens, la plupart, au lieu de prendre les armes, ne songeoient plus qu'à cacher leurs effets précieux, pour les dérober au pillage, qu'ils croyoient imminent. François de Carrare, presque abandonné, demanda un armistice et un sauf-conduit pour se rendre au camp vénitien. Il y fut accompagné par Paul Crivelli et par Michel de Rabatta, gentilhomme du Friuli, dont la fidélité ne s'étoit jamais démentie. Il déclara aux trois provéditeurs vénitiens et à Galeaz de Mantoue, qu'il venoit à eux avec l'intention de rendre la ville, pourvu qu'on lui accordât des conditions honorables; mais que s'il ne pouvoit les obtenir, il étoit déterminé à défendre jusqu'à la dernière extrémité les deux enceintes de murs qui lui restoient encore (1).

Les provéditeurs répondirent qu'ils n'avoient pas des pouvoirs suffisans pour traiter avec Carrare; mais ils l'invitèrent à remettre la ville entre leurs mains, et à se rendre ensuite à Venise, pour négocier directement avec la seigneurie. Carrare crut devoir préférer à leur parole celle d'un militaire respecté. « Capitaine, dit-il » à Galeaz de Mantoue, en se tournant vers lui, » c'est à vous que je confie sans crainte ma ville

(1) *Andrea Gataro.* p. 934. — *Jacob. de Delayto.* p. 1031.

» et mes châteaux. Promettez-moi seulement, 1405.
» sur votre honneur, que si je ne demeure pas
» d'accord avec la seigneurie, vous me les
» rendrez dans l'état où je vous les aurai
» confiés. » Après avoir obtenu cette promesse, François de Carrare rentra dans Padoue, pour faire élire huit députés par le conseil de la ville, et en élire deux lui-même, afin de traiter à Venise des conditions auxquelles il livreroit la place (1).

Le doge et la seigneurie refusèrent de donner audience aux ambassadeurs du seigneur de Padoue; mais ils accueillirent avec prévenance ceux de la ville, et ils leur promirent de conserver à Padoue tous ses priviléges, pourvu que les citoyens se livrassent eux-mêmes, et n'attendissent pas que les Carrare traitassent pour eux. Bientôt il fut convenu que deux des ambassadeurs retourneroient à Padoue, et qu'ils décideroient le peuple et les conseils à rentrer en possession de la souveraineté. Pour favoriser cette révolution, Galeaz de Mantoue invita François de Carrare et son fils à une conférence dans son camp. Il les retint ensuite à souper, et le lendemain il les envoya, moitié volontairement, moitié par force, d'abord à Oriago et ensuite à Mestre.

(1) *Andrea Gataro*. p. 934. — *Jacob de Delayto*. p. 1031. — *Marin Sanuto*. p. 828. — *Piero Minerbetti*. c. 21, p. 541.

1405. Pendant ce temps, deux des ambassadeurs, de retour à Padoue, y avoient déployé l'ancien étendard de la communauté, la croix rouge en champ d'argent. Une vingtaine de factieux cherchoient à exciter une émeute par les cris de *vive saint Marc, vive le peuple, mort aux Carrare!* Mais les citoyens ne prenoient aucune part à ce tumulte; ils n'essayoient ni de renverser, ni de défendre l'autorité déjà détruite de leurs seigneurs. Un podestat, nommé par les séditieux, ouvrit, ce jour-là même, 19 novembre 1405, les portes de Padoue à Galeaz et aux provéditeurs, qui prirent possession de cette ville au nom de la république de Venise (1).

Lorsque François de Carrare sut que sa capitale avoit été livrée aux Vénitiens, il somma Galeaz de Mantoue de lui tenir sa parole. Francesco Terzo surtout insistoit pour rentrer en possession du château, déterminé qu'il étoit à le défendre jusqu'à la dernière extrémité, et à s'ensevelir sous ses ruines. En vain le général assuroit que la seigneurie traiteroit les deux princes avec générosité; cette assurance étoit démentie par le refus de recevoir leurs ambassadeurs. Cependant François de Carrare jugea bientôt que l'enthousiasme

(1) *Andrea Gataro.* p. 937.—*Andr. Billii Hist.* L. I, p. 21.

de ses compagnons d'armes étoit éteint, en 1405.
sorte qu'il ne trouveroit plus personne qui se dévouât avec lui à une mort certaine. Il vit aussi que Galeaz ne voudroit pas ou ne pourroit pas tenir sa parole ; et qu'en insistant sur l'exécution d'une convention inexécutable, il se feroit de son protecteur un ennemi. Il consentit donc à s'embarquer avec son fils pour Venise, sous l'escorte de Galeaz et de François de Molino. A leur arrivée au quartier de Saint-George, ils furent accueillis par les cris effrayans du peuple, qui répétoit *à mort les Carrare!* Le lendemain, 30 novembre, Galeaz quitta ses prisonniers pour aller intercéder pour eux; mais, lorsqu'il vit l'animosité de la seigneurie, il n'osa plus reparoître à leurs yeux. Il ressentit et manifesta peut-être d'une manière provoquante sa profonde indignation pour l'abus coupable qu'on faisoit de sa parole; le sénat ne souffroit pas volontiers les reproches de ses gens de guerre, et Galeaz mourut au bout de peu de semaines (1).

Le lendemain, les deux princes de Carrare furent introduits devant la seigneurie; ils se jetèrent aux genoux du doge Michel Steno, qui les releva et les fit asseoir l'un

(1) *Jacob. de Delayto.* p. 1031. — *Andrea Gataro.* p. 938. — *Marin Sanuto.* p. 829.

1405. à sa droite et l'autre à sa gauche. Le doge leur rappela que la république les avoit aidés à recouvrer Padoue sur Jean Galeaz, et leur reprocha leur ingratitude, mais sans amertume. Les Carrare ne répondirent à ces reproches que par les mots de grâce et de miséricorde (1). On les envoya cependant à la prison, où ils trouvèrent Jacques de Carrare, le second fils du seigneur de Padoue. Jacques, depuis qu'il avoit été arrêté à Vérone, cinq mois auparavant, ne savoit rien du sort de sa famille, et il ne s'attendoit pas à la voir réunie dans ce séjour funeste. Au moment où les prisonniers se reconnurent, leurs geoliers eux-mêmes ne purent retenir leurs larmes.

La seigneurie ne se hâta pas de prendre une résolution sur le sort des princes de Carrare. Le conseil des pregadi avoit nommé, le 24 décembre, cinq commissaires pour instruire leur procès, et les reléguer dans le lieu qu'ils jugeroient convenable. Mais Jacob del Verme, qui étoit alors au service des Visconti, et qui nourrissoit contre les Carrare une haine implacable, vint à Venise pour exciter contr'eux la jalouse défiance du conseil des dix. « Les Carrare, dit-il, ont déjà été

(1) *Marin Sanuto*. p. 830.

» une fois dépouillés de leurs États; déjà 1405.
» une fois on les a vus prisonniers chez leurs
» vainqueurs; mais ils se sont relevés de cet
» abaissement pour devenir plus redoutables
» que jamais à leurs voisins. Leur activité,
» leurs talens, et, plus que tout, la haine im-
» placable dont ils étoient animés, leur pro-
» curèrent alors des alliés, des armes et des
» soldats. Leurs anciens sujets se révoltèrent
» en 1390 pour les rétablir sur le trône.
» Il est facile de voir que cet amour des
» Padouans pour leurs princes subsiste en-
» core, quand on considère toutes les souf-
» frances auxquelles ils se sont soumis sans
» murmurer pendant la dernière guerre. La
» haine héréditaire des Carrare contre Venise
» est bien antérieure à la guerre de Chiozza;
» trente ans d'inimitiés et d'injures mutuelles
» l'ont confirmée de manière à en faire leur
» passion dominante. Pour contenir de tels
» hommes qu'animent une telle haine et un
» tel désir de vengeance, il n'est d'autre
» prison assurée que celle du tombeau. »

Le conseil des dix évoqua en effet le procès 1406.
à son tribunal, et résolut la mort des Carrare. Le 16 janvier 1406, le confesseur du seigneur de Padoue vint lui annoncer sa sentence dans sa prison, et le préparer à la mort. François, après avoir donné un premier essor

1406. à son indignation, se jeta aux genoux du moine, pour confesser dévotement ses péchés et recevoir de lui la communion. Aussitôt que ce religieux se fut retiré, deux chefs du conseil des dix et deux chefs de la quarantie entrèrent dans la prison avec vingt meurtriers. François de Carrare qui ne vouloit point reconnoître l'autorité du tribunal qui le condamnoit, ni se laisser égorger comme une victime, saisit son escabelle de bois, seul meuble qu'il eut dans sa prison, et s'élança contre les meurtriers. Il se défendit quelque temps avec vaillance, mais, enfin, renversé et retenu par les pieds et les mains, il fut étranglé par Bernard de Priuli, avec la corde d'une arbalête (1). Le lendemain il fut enseveli honorablement dans l'église de Saint-Etienne des Hermites. « François Novello, » dit Gataro, son historien et son ami, « étoit de taille » moyenne, bien proportionné, quoiqu'un » peu gros. Son visage étoit brun et un peu » sévère, son langage étoit élégant, son carac- » tère doux et miséricordieux, ses connois- » sances étendues, et son courage héroïque (2) ».

Le jour suivant, le même confesseur alla porter aux fils de Carrare l'ordre de se préparer également à la mort. Ils s'embras-

(1) *Redusius de Quero*. p. 818.

(2) *Andrea Gataro*. p. 940.

sèrent tendrement et reçurent la communion 1406.
ensemble; après quoi Francesco Terzo fut conduit le premier au lieu où son père avoit été étranglé, et il y périt de la même mort, par les mains du même Bernard de Priuli. Jacques de Carrare y fut conduit ensuite; et, après avoir recommandé à Dieu l'ame de son père et celle de son frère avec la sienne, il écrivit à sa femme, Belfiore de Camerino, pour la consoler dans son malheur, et il tendit la tête au lacet.

François, qui avoit reçu au baptême le nom de Terzo, parce qu'il étoit destiné à être le troisième du nom parmi les seigneurs de Padoue, étoit âgé de trente-un ans quand il mourut. Il étoit grand, mais il portoit la tête basse; sa complexion étoit brune et il louchoit de l'œil droit. C'étoit, dit Gataro, un cavalier vaillant et sage, mais enclin à la cruauté, à la colère et à la vengeance. Son frère, Jacques de Carrare, étoit âgé de vingt-six ans; sa figure étoit élégante et douce, son langage prévenant, et son caractère plein de bonté et de miséricorde. A ces qualités, qui le faisoient chérir de ceux qui l'entouroient, il joignoit la bravoure héréditaire dans sa famille (1).

(1) Redusio de Quero, ennemi de toute la famille de Carrare,

1406. Il restoit encore à Florence deux fils légitimes de François de Carrare. La seigneurie de Venise fit publier à son de trompe, qu'elle donneroit une récompense de quatre mille florins à celui qui livreroit vivant entre ses mains, l'un ou l'autre de ces princes, et trois mille à celui qui les tueroit. Cette récompense promise au crime, ne séduisit aucun assassin. Mais les fils légitimes de la maison de Carrare n'en périrent pas moins sans enfans. Ubertino, l'aîné, mourut de maladie à Florence, le 7 décembre 1407, à l'âge de dix-huit ans (1). Son frère Marsilio, après avoir servi pendant de longues années, à la solde de Philippe-Marie, duc de Milan, fit, le 16 mars 1435, une tentative pour rentrer dans Padoue, et recouvrer la souveraineté de ses pères. Mais le complot formé par ses partisans, fut découvert; et, comme Marsilio fuyoit avec une suite peu nombreuse, il fut arrêté et conduit à Venise, où le conseil des dix lui fit trancher la tête, le 24 mars 1435 (2).

parle de Jacques avec attendrissement. *Chron. Tarvisin.* p. 819. —*Jacob. de Delayto.* p. 1036.

(1) *Redusius de Quero.* p. 820.

(2) *Andrea Gataro.* p. 942. Cet historien termine son récit à la mort des princes de Carrare; souvent il fait excuser son extrême prolixité par des détails intéressans.

Rodolphe, frère naturel de François Novello, fut retenu en

Si l'ancienne haine entre la maison de 1406.
Carrare et la république de Venise diminue l'horreur que doivent inspirer ces assassinats juridiques, aucun motif semblable ne pouvoit excuser la cruauté du sénat envers les héritiers de la maison de la Scala. Antonio, leur aïeul, avoit perdu ses États pour s'être engagé, comme allié de la république, dans une guerre malheureuse. Guillaume avoit vécu sous la protection des Vénitiens, et sa mort, attribuée à Carrare, avoit été le prétexte de la dernière guerre. Enfin les fils de Guillaume, Antoine et Brunoro, avoient perdu la protection du seigneur de Padoue, et avoient même été jetés en prison par lui, à cause de leurs négociations avec la république. Ils étoient alors dans le territoire de Trente; car François de Carrare les avoit relâchés, avant d'être réduit aux dernières extrémités. Ils firent demander de rentrer en possession de Vérone; la seigneurie, pour toute réponse, mit leur tête à prix. Les deux frères se séparèrent alors, et Brunoro passa au service de l'empereur, où il demeura pendant de longues années (1).

prison à Venise jusqu'en 1417. A cette époque il s'échappa; mais il fut bientôt repris, et probablement mis à mort. *Cronic. di Bologna*. p. 590.—*Naugerio Storia Veneziana*. p. 1099.

(1) Il y étoit encore en 1423, quand Andrea Biglia écrivoit. *Hist. Mediol.* L. I, p. 18.—*Marin Sanuto*. p. 832.—Brunoro

1406. Toutes les provinces qui avoient appartenu aux deux maisons de la Scala et de Carrare, et toute la marche Trévisane étoient réduites sous l'obéissance de la république de Venise. Les drapeaux de saint Marc flottoient à Trévise, à Feltre, à Bellune, à Vérone, Vicence et Padoue. Le sénat envoya dans chacune de ces villes, deux sénateurs qui présidèrent à leur gouvernement, l'un comme podestat, l'autre comme capitaine du peuple.

La république surpassoit en puissance les

suivit Sigismond dans son expédition d'Italie, en 1432. — *Petri Russii Frag. historiæ Senensis*. T. XX, p. 41.

— L'odieuse politique du conseil des dix ne peut être comparée qu'à son système atroce de procédure criminelle. Dans le doute, il croyoit devoir punir; et sur l'indice d'un crime, il se faisoit un devoir absurde de condamner un accusé, malgré sa conviction intime qu'il étoit innocent. Charles Zéno, le plus vertueux citoyen et le plus grand homme de Venise, fut accusé au conseil des dix, pour avoir reçu quatre cents ducats d'or de François de Carrare; les livres du seigneur de Padoue, qui avoient été surpris, faisoient foi de ce paiement, sans en indiquer le motif. Zéno reconnut immédiatement qu'il avoit reçu cette somme à l'époque indiquée. C'étoit, dit-il, le remboursement d'un prêt qu'il avoit fait à François de Carrare, pendant sa fuite d'Asti. Toutes les circonstances venoient à l'appui de cette assertion, qu'on auroit dû croire implicitement, d'après le caractère de Zéno. Aucun de ses juges n'osoit seulement le soupçonner de corruption. Cependant ils le privèrent de tous ses emplois et le condamnèrent à deux ans de prison, déshonorant autant qu'il étoit en eux l'homme qui avoit couvert le nom vénitien de plus de gloire. *Caroli Zeni vita*. L. IX, p. 345.

plus grands États de l'Italie, si du moins la 1406.
puissance peut s'acquérir par des crimes, et si, même aux yeux de la politique mondaine, la haine et la défiance que la perfidie excite, ne compensent pas tout l'avantage des conquêtes qu'elle procure. Après que Venise eut acquis des États en terre ferme, cette république négligea ses provinces d'outremer, son commerce et sa marine, vraies bases de sa puissance, pour s'engager dans la politique du continent; elle prit part à toutes les guerres et à toutes les révolutions; et elle excita cette jalousie, cette haine profonde et universelle, qui, après un siècle entier d'intrigues et de combats, éclata enfin par la ligue de Cambray (1).

(1) En terminant l'histoire des princes de Carrare et de la Scala, il sera peut-être commode au lecteur de trouver ici une table chronologique de ces deux dynasties. Celle de Carrare avoit dominé à Padoue depuis 1318, pendant quatre-vingt-sept ans.

Giacomo Grande de Carrare, nommé par le peuple prince de Padoue	*en* 1318,		*mort en* 1324.
Nicolo, frère de Giacomo.	1324.		1326.
Marsilio, neveu de Giacomo et de Nicolo.	1324.		1338.
Ubertino, neveu de Marsilio	1338.		1345.
Marsilietto Pappafava de Carrare	1345.	*assassiné par le suivant.*	1345.
Giacomo II, fils de Nicolo ci-dessus.	1345.	*assassiné par un bâtard de Carrare.*	1350.
Giacomino, frère du précédent.	ensemble. 1350.	*arrêté par son neveu.* 1357.	*mort.* 1372.
Francesco I, leur neveu.	ensemble. 1350.	*prisonnier de Jean Galeas.* 1389.	*mort.* 1393.

Francesco II *ou* Novello....... 1390. *exécuté à Venise.* 1406.

Francesco Terzo. }
Giacomo....... } *étranglés avec lui*..... 1406.
} fils de Francesco II.
Ubertino....... } .... *mort à Florence naturellement*... 1407.
Marsilio....... } .... *décapité à Venise*...... 1435.

La maison de la Scala avoit commencé à régner à Vérone par

Mastino de la Scala, nommé seigneur en 1260,
tué le 17 octobre...... 1277.
Alberto, son frère, 1277, *mort naturellement*........ 1301.
Bartolomméo, fils d'Alberto, 1301, *mort natur*........ 1304.
Alboin, frère du précédent, 1304, *mort natur.* décembre 1311.
Can Grande, frère des préc. 1312, *mort*........ juillet 1329.
Alberto II. }
Mastino II. } fils d'Alboin; mais Albert prit peu de part au gouvernement. 1329. { Albert. *mort*.. 13 septembre 1352. / Mastino. .... 3 juin 1351.

Can Grande II. } fils de Mastino, } *tué par ses frères*......... 1354.
Can Signore... } ensemble } *mort naturellement*........ 1375.
Paulo Alboino. } 1351. } *tué en prison par son frère moribond.* 1374.

Bartolomméo II. } fils naturels } *assassiné par son frère*.. 1380.
Antonio....... } de Can Signore. ensemble 1375. } *fugitif devant Jean Galeas*....... 1388. / *empoisonné*.................... 1390.

Guillaume, fils d'Antonio, rétabli en 1404, *mort* peu de jours après.

Antonio. }
Brunoro. } ses fils, *fugitifs et proscrits*.

CHAPITRE LX.

Conquête de Pise par les Florentins. — Suite du schisme ; il est entretenu par Ladislas, roi de Naples. — Concile de Pise. — Déposition de Grégoire XII et de Bénoît XIII. Election d'Alexandre V.

1405—1409.

Lorsque François de Carrare reçut, dans les prisons de Venise, l'ordre de se préparer à la mort, il réfléchit avec amertume sur l'abandon où l'avoient laissé ses amis, et sur l'ingratitude de ceux qu'il avoit comblés de bienfaits. Aucun de ses alliés n'avoit fait un mouvement pour le sauver, et cependant, à cette époque même, les Guelfes triomphoient dans toutes les parties de l'Italie ; associés à sa fortune par une alliance héréditaire, ils sembloient appellés par leurs sentimens, par leur politique même, à le défendre, s'ils apprécioient une fois leurs devoirs et leurs vrais intérêts.

Trois nouveaux seigneurs guelfes s'étoient

élevés, en Lombardie, avec l'assistance de François de Carrare, sur les ruines de la maison Visconti. Ugolin Cavalcabò étoit souverain de Crémone; George Benzoni, de Crème; et Jean de Vignate, de Lodi. Ni les uns, ni les autres ne prirent aucune part à la guerre de Padoue. Cavalcabò, il est vrai, avoit déjà fait place à un autre usurpateur. Il avoit sacrifié à sa jalousie, plusieurs citoyens respectés, lorsqu'il fut surpris à Manerbio, le 14 décembre 1404, et fait prisonnier par Astorre Visconti, après la perte d'une bataille. Son favori, Gabrino Fondolo, soldat de fortune, dont il avoit fait son général et son premier ministre, continua la guerre pour le délivrer ou le venger, et demeura maître de la forteresse de Crémone et des principaux châteaux; tandis qu'un autre Cavalcabò, nommé Charles, fut déclaré seigneur de la ville. Ugolin, cependant, profita des troubles de Milan, pour s'échapper de sa prison, en 1406. Une guerre civile entre les deux Cavalcabò, qui, tous deux, prétendoient à la seigneurie, paroissoit sur le point d'éclater à Crémone. Gabrino Fondolo, plus puissant que l'un et que l'autre, s'offrit entr'eux comme médiateur; il les invita à se réunir dans sa forteresse, avec tous les membres de la famille Caval-

cabò; un grand repas leur étoit préparé pour le 26 juillet 1406, et le partage de la souveraineté devoit être réglé, dans ce banquet, entre les conviés. Mais Fondolo, lorsqu'il vit réunis dans sa forteresse, entre les mains de ses satellites, tous ceux qui prétendoient à la souveraineté, tous les chefs de parti, tous les grands, tous ceux qui pouvoient mettre obstacle à ses desseins, donna, au sortir du repas, le signal d'une épouvantable boucherie; ses gardes se précipitèrent sur ses convives, Ugolin et Charles Cavalcabò furent massacrés, et, avec eux, soixante-dix des premiers citoyens de Crémone, presque tous de la maison Cavalcabò. Gabrino Fondolo, après cet horrible massacre, fut reconnu pour seigneur de Crémone, et se rangea, sans éprouver d'obstacles, parmi les princes de l'Italie (1).

Pandolfe Malatesti, l'un des généraux de Jean Galeaz, fondoit, vers le même temps, une quatrième principauté guelfe en Lombardie. Sa famille régnoit depuis long-temps à Rimini, avec l'appui du parti de l'église; mais Pandolfe paroissoit indifférent entre des

(1) *Andr. Billii Hist. Mediolan.* L. II, p. 28. — *Redusii de Quero Chron. Tarvisin.* p. 805. — *Campi Cremona Fedele.* L. III, p. 109.

factions qui, désormais, n'avoient plus de but, et il consultoit, dans sa conduite, l'ambition et non l'esprit de parti. Nous avons vu, qu'envoyé à Como par la duchesse de Milan, pour rétablir la paix dans cette ville, il l'avoit livrée au pillage. Como étoit l'entrepôt du commerce entre l'Italie et la Suisse (1); et ce brigandage, qui précipita la chûte de la duchesse de Milan, au nom de laquelle il étoit exercé, rendit Pandolfe plus cher aux soldats. Lorsqu'il s'échappa de Monza, à moitié vêtu, et chaussé d'un seul pied, il fut accueilli avec empressement par les garnisons de Trezzo et de Brescia, et il fut proclamé seigneur de cette dernière ville, dès qu'on y apprit la mort de la duchesse.

Le seigneur de Padoue ne pouvoit, il est vrai, s'attendre à ce que de pareils hommes lui demeurassent fidèles dans le malheur, eux qui n'avoient d'autres principes que leur ambition, et qui devoient leur élévation à des crimes; mais il avoit compté davantage sur l'amitié et la constance de la république florentine, qui, depuis quinze ans, étoit associée à sa fortune et à tous ses combats, et qu'une alliance héréditaire attachoit à sa

(1) *Andrea Billia*. L. I, p. 26.

famille. François de Carrare n'auroit point été trompé dans cette confiance, si les Florentins n'avoient pas été entraînés par la plus forte tentation qui pût agir sur eux, et n'avoient pas employé toutes leurs forces à la conquête importante de Pise.

Nous avons vu que Gabriel Visconti, seigneur de Pise, avoit eu recours à la protection de Jean le Meingre, dit Boucicault, maréchal de France, qui commandoit à Gênes, au nom de Charles VI; et que, par son entremise, il avoit obtenu une trève de quatre ans avec les Florentins. Boucicault, par son courage et sa sévérité, avoit rétabli l'ordre dans Gênes; il avoit forcé les factions à poser les armes, et il avoit fait déclarer son gouvernement irrévocable, sur la demande des Génois eux-mêmes (1). Mais déjà un mécontentement général commençoit à se manifester à Gênes, contre lui; les accusations de lèse-majesté qu'il avoit encouragées, portoient la désolation dans les familles; des impôts oppressifs ruinoient le peuple, et Boucicault, redoutant une sédition (2), voulut se faire au dehors des amis plus puissans que le seigneur de Pise.

(1) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. IX, p. 523.

(2) *Ubertus Folieta.* L. IX, p. 527.

Il engagea celui-ci à vendre sa seigneurie, pour partager avec lui le prix qu'il en reti-
1405. reroit, et, au mois de juin 1405, il chargea un Florentin qui étoit alors à Gênes, de proposer secrètement à sa république cette acquisition (1).

Pour prix de la vente de Pise, Boucicault demanda d'abord quatre cent mille florins; il est vrai qu'il promit d'employer une partie de cette somme prodigieuse à secourir François de Carrare, l'ami des Florentins autant que le sien. La négociation commencée à Gênes se continua à Vico Pisano, où Gabriel Visconti s'étoit rendu; ce dernier sentoit que son autorité à Pise étoit sur le point de lui échapper; mais d'autre part, il redoutoit que Boucicault ne s'appropriât tout l'argent qu'il retireroit de la vente de ses États.

Tandis qu'il délibéroit encore, les Pisans furent avertis des négociations qu'il avoit entamées; et, pour n'être pas vendus aux Florentins, leurs rivaux éternels, ils prirent les armes le 21 juillet 1405; ils attaquèrent les troupes de Visconti partout où ils les rencontrèrent, et ils forcèrent ce seigneur à se

(1) La proposition fut faite à Gino Capponi, dont nous avons des mémoires. *Commentar. del acquisto di Pisa.* T. XVIII. *Rer. It.* p. 1127. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 914. — *Paolo Tronci Annali Pisani.* p. 493.

réfugier dans la forteresse, avec deux cents 1405.
hommes d'armes, et quelques arbalétriers qu'il avoit à sa solde (1).

Au moment où cette révolution faisoit sentir plus vivement au seigneur de Pise le besoin d'un conseil, il fut privé de celui de sa mère, qui avoit jusqu'alors partagé avec lui les soins du gouvernement. Comme elle traversoit un pont étroit pour visiter les murs de la forteresse, elle se laissa tomber à l'explosion d'une pièce d'artillerie, et se tua par sa chûte. Visconti, peu de jours après, termina le marché commencé avec les Florentins, et leur céda la citadelle de Pise et les châteaux de Librafratta et de Sainte-Marie in Castello, pour le prix de deux cent six mille florins, payables à différens termes (2).

Mais non-seulement Gabriel-Marie Visconti fut forcé de partager avec Boucicault le prix de son héritage, il fut ensuite dépouillé par ce maréchal de la portion qui lui étoit demeurée, et il périt à Gênes, sur un échafaud, au mois de septembre 1408, par suite d'une accusation calomnieuse de trahison.

La citadelle de Pise fut livrée aux Florentins le 31 août 1405, et Lorenzo Raffacani

(1) *Piero Minerbetti.* 1405, c. 7, p. 527.

(2) *Gino Capponi Commentar.* p. 1129. — *Piero Minerbetti.* c. 8, p. 530.

1405. en prit le commandement. Mais quoique les Pisans pressassent avec vigueur le siége de cette forteresse, et qu'ils eussent établi des pièces d'artillerie du côté de la ville, pour la battre en brèche, Raffacani ne voulut prendre avec lui que quelques compagnies de milice, et il congédia les gendarmes de Visconti qu'il y avoit trouvés de garde. Sa présomption fut sévèrement punie. La citadelle étoit liée aux murs de la ville par une tour qui portoit le nom de Saint-Agnès. Les bombardes des Pisans étoient toutes dirigées contre cette tour. Il falloit alors plusieurs heures pour les charger; mais au moment où les miliciens qui gardoient la tour, les voyoient prêtes à tirer, ils sortoient tous de son enceinte, pour attendre leur explosion dans un lieu plus sûr. Les Pisans, ayant remarqué cette manœuvre, se pourvurent de tout ce qui étoit nécessaire pour une escalade; et dès que les Florentins, dans la crainte d'une décharge, abandonnèrent la tour; ils montèrent à l'assaut, et s'en emparèrent sans rencontrer de résistance. La forteresse fut prise, le 6 septembre, deux heures avant la nuit, avec tous ceux qui y étoient de garde, et elle fut aussitôt rasée, par le peuple, jusqu'en ses fondemens (1).

(1) *Gino Capponi Com.* p. 1131. — *Piero Minerbetti.* c. 9,

À peine avoit-on appris à Florence que la 1405.
forteresse de Pise étoit perdue, lorsqu'on vit arriver cinq ambassadeurs pisans chargés de demander la paix. Ils représentèrent l'occupation de leur citadelle comme une violation de la trève conclue avec eux l'année précédente. Le ciel, ajoutèrent-ils, s'étoit déjà prononcé en leur faveur, et leur avoit rendu, d'une manière presque miraculeuse, cette partie de leur ville; mais ils ne vouloient point abuser d'un succès aussi imprévu; et, moyennant la restitution de Librafratta et de Sainte-Marie, ils étoient prêts à rembourser aux Florentins tout ce que ceux-ci avoient payé à Boucicault ou à Gabriel Visconti (1).

Mais les Florentins étoient bien éloignés de vouloir renoncer à une entreprise à laquelle ils croyoient leur honneur intéressé. Malgré les conseils de quelques citoyens plus modérés (2), ils rejetèrent les offres des Pisans; ils chargèrent Jacopo Salviati, leur capitaine, de commencer immédiatement les hostilités (3),

p. 531. — *Bonincontrii Miniatensis Annal.* T. XXI, p. 93. — *Cronica di Jacopo Salviati. Del. Er.* T. XVIII, p. 243.

(1) *Gino Capponi.* p. 1131. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 919.

(2) *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 297.

(3) *Cron. di Jacopo Salviati.* p. 243.

1405. et ils firent venir le comte Bertold Orsini, auquel ils conférent, le 5 octobre, le bâton du commandement (1).

Les Pisans, pour résister à cette attaque, cherchèrent, avant tout, à réconcilier chez eux les factions ennemies. Les Raspanti avoient été mis en possession de l'autorité par Jacques d'Appiano, et ils y avoient été maintenus par Gabriel-Marie; les Bergolini étoient exclus du gouvernement, et la famille Gambacorti étoit exilée. Ce parti persécuté fut admis de nouveau à partager les droits de la souveraineté; l'oubli des injures passées et une réconciliation sans réserve furent jurées sur les autels; les chefs des deux partis firent couler leur propre sang dans la coupe consacrée, avant de la boire en commun; et de nombreux mariages durent sceller la paix entre les deux factions. Mais Jean Gambacorti, neveu de Pierre et chef de sa famille, ne rapportoit de son long exil que le désir de régner sur sa patrie; à force d'intrigues il se fit proclamer capitaine du peuple comme son oncle l'avoit été, et il profita de son autorité pour opprimer ses anciens ennemis, pour les dépouiller, et souvent même les faire périr (2).

(1) *Piero Minerbetti.* c. 15, p. 537. — *Gino Capponi.* p. 1132.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 17, p. 538. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 298.

Les Pisans s'étoient flattés que Gambacorti, en vertu de son alliance héréditaire avec les Florentins, pourroit les réconcilier avec ces redoutables ennemis; en effet, le nouveau capitaine ne fut pas plus tôt installé qu'il envoya demander la paix; mais les Florentins se refusèrent à toute négociation; ils prétendirent avoir acheté Pise de son seigneur légitime, et ils déclarèrent qu'ils voyoient dans ses habitans, non un peuple indépendant, mais des sujets rebelles (1). 1405.

Les Florentins ne croyoient guère possible d'ouvrir une brèche aux murs de Pise, en sorte qu'ils se proposoient de réduire la ville par la famine, tandis que leur armée attaquoit successivement les divers châteaux du territoire. Les Pisans, de leur côté, s'efforçoient de se pourvoir de vivres; ils envoyèrent quelques galères chercher des bleds en Sicile; l'une d'elles, surprise à son retour par des vaisseaux que les Florentins avoient fait armer à Gênes, se réfugia sous la tour de Vado. Un Florentin, nommé Pierre Marenghi, qui erroit loin de sa patrie, frappé d'une sentence capitale, saisit cette circonstance pour rendre à ses concitoyens un service signalé. Il s'élança du rivage, un flambeau

(1) *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 299.

1405. à la main, et s'approcha de la galère à la nage, malgré les traits qu'on lançoit contre lui. Percé de trois blessures, il continua long-temps à se soutenir sous la proue, en soulevant son flambeau, jusqu'à ce que le feu se fût communiqué à la galère ennemie de manière à ne plus s'éteindre. Elle brûla en face de la tour de Vado, tandis que Pierre Marenghi regagna le rivage. Il fut rappelé ensuite dans sa patrie avec honneur (1).

Les Pisans cherchoient à engager à leur solde quelque condottiere qui pût former pour eux une armée. Leurs députés avoient traité avec Agnello de la Pergola, qui, avec six cents chevaux, se trouvoit alors dans les États de l'église. Ce capitaine s'achemina vers Pise, au travers de l'État de Sienne. Mais les dix de la guerre de Florence, avertis de sa marche, le firent attaquer, au moment où il s'y attendoit le moins, par le neveu du pape qu'ils venoient de prendre à leur solde, et ils détruisirent ou dispersèrent sa petite armée (2).

Gaspard des Pazzi, autre capitaine qui amenoit aux Pisans six cents chevaux des

(1) *Math. Palmerii de captivitate Pisarum.* T. XIX, p. 176.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 22, p. 542. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 920. — *Paolo Tronci Annali Pisani.* p. 497.

environs de Pérouse, fut défait le 24 septembre, par Sforza de Cotignola, au passage de la Cornia ; et ses soldats, poursuivis jusqu'à Massa de Maremme, n'échappèrent à la captivité qu'en abandonnant leurs chevaux et leurs armes, et promettant de ne plus servir contre Florence (1). 1405.

Vainement les Pisans offrirent la seigneurie de leur ville à Ladislas, l'ambitieux roi de Naples ; ce prince ne se sentoit pas encore assez affermi dans ses États pour étendre sur la Toscane ses projets de conquêtes. Il obtint des Florentins l'assurance qu'ils ne mettroient point obstacle à ses entreprises sur Rome, et il promit en retour de ne point agir contr'eux devant Pise (2). Otto Bon Terzo, qui, à la tête du parti gibelin, s'étoit rendu seigneur de Parme et de Reggio, et qui rassembloit une armée dans ces deux villes, accepta une grosse somme d'argent des Florentins, et à ce prix il promit de ne point secourir les Pisans (3).

Au commencement de l'année 1406, l'armée

(1) *Piero Minerbetti.* c. 26, p. 544. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecomitis.* T. XIX, L. I, p. 642.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 23, p. 543.

(3) *Gino Capponi.* p. 1133.

1406. florentine avoit soumis le val d'Era, la Maremme, les comtés de Monte Scudaio, et presque tous les châteaux qui avoient d'abord embrassé le parti de Pise (1). Cette armée se partagea ensuite; l'un de ses corps forma le siége de Vico Pisano, fort château à dix milles au-dessus de Pise, à la droite de l'Arno; l'autre se rapprocha de la ville, pour en resserrer le blocus. Sept galères et une galiotte, que les Florentins avoient fait armer à Gênes, se placèrent à l'embouchure de l'Arno; deux redoutes furent élevées près de Saint-Pierre in grado, l'une à la droite, l'autre à la gauche du fleuve; un pont fortifié fut construit entr'elles, et toute communication ainsi coupée entre Pise et la mer (2). Aussi les vaisseaux que les Pisans avoient envoyés en Sicile pour chercher des vivres, furent-ils pris par les Florentins le 22 mai, à leur retour dans les mers de Toscane (3)

La fortune sembloit conjurée contre les Pisans, et les événemens mêmes qu'ils avoient

(1) *Piero Minerbetti.* c. 28, 29 et 30, p. 545. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 923.

(2) *Piero Minerbetti.* 1406, c. 2, p. 549. — *Paolo Tronci Annali Pisani.* p. 499.

(3) *Gino Capponi.* p. 1134. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 928.

le plus désirés tournoient tous à leur désavantage. L'Arno grossi le jour de l'Ascension par des pluies violentes, rompit le pont qui unissoit les deux redoutes; les assiégés en profitèrent aussitôt pour attaquer la plus foible. Mais Sforza et Tartaglia, les généraux florentins, qui se trouvoient tous deux de l'autre côté de la rivière, poussèrent leurs chevaux dans ses flots impétueux, et, avec un danger extrême, ils gagnèrent l'autre rivage. Leur présence inattendue causa aux Pisans un si grand effroi qu'ils s'enfuirent presque sans combat (1). 1406.

Ces deux capitaines étoient au nombre des généraux les plus renommés de l'Italie. Leur rivalité avoit jusqu'alors contribué au bien du service; mais une jalousie croissante, une animosité qui ne se déguisoit plus, commencèrent à troubler l'armée, et à ranimer les espérances des Pisans. Gino Capponi, un des dix de la guerre, accourut de Florence pour réconcilier les deux généraux. Après les avoir pacifiés, il eut soin de les éloigner l'un de l'autre; il plaça l'un au-dessus, l'autre au-dessous de Pise, chacun avec une moitié de l'armée, et cette ville se trouva ainsi bloquée plus étroitement que jamais (2).

(1) *Gino Capponi.* p. 1135. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 302.

(2) *Gino Capponi.* p. 1137.

1406. L'ardeur du soleil dans ces campagnes insalubres, le mauvais air et les maladies des armées parurent enfin venir au secours des assiégés. Les soldats étoient assaillis par des insectes dégoûtans, des fièvres pestilentielles se manifestoient dans le camp, et le découragement commençoit à s'y répandre. Les dix de la guerre, dès qu'ils en reconnurent les premiers symptômes, changèrent les cantonnemens des soldats; ils placèrent les uns dans les châteaux, pour qu'ils se reposassent de leurs fatigues; ils tinrent les autres dans une activité continuelle, persuadés que l'oisiveté dans laquelle languit le soldat, est la première cause de ses maladies (1).

La fatigue, la misère et la faim exposoient les Pisans à des maladies semblables, sans qu'ils eussent aucun moyen d'y échapper. Ils avoient voulu renvoyer les bouches inutiles; mais les Florentins les faisoient rentrer dans leurs murs (2). Tout-à-coup, au milieu de juillet, ils arborèrent les étendards du duc de Bourgogne, et ils envoyèrent des hérauts d'armes avertir les Florentins qu'ils s'étoient donnés à ce puissant seigneur, et qu'ils avoient été reçus sous sa protection. Mais le duc

(1) *Math. Palmerii de captivit. Pisar.* p. 183.

(2) *Marangoni Chroniche di Pisa.* p. 833.

n'envoya point d'armée pour leur délivrance, 1406.
et les Florentins continuèrent le siége, après avoir nommé une ambassade pour se rendre auprès de ce prince (1).

Jean Gambacorti avoit dirigé la défense des Pisans avec une autorité presque absolue; mais, lorsqu'il vit le peuple livré aux horreurs de la famine, désespérant de se défendre davantage, il entra secrètement en négociation avec les Florentins. Les conditions qu'il demandoit, et qu'il cachoit soigneusement à ses compatriotes, se rapportoient toutes à son avantage personnel. Il vouloit le droit de cité à Florence, avec la propriété de trois maisons, le vicariat de Bagno, plusieurs châteaux dans son voisinage et une indemnité de cinquante mille florins (2). Ces conditions furent acceptées, et Gambacorti ouvrit la porte de Saint-Marc à l'armée florentine, dans la nuit du 8 au 9 octobre 1406. Les troupes prirent cette nuit même possession du quartier de Borgo. Le lendemain, elles s'avancèrent dans la ville, précédées par des chars remplis

(1) *Jacopo Salviati.* p. 249. Il fut lui-même un des ambassadeurs. — *Gino Capponi.* p. 1138.

(2) Le traité, en trente-six articles, termine la chronique de Marangoni, *p.* 835-842. Il contient en outre un grand nombre d'exemptions personnelles et de priviléges pour les différens membres de la famille Gambacorti.

1406. de pain et de vivres, que les soldats distribuoient eux-mêmes au peuple (1). Toutes les provisions étoient épuisées, et l'on ne trouva plus dans la ville ni grains, ni farines ; mais seulement quelques magasins remplis de sucre et de cassia, et trois vaches maigres. Les habitans s'étoient nourris d'herbes, qu'ils arrachoient dans les rues et le long des murs ; il leur auroit été impossible de tenir encore plusieurs jours ; mais ils ne songeoient point à se rendre ; ils apprenoient avec indignation le honteux marché par lequel Gambacorti les avoit vendus, et leur dernier sentiment, en perdant leur antique indépendance, fut le desir de vengeance et la haine contre le tyran qui les trahissoit (2).

Gino Capponi, commissaire des Florentins auprès de l'armée, et l'un des dix de la guerre, fut nommé gouverneur de Pise, avec le titre de capitaine du peuple. A son entrée dans

(1) *Gino Capponi.* p. 1139. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 303. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 930.

(2) *Gino Capponi.* p. 1142. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 304. — *Bern. Marangoni.* p. 834. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 933. — *Paolo Tronci Ann. Pis.* p. 501. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1088. — Toutes les chroniques de Pise se terminent à cet événement. Tronci, il est vrai, rapporte encore en quatre ou cinq pages quelques faits insignifians jusqu'à l'année 1440.

la ville, il assembla les citoyens en parlement 1406.
sur la place publique; il leur promit que Florence les traiteroit désormais avec affection, et les considéreroit comme des sujets fidèles. Il chercha en effet à les réconcilier à leur sort par la douceur et la justice de son administration intérieure; mais il ne négligea pas des expédiens plus vigoureux pour s'assurer de leur soumission. Il envoya tous les Gambacorti à Florence, avec deux cents chefs des plus nobles familles de Pise, et la république les y retint, comme ôtages, dans un exil forcé (1). Plusieurs gentilshommes pisans entrèrent à cette occasion dans la carrière militaire, ou la firent suivre à leurs enfans; afin de retrouver dans l'indépendance des camps, la liberté qu'ils perdoient dans leur patrie, et de combattre encore, comme soldats d'aventure, les oppresseurs qu'ils ne pouvoient plus combattre comme citoyens. Après un long exil parmi les étrangers; après des tentatives fréquemment et toujours vainement répétées pour affranchir leur patrie; après une révolte excitée à Pise, lorsque cette ville étoit déjà soumise depuis un siècle; et, après un siége malheureux que les Pisans

(1) *Piero Minerbetti.* c. 17, p. 561. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 305.

1406. soutinrent avec toute l'énergie de leurs ancêtres, quelques-uns quittèrent enfin l'Italie, et transmirent à leurs descendans, comme un précieux héritage, l'amour du nom sacré de la patrie et la haine de l'oppression. Ceux qui restèrent à Pise, conservèrent plus long-temps qu'aucun autre peuple soumis, une énergie que la servitude détruit presque toujours. La ville qui, pendant cinq siècles, avoit dominé la mer Tyrrhénienne avec tant de gloire, n'eut dès-lors plus d'existence; elle n'eut plus d'histoire ou d'influence politique (1); mais les cœurs de ses habitans n'étoient pas encore soumis, et ce ne fut que lorsqu'on vit l'herbe croître dans ses rues désertes, que les Florentins purent compter sur son obéissance.

Les Florentins ne purent conquérir Pise que parce qu'ils adoptèrent eux-mêmes, et qu'ils firent adopter aux autres États, une politique contraire à leurs anciens principes : celle d'isoler toutes les guerres, et de laisser chacun combattre ou vaincre son ennemi particulier, sans que les forts se réunissent aux foibles par leurs alliances, et sans que le maintien

(1) Aucun Pisan n'a voulu écrire l'histoire de ces temps désastreux. Marangoni et Tronci, qui sont postérieurs de beaucoup à cette époque, paroissent en ignorer eux-mêmes tous les détails : aucun nom n'est conservé par l'histoire, aucune famille, aucun individu ne sont distingués dans ce malheur commun.

de l'équilibre, en Italie, garantît l'existence 1406.
de tous.

Pendant tout un siècle, les Florentins avoient suivi une politique plus généreuse. Au lieu de s'agrandir par leurs victoires, ils n'avoient jamais cherché que l'avantage d'autrui, et, après leurs défaites, ils se voyoient toujours abandonnés par leurs alliés. Ils se reprochèrent enfin d'avoir été dupes, comme si la bonne-foi du trompé n'étoit pas plus honorable que l'adresse du trompeur. Ils ne se laissèrent point distraire de leur entreprise par aucune des révolutions d'Italie, et, pendant qu'ils poussoient leurs conquêtes jusqu'à la mer, le Milanois prit une forme nouvelle; Venise acquit ses États de terre ferme, et Ladislas de Naples s'éleva tout-à-coup sur les factions abattues de son royaume; en sorte qu'un nouvel équilibre s'établit en Italie, entre des États moins nombreux, mais plus puissans. Pour en faire connoître les bases, il ne nous reste plus à raconter que les révolutions des États de l'église et de l'Appulie.

Le schisme qui déchiroit l'église, depuis l'année 1378, sembloit presque ne pouvoir plus finir. Les pontifes rivaux qui lui avoient donné naissance étoient morts l'un et l'autre; mais chacun d'eux avoit eu un successeur nommé par son parti. Les papes nouveaux

ne s'attaquoient plus avec autant de violence, par leurs anathèmes; mais malgré leur modération apparente, ils s'efforçoient de conserver leur place au prix du repos et de l'union de l'église. L'un et l'autre sentoit bien qu'il ne rendroit jamais sa domination universelle, mais l'un et l'autre aimoit mieux régner sur la moitié des fidèles que de descendre du trône, et tous leurs efforts secrets tendoient à prolonger le schisme que la chrétienté vouloit terminer.

Robert de Genève, ou Clément VII, étoit mort à Avignon, le 16 septembre 1394, et aussitôt le roi de France, celui d'Aragon, l'université de Paris, les électeurs de Mayence et de Cologne, et le pape Boniface IX, avoient écrit aux cardinaux françois, pour les supplier de ne point donner de successeur à ce pontife, et de profiter de cette occasion pour éteindre le schisme. Mais les cardinaux redoutoient d'être forcés à se ranger auprès du pape survivant, comme des coupables et des rebelles réduits à demander grâce, non comme des égaux qui se réconcilient. Ils s'empressèrent donc de s'enfermer en conclave, et, le douzième jour, il décernèrent la tiare à Pierre de Luna, cardinal d'Aragon, qui prit le nom de Bénoît XIII (1).

(1) *Lenfant, Histoire du Concile de Pise.* L. I, p. 61.

Ce cardinal, quoiqu'il eût pris part à l'élection de Clément VII, avoit long-temps recherché tous les moyens de conciliation ; il avoit blamé hautement la roideur du pape qui s'y refusoit, et il passoit pour l'homme le plus modéré du parti, et le plus propre à rétablir la paix de l'église.

Tous les cardinaux, avant l'élection, s'étoient engagés à ne se refuser, pour l'union de l'église, à aucun sacrifice, pas même à la cession du pontificat ; Bénoît confirma cet engagement par serment, lorsqu'il fut proclamé (1). Mais en vain la chrétienté voulut lui faire exécuter cette promesse, Bénoît opposoit toujours scrupules à scrupules ; se considérant comme le vrai pape, il ne vouloit pas, disoit-il, priver l'église de son chef légitime, pour la soumettre peut-être à un schismatique excommunié. Les François mettoient plus de zèle à la réunion qu'aucune autre nation, parce que la cour d'Avignon étoit en entier à leur charge, et qu'elle ne se maintenoit que par une scandaleuse simonie. Charles VI assembla un concile national à Paris, le 2 février 1395 ; mais cette assemblée somma vainement les deux papes d'abdiquer,

(1) *Dachery Spicilegium.* T. VI. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. I, p. 62.

pour la paix de l'église, elle ne put les y engager. Un second concile national fut assemblé en 1398, et celui-ci résolut de soustraire l'église à l'obéissance des deux papes, pour les forcer à la réunion; comme Bénoît XIII résistoit, Boucicault vint l'assiéger dans le château d'Avignon, où il le contraignit à capituler le 14 avril 1399 (1). Le pape promit qu'il déposeroit la tiare dès que Boniface en feroit autant, ou que la mort de celui-ci ouvriroit une autre voie pour la réconciliation de l'église.

Mais Wenceslas avoit annoncé à Charles VI que l'Allemagne et l'Italie se soustrairoient à l'obéissance de Boniface IX, en même-temps que la France à celle de Bénoît, et cette promesse ne fut point exécutée. Wenceslas s'étoit engagé fort au-delà de ses pouvoirs, et sa déposition, ainsi que l'élection de Robert changèrent toutes les dispositions de l'Allemagne. Les François se relâchèrent de leur sévérité envers Bénoît, qu'ils avoient retenu prisonnier dans son palais d'Avignon; et ce pape, avec l'aide du duc d'Orléans, s'échappa, le 12 mars 1403, du milieu des gardes normandes qui l'entouroient. Dès qu'il fut en liberté, ses cardinaux se réunirent à lui,

(1) *Lenfant, Hist. du concile de Pise*. L. II, p. 96.

et toute la France rentra sous son obéissance (1).

Bénoît, qui n'avoit été rétabli qu'après avoir promis de travailler à éteindre le schisme, envoya quatre ambassadeurs à Rome, en 1404, pour négocier avec Boniface IX; cependant il ne proposoit point de cession mutuelle, mais seulement des assemblées des deux papes et de leurs cardinaux, pour réformer l'église (2). Comme les ambassadeurs de Bénoît étoient encore à Rome, où ils attendoient une réponse, Boniface mourut le 29 septembre 1404.

Boniface IX avoit été beaucoup plus homme de guerre qu'homme d'église; il avoit soumis la ville de Rome à son autorité; et, pendant un règne de quinze ans, il l'avoit maintenue dans sa dépendance par le supplice de tous ceux qui avoient voulu secouer le joug. Mais, dès qu'il eut cessé de vivre, le peuple prit les armes, sous la conduite des Colonna et des Savelli; le cri de *vive la liberté!* retentit dans tous les quartiers de la ville, et les insurgés s'emparèrent de l'église de Sainte-Marie d'Araceli où ils se fortifièrent, tandis que les cardinaux étoient enfermés dans le palais presque

(1) *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. II, p. 114.

(2) *Piero Minerbetti.* 1404, c. 17 et 18, p. 513.

contigu du Capitole (1). C'est au milieu de ce tumulte qu'ils élurent Gusman de Sulmone, cardinal de Bologne, qui prit le nom d'Innocent VII. Avant l'élection, chaque cardinal avoit prêté serment de ne se refuser à aucun sacrifice, s'il étoit nommé, pas même à l'abdication de sa dignité pour terminer le schisme (2).

Innocent VII, avant de songer à la paix de l'église, dut s'occuper de celle de Rome, où toutes les rues étoient fermées par des barricades, et où le peuple armé faisoit retentir de toutes parts des cris de liberté. L'ambitieux Ladislas de Naples y étoit accouru pour profiter de ce désordre; mais la défiance qu'excitoit ce prince réconcilia le peuple avec son pontife; le château Saint-Ange, et la cité Léonine ou le Vatican, furent confiés à la garde d'Innocent VII; le Capitole fut rendu au peuple, et ses fortifications furent détruites. Il fut convenu que le sénateur seroit choisi par le pape, entre trois candidats présentés par le peuple; et des magistrats renouvelés tous les deux mois, qu'on nomma les

(1) *Piero Minerbetti*. 1404, c. 20, p. 517.—*Diario di Stefano Infessura*. T. III, P. II, p. 1115.

(2) *Piero Minerbetti*. c. 21, p. 517.

dix de la liberté, furent mis à la tête de la république romaine (1).

Innocent VII étoit vieux et d'un esprit sage et modéré; son caractère et les scrupules de sa conscience sembloient garantir l'exécution des conventions qu'il avoit conclues, soit avec ses cardinaux, soit avec les Romains; mais la cupidité de sa famille le fit bientôt agir en opposition avec son propre désintéressement, et les intrigues de Ladislas le brouillèrent de nouveau avec le peuple.

Ladislas, fils de Charles III, avoit commencé, en 1392, à relever de son profond abaissement le parti de Duraz. Il faisoit alors ses premières armes; et, lorsqu'il sortit de Gaète, la reine Marguerite, sa mère, le recommanda d'une manière touchante aux barons qui formoient son armée. Élevé au milieu des dangers, entouré dès son enfance de guerres civiles et de conjurations, en même-temps qu'il avoit développé son courage, il s'étoit formé à l'intrigue et à la dissimulation. Aucun péril ne rebutoit sa bravoure ou celle de ses troupes qu'il conduisoit toujours lui-même; aucun lien d'honneur ou de probité ne l'arrêtoit dans l'exécution de ses projets. Cependant la vertu commençoit à être moins estimée que l'habileté. Les talens

(1) *Piero Minerbetti*. 1404, c. 22, p. 518.

et la valeur de Ladislas lui concilioient des partisans nouveaux; les peuples voyoient en lui le seul rejeton du sang de leurs rois; Boniface IX le représentoit comme le seul fils légitime de l'église, tandis que son rival étoit engagé dans le schisme (1). En 1399, les grands barons, qui, jusqu'alors avoient montré le plus de zèle pour la maison d'Anjou, Raimond de Balzo des Orsini et les Sanseverini, passèrent sous ses étendards; Naples lui ouvrit ses portes; Charles d'Anjou, frère du roi Louis II, se retira dans le château neuf où il fut assiégé; de son côté, Louis l'étoit à Tarente; et ces princes, après une longue résistance, furent contraints de consigner leurs forteresses à leurs adversaires et de se retirer en Provence (2).

Ladislas, pendant les années suivantes, affermit son autorité sur le royaume que son rival venoit d'évacuer; après avoir soumis successivement toutes les forteresses demeurées entre les mains des François, il s'occupa de punir les partisans qu'ils avoient eus dans la noblesse. Il étendit ses vengeances sur tous ceux qui avoient appartenu au parti d'Anjou,

(1) *Leonard. Aretinus Comm. de suo tempore.* T. XIX, p. 921.

(2) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1066. — *Giannone Istor. Civile.* L. XXIV, c. 5, p. 388.

lors même qu'ils avoient ensuite fait leur paix, et qu'ils l'avoient scellée par des services importans. Les Sanseverini, la maison de Marzano et le duc de Venosa, auxquels il devoit ses derniers succès, éprouvèrent à leur tour quelle rancune il gardoit de leur inimitié passée.

A peine il se sentoit affermi sur le trône de Naples, qu'il se vit appelé, comme l'avoit été son père Charles III, à monter aussi sur celui de Hongrie. Sigismond avoit mécontenté toute la noblesse par ses débauches et ses cruautés; il fut arrêté au milieu de sa cour, dans une cérémonie religieuse, au printemps de l'an 1401, et confié aux deux frères Gara, fils du palatin Nicolas, qu'il avoit fait périr; ceux-ci le retinrent prisonnier dans le château de Soklos, tandis que les députés de la noblesse invitoient Ladislas à passer l'Adriatique, pour recevoir la couronne de Saint-Etienne (1).

Mais Ladislas, occupé à cette époque de son second mariage avec la princesse Marie de Chypre (2), ne put point se rendre lui-même

(1) *Joh. de Thwrockz. Chronic. Hungar.* L. IV, c. 9, p. 233.

(2) Ladislas, âgé seulement de quatorze ans, avoit épousé, en 1389, Constance de Clermont, fille du comte Mainfroi, le plus grand seigneur de Sicile. Constance avoit apporté à son époux

en Hongrie; il y envoya seulement Louis Aldemari, son amiral, qui, avec cinq galères, reçut en 1402 la soumission de Zara, Vrana, Spalatro, Traù, Sebenigo et les autres villes qui avoient appartenu aux Vénitiens (1). L'année suivante seulement, Ladislas se rendit à Zara, et il s'y fit couronner le 5 août comme roi de Hongrie. Mais, pendant ce temps, Sigismond ayant gagné le cœur de la palatine de Gara, avoit été délivré par elle

une riche dot qui avoit contribué à ses premiers succès. Sa beauté et ses vertus faisoient d'elle l'idole de sa cour. Cependant la faction des Clermont ayant été abattue en Sicile, Ladislas, désireux d'une nouvelle alliance, et ennuyé de sa femme, demanda une dispense à Boniface IX pour la répudier. Constance, qui aimoit avec passion son mari, entendit avec étonnement, comme elle assistoit avec lui à la messe (en 1392), l'évêque de Gaète, lire une bulle du pape qui annulloit son mariage; et elle le vit s'avancer ensuite vers elle pour lui arracher l'anneau nuptial. L'église ne connoissoit point alors le divorce, et le scandale ajoutoit encore à la douleur de cette reine malheureuse, qui fut reléguée dans une maison obscure, sous la garde de deux vieilles femmes. Au bout de trois ans, Ladislas l'en retira, pour la faire épouser, le 26 décembre 1395, à André de Capoue, fils du comte d'Altaville, un de ses favoris. Comme Constance étoit traînée à l'autel par ce nouvel époux, elle lui dit, en présence de la cour et du peuple: « Comte André, tu peux » t'estimer le plus heureux chevalier du royaume; car tu vas » avoir pour maîtresse l'épouse légitime du roi Ladislas ton » seigneur. » *Bonincontrii Miniatensis Annales.* T. XXI, p. 61, 67. — *Giannone Istoria Civile.* L. XXIV, c. 4 et 5.

(1) *Jo. Lucii de Regno Dalmatiæ et Croatiæ.* L. V, c. 4, p. 439.

de sa prison (1). Il avoit recouvré le royaume de Hongrie, il menaçoit la Dalmatie, et Ladislas revint à Naples, au lieu de songer à lui disputer la couronne. Au bout de quelques années il vendit aux Vénitiens, pour le prix de cent mille florins, Zara et toutes les places qui lui étoient restées en Dalmatie, renonçant ainsi absolument à ses prétentions sur la Hongrie, et rétablissant la république dans son antique souveraineté (2).

Ladislas, en abandonnant la couronne de Hongrie, dirigeoit ses projets de conquêtes sur des provinces plus voisines de lui. L'État ecclésiastique étoit situé à sa discrétion. La mort de Boniface IX, et les troubles qui avoient accompagné l'élection de son successeur, pouvoient faciliter au roi de Naples la conquête de Rome, sans qu'il eût besoin de tourner ouvertement les armes contre le saint-siége, auquel il devoit la couronne. Il se contenta d'encourager les Romains dans leur esprit d'indépendance et de les aigrir contre le pape, afin de forcer celui-ci à s'éloigner de la ville, et de se présenter lui-même ensuite comme le protecteur du peuple (3).

(1) *Jo. de Thwrocks Chron. Hungar.* L. IV, c. 10, p. 224.

(2) *Jo. Lucii de Regno Dalmatiæ.* L. V, c. 5, p. 424. — L'acte de vente est du 9 juin 1409.

(3) *Leonard. Aretinus Commentar.* p. 921.

1405. « Vers cette époque, » écrit Léonard Arétin, dans ses mémoires sur son temps, « je fus appelé à Rome par Innocent VII; » j'y fus reçu avec bonté par le pontife, et » j'y obtins des honneurs et des emplois qui » me donnèrent un rang parmi ses familiers » les plus intimes. Il me parut alors que le » peuple romain exerçoit sans mesure la » liberté qu'il venoit de recouvrer. Parmi les » princes, les Colonna et les Savelli étoient » les plus puissans; les Orsini étoient abaissés, » parce qu'on les soupçonnoit de favoriser » le pontife. La cour étoit nombreuse et riche, » elle comptoit beaucoup de cardinaux qui, » pour la plupart, étoient des hommes d'une » haute distinction. Le pape résidoit dans » la basilique du Vatican; il désiroit le repos, » et il se seroit contenté de sa situation » si on lui avoit permis d'en jouir; mais » la perversité de quelques hommes qui » avoient sur le peuple une grande influence, » devoit empêcher la continuation de la paix. » Les soupçons alloient croissant chaque jour; » le roi faisoit passer à Rome sa cavalerie, » le pontife se vit obligé de rassembler aussi » des soldats; ce fut là l'origine des troubles.

» En dehors de Rome, et sur la route » qui de Toscane conduit dans le Latium, » est un pont sur le Tibre, nommé Milvius

» ou Ponte Molle. Il est fortifié, et le pape 1405.
» y avoit mis garnison ; mais les Romains pré-
» tendoient le garder eux-mêmes, pour que,
» par cette route, on ne pût point envahir le
» Latium. Ils l'attaquèrent une nuit par sur-
» prise ; la garde se défendit, et l'on com-
» battit de part et d'autre avec obstination.
» La cavalerie du pape survint enfin au point
» du jour, et mit en fuite les assaillans, dont
» plusieurs furent blessés et quelques-uns
» tués. Les fugitifs, rentrés dans la ville,
» s'arrêtèrent au Capitole et y rassemblèrent
» la multitude. C'étoit un jour de fête, la
» populace étoit oisive et échauffée par le
» vin ; on accourt, on saisit ses armes, on
» sort les drapeaux, et la foule s'avance pour
» attaquer la demeure du pontife. Nos soldats,
» de leur côté, s'apprêtent au combat, ils
» préparent leurs armes, ils s'exhortent mu-
» tuellement, ils s'affermissent dans leurs
» rangs, et mettent le château Saint-Ange
» dans un meilleur état de défense. L'attaque
» du peuple fut suspendue par la nuit, mais
» pendant sa durée les deux partis demeu-
» rèrent sous les armes. (Le Tibre les
» séparoit et les mettoit tous deux en sû-
» reté). Les jours suivans, on traita de
» rétablir la paix ; et, dans ce but, plusieurs
» citoyens romains vinrent auprès du pontife.

1405. » Comme ils retournoient chez eux, au sortir
» d'une conférence, ils furent attaqués devant
» le môle Adrien; onze d'entr'eux furent
» pris, les autres réussirent à s'échapper. Les
» premiers, conduits à Louis des Migliorotti,
» neveu du pontife, par l'ordre duquel ils
» avoient été arrêtés, furent cruellement mas-
» sacrés. Parmi eux se trouvoient deux des
» seigneurs que le peuple romain avoit choisis
» pour gouverner la république; les autres
» étoient des citoyens distingués, dont quel-
» ques-uns avoient manifesté leur partialité
» pour l'église. »

Louis des Migliorotti avoit été offensé de la hauteur que les députés romains avoient manifestée dans leurs conférences, et il étoit sorti du consistoire pour préparer cette scène sanglante, justement comme les députés faisoient des propositions plus modérées, et que les deux partis sembloient se rapprocher (1). « Lorsque le bruit de cet événement se » répandit dans Rome, » continue Léonard Arétin, « on courut aux armes; les rues se » remplirent de peuple, et toute la ville re- » tentit des clameurs et des imprécations. Je » courus moi-même, ce jour-là, un très grand

(1) *Piero Minerbetti.* 1405, c. 11, p. 532. — *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* T. XVIII, p. 1034. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 93.

» danger, car, croyant les hostilités suspen- 1405.
» dues, pendant que la députation romaine
» étoit auprès du pontife, j'avois passé le
» fleuve et j'étois entré dans la ville. Dès que
» j'entendis le tumulte, je voulus me retirer
» auprès des miens; mais je trouvai le pont
» Adrien, occupé par une troupe de gens
» armés; c'étoient les parens et les amis de
» ceux qui avoient été massacrés; ils s'ap-
» prêtoient à les venger. Dès que je les re-
» connus, je tournai bride et je m'enfuis.
» Arrivé dans un passage détourné, je des-
» cendis de cheval; je me couvris du manteau
» de mon valet, et je me mêlai de nouveau à
» la foule. Je passai ainsi, sans être reconnu,
» au milieu des gens armés, et je parvins
» auprès des nôtres. Le premier objet qui
» frappa mes regards fut le monceau des
» cadavres de ceux qu'on avoit massacrés; ils
» étoient couchés dans le milieu de la rue,
» souillés de leur sang et percés de larges
» blessures. Je m'arrêtai, saisi d'horreur, et je
» parcourus des yeux leurs visages; parmi
» eux, je reconnus en pleurant quelques-uns
» de mes amis. Je me rendis ensuite à la
» demeure du pontife; je le trouvai plongé
» dans la plus cruelle affliction. Il n'avoit eu
» aucune part à ce massacre; c'étoit un homme
» doux et pacifique, et rien ne répugnoit

1405. » plus à son caractère et à sa bonté que l'effusion du sang humain. Il déploroit sa fortune, et il levoit les yeux vers le ciel, comme pour prendre Dieu à témoin de son innocence (1). »

Cependant celui qui commandoit pour le pape au château Saint-Ange, paroissoit déjà chanceler dans son parti. Louis des Migliorotti n'avoit point assez de troupes pour défendre le Vatican; et la même nuit, Innocent VII se vit obligé de s'enfuir à Viterbe. A peine se fut-il éloigné, que Ladislas, appelé par les Colonna et les Savelli, entra dans Rome avec une petite armée, et demanda au peuple la seigneurie. Mais les Romains n'avoient pas chassé un souverain tout pacifique, pour s'en donner un tout militaire. Ils accusèrent les Colonna et les Savelli d'avoir trahi la patrie; ils manifestèrent hautement leur aversion pour le joug des Napolitains; un citoyen refusa obstinément de recevoir dans sa maison les soldats qui devoient y être mis en quartier; ceux-ci voulant y entrer de force, tous ses voisins et bientôt tous ses concitoyens prirent sa défense. Un combat acharné s'engagea entre les Romains et les Napolitains; il se prolongea jusqu'à la nuit; Ladislas fut enfin obligé

(1) *Leonardi Aretini Comment.* T. XIX, p. 922.

d'évacuer Rome; mais, en partant, il mit le feu dans quatre quartiers différens (1). 1405.

La tentative de Ladislas pour s'emparer de Rome, fut avantageuse à Innocent VII. Les Romains cherchèrent à se réconcilier avec lui; ils lui envoyèrent des ambassadeurs; et, après une longue négociation, ils l'engagèrent, le 13 mars 1406, à rentrer dans sa 1406.
capitale (2). Ce pape y mourut le 5 novembre de la même année; et le consistoire de Rome, maître encore une fois de terminer le schisme, sacrifia de nouveau l'avantage de l'église à l'intérêt personnel des cardinaux. Ceux-ci déclarèrent qu'ils vouloient élire moins un pape qu'un procureur de leur parti, pour déposer le pontificat (3). Mais, malgré le serment d'abdiquer que prêta chacun d'eux, ils ne pouvoient espérer que le pape qu'ils éliroient montrât, dans l'occasion, plus de désintéressement qu'eux-mêmes.

Les suffrages se réunirent sur Ange Corrario, vénitien, cardinal d'Aquilée et patriarche titulaire de Constantinople, qui prit le nom

(1) *Piero Minerbetti.* 1405, c. 12, p. 534. — *Diario della città di Roma di Stefano Infessura.* T. III, P. II, p. 1177. — *Giannone Ist. Civile di Nap.* L. XXIV, c. 6, p. 373.

(2) *Piero Minerbetti.* 1405, c. 32, p. 547.

(3) *Leonard. Aretinus Comment.* p. 925. — *Annales Bonincontrii Miniatens.* p. 96.

1406. de Grégoire XII. Il étoit âgé de soixante et dix ans, et passoit pour un saint homme, d'une sévérité antique. Dès qu'il fut consacré, il renouvela, avec un apparent empressement, les promesses qu'il avoit faites, comme cardinal, de tout sacrifier pour terminer le schisme (1).

Grégoire écrivit à Bénoît XIII, pour l'inviter à la paix et lui proposer une abdication mutuelle, Bénoît répondit de Marseille, le 22
1407. janvier 1407, presque dans les mêmes termes. C'étoit la même invitation, la même exhortation, les mêmes promesses (2). Charles VI avoit proposé aux deux pontifes d'abdiquer, chacun en présence de son propre collège; les cardinaux des deux obédiences se seroient réunis ensuite pour nommer un nouveau pape. Mais Bénoît et Grégoire s'accordèrent à rejeter cette proposition et à demander une conférence où ils abdiqueroient ensemble devant les deux collèges réunis (3).

Les députés que Grégoire XII avoit envoyés à Marseille, choisirent, d'accord avec

(1) *Piero Minerbetti.* 1406, c. 20, p. 563. — *Leon. Aretinus Comm.* p. 925.

(2) *Raynald. Annal. Eccles.* T. XVIII, p. 305. — *Annales Estenses Jacobi de Delayto.* p. 1040.

(3) *Raynald. Annal. Eccles.* §. 3, p. 308.

Bénoît XIII, la ville de Savonne pour cette 1407.
conférence. Un long traité fut dressé entre les deux clergés et le roi de France, alors souverain de l'État de Gênes. Charles VI consentit à ce que la seigneurie de Savonne fût transférée aux deux papes, et à ce que la ville fût partagée entr'eux de manière que chacun possédât un château et un quartier fortifié. Chaque pape devoit se rendre à Savonne avec huit galères et une garde de deux cents hommes. Ce traité fut accepté et ratifié par Grégoire XII, qui le fit communiquer à tous les princes chrétiens (1).

Mais ce pontife étoit loin d'avoir pris une ferme résolution d'exécuter ce qu'il avoit promis; ses parens et les conseillers qui l'entouroient ne négligeoient rien pour le détourner d'abdiquer (2). D'après les menées secrètes de sa famille, les Vénitiens, ses compatriotes, refusèrent de lui prêter des galères; alors il déclara qu'il ne pouvoit être en sûreté ni à Savonne, ni dans aucune ville maritime, puisqu'il y seroit exposé aux insultes des flottes de son rival (3).

Les reproches et les murmures de tous les

(1) *Raynald. Annal. Eccles.* p. 308.

(2) *Leonard. Aretinus Commentarii.* p. 926.

(3) *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. II, p. 179.

1407. hommes désintéressés, forcèrent, il est vrai, Grégoire XII à partir de Rome; mais à Sienne, il s'arrêta de nouveau (1), et il recommença ses négociations. Il demandoit ou qu'on choisît une autre ville pour la conférence, ou que Bénoît renvoyât ses galères; que Boucicault partît de Gênes; que la sûreté de son rival fût enfin entièrement sacrifiée à la sienne.

Bénoît XIII n'avoit pas plus de sincérité, mais il jouoit son rôle avec plus d'adresse; et, tandis que son adversaire sembloit fuir, il paroissoit s'avancer à sa rencontre. Il étoit arrivé à Savonne au terme fixé; et comme Grégoire avoit passé de Sienne à Lucques, Bénoît s'avança jusqu'à Porto Venere, et ensuite jusqu'à la Spezia, en sorte que les deux pontifes n'étoient pas à quinze lieues l'un de l'autre. Mais tandis que leurs négociateurs s'efforçoient de les réunir, *l'un*, dit Léonard Arétin, *comme un animal aquatique, ne vouloit jamais quitter le rivage; l'autre, comme un animal terrestre, ne vouloit jamais s'en approcher* (2).

Presque toute la chrétienté paroissoit désirer la cessation du schisme; mais le roi de Naples, Ladislas, s'efforçoit de le faire

(1) *Orlando Malavolti Storia di Siena*. P. III, L. I, p. 3.

(2) *Leonard. Aretini Commentar.* p. 926. — *Annales Estenses Jacobi de Delayto*. p. 1043.

durer. Il redoutoit l'ascendant que la cour 1407.
de France avoit pris sur l'église, par les efforts constans et courageux qu'elle avoit faits pour la réunion; il craignoit qu'un françois ne fût de nouveau porté sur la chaire de saint Pierre, par les cardinaux d'Avignon, et qu'il ne favorisât les prétentions de Louis d'Anjou; surtout il désiroit que le pape, son voisin et son seigneur suzerain, au lieu de le tenir en tutèle, comme avoient fait ses prédécesseurs, continuât à le laisser dominer dans ses provinces et sa capitale.

Au commencement de l'année suivante, 1408.
Ladislas entreprit ouvertement de soumettre par les armes les États de l'église, et il eut l'adresse de faire approuver ses conquêtes par les parens de Grégoire XII. Ceux-ci préféroient toute chose à l'abdication de leur patron, et ils prirent occasion des mouvemens du roi de Naples, pour rompre les négociations avec Bénoît XIII.

Ladislas s'avança contre Rome, au mois de mars 1408, avec douze mille hommes de cavalerie et autant d'infanterie; en même-temps il envoya quatre galères occuper l'embouchure du Tibre, pour qu'on ne pût point introduire par mer des vivres dans la ville (1). Il

(1) *Piero Minerbetti.* 1407, c. 13, p. 576. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 941.

1408. attaqua ensuite Ostie, et s'empara, au mois d'avril, de cette ville, qui lui avoit opposé une vigoureuse résistance (1). Peu de jours après, Paul Orsini, qui commandoit dans Rome, en ouvrit par trahison une porte à l'armée du roi. Ce fut alors seulement que les citoyens acceptèrent une capitulation que l'ennemi, déjà dans leurs murs, leur offroit (2). Pérouse, attaquée en même-temps par les Napolitains, leur ouvrit aussi ses portes.

Grégoire XII, lorsqu'il apprit la perte de Rome, laissa percer une joie qui trahissoit ses intrigues secrètes (3). Bénoît, au contraire, avoit tenté de défendre cette ville, espérant sans doute la ramener ainsi sous son obéissance. Boucicault, à sa demande, arma treize galères, pour les envoyer dans le Tibre; mais un vent contraire les retint à Porto Venere jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour défendre Rome.

Ce prétendu acte d'hostilité servit de prétexte à Grégoire XII, pour rompre toute

(1) *Piero Minerbetti.* 1408, c. 1, p. 577.—*Annales Estenses Jacobi de Delayto.* p. 1048.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 2, p. 577. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 594. — *Diario Romano di Stefano Infessura.* p. 1118. — *Giornali Napoletani.* p. 1071.

(3) *Piero Minerbetti.* c. 4, p. 579.

négociation avec son compétiteur; il défendit 1408.
à sa cour d'entretenir aucune communication avec celle de l'antipape; et il interdit à ses cardinaux de sortir de Lucques où il étoit alors. Bientôt il annonça l'intention de faire une promotion au sacré collège, ce qui étoit directement contraire aux conventions faites pour la réunion de l'église. Les cardinaux croyoient avoir toujours le droit de diriger Grégoire XII qu'ils avoient élu conditionnellement; ils s'opposèrent avec force à une promotion qui devoit perpétuer le schisme; ils sortirent du consistoire, lorsque Grégoire, au mois de mai, voulut proclamer ses quatre nouveaux cardinaux; ils prétendirent que le pape songeoit à les jeter en prison ou à les faire mourir; ils sommèrent Paul Guinigi, seigneur de Lucques, de garantir leur liberté, ainsi qu'il s'y étoit engagé, et ils sortirent de sa ville, pour se rendre à Pise. Ils étoient alors au nombre de neuf; trois de leurs collègues furent retenus à Lucques par des maladies (1).

La république florentine partageoit l'irritation de toute la chrétienté contre Grégoire XII; elle attribuoit à son obstination et

(1) *Piero Minerbetti*. c. 7, p. 580. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. IV, p. 306. — *Scipione Ammirato*. L. XVII, p. 942. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise*. L. II, p. 190.

1408. à ses artifices la prolongation du schisme, aussi accueillit-elle favorablement les cardinaux réfugiés à Pise, et leur promit-elle sa protection. Ceux-ci envoyèrent à Grégoire XII une protestation respectueuse contre ses derniers actes, et un appel à lui-même, à Jésus-Christ, et à un concile général (1).

Dans l'autre parti, le pape n'étoit pas mieux d'accord avec ses cardinaux. Tous les efforts de Bénoît XIII, pour rejeter sur son rival la faute d'avoir prolongé le schisme, n'empêchoient pas qu'on ne vît au travers de sa dissimulation. Au mois de janvier, le roi de France avoit publié un édit pour obliger ses sujets à retirer leur obéissance à l'un et à l'autre pape, si l'union de l'église n'étoit pas effectuée avant le jour de l'ascension (2). Bénoît répondit par des menaces d'excommunication, et le roi, avec l'approbation de son parlement et de la sorbonne, déclara que Pierre de Luna, qui se faisoit nommer Bénoît XIII, étoit un schismatique obstiné, un hérétique, un perturbateur de la paix de l'église, auquel il étoit défendu d'obéir davantage. Charles VI écrivit en même-temps

(1) *Apud Raynald. Annales Eccles.* p. 327. — *Annales Estenses Jacobi de Delayto.* p. 1047. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. II, p. 196.

(2) *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. II, p. 201.

aux cardinaux du parti de Rome et à ceux 1408.
du parti d'Avignon, pour les exhorter à ne pas se laisser jouer plus long-temps par deux hommes qui faussoient tous leurs sermens, et qui, depuis une année, n'avoient pu trouver, dans l'univers entier, un lieu où ils voulussent se réunir, suivant leur promesse (1).

Les cardinaux de Bénoît quittèrent en effet leur chef, et se rendirent à Livourne; les cardinaux de Grégoire allèrent les y trouver. Ce collège, composé des premiers dignitaires des deux églises, envoya des lettres encycliques à toute la chrétienté, dans lesquelles la conduite des deux pontifes étoit représentée avec beaucoup de modération et d'impartialité (2).

La frivolité des prétextes qu'ils alléguoient, pour refuser tour-à-tour chacun des lieux de réunion qu'on leur avoit proposés, étoit démontrée; l'impossibilité de réunir l'église, de concert avec deux hommes qui tendoient secrètement à la tenir divisée, étoit rendue palpable. Cependant, disoient les cardinaux, les sacrés canons ont permis, dans certains

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* T. XVII, p. 331. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. II, p. 206.

(2) *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. III, p. 213.

1408. cas, la convocation d'un concile, sans l'autorité du chef de l'église. Jamais la chrétienté n'a eu un plus grand besoin de faire usage de cette prérogative. Ni l'un, ni l'autre des deux papes ne pourroit convoquer un concile oecuménique, puisque ni l'un ni l'autre n'est reconnu par tous les fidèles; mais les cardinaux des deux collèges, représentans de la chrétienté, ont sans doute le pouvoir, comme l'obligation, de convoquer ce conseil suprême de la religion, qui peut seul, par son autorité, rendre la paix à l'église. Les cardinaux sommèrent donc tous les évêques et prélats des deux obédiences, de se rendre à Pise, au mois de mars 1409, pour s'y former en concile œcuménique; ils sommèrent aussi les deux papes de s'y trouver, mais ils les avertirent en même-temps que leur absence ne suspendroit point l'activité du concile (1).

A la nouvelle de cette convocation, les deux papes, au lieu de se rapprocher, partirent, chacun de leur côté, pour s'éloigner davantage. Benoît XIII, avec trois cardinaux qui lui étoient demeurés fidèles, monta sur ses galères, à Porto Venere, et fit voile vers l'Aragon, où il ne fut reçu qu'avec

(1) *Voyez* ces lettres *apud Raynaldi Annal. Eccles.* p. 332.

peine (1). Grégoire XII, de son côté, quitta 1408.
Lucques avec les quatre cardinaux qu'il avoit nouvellement créés, et, après avoir séjourné quelque temps à Sienne, il se mit sous la protection de Charles Malatesti, seigneur de Rimini. Grégoire XII cependant convoqua un concile dans la province de Ravenne, et Benoît XIII, dans celle de Perpignan. L'un et l'autre pape croyoit ainsi échapper au reproche d'obstination que lui faisoit la chrétienté, pour n'avoir pas soumis sa cause au conseil suprême de l'église (2).

Les cardinaux des divers partis, le roi et le clergé de France, les républiques de Florence et de Venise, tous ceux enfin qui déterminèrent la convocation du concile de Pise, paroissent avoir agi de bonne foi, et d'après un désir sincère de rétablir la paix de l'église. Cependant Raynaldi, organe de la cour de Rome, se déclare toujours, depuis le commencement du schisme, contre l'église, en faveur de son chef; il condamne également les intentions et la conduite de tous les cardinaux qui se prononcèrent contre Urbain VI, et qui élurent Clément VII; de tous ceux qui,

(1) *Piero Minerbetti.* 1408, c. 12, p. 384.

(2) *Raynald. Annal. Eccles.* p. 335. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. III, p. 221.

1408. dans le nouveau collège formé par Urbain, se détachèrent ensuite de lui, et furent traités par ce pontife sanguinaire avec tant de barbarie; de tous ceux qui suivirent Bénoît XIII dans sa fuite, et de tous ceux qui adhérèrent au concile de Pise. Il ne songe pas qu'il envéloppe ainsi dans ses condamnations tous les ministres des autels, tous ceux de qui devoit procéder l'autorité des papes postérieurs au schisme; et que, pour éviter le reproche d'inconséquence, d'ambition et d'emportement à deux ou trois prêtres qui se sont succédés dans le pontificat, il est obligé d'accuser tout le clergé, toute l'église catholique, de calomnie, d'hérésie, et de rebellion contre son chef.

Cependant le caractère de l'homme qu'on vit bientôt prendre le plus grand ascendant sur les cardinaux et sur tout le concile de Pise, justifie peut-être, jusqu'à un certain point, les accusations portées contre son parti. C'étoit Balthazar Cossa, cardinal de Saint-Eustache et légat de Bologne. On le voyoit, avec une ambition toute mondaine, ne songer qu'à se fonder une principauté sur les débris des États de l'église. Depuis 1403 il gouvernoit Bologne (1), et pour affermir son autorité

(1) *Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXVIII, p. 547. —

sur cette ville, il étoit descendu aux plus 1408.
basses intrigues et aux complots les plus perfides; il avoit successivement soumis les différentes villes de Romagne; mais il avoit acquis son autorité sur Faenza et Forli par une suite de trahisons (1). Cependant son pouvoir indépendant et son habileté lui procuroient une grande influence sur les cardinaux ses collègues. Dès que le concile fut rassemblé, Balthazar Cossa parut en être le chef.

Vingt-deux cardinaux entre les deux obé- 1409.
diences, quatre patriarches, douze archevêques, quatre-vingts évêques, quarante-un prieurs et quatre-vingt-sept abbés de monastères, s'étoient rassemblés à Pise pour le concile. On y voyoit encore les chargés de pouvoir de quatorze archevêques et de cent deux évêques absens; les généraux de plusieurs ordres de moines, les ambassadeurs des rois de France, d'Angleterre, de Pologne, de Portugal, de Chypre et de Bohème; ceux de Wenceslas, qui prétendoit être roi des Romains, et ceux de Louis d'Anjou, qui prétendoit être roi de Naples. Robert, l'autre roi des

Math. de Griffonib. Mem. Histor. T. XVIII, p. 211.—*Cronica Miscella di Bolog.* p. 582.

(1) *Piero Minerbetti.* a. 1404, c. 15, p. 511; a. 1405, c. 20, p. 540.—*Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXVIII, p. 568.

1409. Romains, et Ladislas, l'autre roi de Naples, envoyèrent aussi des ambassadeurs à Pise; mais pour soutenir contre le concile, la cause de Grégoire XII. Des ambassadeurs de Castille et d'Aragon s'y rendirent de leur côté pour défendre la cause de Bénoît XIII (1). On estima que, durant le concile, plus de dix mille étrangers vinrent s'établir à Pise.

Les prélats rassemblés déclarèrent, dans leur huitième session, qu'ils étoient constitués en concile oecuménique, et qu'ils se trouvoient ainsi juges suprêmes des deux papes. Le procès de ceux-ci fut aussitôt commencé; et, après d'assez longues discussions, tous deux furent condamnés, le 5 juin 1409, dans la quinzième session, comme coupables de schisme et d'hérésie; tous deux furent exclus de la communion des fidèles, et le trône pontifical fut déclaré vacant (2).

Les cardinaux des deux obédiences, réunis en un seul corps, entrèrent au conclave le 15 juin. Le cardinal Cossa refusa la tiare

— *Chronicon Foroliviense*. T. XIX, p. 877. — *Jacobi de Delayto Annal. Est.* p. 1039.

(1) *Raynald. Annal. Eccles.* p. 368. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. III, p. 239. —*Jacobi de Delayto Annales Estens.* p. 1086.

(2) *Raynald. Annal. Eccles.* p. 369-382. — *Piero Minerbetti.* 1409, c. 11, p. 604. —*Lenfant, concile de Pise.* L. III, p. 277.

qu'on lui offrit, et désigna, comme un sujet 1409.
plus digne de la porter, Pierre de Candie, archevêque de Milan, qui réunit tous les suffrages. Ce cardinal fut sacré à Pise, le 7 juillet 1409, sous le nom d'Alexandre V, et le premier acte de son pontificat fut de tranquilliser les consciences sur tout ce qui s'étoit fait pendant le schisme, en confirmant toutes les nominations aux bénéfices, et toutes les dispenses obtenues de part et d'autre, et en abolissant toutes les censures et les excommunications qui avoient été prononcées à l'occasion des divisions de l'église (1).

Dans sa vingt-quatrième et dernière session, le 7 août 1409, le concile de Pise imposa de rechef au nouveau pape, l'obligation de convoquer incessamment un autre concile, pour réformer l'église dans son chef et dans ses membres (2). Un pape, presque universel, étoit rendu à la chrétienté; la plus grande partie de l'Europe lui obeissoit; l'Espagne seule demeuroit attachée à Bénoît XIII; Malatesti en Romagne, Ladislas à Naples, et Robert de Bavière en Allemagne, prenoient encore la défense de Grégoire XII; et ce reste

(1) *Raynald. Annal. Eccles.* p. 384. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. III, p. 285. — *Delayto Annales Estenses.* p. 1087.

(2) *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. III, p. 300.

1409. de division dans l'église occasionna le concile de Constance. Mais, si celui de Pise ne termina point la tâche pour laquelle il avoit été assemblé, il commença du moins une ère nouvelle pour l'église. On vit dans cette assemblée se développer un esprit républicain et aristocratique, qui frondoit l'autorité des papes, et qui vouloit mettre des bornes à leur pouvoir monarchique; le conseil de l'église s'arrogea le droit de juger son chef, de le condamner et de le déposer; il manifesta les prétentions qui devoient diriger la conduite des pères de Constance et de Basle, et il commença cette longue lutte, qui, après un siècle de vicissitudes, devoit se terminer par la réformation.

CHAPITRE LXI.

Ladislas, roi de Naples, s'empare des États de l'église; il menace Florence; il meurt. — Sigismond de Hongrie, élu empereur, fait la guerre aux Vénitiens; ses conférences avec Jean XXIII en Lombardie; déplorable état de cette contrée.

1409—1414.

Il y avoit peu d'années que la république florentine avoit été délivrée des craintes que lui inspiroit Jean Galeaz, lorsqu'un nouvel adversaire, plus redoutable encore, se déclara contre elle. Élevé au milieu des guerres civiles, accoutumé à lutter contre des factions acharnées, dans un pays où l'amitié elle-même étoit sans bonne foi, Ladislas, réunissoit la politique perfide de Jean Galeaz, à une bravoure personnelle que ce prince n'avoit jamais connue, et à une ambition plus démesurée encore que celle du duc de Milan. Ladislas ne comptoit pas se contenter du royaume d'Italie, auquel aspiroit son prédécesseur, il

prétendoit à la couronne impériale; il espéroit l'enlever à Wenceslas et à Robert, qui tous deux ne pouvoient se faire obéir de leurs grands vassaux, et il avoit pris pour devise : *Aut Cæsar, aut nihil* (1). Déjà cette orgueilleuse inscription flottoit sur ses drapeaux,
1409. lorsqu'il se rendit maître de la plus grande partie de l'État ecclésiastique. Les villes de Rome, Ascoli, Fermo, Pérouse, Todi, Assise, et d'autres encore, s'étoient soumises à lui; cependant il prétendoit toujours être le protecteur et l'ami de Grégoire XII, et il étoit convenu de lui payer vingt mille florins par année, pour tenir lieu du revenu des États qu'il lui enlevoit. Avec cette modique somme, ce pape fugitif devoit entretenir toute sa cour (2).

Ladislas avoit demandé que les Florentins le reconnussent pour souverain légitime des États de l'église, et à ce prix, il leur offroit son alliance. Les Florentins n'y voulurent point consentir; ils regardoient les provinces usurpées par le roi, comme formant le patrimoine légitime du successeur de saint Pierre, et ils étoient déterminés à l'en remettre en possession. « Quelles troupes avez-vous donc que

(1) *Jacobi de Delayto Annales Estenses*. p. 1088.

(2) *Bonincontrii Miniatensis Annales*. T. XXI, p. 100.

» vous puissiez m'opposer ? » demanda Ladislas, étonné, à leurs ambassadeurs. « Les » tiennes », répondit audacieusement Barthélemy Valori (1). 1409.

En effet, les Florentins étoient sûrs d'attirer dans leur camp tous les condottieri du roi de Naples, par l'offre d'une solde supérieure. Cette désertion n'auroit pas même été estimée honteuse ou déloyale; car les capitaines, ne s'engageant que pour un terme assez court, passoient sans scrupule sous les drapeaux ennemis, dès que le terme fixé par leur contrat étoit arrivé. Le seul Albéric de Barbiano, grand connétable du royaume, ne se seroit pas mis à l'enchère; une animosité personnelle contre Balthazar Cossa, légat de Bologne, l'attachoit au parti de Ladislas. Mais ce grand restaurateur de la milice italienne mourut justement à cette époque, au château de la Pieve, près de Pérouse (2). Le 17 mai de la même année, Otto Bon Terzo, qui avoit été son élève et son compagnon d'armes, et qui depuis s'étoit élevé par un mélange de bravoure et de perfidie, à la seigneurie de Parme et de Reggio, fut assassiné par Sforza de Cotignola, son rival, d'après les ordres du

(1) *Poggio Bruccioloni Hist. Florent.* L. IV, p. 307.

(2) *Annales Estenses Jacobi de Delayto.* p. 1089.

1409. marquis Nicolas d'Este, à une conférence qu'ils eurent à Ribiera (1). Ladislas avoit aliéné pour jamais un troisième condottiere, non moins illustre que les deux précédens; c'étoit Braccio de Montone, gentilhomme émigré de Pérouse, chef du parti des nobles et des Gibelins dans cette ville. Pendant son exil, il avoit servi fidèlement le roi de Naples, et il avoit espéré d'être, par son aide, rappelé dans sa patrie. Mais les Pérousins offrirent à Ladislas de lui ouvrir leurs portes, pourvu qu'il renonçât à protéger leurs émigrés. Le roi n'hésita pas à sacrifier ses alliés pour se rendre maître de Pérouse; il promit même de faire assassiner Braccio, et celui-ci n'échappa aux embûches qui lui étoient dressées, que parce qu'un de ses amis réussit à l'en avertir (2).

Les dix de la guerre de Florence engagèrent avec empressement Braccio de Montone à leur service; ils s'assurèrent aussi de l'alliance des Siennois, qui, selon le parti qu'ils embrasseroient, pouvoient décider du sort de la Toscane. Les gentilshommes et la faction des

(1) *Mathæi de Griffonibus Memoriale historicum.* T. XVIII, p. 217. — *Platinæ Historia Mantuana.* T. XX, L. V, p. 796. — *Annales Placentini Antonii de Ripalta.* T. XX, p. 873. — *Andreæ Billii Hist. Mediolan.* L. III, p. 48, T. XIX.

(2) *Vita Brachii Perusini a Joh. Campano.* T. XIX, L. II, p. 468.

douze étoient soupçonnés de favoriser Ladislas; 1409.
mais le gouvernement s'attacha aux Florentins, et promit de ne jamais séparer sa fortune de la leur (1). Les deux peuples envoyèrent à Ladislas des ambassadeurs, pour l'engager à renoncer à son entreprise, tandis que le roi dépêcha de son côté des négociateurs à ces deux villes pour les détacher l'une de l'autre, et offrir les conditions les plus avantageuses à celle qui s'allieroit à lui (2).

Ladislas avoit rassemblé douze à quinze mille hommes de cavalerie; les Florentins, au moment où la guerre éclata, n'avoient pas douze cents chevaux (3). Ils se hâtèrent d'engager à leur solde Malatesta de Pesaro, et d'autres capitaines. En peu de jours ils réunirent deux mille quatre cents lances, chacune de trois gendarmes, et ils se virent en état de garnir tous les lieux forts de leur territoire (4). Le roi de Naples ravagea d'abord

(1) *Joh. Bandini de Bartholomæis Hist. Senensis.* T. XX, p. 9. — *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. III, L. I, p. 5.

(2) *Piero Minerbetti.* 1409, c. 1-5, p. 593-599. — *Poggio Bracciolini Hist. Florent.* L. IV, p. 308.

(3) Au mois de mai, ils avoient en tout trois cent quatre-vingt-seize lances, de trois chevaux, dont ils envoyèrent la moitié à Sienne. — *Cronica di Jacopo Salviati.* T. XVIII. *Del. Erud.* p. 313.

(4) *Piero Minerbetti.* 1408, c. 29, p. 592; 1409, c. 7, p. 601.

1409. tous les environs de Sienne, jusque sous les murs de la ville; il s'avança ensuite vers Arezzo, par le val de Chiana, dans l'espérance de surprendre cette ville, ou Monte Sansovino, qu'on avoit promis de lui livrer. Mais, quoique la grande supériorité de ses forces le rendît maître de la campagne, il ne réussit pas à s'emparer d'une seule place fortifiée, et ses exploits se bornèrent à détruire les vignobles et à brûler les moissons (1). En même-temps, douze galères napolitaines infestoient les mers de Pise; elles ruinoient le commerce des Florentins, et elles enlevoient l'île d'Elbe à Gérard d'Appiano, seigneur de Piombino, et vassal de la république (2).

Ladislas tourna ensuite ses armes contre Louis de Casale, seigneur de Cortone et allié des Florentins. Ce petit prince avoit peu de droits à l'affection de ses sujets. L'année précédente il avoit ravi le pouvoir souverain avec la vie à François de Casale, son cousin

— *Scipione Ammirato. Stor. Flor.* L. XVII, p. 946. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1071.

(1) Les paysans lui donnèrent le surnom dérisoire de *Rè Guastagrani.* — *Piero Minerbetti.* 1409, c. 6-8, p. 600, 602. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. IV, p. 311. — *Vita Brachii Perusini a J. Campano.* T. XIX, L. II, p. 471.

(2) *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* p. 1096.

et son ami (1). Les Cortonois ne voulurent pas 1409.
s'exposer aux malheurs de la guerre, pour l'avantage de leur tyran, et lorsqu'ils virent ravager leurs champs, brûler leurs oliviers et arracher leurs vignes, ils ouvrirent leurs portes à Ladislas. Louis de Casale fut conduit dans les prisons de Naples, avec l'ambassadeur florentin qui se trouvoit auprès de lui (2).

Pendant ce temps, Braccio de Montone, enfermant sa petite armée dans les châteaux voisins de Cortone, veilloit sur les mouvemens de Ladislas, pour profiter de toutes ses fautes. Il ne vouloit point s'exposer à une bataille; mais il surprenoit les détachemens napolitains, il enlevoit leurs convois, il tailloit en pièces leurs maraudeurs (3); et, les empêchant ainsi de se pourvoir de vivres, il les réduisit bientôt à une telle détresse, que Ladislas fut forcé de reconduire ses troupes à Rome, après avoir laissé de fortes garnisons à Pérouse, à Cortone, et dans les villes de la Marche et du duché de Spolète (4).

(1) *Piero Minerbetti.* 1408, c. 11, p. 575.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 9, p. 602. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 312. — *Memorie di Jacopo Salviati Del. Erudit.* T. XVIII, p. 314.

(3) *Vita Brachii Perusini.* L. II, p. 472.

(4) *Piero Minerbetti.* c. 12, p. 606. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 949.

1409. Les Florentins languissoient de porter à leur tour leurs armes dans les États de leur ennemi. Ils avoient appelé en Italie Louis II d'Anjou, fils du prince que la reine Jeanne avoit adopté, et qui prétendoit en conséquence avoir des droits sur le royaume de Naples. Ils espéroient ranimer en sa faveur la faction des Angevins, et ils firent reconnoître Louis comme roi de Naples, par le concile de Pise, et par le pape Alexandre V. Louis d'Anjou, qui arriva vers la fin de juillet 1409 à Pise, avec cinq galères et quinze cents chevaux, reçut, en même-temps, du pape l'investiture des royaumes de Sicile et de Jérusalem, et le gonfalon de l'église (1). Il se joignit ensuite à Malatesta de Pesaro, général des Florentins, à Braccio de Montone, à Agnello de la Pergola, et aux troupes de Sienne et de Bologne, et il entra dans les États de l'église. Orviète, Viterbe, Montefiascone, et plusieurs autres villes du patrimoine ouvrirent leurs portes sans combat (2). Paul Orsini, qui commandoit à Rome, pour Ladislas, passa du côté de ses ennemis, et

(1) *Piero Minerbetti.* c. 13 et 14, p. 606-608. — *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 952. — *J. Bandini de Bartholomæis Hist. Senensis.* T. XX, p. 10.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 15, p. 608.

se mit à la solde des Florentins, avec deux 1409. mille hommes de cavalerie (1). Il étoit demeuré maître du château Saint-Ange et du Vatican; mais le comte de Troia, commandant de Pérouse, avoit ramené à Rome toutes les garnisons laissées en Toscane, par Ladislas, et, avec deux mille chevaux, il défendoit le passage du Tibre et les murs d'Aurélien (2).

L'armée de la ligue attaqua d'abord le quartier de Trastevere, qui est situé du même côté du fleuve que le Vatican; n'ayant pu forcer ses retranchemens, elle passa le Tibre à gué, près de Monterotondo, et attaqua Rome, du côté de la Sabine, avec tout aussi peu de succès. Louis d'Anjou, découragé par ces tentatives infructueuses, quitta l'armée et revint à Pise, d'où il retourna en Provence, avec ses galères. Le légat de Bologne, Balthazar Cossa, revint, de son côté, à Florence, et rejoignit ensuite, à Pistoia, le pape Alexandre V qui y avoit établi sa cour (3). Mais Malatesta, le général florentin, resta devant Rome, avec Paul Orsini, et

(1) *Piero Minerbetti.* c. 21, p. 613. — *Cronica di Jacopo Salviati.* T. XVIII, p. 317.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 22, p. 613.

(3) *Ib.* c. 24, p. 615.

1409. Braccio de Montone (1); il lassa la garnison napolitaine par ses fréquentes attaques; il donna du courage aux amis de la liberté, et à ceux de l'union de l'église, et, le 2
1410. janvier 1410, les portes de la capitale de la chrétienté lui furent ouvertes. La bannière de Florence, au lys d'or, flottoit devant l'armée; des cris de liberté retentissoient dans les rues, et, tandis que les vainqueurs prenoient possession de leur conquête, aucun désordre ne souilla leur triomphe. Des ambassadeurs romains vinrent à Florence remercier la seigneurie de la bonne discipline observée par ses troupes; elle répondit en exhortant le peuple de Rome à conserver la liberté de sa patrie avec non moins de zèle, que la pureté de sa foi (2).

(1) L'historien de ce dernier attribue à son héros tout l'honneur de la prise de Rome; mais sa narration, toute détaillée qu'elle soit, mérite moins de confiance que celle de Minerbetti, qui ne nomme pas même Braccio. *Vita Brachii Perus.* L. II, p. 480.

(2) *Piero Minerbetti.* 1409, c. 26-35, p. 615-628. — Ici se termine le récit de cet historien, dont nous prenons congé avec de vifs regrets. Il laisse après lui une lacune de dix ans dans les mémoires florentins, jusqu'au commencement des commentaires de Neri Capponi, en 1419. Il faut remplir ce vuide au moyen des Morelli. *T. XIX Del. Erud.*, et de quelques autres journaux incomplets. *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 313. — *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 955.

Louis d'Anjou n'étoit retourné en Provence 1410.
que pour y assembler une nouvelle armée, et pousser ensuite la guerre avec plus de vigueur. Les Florentins qui attendoient son retour de jour en jour, désiroient que le pape allât s'établir à Rome, pour mieux s'assurer de l'État de l'église, et faciliter au printemps, l'invasion du royaume de Naples. Malatesta et Paul Orsini soumettoient Ostie, Tivoli, et les lieux forts qui, dans Rome, étoient demeurés au pouvoir des Napolitains (1); Braccio de Montone harceloit les habitans de Pérouse, et le pape Alexandre, sous la protection de ces trois généraux, auroit été en sûreté à Rome. Mais Balthazar Cossa vouloit l'attirer à Bologne, dont il avoit usurpé la souveraineté; et, malgré toutes les sollicitations des Florentins, le pape suivit, dans cette ville, ce légat ambitieux. Bientôt il y tomba malade, et il y mourut le 3 de mai 1410 (2).

(1) *Diarium Romanum Antonii Petri.* T. XXIV, p. 1015.

(2) Le caractère du pape Alexandre demeure assez équivoque. On vante sa science, sa charité et son amour de la paix; mais on l'accuse d'une profusion insensée, d'une confiance aveugle en ses flatteurs, d'un luxe effréné, et d'un tel amour de la table, qu'il y passoit des journées entières. Dans quelques couvents de Bologne, il est révéré comme un saint; la cour de Rome, aujourd'hui, le considère comme schismatique. — *Andreæ Billii Med. Historia.*

1410. Balthazar Cossa, qui lui succéda, sous le nom de Jean XXIII, par une élection qu'on assure n'avoir point été libre, fut accusé d'avoir empoisonné son prédécesseur, pour occuper sa place ; et ce pape, décrié et déposé par le concile de Constance, ne s'est jamais entièrement lavé du soupçon de ce crime (1).

Tant que Boucicault avoit gouverné Gênes au nom du roi de France, la communication entre la Provence et la Toscane avoit été facile et sûre, et le roi Louis d'Anjou avoit pu faire traverser sans inquiétude la mer Ligurienne à ses soldats. Mais les Génois supportoient avec une extrême impatience le joug des François; chaque jour ils voyoient envahir quelqu'un de leurs priviléges; et, malgré leurs capitulations, la Ligurie étoit

L. III, p. 41. — *Math. de Griffonibus*. p. 218. — *Cronic. di Bologna*. p. 598.

(1) *Ricordi di Gio. Morelli. Del. Erud.* T. XIX, p. 16. — *Cherubino Ghirardacci*. L. XXVIII, p. 581. — *Ann. Bonincontrii Miniat.* p. 103.

La vie de Jean XXIII a été écrite par Théodoric de Niem, un de ses secrétaires, et l'auteur de l'histoire du schisme. Elle est imprimée *in Meibomii Rerum Germanicarum Scriptores*. T. I, p. 5-52. Mais la haine de cet écrivain contre le pape, et ses déclamations ôtent presque toute croyance en sa véracité.

Théodoric de Niem, cependant, n'attribue point la mort d'Alexandre au poison, ou l'élection de son successeur à la violence. *De vita Joh. XXIII*. p. 13.

presque traitée comme un pays conquis. Vers 1410. la fin de l'été de 1409, Boucicault fut appelé par les factions de Milan à prendre part aux troubles de la Lombardie. Il rassembla tout ce qu'il avoit de troupes pour se rendre auprès du duc Jean-Marie Visconti; mais tandis qu'il entreprenoit ce voyage, le marquis de Montferrat et Facino Cane traversoient de leur côté l'Apennin, et parvenoient au pied des murs de Gênes, l'un par la Polsevera, l'autre par la vallée de Bisagno. Ces deux généraux, en guerre avec la France et avec Boucicault, représentèrent aux Génois que l'occasion étoit favorable pour secouer le joug qui pesoit sur eux. En effet, le peuple prit les armes le 6 septembre 1409, tous les François furent massacrés ou chassés de la ville, et le marquis de Montferrat fut nommé capitaine de la république, avec la même autorité que les doges avoient eue autrefois (1).

Après cette révolution, les Génois embrassèrent avec chaleur le parti opposé à la France; ils contractèrent une étroite alliance avec Ladislas, et ils armèrent une flotte pour arrêter Louis d'Anjou au passage, et faire échouer ainsi son expédition.

(1) *Georgio Stella Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1223. — *Ubertus Folieta Historia Genuens.* L. IX, p. 532.

1410. Le roi Louis étoit parti de Provence avec quatorze galères, deux grands vaisseaux et plusieurs autres plus petits; il transportoit sur cette flotte un grand nombre de chevaliers, avec leurs armes, leurs chévaux et l'argent nécessaire à leur solde. Comme il approchoit des côtes de Toscane, il fit force de voiles avec une partie de sa flotte et entra dans Porto Pisano. Mais six de ses galères restèrent en arrière, et furent rencontrées, non loin de la Méloria, le 16 mai 1410, par cinq vaisseaux génois. Comme un combat acharné s'étoit engagé entre ces deux escadres, neuf vaisseaux de Ladislas s'approchèrent pour y prendre part. Les galères provençales ne purent plus alors résister à la supériorité du nombre; deux furent coulées à fond, trois furent prises et conduites à Porto Venere; une seule réussit à s'enfuir à Piombino (1). Les Génois, poursuivant leur victoire, s'emparèrent ensuite du port de Telamone, qui appartenoit à la république de Sienne. Ils commencèrent aussi quelques hostilités contre celle de Florence,

(1) *Memorie di Jacopo Salviati. Del. Erud.* T. XVIII, p. 338. — *Joh. Stellæ Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1229. — *Ubertus Folieta Genuens. Hist.* L. IX, p. 534. — *Diario Ferrarere.* T. XXIV, p. 176. — *Scipione Ammirato Istoria Fiorent.* L. XVIII, p. 957.

qui se terminèrent seulement, le 27 avril 1413, 1410.
par une paix conclue à Lucques (1).

La flotte provençale, après avoir débarqué à Piombino les hommes d'armes qu'elle portoit, fit voile vers Naples; elle leva des contributions sur les îles d'Ischia et de Procida; et, après avoir répandu l'alarme sur toutes les côtes, et pris Policastro, elle seconda Nicolas Ruffo, qui soulevoit la Calabre en faveur de Louis d'Anjou (2).

Ce prince étoit lui-même arrivé à Rome, le 24 septembre, avec une armée qui paroissoit redoutable; il avoit sous ses ordres ses Provençaux, et de plus Gentile de Monterano, avec les émigrés de Naples du parti angevin, et Braccio de Montone, avec sa compagnie; Sforza, soldé par les Florentins, Angelo de la Pergola, par les Siennois, et Paul Orsino, par le pape, étoient aussi dans l'armée du roi (3). Mais cette armée étoit sans argent ni munitions; les Provençaux n'avoient pas reçu de paie depuis qu'ils étoient sortis de France. On devoit à Paul Orsini plus de quatre mois de solde; Sforza avoit

(1) *Joh. Bandini de Bartholomæis Hist. Senensis.* p. 12. — *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 966.

(2) *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 103.

(3) *Memorie di Jacopo Salviati.* T. XVIII, p. 343.

1410. dissipé tout l'argent qu'il avoit reçu; Braccio de Montone réclamoit de son côté des arrérages, et quoique les Florentins fissent des avances aux soldats, au nom de tous leurs alliés, ils ne pouvoient suffire à tant de dépense, et l'armée fut hors d'état de se mettre en mouvement. Ainsi cette campagne, qui avoit coûté des sommes prodigieuses, se termina sans que la ligue eût remporté un seul avantage. Louis, après avoir perdu beaucoup de temps à réconcilier ses capitaines, toujours prêts à combattre les uns contre les autres, vint à Bologne, à la fin de l'année, pour concerter avec Jean XXIII ses opérations fu-
1411. tures (1). Les Florentins, découragés par la mollesse de leurs alliés, et voyant qu'on laissoit retomber sur eux seuls tout le poids de la guerre, prêtèrent l'oreille aux propositions de paix que Ladislas leur fit faire. Il offroit de leur céder Cortone, avec les châteaux de Pierli et Mercatale, en dédommagement des marchandises qu'il avoit enlevées à leurs marchands, au commencement des hostilités. Ces propositions furent acceptées, le traité fut signé le 7 janvier 1411; les Siennois y furent compris; Louis d'Anjou et Jean XXIII, qui demeurèrent en guerre

(1) *Diarium Romanum Anton. Petri.* T. XXIV, p. 1020.

avec Ladislas, furent forcés d'approuver eux-mêmes la conduite des Florentins (1). 1411.

Jean XXIII prit cependant le parti de venir s'établir à Rome, afin de poursuivre avec plus de vivacité une guerre qu'il devoit désormais soutenir presque avec ses seules forces. Il fit son entrée dans sa capitale le 11 avril 1411, et il fut reçu par le peuple avec des acclamations et des cris de joie (2). Mais, dans le même temps, la ville où il avoit résidé, jusqu'alors, et dont il avoit acquis la souveraineté long-temps avant d'être pape, rejetoit son joug pour se remettre en liberté. Les artisans et le peuple de Bologne prirent les armes le 11 mai, en accablant de leurs imprécations la noblesse et l'église qui les avoient réduits en servitude. Ils prirent et rasèrent la forteresse où le légat avoit laissé garnison; ils repoussèrent cependant Charles Malatesti, qui vouloit profiter de cette révolution pour leur enlever plusieurs châteaux, et, par l'entremise des Florentins, ils conservèrent au pape Jean XXIII leur obédience

(1) *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 960. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. IV, p. 314. — *Memorie di Jacopo Salviati.* T. XVIII, p. 352. — *Andreæ Billii Histor. Mediol.* L. III, p. 42. — *Jo. Bandini de Bartholomæis Hist. Senens.* T. XX, p. 12. — *Orlando Malavolti.* P. III, L. I, fol. 8.

(2) *Diarium Romanum Antonii Petri.* p. 1023.

1411. spirituelle, en le dépouillant de la souveraineté (1).

Louis d'Anjou étoit aussi venu à Rome avec le pape, et il avoit rassemblé sous ses étendards les mêmes condottieri qui, dans la campagne précédente, avoient été fournis par les différens États de la ligue. Il sut les déterminer à le suivre contre son ennemi, quoiqu'il n'eût point assez d'argent pour payer leur solde, et qu'on eût rarement vu une armée plus pauvre que la sienne. Cependant elle étoit composée de douze mille gendarmes, les plus braves guerriers de l'Italie (2). Il conduisit cette armée à Ceperano; Ladislas l'attendoit à Rocca Secca, de l'autre côté du Garigliano, avec une armée à peu près égale en forces. Louis d'Anjou passa la rivière le 19 mai 1411, et attaqua son ennemi avec impétuosité; il le mit dans une si entière déroute que presque tous les barons qui servoient dans l'armée de Ladislas furent faits prisonniers; tous les

(1) *Memorie di Jacopo Salviati.* T. XVIII, p. 357. — Il y fut envoyé en ambassade par la seigneurie de Florence, le 10 juin 1411. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 600. — *Mathæi de Griffonibus Memoriale Histor.* p. 218. — *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXVIII, p. 586.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 962. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1073.

bagages et la vaisselle même du roi tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Ladislas s'enfuit à Rocca Secca, et de là vers Saint-Germain; mais il auroit été facile de l'atteindre et de le faire prisonnier, si les vainqueurs ne s'étoient pas arrêtés pour piller (1). « Le premier jour après ma défaite, » disoit-il lui-même, « mon royaume et ma personne » étoient également au pouvoir des ennemis; » le second jour ma personne étoit sauvée, » mais ils étoient encore, s'ils le vouloient, » maîtres de mon royaume; le troisième jour » tous les fruits de leur victoire étoient » perdus (2). » En effet, les soldats vainqueurs, empressés de se procurer un peu d'argent, vendoient à leurs prisonniers, pour quelques ducats, et leur liberté et leurs armes. Ladislas, qui en fut averti, envoya de Saint-Germain des trompettes avec de l'argent, et il racheta ainsi en quelques heures presque toute son armée (3). 1411.

(1) *Theodoricus Niemensis in vita Johannis XXIII.* — *Raynald. Annal. Eccles.* 1411, §. 4, p. 413, T. XVII. — *Diario Ferrarere.* T. XXIV, p. 180. — *Ricordi di Gio. Morelli. Del. Erud.* T. XIX, p. 17.

(2) *Sancti Antonini archiep. Florent. Chron.* P. III, Tit. XXII, c. 6, fol. 156. — *Leonardi Aretini Commentar. de suo tempore.* p. 927.

(3) *Giannone Istoria civile.* L. XXIV, c. 7, T. III, p. 462.

1411. Lorsque Louis d'Anjou voulut enfin tirer parti de sa victoire, il trouva tous les défilés qui conduisoient dans le royaume de Naples, occupés par les soldats de Ladislas. Ses troupes manquèrent bientôt de vivres et furent en proie aux maladies; le butin qu'elles avoient fait ne les rendoit pas plus dociles, et ne tenoit point lieu des arrérages qui leur étoient dûs; le 12 juillet, il se vit obligé de les reconduire à Rome (1). Au commencement du mois suivant, il s'embarqua sur le Tibre pour retourner en France; il y mourut au mois d'août 1417, sans avoir fait de nouvelles tentatives sur l'Italie (2).

Jean XXIII, successivement abandonné par ses alliés, demeuroit seul exposé aux attaques
1412. de Ladislas; le 19 mai 1412, il perdit encore un de ses plus vaillans capitaines, Sforza de Cotignola, qui lui demanda son congé pour passer sous les drapeaux du roi de Naples, parce qu'il ne vouloit plus servir dans la même armée que Paul Orsini, son ennemi (3). Mais

(1) *Diarium Romanum.* T. XXIV, p. 1026.

(2) *Giannone Istoria Civile.* L. XXIV, c. 7, p. 402. — *Mezeray, abrégé chronologique de l'histoire de France.* T. III, p. 198. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 113.

(3) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecomitis.* T. XIX, p. 654. — *Diarium Romanum Anton. Petri.* T. XXIV, p. 1030.

Ladislas, soit qu'à cette époque il manquât 1412.
d'argent pour continuer la guerre, ou qu'il fût fatigué de soutenir seul la cause de Grégoire XII, qui s'étoit réfugié dans ses États, désiroit, de son côté, se réconcilier avec Jean XXIII. Des négociateurs florentins s'entremirent pour traiter la paix, et offrirent au roi de Naples une grosse somme d'argent et des avantages considérables, s'il vouloit soustraire ses États à l'obédience de Grégoire XII, pour reconnoître le concile de Pise, et le pape qui succédoit à ses droits; le traité fut signé le 15 juin 1412. Cent mille florins payés comptant par Jean XXIII, l'investiture du royaume de Sicile, accordée à Ladislas, l'abolition de tous les droits de Louis d'Anjou, la renonciation aux arrérages du tribut des dix dernières années pour le royaume de Naples, furent le prix de cette réconciliation (1). Ladislas, convoquant alors une assemblée du clergé de ses États, reconnut la souveraineté, en matière de foi, du concile de Pise; le droit qu'il avoit eu de déposer Grégoire, et la légitimité de l'élection de Jean XXIII. Il donna ordre à Grégoire, qui avoit établi sa petite cour à

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* a. 1412, §. 3; T. XVII, p. 419. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este.* L. VI, p. 526.

1412. Gaète, de sortir, avant la fin d'octobre, de ses États. Ce pape fut obligé de s'embarquer, avec les trois cardinaux qui lui étoient demeurés attachés, sur des vaisseaux vénitiens qui se trouvoient dans le port; et, faisant le tour de l'Italie, il vint relâcher d'abord en Dalmatie, ensuite à Porto Cesenatico. De là il se rendit à Rimini, où il demeura sous la protection de Charles Malatesti, seigneur de cette ville, jusqu'au temps où il consentit à donner son abdication (1).

Le traité de paix entre Ladislas et Jean XXIII ne fut pas publié à Rome avant le 19 octobre 1412 (2). Paul Orsini n'y fut point compris par le pape parmi ses alliés; Jean gardoit à ce capitaine une secrète rancune pour n'avoir pas profité de la victoire de Rocca Secca; il donna même à entendre à Ladislas qu'il verroit avec plaisir Orsini dépouillé des terres qu'il possédoit alors dans la Marche d'Ancone. Le roi de Naples donna, en effet, commission à Sforza, son général, d'attaquer, au commen-
1413. cement de l'année suivante, ce condottiere dont il étoit l'ennemi personnel. Orsini, surpris, se

(1) *Raynaldi Ann. Eccles.* a. 1412, §. 4, p. 420. — *Theodoricus Niemensis de vita papæ Johannis XXIII.* p. 17. *Ap. Meibomium.*

(2) *Diarium Romanum Antonii Petrii.* p. 1032.

réfugia dans Rocca Contrata, où il fut assiégé 1413.
quelque temps (1).

Ladislas, qui avoit assemblé une armée considérable, s'avança ensuite, comme pour soutenir son général; mais tout-à-coup il tourna vers Rome, et parut le 31 mai aux portes de cette ville; en même-temps, des galères napolitaines occupèrent l'embouchure du Tibre, et des barques armées remontèrent ce fleuve; Jean XXIII assembla les Romains, et leur demanda de s'unir pour sa défense. Tous promirent de combattre et de mourir pour le pape et pour l'église. Cependant le septième jour, quelques-uns d'entr'eux abattirent le mur de la ville, proche de la porte Capena, et firent entrer Tartaglia, l'un des capitaines du roi, avec sa cavalerie. Jean XXIII eut à peine le temps de s'enfuir en prenant la route de Florence (2).

Au moment où le roi fut maître de Rome, il abandonna au pillage de ses soldats les propriétés de tous les marchands florentins qui y étoient établis; il annonça de plus à son armée que bientôt il l'enrichiroit par le pillage

(1) *Leodrisius Cribellius vita Sfortiæ Vicecomitis.* p. 656.

(2) *Diarium Romanum.* T. XXIV, p. 1034. — *Joh. Stellæ Annal. Genuens.* T. XVII, p. 1249. — *Memor. historic. Mathæi de Griffonibus.* T. XVIII, p. 221.

1413. de Florence elle-même (1). La république, allarmée de cette conduite, nomma les dix de la guerre, le 14 juin 1413, pour se mettre en état de défense. A la tête de ces magistrats, elle mit Nicolo d'Uzzano, l'homme le plus considéré de son temps. Malatesta de Pesaro s'engagea comme capitaine de guerre, et plusieurs seigneurs de l'État ecclésiastique se mirent sous la protection des Florentins, par un traité d'une nature particulière, qu'on appeloit alors de *recommandation*. Guido Antonio, comte de Montefeltro et d'Urbino, s'engagea pour dix ans dans leur alliance. Louis des Alidosi, seigneur d'Imola, pour six ans; Ugolino de Trinci, seigneur de Foligno, pour cinq ans; et Jacob d'Appiano, seigneur de Piombino, étant encore en bas âge, avoit été mis par sa mère, pour six ans, sous leur tutèle (2).

Les Florentins vouloient cependant éviter, s'il leur étoit possible, de provoquer Ladislas à la guerre; et, pendant qu'ils négocioient avec lui, ils refusèrent d'admettre Jean XXIII dans leur ville, et ils lui assignèrent pour sa demeure une maison de campagne de leur évêque. Au bout de trois mois, le pape fut enfin logé dans

(1) *Scipione Ammirato*. L. XVIII, p. 968.

(2) *Ibid*. p. 969.

Florence, et il y séjourna jusqu'au commen- 1413.
cement de novembre (1). Il passa ensuite à Bologne; cette ville étoit rentrée sous son pouvoir l'année précédente. Les plébeïens, qui avoient suscité contre lui une révolution, avoient bientôt rendu à leur tour leur joug insupportable. On souffroit également et de l'insolence des nouveaux magistrats et du poids des contributions dont ils accabloient le peuple. Le 14 août 1412, les nobles, qui avoient conjuré contre eux, prirent les armes et se rendirent maîtres du palais et de la place publique; ils arborèrent de nouveau les étendards de l'église, et ils demandèrent à Jean XXIII un vicaire pour gouverner leur patrie (2).

Tandis que les Florentins temporisoient, Ladislas soumettoit par ses armes toutes les villes du patrimoine de saint Pierre, jusqu'aux frontières de Sienne et de Florence; Sutri, Viterbe, Todi, Pérouse et toutes les autres villes de cette province lui ouvrirent leurs portes (3). Il avoit intention, avant d'attaquer

(1) *Theodoricus Niemensis vita Johannis XXIII.* p. 23. *Ap. Meibomium.*—*Raynaldus Annal. Eccles.* 1413. §. 19, T. XVII, p. 430.

(2) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXVIII, p. 592. — *Mathæi de Griffonibus Memor. historic.* p. 220. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 601.

(3) *Raynald. Annal. Ecclesiast.* T. XVII, p. 430.

1413. les Florentins, de déterminer le marquis Nicolas d'Este à entrer dans l'État de Bologne, pour diviser les forces de ses ennemis en menaçant Jean XXIII. Sforza, son général, dont le fils, depuis duc de Milan, avoit été élevé à la cour du marquis d'Este, se chargea de cette négociation, et il avoit déjà déterminé le marquis à prendre le titre de général de Ladislas, au-delà des Apennins, et à recevoir de lui son étendard et l'argent nécessaire pour lever une armée; mais les Florentins, par la médiation de l'empereur, déterminèrent Nicolas à renvoyer à Ladislas son étendard, et à entrer dans l'alliance de l'église (1). Le roi de Naples, obligé de renoncer au projet qu'il avoit formé, ne passa point les frontières de l'État de l'église, et, à l'entrée de l'hiver, il retourna dans son royaume.

1414. Au commencement de l'année 1414, Ladislas ayant amassé des sommes considérables, par des exactions violentes et par la vente de beaucoup de titres de noblesse, de domaines de la couronne et de fiefs confisqués sur les gentilshommes du parti d'Anjou (2), rassembla une armée d'environ quinze mille gendarmes,

(1) *Bonincontrii Miniatensis Annales.* T. XXI, p. 106. — *Gio. Batt. Pigna, Storia de Principi d'Este.* L. VI, p. 533.

(2) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1075.

avec laquelle il se rendit d'abord à Rome. Il encourageoit ses soldats par la promesse de leur abandonner bientôt le pillage de Florence et des plus riches villes de la Toscane; et on l'entendoit accuser sans cesse l'insolence des Florentins, qui osoient lui tenir tête; cependant, lorsque des ambassadeurs de la république se rendirent auprès de lui, pour savoir si l'on devoit attendre de lui la paix ou la guerre, il protesta de son attachement à la seigneurie, et de sa confiance dans la justice des Florentins; il offrit même de les prendre pour arbitres dans les différends qu'il avoit avec Jean XXIII. Il demanda d'être reconnu par le pape, comme vicaire de l'église dans les villes qu'il avoit déjà conquises, et il offrit en retour de payer un tribut équitable (1). Jean étoit à cette époque engagé dans les négociations les plus critiques pour la convocation du concile de Constance; il voyoit chanceler son autorité spirituelle; il étoit forcé d'entendre les reproches et souvent les menaces de ceux mêmes qui s'étoient déclarés jusqu'alors ses partisans, et il donnoit peu d'attention à la défense de Rome et de ses provinces, lorsque sa tiare elle-même étoit menacée. 1414.

Les Florentins, ne pouvant protéger seuls

(1) *Scipione Ammirato*. L. XVIII, p. 970.

1414. les États de l'église, ni amener à une issue favorable la négociation entre le pape et le roi, où ni l'un ni l'autre n'agissoit de bonne foi, acceptèrent enfin la proposition que Ladislas leur avoit faite à plusieurs reprises, et séparèrent leurs intérêts de ceux de l'église. Il est vrai qu'ils ne prêtoient aucune confiance aux paroles du roi de Naples, et ils savoient bien qu'une trève avec lui, équivaloit tout au plus à un armistice; mais ils crurent convenable de le lier autant qu'il seroit possible par ses sermens, sans cesser pour cela de se mettre en garde contre lui; et ils signèrent dans son camp, proche d'Assise, le 22 juin 1414, un nouveau traité de paix, dans lequel furent compris la ville de Bologne, résidence du pape, la république de Sienne, et le général Braccio de Montone (1).

Le peuple ne pouvoit se résoudre à aucune dissimulation dans la politique, il désapprouvoit hautement un traité avec un ennemi qui ne cessoit pas de vouloir nuire; il auroit préféré demeurer en guerre ouverte avec lui, et il fallut que la seigneurie fît, en quelque sorte, violence aux deux conseils, pour les engager à ratifier la convention d'Assise (2). En effet Ladislas étoit sans cesse

(1) *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 971.

(2) *Istorie anonime di Firenze.* T. XIX, p. 955.

occupé à méditer quelque nouvelle trahison. 1414.
Comme Paul Orsini avoit échappé à Sforza, et comme il étoit sorti vainqueur du siége de Rocca Contrata, le roi avoit cherché à se réconcilier avec ce général, et il venoit de le rappeler à son service (1). Orsini et Sforza servoient de nouveau dans la même armée, et tous deux se trouvoient auprès de Ladislas, à Pérouse, lorsque celui-ci fit tout-à-coup saisir et charger de fers Paul Orsini, aussi bien qu'Orso de Monte rotondo, et plusieurs barons romains qui se reposoient sur la foi des traités. Le roi paroissoit ressentir contre eux la plus violente colère, et l'on ne doutoit pas que le supplice dont il les menaçoit souvent ne servît de prélude à quelque guerre nouvelle, lorsque Ladislas fut atteint d'une maladie que ses débauches excessives paroissent avoir occasionnée. On ne connoissoit point encore le fléau vengeur de l'incontinence, qui, moins d'un siècle plus tard, ravagea toute l'Europe, mais le roi fut frappé d'un mal de même nature, dont les douloureux symptômes firent croire qu'un poison nouveau lui avoit été communiqué à dessein par une de ses maîtresses. On

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ Vicecom.* T. XIX, p. 657. — *Jo. Campani vita Brachii Perusini.* L. III, p. 501.

1414. vit bientôt celle-ci, qui étoit fille d'un médecin de Pérouse, mourir atteinte des mêmes douleurs (1). Le roi, dont les souffrances étoient insupportables, se fit d'abord transporter en litière à Rome; là il s'embarqua sur le Tibre, pour se rendre à Naples; mais quand il fut arrivé dans cette dernière ville, il y mourut le 6 août 1414 (2).

Telles furent les révolutions de l'Italie méridionale, pendant les six années qui s'écoulèrent entre le concile de Pise et celui de Constance. Dans le même temps, le nord de l'Italie et l'Allemagne étoient aussi en proie à des convulsions qui complétoient les malheurs de cette période de trouble et d'anarchie.

En vain l'empereur Robert s'étoit efforcé de rétablir la paix de l'Allemagne et celle de l'église, tous ses travaux étoient demeurés

(1) *Theodoricus Niemensis vita Johannis XXIII.* p. 24. *Ap. Meibom.* — *Raynald. Annal. Ecclesiast.* 1414, §. 6, p. 436. — *Giannone Istoria Civile del Regno di Nap.* L. XXIV, c. 8, p. 405. — *Guern. Bernio Storia d'Agobbio.* T. XXI, p. 957. — *Redusii de Quero Chronic. Tarvisinum.* p. 821. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecom.* p. 659.

(2) *Diarium Romanum Anton. Petri.* T. XXIV, p. 1045. — *Giornali Napoletani.* p. 1076. — *Jo. Bandini de Bartholomæis Hist. Senensis.* T. XX, p. 15. — *Andr. Billii Hist. Mediol.* L. III, p. 42. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 107.

infructueux ; les électeurs et les princes de l'empire ne lui avoient fait éprouver, par leurs prétentions orgueilleuses et leur arrogance, guère moins d'humiliations qu'à Wenceslas, auquel il avoit succédé. L'électeur de Mayence, le margrave de Bade, et le comte de Wirtemberg, avoient formé, en 1405, une ligue avec les villes libres de la Souabe et du Rhin. Cette ligue, dite de Marbach, avoit dicté des lois à l'empereur, et elle s'étoit maintenue malgré ses ordres et ses prières. Les plaintes les plus injustes étoient formées contre lui; chacun dépouilloit le fisc impérial, et chacun reprochoit ensuite à l'empereur la foiblesse à laquelle il étoit réduit par les usurpations de ses vassaux. On l'accusoit d'avoir permis l'indépendance du duché de Milan, et la transmission de celui de Brabant à la maison de Bourgogne; mais on ne lui avoit donné aucune assistance pour réunir ces deux fiefs au domaine impérial; enfin on le rendoit responsable de ce que le concile de Pise n'avoit pas rétabli la paix de l'église, parce que lui-même avoit refusé de s'y soumettre, et qu'il étoit demeuré fidèle au parti de Grégoire XII (1). Peut-être les Allemands ne s'en seroient-ils pas

(1) *Schmidt, Hist. des Allemands.* L. VII, c. 11, p. 60.

tenus à des plaintes et des remontrances ; peut-être Robert couroit-il risque d'être déposé, comme l'avoit été son prédécesseur, si sa mort, survenue le 19 mai 1410, ne l'avoit pas dérobé à de nouvelles humiliations (1).

Wenceslas, après avoir perdu la couronne de l'empire, continuoit à régner en Bohême ; mais l'Allemagne ne vouloit point rendre son obéissance à ce monarque crapuleux et fainéant. Une diète fut convoquée à Francfort, pour nommer un nouveau roi des Romains ; elle se partagea également entre Josse, margrave de Moravie, et Sigismond, roi de Hongrie et frère de Wenceslas ; tous deux furent proclamés par leurs partisans, le 28 octobre 1410, et l'Allemagne eut, pendant quelques mois, trois empereurs, comme la chrétienté avoit trois papes ; mais, heureusement pour le repos de l'Europe, Josse mourut le 8 janvier 1411 ; tous les électeurs se rangèrent alors du côté de Sigismond, et Wenceslas lui-même lui donna son suffrage comme roi de Bohême (2).

(1) *Schmidt, Hist. des Allemands.* T. V, p. 80. — *Joh. Adlzreitter Annalium Boicæ Gentis.* P. II, L. VII, p. 134. *A Leibnitzio editum. Francofurti* 1710, folio.

(2) *Schmidt, Hist. des Allemands.* L. VII, c. 12, p. 85. — *Theodoricus Niemensis de vita Papæ Johannis XXIII.* p. 20.

Sigismond avoit déjà excité à plusieurs reprises les révoltes de la Hongrie, par sa cruauté et sa mauvaise foi; passionné pour les plaisirs presqu'autant que son frère, on l'avoit vu souvent perdre un temps précieux dans l'intempérance, ou le consacrer à des intrigues galantes, tandis que ses ennemis bravoient ouvertement son autorité. Tout-à-coup il sortoit de cette oisiveté, et sa vengeance alors étoit d'autant plus terrible qu'aucune considération de rang ou de gloire, aucun traité, aucun serment qu'il eût prêté lui-même n'en arrêtoit l'exécution. Lorsqu'une fois il avoit formé un projet il le suivoit avec une activité singulière. Il devenoit alors indifférent aux fatigues et aux dangers; il parcouroit l'Europe avec autant de rapidité que son grand-père Jean de Bohême, celui qu'on regardoit comme un courrier parmi les rois. Sigismond, souverain en même-temps du Brandebourg et de la Hongrie, avoit été appelé, par les révolutions de ces États, éloignés l'un de l'autre, à traverser plusieurs fois toute l'Allemagne. Après sa défaite à Nicopolis il s'enfuit à Constantinople, et il revint par la Grèce et l'Esclavonie dans ses États. Enfin, pour terminer le schisme, il visita la Pologne, la France, l'Italie et l'Espagne. Le zèle désintéressé qu'il manifesta dans cette

dernière occasion lui a mérité une gloire à laquelle jusqu'alors il ne paroissoit pas pouvoir prétendre (1).

Dans le temps où Sigismond fut élu empereur il étoit en différend avec la république de Venise, à l'occasion de Zara, et des autres villes de Dalmatie que celle-ci avoit achetées de Ladislas (2). Aussi, avant d'aller prendre la couronne impériale, voulut-il s'ouvrir l'entrée de l'Italie par le patriarcat d'Aquilée et le Friuli. Au mois de décembre 1411, il y envoya six mille chevaux hongrois, sous la conduite de Pipo des Scolari, florentin auquel il avoit accordé toute sa confiance, et qu'il avoit élevé au titre de ban (3). Bientôt un second corps de six mille Hongrois vint joindre ce général; le patriarche fut forcé de s'enfuir à Venise, et toute la province se soumit au roi. Taddéo del Verme, capitaine des troupes de la république, s'estima heureux

(1) *Johan. Adlzreitter Annalium Boicæ Gentis.* P. II, L. VII, p. 139.

(2) *Laugier, Hist. de Venise.* T. V, L. XIX, p. 332.

(3) *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* T. XXII, p. 857. — *Chronicon Tarvisinum Redusii de Quero.* T. XIX, p. 834. — *Historia d'Agobbio di Guernieri Bernio.* T. XXI, p. 957. — *Diario Ferrarese.* T. XXIV, p. 177. — Le titre de *ban* répondoit, en Hongrie, à-peu-près à celui de comte. — Joh. de Thwrocks passe sous silence cette expédition.

d'empêcher les Hongrois de pénétrer dans l'État de Trévise.

Mais après ces premiers succès, les Hongrois ne purent point pousser leurs avantages. Charles Malatesti, seigneur de Rimini, fut mis à la tête de l'armée vénitienne; quoiqu'il se fût laissé surprendre, le 9 août 1412, près de Motta, au passage de la Livenza, il fit repentir les Hongrois de leur attaque, et les contraignit à se retirer avec perte. Il reçut lui-même, à cette occasion, trois blessures qui le forcèrent à renoncer au commandement de l'armée. La seigneurie lui donna pour successeur son frère, Pandolfe Malatesti, seigneur de Brescia (1). De part et d'autre les armées recevoient des renforts considérables, Sigismond lui-même s'étoit rendu à la sienne; mais il ne pouvoit point faire de progrès dans un pays coupé par de nombreuses rivières, et où chaque village étoit fortifié. La guerre se continua deux ans sur cette frontière, sans avantage de part ni d'autre. Toutes ses opérations se bornèrent à des prises et reprises de châteaux, qui fatiguoient les deux adversaires sans les approcher de leur but (2).

(1) Redusius de Quero, qui servit lui-même dans cette guerre, la raconte avec de grands détails. *Chronic. Taruisin.* T. XIX, p. 837.

(2) *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 857-867.

Sigismond languissoit de surmonter l'obstacle que les Vénitiens opposoient à son entrée en Italie; il désiroit ardemment d'éteindre le schisme, et pour y parvenir il vouloit avoir en Lombardie une conférence avec Jean XXIII. Il vouloit prendre à Milan la couronne de fer, et ne se présenter aux princes de l'Allemagne qu'après avoir accompli la tâche sous laquelle ses prédécesseurs avoient succombé. Mais comme il ne faisoit aucun progrès ni dans la Marche Trévisane ni dans l'Istrie, où il assiégea plusieurs châteaux, il prêta l'oreille à des propositions de paix. Jean XXIII s'offrit le premier pour médiateur entre Sigismond et la république, mais il ne put concilier leurs prétentions; le roi de Pologne essaya ensuite tout aussi vainement son entremise; enfin, le comte de Cilly, beau-père de Sigismond, réussit à entamer un traité. Les négociations s'ouvrirent à Trieste le 26 février 1413, et elles produisirent une trève de cinq ans, entre l'empereur et les Vénitiens, qui fut signée le 18 avril de la même année (1).

— *Andrea Naugerio Storia Veneziana.* T. XXIII, p. 1079. — *Platina Historia Mantuana.* L. V, p. 798. — *Laugier, Hist. de Venise.* L. XIX, p. 358-372.

(1) *Marin Sanuto vite de Dogi di Ven.* p. 879. — *Redusii de*

Sigismond profita immédiatement de cette trève pour passer en Lombardie. Cette contrée avoit été en proie aux plus funestes révolutions; les généraux des deux frères Visconti ne s'étoient pas contentés de s'emparer de la tyrannie, dans les villes dont la garde leur avoit été confiée, ils vouloient régner aussi sur leurs anciens maîtres, et ils se disputoient, les armes à la main, la faveur du duc de Milan ou du comte de Pavie, et les emplois que ces deux princes pouvoient encore accorder. Quel que capitaine qui l'emportât, chaque victoire étoit toujours suivie du sac d'une ville. Les citoyens, indifférens à toutes les querelles des généraux, étoient abandonnés aux soldats pour servir de récompense à leur bravoure; tous les excès étoient permis par les condottieri, et les hommes féroces qui servoient sous eux forçoient le plus souvent, par d'horribles tourmens, les bourgeois qu'ils avoient arrêtés à leur payer d'énormes rançons.

L'histoire ne présente peut-être aucune période plus calamiteuse que celle qui suivit la mort de Jean Galeaz. Les soldats passoient en cruauté tout ce qu'on raconte des peuples les

Quero Chronic. Tarvisin. p. 844. — *Laugier, Hist. de Venise.* L. XIX, T. V, p. 372.

plus barbares ; aucun genre d'enthousiasme ne les animoit, et aucun sentiment généreux ne pouvoit trouver accès auprès d'eux. Ils ne connoissoient d'autres passions guerrières que le désir des richesses, de la licence et du carnage ; aucun patriotisme, aucun esprit de parti, aucun zèle religieux ne leur avoit mis les armes à la main ; aucune pitié, aucun respect divin ou humain ne pouvoit les leur faire poser. Les peuples exposés à leur barbarie souffroient d'autant plus qu'ils étoient plus civilisés. Des hommes étrangers aux privations, aux dangers et aux douleurs, des hommes qui vivoient dans l'aisance et le repos, qui connoissoient les arts et les charmes de la vie sociale, passoient, en un instant, sans provocation, sans motif, de l'opulence à la dernière misère, et d'une vie délicate aux chevalets des bourreaux (1).

Jean-Marie, fils aîné de Jean Galeaz et duc de Milan, ne s'étoit réservé d'autre part au gouvernement que celle d'ordonner les supplices. Entouré de forfaits dès son enfance, il avoit contracté les passions les plus féroces.

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediolanensis.* L. II, p. 31. — *Leonardi Aretini Commentar.* T. XIX, p. 928. — *Platina Histor. Mantuana.* T. XX, L. V, p. 797. — *Josephi Ripamontii Histor. Urbis Mediolani.* L. IV, p. 590. — *Ap. Grævium.* T. II.

Il ne voyoit dans les formes de la justice qu'une occasion de satisfaire sa soif infernale pour le sang. Il se faisoit livrer les criminels pour les chasser aux chiens courans. Son piqueur, Squarcia Giramo, qui avoit nourri ses dogues de chair humaine, pour les accoutumer à cette chasse royale, étoit son premier favori. Comme les victimes lui manquoient, il déclara qu'il vengeroit la mort de sa mère, à laquelle il avoit cependant contribué plus que personne, et il fit déchirer par ses chiens Jean de Posterla, Antoine Visconti, son frère François, et un grand nombre de gentilshommes gibelins. Il livra aussi à ses dogues le fils de Jean de Posterla, âgé seulement de douze ans; mais, comme cet enfant se jetoit à genoux, pour demander grâce, les chiens s'arrêtèrent et ne voulurent pas le toucher, Squarcia Giramo, avec son couteau de chasse, égorgea l'enfant, et les chiens refusèrent encore de goûter de son sang ou de ses entrailles (1).

Cependant Facino Cane, tyran d'Alexandrie, après s'être emparé de la régence des États de Philippe-Marie, comte de Pavie, força

(1) *Josephi Ripamontii Hist. urbis Mediolani.* L. IV, p. 591. — *Pauli Jovii Vicecomitum Historia.* P. XI, p. 327. — *Andreæ Billii Histor. Mediolanensis.* L. II, p. 32. — *Ludovicus Cavitellius Cremonens. Annal.* p. 1402.

aussi, les armes à la main, Jean-Marie, duc de Milan, à l'admettre dans son conseil. Il dépouilla bientôt les deux frères de toute leur autorité; il leur ôta la disposition de tous leurs revenus, et les réduisit enfin à une si grande pauvreté qu'ils manquèrent quelquefois d'habits et de nourriture. Facino n'avoit point d'enfans, et il laissa vivre les deux Visconti, seulement parce qu'il n'avoit aucun intérêt à disposer de leur héritage. Mais lui-même il fut atteint, en 1412, d'une maladie mortelle. Les Milanois virent avec effroi que Jean-Marie, délivré du joug qu'il portoit, recommenceroit à régner et redoubleroit de férocité; les Posterla, Biagio, Trivulzi, Mantegazzi et d'autres gentilshommes milanois, résolus à ne pas attendre le renouvellement de la tyrannie, attaquèrent le duc le 16 mai 1412, comme il se rendoit à l'église de Saint-Gothard, et le massacrèrent. Facino Cane mourut peu d'heures après, jurant que, s'il avoit vécu, il auroit vengé la mort du fils de son maître (1).

On croit que les conjurés avoient dessein de faire mourir aussi Philippe-Marie, et de

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediolan.* L. II, p. 36. — *Johannis Stellæ Annales Januenses.* T. XVII, p. 1242. — *Josephi Ripamontii Histor. urbis Mediolani.* L. IV, p. 594.

rendre l'héritage des Visconti à Hector, fils naturel de Bernabos, et à Jean Piccinino, fils de Charles Visconti. Tous deux entrèrent dans Milan avec une douzaine de compagnons, dès qu'ils apprirent la mort de Jean-Marie; et Hector, qu'on appeloit le soldat sans peur, fut immédiatement proclamé duc de Milan. Mais Philippe-Marie, en apprenant la mort de son frère et celle de Facino Cane, déploya tout-à-coup une activité qu'on n'attendoit pas de lui. Il s'assura de la garde du château de Pavie, où il étoit enfermé; il intimida les Beccaria qui l'avoient long-temps opprimé, et il les contraignit à recevoir ses ordres; il s'assura l'alliance des partisans de Facino Cane; et, pour recueillir l'héritage de ce général et donner à ses soldats un gage de son attachement, il épousa sa veuve, Béatrix Tenda, quoiqu'elle fût âgée de quarante ans, tandis qu'il en avoit à peine vingt (1).

Vincent Marliano, qui commandoit dans la citadelle de Milan, avoit refusé de l'ouvrir à Hector, et il avoit déclaré qu'il reconnoissoit Philippe pour héritier légitime du dernier duc; mais les troupes de Facino, qui étoient en quartiers dans la ville, hésitoient sur le

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediolanens.* L. III, p. 37.

parti qu'elles devoient prendre; elles demandoient de nouveaux pillages et de nouveaux présens, et elles prêtoient l'oreille aux propositions d'Hector et à celles de Pandolfe Malatesti, qui vouloient les prendre à leur solde. Tout-à-coup elles apprirent que la veuve de leur général s'étoit immédiatement remariée au nouveau duc, et que celui-ci leur offroit toutes les grâces qu'elles pouvoient prétendre; alors elles se rangèrent en foule sous ses étendards; elles lui ouvrirent les portes de Milan, d'où Hector fut obligé de s'enfuir; et Philippe-Marie, qui fit son entrée dans sa capitale le 16 juin 1412, affermit bientôt son autorité sur la Lombardie, et vengea la mort de son frère sur ses meurtriers (1).

Quelque désir que ressentît Sigismond de réunir à la directe de l'empire les villes de Lombardie, selon l'obligation qui avoit déjà été imposée à son prédécesseur, il ne se sentit point assez fort pour attaquer le duc Philippe-Marie, et lorsqu'il fut entré en Italie, il se borna aux seules affaires de

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. III, p. 40. — *Joh. Stellæ Annales Genuenses.* p. 1242. — *Vita Philippi Mariæ Vicecomitis a P. C. Decembrio.* T. XX, c. 8, p. 988. — *Josephi Ripamontii Hist. urbis Mediolani.* L. IV, p. 595.

l'église. Il se rendit à Lodi, qui dépendoit alors de Jean de Vignate, et il y rencontra trois ambassadeurs du pape Jean XXIII, avec lesquels il devoit déterminer le lieu où s'assembleroit le prochain concile. Le pape, pressé par les armes de Ladislas, abandonné par ses alliés, et redoutant le blâme de la chrétienté, n'osoit point se refuser à convoquer un concile, quoiqu'il craignît d'être ensuite jugé par lui. Il avoit d'abord donné commission à ses légats d'insister pour que l'assemblée eût lieu dans quelque ville d'Italie; mais au moment où il leur donna leur audience de congé, il déchira ses instructions, et leur remit en place des pouvoirs entiers et sans limites (1). L'empereur et les Allemands redoutoient l'influence de la politique de Rome sur le concile, et la corruption du clergé italien. Ils vouloient une assemblée libre, pour opérer la réformation de l'église, plus encore que sa réunion, et ils firent choix de la ville impériale de Constance, qui, située presque au centre de la chrétienté, paroissoit très-propre à tenir un concile œcuménique. Les légats de Jean XXIII approuvèrent ce choix; mais, lorsque luimême il fut instruit de cette détermination,

(1) *Leonardi Aretini Comm. de suo tempore.* p. 928. — *Storia d'Agobbio di Guernieri Bernio.* T. XXI, p. 956.

il en conçut une profonde douleur. Il prévit l'indépendance et la sévérité d'une assemblée à laquelle sa conduite ne manqueroit pas d'être dénoncée, et qui, composée surtout d'ultramontains, auroit peu à espérer, ou peu à craindre de lui. Cependant, il ratifia ce qu'avoient fait ses légats, et il se rendit bientôt lui-même à Lodi, auprès de Sigismond, pour prendre avec lui tous les arrangemens préalables au concile (1).

Les deux chefs de la chrétienté passèrent assez long-temps ensemble dans les deux villes de Plaisance et de Lodi, qui appartenoient toutes deux à Jean de Vignate (2). Ils visitèrent aussi Crémone, et l'empereur accorda des grâces à Gabrino Fondolo, tyran de cette ville (3). Comme ils étoient montés tous deux au haut du clocher de Crémone, d'où la Lombardie presque entière et le cours majestueux du Pô se découvrent aux regards, Gabrino Fondolo, qui avoit déjà obtenu, par une noire perfidie, la souveraineté dont il jouissoit, eut

(1) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. I, p. 9. — *Joh. Stella Annales Januenses.* T. XVII, p. 1250. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 603.

(2) Ce seigneur reçut à cette occasion, de Sigismond, le titre de vicaire impérial. — *Joh. Bapt. Villanovæ laudis Pompeiæ Hist.* L. III, p. 916. *Ap. Grævium.*

(3) *Campi Cremona fedele.* L. III, p. 110.

un moment la pensée de précipiter l'empereur et le pape du haut de ce clocher, pour occasionner dans la chrétienté une révolution inattendue, dont il auroit profité. Ce même tyran, ayant eu la tête tranchée à Milan, onze ans plus tard, par ordre du duc Philippe-Marie, déclara en mourant que son seul remords étoit d'avoir lâchement renoncé à cette pensée (1).

Cependant, l'empereur et le pape, ayant conçu quelque soupçon sur la fidélité de leur hôte, quittèrent Crémone avec précipitation (2). L'empereur, en se rendant à Como, eut une entrevue avec Philippe-Marie, duc de Milan; le pape prit la route de Ferrare pour retourner à Bologne; mais tous deux avoient de concert publié auparavant des édits et des bulles, pour inviter le clergé de la chrétienté à se réunir à Constance, le 1.er novembre 1414, et l'église entière attendoit avec impatience l'ouverture de cette assemblée auguste, de qui elle espéroit obtenir le rétablissement de son antique pureté et le retour de la paix (3).

(1) *Campi Cremona Fedele*, L. III, p. 114.

(2) *Redusii de Quero Chronic. Tarvisin.* p. 827. — *Annales Genuenses.* p. 1251.

(3) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. I, p. 12. — *Id. Hist. du concile de Pise.* L. VII, c. 16, p. 190.

CHAPITRE LXII.

Concile de Constance; il termine le grand schisme d'Occident. — Jeanne II de Naples et son mari Jacques, comte de la Marche. — Grandeur et rivalité de deux Condottieri, Braccio de Montone et Sforza de Cotignola.

1414—1418.

Au commencement du quinzième siècle, le respect long-temps accordé aux chefs du clergé, avoit fait place à des sentimens de haine ou de mépris; le schisme avoit ébranlé toutes les croyances; pendant sa longue durée, toutes les illusions avantageuses aux pasteurs de l'église avoient été détruites. Les papes et les cardinaux de chaque parti attaquoient leurs adversaires avec une violence qui les rendoit tous également odieux; ils s'efforçoient d'accréditer les uns contre les autres les accusations les plus honteuses, et ils s'intentoient réciproquement les procès les plus scandaleux. On accumuloit ainsi, aux yeux des

peuples, les preuves prétendues des iniquités du clergé, et tous les accusateurs finissoient par être crus également. Ceux que les saints maudissoient et que les conciles chargeoient d'anathèmes, passoient pour des hommes souillés de tous les crimes. On ne pourroit faire une satyre plus sanglante des chefs de l'église, qu'en recueillant ce que les écrivains ecclésiastiques les plus respectés nous ont transmis sur eux. Mais, autant leurs panégyriques nous sont devenus suspects dans d'autres occasions, autant nous devons nous défier cette fois de leurs libelles. Le clergé a des vertus aussi bien que des vices qui lui sont propres; on comprend comment le désordre s'introduit dans un corps qui fait profession de sainteté; mais on ne sauroit ni comprendre ni croire que ses choix tombent toujours sur les plus vils d'entre les hommes, et qu'il mette à sa tête ceux dont la conduite est le plus propre à le déshonorer. Si Jean XXIII avoit été, comme on nous le dépeint, un tyran avare et féroce, un empoisonneur élevé parmi des corsaires, et un monstre d'impudicité (1), jamais le concile de Pise n'auroit pris ses avis; jamais

(1) C'est le portrait qu'en fait Théodoric de Niem, l'un de ses secrétaires. *Vita Johannis XXIII.* p. 5. *Apud Meibomium Script. Germ.* T. I. — Il est confirmé par l'acte d'accusation reçu contre lui au concile de Constance.

Alexandre V ne se seroit confié à son amitié, et jamais un conclave ne l'auroit placé à la tête de la chrétienté.

Cependant, il faut en convenir, il y avoit parmi les pères de l'église assez d'ambition et de vénalité, assez de mauvaises mœurs et de politique mondaine pour justifier, si ce n'est ces sanglantes invectives, du moins le mécontement universel. Boniface IX avoit commencé à faire le commerce scandaleux des indulgences, qui devoit plus tard révolter toute l'Allemagne. Ses nonces, en arrivant dans une ville, suspendoient aux fenêtres de leur logement un drapeau avec les armoiries du pape et les clefs de l'église ; ils dressoient dans la cathédrale, à côté du grand autel, des tables couvertes de tapis magnifiques, à l'imitation de celles des banquiers, pour recevoir l'argent de ceux qui venoient acheter des indulgences; et ils annonçoient au peuple le pouvoir absolu dont ils avoient été investis par le pape, de délivrer du purgatoire les ames des trépassés, et d'accorder la rémission la plus complète de tous les péchés et de tous les crimes à ceux qui viendroient s'en racheter. Le clergé allemand réclamoit en vain contre ce honteux trafic des grâces spirituelles ; ceux qui osoient se plaindre, étoient excommuniés et poursuivis, comme rebelles, devant la cour de

Rome (1) ; en sorte que les hommes les plus religieux de l'Europe, et les philosophes les plus éclairés de tous les partis, se réunissoient à demander la réforme de l'église dans son chef et dans ses membres.

Mais, tandis que le nord et l'occident de l'Europe vouloient briser le joug de la superstition et de l'anarchie romaines, les Italiens, ne regardant déjà plus le christianisme que comme une invention politique dont ils faisoient leur profit, entreprirent avec zèle la défense d'opinions et de préjugés qu'ils ne partageoient plus.

Lorsque les trois conciles de Pise, de Constance et de Bâle attaquèrent successivement l'autorité des papes, les Italiens s'efforcèrent de la maintenir comme une propriété nationale. Ils voyoient la cour de Rome distribuer une foule de grâces temporelles, qu'ils aimoient à partager; ils se flattoient tous de participer un jour à l'influence qu'un simple prêtre exerçoit sur toute l'Europe. Ils se voyoient attaqués comme nation ; car on les accusoit d'avoir communiqué au clergé tous les vices qu'on lui reprochoit; ils se défendirent aussi nationalement, et cette lutte leur donna un esprit

(1) *Theodorici Niemensis vita Johannis XXIII.* p. 7. *Ap. Meibomium.* T. I. *Scr. Germ.*

de corps qu'ils n'avoient point connu auparavant. Il suffisoit qu'un prélat fût Italien, pour qu'il devînt suspect à ceux qui désiroient la réforme; il suffisoit qu'il leur fût suspect, pour qu'il s'attachât au pape, et fît cause commune avec lui. D'ailleurs, les Italiens n'étoient liés à l'église ni par un enthousiasme ardent, ni par une foi vive, ni par un sentiment religieux ou un besoin de leur cœur. Leur croyance influoit à peine sur leur conduite; et, s'ils conservoient cette croyance, c'est qu'ils se donnoient rarement la peine de penser aux objets qu'elle concernoit. On voyoit bien peu d'Italiens embrasser avec ferveur les pratiques de dévotion que l'église indiquoit comme conduisant au ciel. Le siècle ne produisoit plus de saints, à la réserve de quelques femmes entièrement séparées du monde. On ne voyoit point de docteurs approfondir les mystères de la foi, susciter de nouvelles questions sur le dogme, et attirer l'observation de leurs contemporains par leur talent pour la controverse, leur science en théologie, ou la hardiesse de leurs systêmes. On ne voyoit point d'hérétiques en Italie, parce que la religion catholique n'étoit point l'objet de la méditation des penseurs. Ils avoient été au-delà. Tous ceux qui prétendoient à la philosophie, tous ceux qui, par l'étude des

anciens, vouloient s'élever à quelque gloire, regardoient les sages de l'antiquité, Aristote et Platon comme les lumières de leur foi; c'est eux qu'ils consultoient, et non les pères de l'église, sur ce qu'il leur convenoit de croire. Tous les hommes d'état n'avoient d'autre religion que leur politique; le peuple, enfin, toujours épris des grands spectacles, toujours enthousiaste des beaux arts et animé par les fêtes, tenoit au culte de ses pères, non par le cœur, mais par l'imagination. D'après sa conduite ordinaire, on n'auroit pas soupçonné qu'il fût chrétien; mais une grande calamité ou une fête brillante le ramenoit dans les églises; il n'y rapportoit pas des sentimens, mais des habitudes, et il ne croyoit pas qu'il en fallût davantage pour son salut.

Le clergé, en Italie, étoit fort nombreux; mais il n'étoit pas fort riche ou fort puissant. Le pape seul étoit demeuré souverain temporel, tandis que les évêques et les abbés des monastères étoient rentrés dans l'ordre des simples citoyens; leurs revenus ne surpassoient guère les besoins attachés à leur rang; et, comme ils n'étoient pas exposés aux séductions du pouvoir et de la richesse, leur conduite étoit le plus souvent exemplaire; les seuls dépositaires de l'autorité du pape, les légats et les cardinaux, excitoient le scandale. En

Allemagne et en Angleterre, les richesses du clergé éveilloient la cupidité du gouvernement; mais en Italie, les prêtres supportoient les taxes publiques en commun avec les autres citoyens, souvent même ils payoient, proportionnellement, plus que les autres; aussi on ne songeoit point à les dépouiller, et aucune jalousie ne secondoit les projets des réformateurs.

Ainsi l'Italie demeura indifférente à la réforme de l'église, elle qui avoit donné l'exemple de l'indépendance religieuse, et qui, seule, avoit bravé les menaces et les excommunications des papes, dans un temps où ils faisoient trembler toute l'Europe. Elle ne tourna point contre le culte établi, les lettres et la philosophie qu'elle cultivoit avec succès. Tout le clergé italien se ligua pour la défense du pape. Une lutte acharnée entre les réformateurs du nord et le clergé du midi, commença avec le quinzième siècle, et se renouvella, à plusieurs reprises, pendant toute sa durée. Les pays septentrionaux se séparèrent enfin de l'église romaine, tandis que celle-ci, affermie par ses combats mêmes, dans les pays qui lui restèrent fidèles, recouvra l'empire sur les esprits et les consciences, qu'elle avoit absolument perdu. Ainsi la superstition et l'ignorance reprirent la place de l'incrédulité et du scepticisme.

Jean XXIII, en convoquant le concile à 1414.
Constance, n'ignoroit pas qu'il donnoit, par le choix de cette ville, un grand avantage aux Allemands, les plus zélés adversaires de l'autorité suprême des papes. Son consentement lui avoit été arraché à l'époque où les conquêtes de Ladislas ne lui laissoient presqu'aucun refuge en Italie; mais la mort de ce prince, auquel Jeanne II, sa sœur, avoit succédé, changeoit absolument la situation du pape dans ses États. Il croyoit n'avoir rien à craindre d'une reine foible et adonnée aux plaisirs; tandis que l'assemblée de l'église devant laquelle il alloit paroître, lui inspiroit un effroi qu'il ne pouvoit dissimuler. Mais en vain il cherchoit à éluder sa promesse; la chrétienté entière étoit convoquée; les monarques les plus puissans étoient déterminés à mettre fin au schisme, et les courtisans de Jean XXIII eux-mêmes le pressoient de se rendre à Constance (1).

Il est bien difficile de porter un jugement équitable sur Jean XXIII, tandis qu'on n'a presque conservé que les libelles diffamatoires de ses ennemis (2), et l'accusation

(1) *Leonardi Aretini Comment. de suo tempore.* T. XIX, p. 929. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 109.

(2) Un seul biographe de Jean XXIII parle de sa bienfaisance, de sa charité, et du bon gouvernement de Bologne

1414. scandaleuse portée contre lui, accusation qu'il approuva lui-même et qu'un concile a confirmée. Cependant l'allié constant des Florentins, l'hôte et l'ami de toute la famille de Médicis, et le protégé de Louis II d'Anjou, qui mit en œuvre tout son crédit pour lui faire obtenir la tiare, ne sauroit s'être souillé publiquement de tous les crimes qui lui sont imputés. S'il est tel qu'on nous le dépeint, personne n'auroit osé avouer son amitié. Sa conduite donne plutôt à connoître un homme habile, mais foible, qui jugeoit assez bien des autres, et qui prévoyoit avec assez de finesse la suite des événemens, mais qui n'avoit point assez de fermeté pour éviter les dangers dont il se sentoit menacé, et qui se soumettoit ensuite aux calamités avec une humilité chrétienne et une douceur dignes de compassion. En butte aux attaques d'un conquérant redoutable qui lui avoit enlevé presque tous ses États, il fit usage, pour lever de l'argent, des moyens inventés par ses prédécesseurs; mais il perfectionna cette maltote spirituelle, et il augmenta les revenus du saint-siége de manière à mériter l'accusation de simonie qui lui fut intentée. Il fit

pendant les neuf années qu'il y présida. *Additamenta ad Ptolomeum Lucensem*. T. III, P. II, p. 854.

ensuite valoir à gros intérêts l'argent qu'il 1414.
levoit ainsi; on prétend même qu'il le multiplia par l'usure la plus scandaleuse (1). Quant à ses mœurs, elles furent sans doute relâchées comme celles de toute sa cour; mais il n'est pas facile de croire qu'à Bologne seulement il ait eu deux cents maîtresses, ainsi que l'assure Théodoric de Niem (2); ou qu'il ait séduit trois cents religieuses, comme le portoit un des articles de l'accusation intentée contre lui (3).

Jean XXIII, ayant député le cardinal Isolani, pour prendre possession de Rome, partit lui-même de Bologne, le 1.er octobre, en suivant la route de Constance. Il désiroit se procurer, dans le voisinage de cette ville, quelque protecteur puissant, il y réussit; Frédéric, duc d'Autriche, vint au devant de lui jusqu'à Trente, l'accompagna au travers du Tyrol, et s'unit à lui par une étroite alliance; lui promettant de lui donner en tout temps les

(1) Théodoric de Niem assure que ses courtiers, en prêtant sur gage quatre cents florins remboursables dans quatre mois, se faisoient faire un billet de cinq cents florins. — *Vita Johannis XXIII.* p. 8.

(2) *Ib.* p. 6.

(3) *In codice Vindobonensi Elstrawiano. Ap. von der Hardt.* T. IV, p. 228. — *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. II, p. 184.

1414. moyens de s'éloigner de Constance, s'il le désiroit (1). Jean XXIII entra dans cette ville, le 28 octobre, avec neuf cardinaux de son obédience ; et, le 5 novembre, il fit l'ouverture du concile. A cette époque, l'assemblée n'étoit pas encore très-nombreuse; l'empereur Sigismond avoit, pendant ce temps, été prendre la couronne germanique à Aix-la-Chapelle, et les prélats de l'obédience de Jean XXIII, qui se rendirent les premiers au concile, n'étoient pas encore tous réunis; mais la politique, la dévotion et la curiosité attirant chaque jour de nouveaux voyageurs à Constance, on y compta, pendant un temps, jusqu'à cent mille étrangers, parmi lesquels se trouvoient tous les hommes les plus distingués de la chrétienté (2).

Outre les cardinaux, les archevêques et les évêques, beaucoup d'autres personnages, soit ecclésiastiques, soit séculiers, devoient avoir part aux délibérations ; un grand nombre d'abbés, de simples prêtres, et de docteurs en théologie, y avoient été appelés,

(1) *Thomæ Ebendorfferi de Haselbach Chronicon Austriacum. Ap. Hieron. Pez. Script. Austr.* T. II, p. 845. — *Jo. Muller Geschichte der Schweiz.* III Buch. 1 capitel. p. 25. — *Lenfant, Histoire du concile de Constance.* L. I, p. 16.

(2) *Lenfant, Histoire du concile de Constance.* L. I, p. 50.

aussi bien que les députés des ordres religieux et militaires, et les ambassadeurs des rois, des princes et des républiques. Parmi les subalternes, le nombre de ceux qui étoient attachés à la cour de Rome étoit très-considérable; si l'on avoit pris les suffrages par tête, en les regardant tous comme égaux, les auditeurs, les scripteurs et les procureurs du pape ou des cardinaux auroient rendu Jean XXIII maître des délibérations. Pour éviter cet inconvénient, le concile résolut de prendre les suffrages, non par tête, mais par nation. Il se divisa ainsi en quatre chambres, l'allemande, l'italienne, la françoise et l'angloise; plus tard, on y joignit encore l'espagnole. Chaque nation délibéroit à part, et son président, dans les sessions publiques, donnoit, au nom de tous, son assentiment aux décrets de l'église (1). 1414.

Le concile de Constance avoit été indiqué comme une continuation de celui de Pise; et, ce dernier ayant déposé Bénoît XIII et Grégoire XII, Jean XXIII avoit espéré que la chrétienté, dans une assemblée plus nombreuse et plus solemnelle encore, confirmeroit

(1) *Vita Johannis XXIII ex Mssto Vaticano.* T. III, P. II. *Rer. It.* p. 847.—*Histoire du concile de Constance.* L. I, p. 71. *Lenfant.* — *Gobelinus Persona Cosmodrom. Ætas VI.* c. 94, p. 339. *Apud Meibomium Script. Germ.* T. I.

1415. la déposition de ses rivaux, et le reconnoîtroit pour seul pasteur de l'église. Mais bientôt il s'apperçut que les députés au concile, et l'empereur Sigismond, protecteur de cette assemblée, étoient animés d'un tout autre esprit. L'Espagne étant restée sous l'obédience de Bénoît XIII, et quelques provinces de l'Italie et de l'Allemagne, sous celle de Grégoire XII, le schisme n'étoit point éteint, et ne pouvoit l'être que par des sacrifices mutuels. Les pères rassemblés demandèrent que les trois concurrens abdiquassent leur dignité, et Jean XXIII, qui se trouvoit au milieu d'eux, fut forcé de promettre, le 1.er mars 1415, qu'il donneroit l'exemple à ses deux rivaux (1). Bientôt, il est vrai, on trouva que sa déclaration n'étoit point assez explicite; on le chicana sur les conditions et sur l'époque de sa cession, et on lui fit si bien sentir sa dépendance, qu'il somma le duc d'Autriche de lui tenir sa promesse, et de l'aider à se retirer. En effet, il s'échappa le 21 mars 1415, déguisé en palefrenier, tandis que toute la ville étoit occupée d'un tournois où le duc d'Autriche combattoit contre le comte de Cilley. Dès que

(1) *Theodorici Niemensis vita Johannis XXIII.* p. 26.

le duc fut averti du départ du pape, il le 1415.
suivit et vint le joindre à Schaffhause (1).

Le concile fut un instant sur le point d'être dissous par cette fuite. Tous les cardinaux suivirent le pape; Jean de Nassau, électeur de Mayence, le margrave Bernard de Baden, et le puissant duc d'Autriche, étoient prêts à embrasser sa défense. Un mouvement républicain dans le concile, qui déclara que, dès qu'il étoit constitué, il étoit indépendant du pape; la vigueur de Sigismond, qui mit aussitôt Frédéric d'Autriche au ban de l'empire, et surtout l'animosité des Bernois, qui saisirent avec empressement cette occasion de faire la guerre à leur ennemi héréditaire, assurèrent la victoire du concile sur le chef de l'église. Jean XXIII, sommé de revenir à Constance, répondit qu'il persistoit dans l'intention de rendre la paix à l'église, en renonçant au pontificat (2); mais, en même-temps, il chercha, dans plusieurs lettres, à exciter de la défiance contre l'empereur, et à semer des dissentions entre les nations. Les cardinaux qui l'avoient suivi obéirent tous au concile, et rentrèrent à Constance; chaque

(1) *Joh. v. Muller Geschichte der Schweiz.* B. III, c. 1, p. 35.

(2) *Leonardi Aretini Comment. de suo tempore.* T. XIX, p. 929. — *Theodorici Niemensis vita Johann. XXIII.* p. 27.

1415. petit seigneur du voisinage, chaque ville du Rhin ou de Souabe, envoya déclarer la guerre à Frédéric; en peu de temps, soixante-dix villes ou forteresses furent enlevées à la maison d'Autriche (1). Les Bernois conquirent l'Argovie; la ligue helvétique, cédant aux sollicitations de l'empereur, entreprit à son tour des conquêtes; et bientôt Frédéric, qui s'étoit réfugié avec le pape à Fribourg en Brisgau, perdit courage et revint à Constance, pour se soumettre à Sigismond et au concile (2).

Le nouvel électeur de Brandebourg, Frédéric, burgrave de Nuremberg, à qui l'empereur venoit de promettre le chapeau électoral (3), alla chercher le pape et le reconduisit à Radolfzell, près de Constance; trois jours avant, le 14 mai 1415, Jean avoit été suspendu de toutes ses fonctions par décret du concile (4). Cependant, une accusation, en soixante et dix

(1) *Thomæ Ebendorfferi de Haselbach Chron. Austriac.* p. 845.

(2) *Jo. v. Muller Geschichte der Schweiz.* B. III, 1 cap. p. 68.

(3) Il fut investi le 18 avril 1417. *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. V, p. 466. — Ce prince est la souche de la maison royale de Prusse.

(4) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. II, p. 165. — *Gobelinus Persona Cosmodromi Ætas VI.* c. 94. p. 340.

articles, étoit dressée contre lui ; tous les 1415.
péchés de sa première jeunesse y étoient récapitulés, sur le témoignage de beaucoup de cardinaux, d'archevêques et d'évêques ; on l'accusoit d'un si grand nombre de subornations, de viols, d'adultères, d'incestes et de vices plus odieux encore, qu'une vie humaine ne paroît pas pouvoir suffire à tant de corruption (1). Jean XXIII ne voulut pas même voir l'acte d'accusation ; il déclara qu'il se soumettoit entièrement au concile ; qu'il recevroit avec respect et obéissance la sentence de sa déposition, et qu'il se tiendroit heureux si le sacrifice de sa liberté et de son honneur pouvoient rendre la paix à l'église. En effet, il fut déposé, le 29 mai, dans la douzième session du concile, et enfermé au château-fort de Gottleben, dans le voisinage de Constance (2).

La déposition de Jean XXIII étoit un grand acheminement à la réunion de l'église ; Grégoire XII, qui avoit résisté si obstinément au concile de Pise, songeoit enfin à se soumettre à celui de Constance ; le petit nombre de sectateurs qui lui étoient demeurés fidèles depuis

(1) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. II, p. 173.

(2) *Vita Johannis XXIII a Theodorico Niemensi.* p. 30. — *Ejusdem vita ex Mssto Vaticano.* T. III, P. II, p. 848. — *Additamenta ad Ptolomeum Lucensem.* p. 855. — *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. II, p. 188.

1415. l'élection d'Alexandre V, se réunissoient au concile, et sembloient vouloir abandonner leur pape. Il envoya donc Charles Malatesta, seigneur de Rimini, son principal protecteur, à Constance, avec commission d'abdiquer pour lui le pontificat, mais sans reconnoître les deux pontifes et les deux conciles avec lesquels il avoit lutté jusqu'alors. Dans la quatorzième session, qui fut présidée par l'empereur, le 4 juillet 1415, l'évêque de Raguse, légat de Grégoire XII, convoqua de nouveau l'assemblée, afin de lui donner, au nom de son pape, l'existence et l'autorité d'un concile (1); Charles Malatesta lut ensuite une bulle par laquelle Grégoire XII renonçoit au pontificat. Celui-ci reprit alors de lui-même le nom d'Ange Corario, et les titres de cardinal et évêque de Porto. Il mourut à Recanati, le 18 octobre 1417, à l'âge de quatre-vingt-dix ans (2).

Il ne restoit plus pour éteindre le schisme que d'amener Bénoît XIII à faire une cession

(1) *Raynaldi Annales Ecclesiast.* a. 1415, §. 26, T. XVII, p. 457.

(2) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. III, p. 262. — *Vita Johannis XXIII ex Msto Cod. Vaticano.* T. III, P. II, p. 848. — *Theodorici Niemensis vita Johannis XXIII.* p. 31. — *Chronicon Foroliviense fratris Hieronymi.* T. XIX, p. 887.

semblable; mais ce vieillard obstiné étoit encore reconnu pour pape, par les rois d'Aragon, de Castille, de Navarre et d'Écosse, et par les comtes de Foix et d'Armagnac. D'ailleurs il prétendoit que son droit au pontificat étoit devenu désormais incontestable, puisque seul, de tous les cardinaux nommés avant l'origine du schisme, il étoit encore en vie; en sorte que, si tous ceux qui avoient succédé à Grégoire XI étoient illégitimes, et s'il n'étoit pas pape lui-même, seul il avoit le droit d'élire un pape. Sigismond, qui aimoit les voyages, partit, au milieu de juillet, pour Perpignan, où le roi d'Aragon et Bénoît XIII lui avoient donné rendez-vous. Mais ce dernier, après avoir parlé pendant sept heures, pour faire seulement valoir ses droits et ses prétentions, offrit de céder le pontificat sous des conditions inacceptables; il vouloit, avant tout, annuller le concile de Pise, rompre celui de Constance, en assembler un autre dans un lieu de son obédience, et là ne donner sa démission qu'après avoir élu lui-même un autre pape (1). Bientôt il craignit ou feignit de craindre d'être arrêté, et il s'enfuit à Collioure, avec ses cardinaux; de là il se rendit à la forteresse de 1415.

(1) *Histoire du concile de Constance, Lenfant.* L. IV, p. 354. — *Vita Johannis XXIII ex Mssto Vaticano.* T. III, P. II, p. 849. — *Raynaldi Annales Ecclesiast.* 1415, §. 47, p. 468.

1415. Paniscola, où il s'enferma, protestant que ce château étoit l'arche de Noé, et qu'il contenoit seul la vraie église, tandis que le reste de l'univers étoit tombé dans le schisme (1).

L'église d'Espagne se sépara de Bénoît XIII, lorsqu'elle vit tant d'obstination, et elle résolut de se réunir enfin au concile de Constance; mais ce fut à des conditions semblables à celles que Grégoire XII avoit demandées. Les Espagnols convoquèrent le concile de Constance, comme s'il n'avoit pas existé jusqu'au moment de leur réunion; et cette assemblée reçut de cette manière la sanction des chrétiens demeurés sous l'obédience de Bénoît XIII, comme elle avoit reçu celle des deux autres papes (2).

La mort de Ferdinand, roi d'Aragon, les intrigues de Bénoît XIII, et le voyage de Sigismond en Angleterre, pour faire la paix entre ce royaume et la France, retardèrent le procès que le concile vouloit intenter à

(1) *Histoire du concile de Constance.* L. IV, p. 356. — *Theodoricus Niemensis vita papæ Johannis XXIII*, p. 36. — *Ejusdem vita ex Mssto Vaticano.* p. 851.

(2) *Concile de Constance.* L. IV, p. 361. — *Raynaldus Annales Ecclesiastici.* 1415, §. 53, p. 472. — La capitulation, signée à Narbonne le 13 décembre 1415, ne fut exécutée que le 15 octobre 1416. A dater de cette époque, les Espagnols formèrent dans le concile une cinquième nation, avec une voix égale aux autres.

Bénoît XIII; ce ne fut que dans la trente- 1415.
septième session, le 26 juillet 1417, que ce vieillard fut, non point déclaré antipape, mais déposé comme ayant, par son obstination, maintenu le schisme au préjudice de toute la chrétienté. Ainsi le saint-siége fut enfin rendu vacant par la déposition de deux papes, et la cession volontaire d'un troisième (1).

Mais le concile n'avoit pas seulement pour but la réunion de l'église, il se proposoit aussi sa réformation; il vouloit mettre des bornes à l'arrogance de la cour de Rome, empêcher la vénalité des grâces spirituelles, et faire cesser le commerce des choses sacrées qu'on stigmatisoit du nom de simonie, mais qui faisoit le principal revenu des papes. Le but de presque tous les sermons, prêchés devant le concile, étoit de rappeler aux pères assemblés le devoir de réformer l'église; les abus qui régnoient dans tout le clergé étoient représentés avec des couleurs si odieuses, qu'on doit s'étonner de la hardiesse des prédicateurs et de la patience de leurs auditeurs. Cependant, d'autres hommes qui, par des discours presque semblables, avoient entrepris de réformer l'église, furent poursuivis par ce même

(1) *Histoire du concile de Constance*. L. V, p. 491. — *Raynaldus Annales Eccles.* 1417, §. 12, p. 495.

1415. concile avec un acharnement et punis avec une cruauté qui ont souillé pour jamais sa mémoire.

Avant même l'origine du schisme, Jean Wickleff, curé ou recteur de Lutterworth, au comté de Leicester, avoit répandu en Angleterre, sur le pouvoir usurpé de la cour de Rome, sur l'abus que le clergé faisoit de ses richesses, et sur les dogmes nouveaux qu'il introduisoit dans la religion, des opinions que la cour de Rome s'étoit hâtée de condamner (1). Grégoire XI avoit chargé l'évêque de Cantorbery d'examiner dix-neuf propositions hérétiques, contenues dans les écrits de Wickleff. Mais ce docteur, en commençant une réformation, paroît avoir voulu éviter les jugemens de l'église. Il avoit attaqué la transsubstantiation, le purgatoire, l'invocation des saints (2); cependant il l'avoit fait d'une manière enveloppée; et par les explications qu'il donna ensuite, il sut se dérober à la persécution, quoique celle-ci fut renouvelée à plusieurs reprises (3); on le laissa

(1) *Hume's History of England.* c. 17, T. IV, p. 56. — *Histoire d'Angleterre, de Rapin Thoiras.* L. X, T. III, p. 252.

(2) *Fleury, Histoire ecclésiastique.* L. XCVII, c. 44, T. XIV, p. 247.

(3) L'ordre de le poursuivre, envoyé en 1382 à l'université

mourir en paix dans sa cure de Lutterworth, 1415.
en 1385. A cette époque il avoit déjà formé en Angleterre une secte assez nombreuse ; ses disciples étoient nommés Lollards ; et ses écrits, défendus à plusieurs reprises, étoient commentés par de nouveaux réformateurs.

Les livres de Wickleff furent apportés en Bohême, au commencement du quinzième siècle, par un gentilhomme qui avoit étudié à Oxford (1). L'université de Pragues étoit, fort renommée à cette époque; des professeurs allemands y avoient long-temps tenu le premier rang; mais ils étoient devenus l'objet de la jalousie des Bohémiens, depuis que ceux-ci cultivoient les lettres avec succès; Jean Huss, Jérôme de Pragues et Jacobel de Meissen, trois des hommes les plus distingués parmi les théologiens de Bohême, embrassèrent les opinions de Wickleff, et les répandirent par leurs leçons et par des prédications éloquentes. Le nonchalant Wenceslas laissoit une liberté absolue aux novateurs; d'ailleurs il étoit disposé à favoriser ses Bohémiens contre les Allemands, dont il avoit à se plaindre.

d'Oxford, se trouve dans *Rymer. conventiones et acta publica*. T. VII, p. 363.

(1) *Æneæ Sylvii Historia Bohemica*. c. 35, p. 102. — *Opera Æneæ Sylvii*. 1 vol. in-fol. Bâle, 1551.

1415. Jean Huss se distinguoit par la sévérité de ses mœurs, la douceur de son caractère et la subtilité de son esprit, aussi bien que par son éloquence (1). Il étoit confesseur de Sophie de Bavière, reine de Bohême; et ses prédications à l'église de Béthléem, suivies également par les grands et le peuple, lui avoient gagné un grand nombre de partisans (2).

Jean Huss avoit déjà été cité, en 1410, par Jean XXIII, pour rendre compte en cour de Rome de sa doctrine. Il avoit alors fait plaider sa cause par des procureurs; mais, reconnoissant toujours l'autorité souveraine de l'église, il en avoit appelé au jugement du prochain concile, et il se rendit à Constance, où il arriva le 3 novembre 1414, muni de recommandations du roi et des grands de Bohême, et d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond (3).

Malgré ce sauf-conduit, Jean Huss fut arrêté le 28 novembre 1414, et jeté dans une dure prison, où il eut quelque temps, pour compagnon d'infortune, le pape Jean XXIII lui-même. Il fut examiné avec rigueur sur les

(1) *Bohuslai Balbini epitome Rer. Bohemicar.* L. IV, c. 5, p. 431.

(2) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. I, p. 19.

(3) *Ib.*, p. 23.

propositions qu'on trouvoit condamnables dans ses écrits, il fut dans un interrogatoire public, en plein concile, l'objet des sarcasmes amers des théologiens qui devoient prononcer sa sentence. Sans être déconcerté par la partialité de ses juges ou la haine de ses persécuteurs, il chercha modestement à concilier sa doctrine avec celle que professoit l'église romaine; mais il rejeta, sans démentir ou sa douceur ou sa constance, la formule de rétractation qui lui étoit proposée; et le 6 juillet 1415, il fut condamné par le concile à être brûlé vif. Cette sentence fut exécutée le même jour. Au milieu de ses gardes et de ses bourreaux, accablé d'outrages et de malédictions, portant sur ses habits les images du diable, auquel son ame avoit été dévouée par le concile, Jean Huss déploya jusqu'à la fin le courage, la sérénité et la résignation d'un héros chrétien (1). 1415.

Jérôme de Prague avoit étudié la théologie à Paris, à Heidelberg, à Cologne et à Oxford. Plus jeune que Jean Huss, il paroissoit le surpasser en éloquence et en talens; il s'attacha cependant à lui comme son disciple, plutôt que comme son égal; il partagea les travaux

(1) *Histoire du concile de Constance.* L. III, p. 275. — *Raynaldus Annal. Ecclesiast.* 1415, §. 42, T. XVII, p. 465. — *Theodoricus Niemensis vita Johannis XXIII.* p. 32.

1415. de l'apostolat, sans aspirer à la gloire d'une première place, et il ne disputa d'autre couronne à son maître et son ami, que celle du martyre. Arrêté le 25 avril 1415, dans le voisinage de Constance, où il avoit voulu se rendre, il se laissa entraîner, par une suite de mauvais traitemens, à signer, le 11 septembre de la même année, une rétractation de sa doctrine; mais, dès le 29 octobre, il désavoua cette rétractation, et bientôt il le fit publiquement, dans une congrégation générale du concile (1).

Il fut traduit devant cette assemblée, qui
1416. devoit le juger, le 23 mai 1416. Mais on lui refusa long-temps la parole, autrement que pour répondre, article par article, aux accusations produites contre lui. « Quoi donc! » s'écria-t-il enfin, « après m'avoir retenu trois cent quarante » jours dans la fange et la puanteur d'une horrible prison, où j'étois chargé de chaînes, » tandis que mes accusateurs avoient chaque » jour accès auprès de vous, vous me refusez » une seule heure pour me défendre! Déjà » l'on vous a persuadé que je suis un hérétique, un ennemi de la foi, un persécuteur » de l'église, et vous ne voulez pas m'accorder une occasion unique de me faire » connoître à vous! Et cependant vous êtes

(1) *Lenfant, Hist. du concile de Constance. L. IV, p. 390.*

» des hommes et non des dieux; vous êtes 1416.
» exposés à l'erreur, à la tromperie, à la
» séduction. Il s'agit ici de ma tête; mais il
» s'agit aussi de l'honneur d'une assemblée,
» où l'on croit avoir réuni tout ce que le
» monde a de plus illustre et l'église de plus
» éclairé. » Il passa ensuite aux témoins produits contre lui; il fit voir comment leurs dépositions avoient été dictées par la haine, la malveillance ou l'envie, et il démontra si clairement les motifs de cette haine, que, s'il ne s'étoit pas agi d'une matière de foi, de pareils témoins n'auroient plus obtenu de crédit. « Les hommes les plus doctes et les
» plus saints de l'ancienne église, dit-il, ont
» quelquefois eu des avis opposés en matière
» de dogme, non pour détruire la religion, mais
» pour en faire éclater la vérité. Ainsi saint
» Augustin et saint Jérôme ont été en oppo-
» sition, sans qu'il y eut ou sur l'un ou sur
» l'autre aucun soupçon d'hérésie. D'autres
» hommes cependant, et plus saints et plus
» justes que moi, ont été, comme moi,
» accusés de troubler l'ordre établi, et accablés
» par de faux témoignages; beaucoup de héros
» et de sages de l'antiquité, beaucoup d'apôtres
» et de pères de l'église, et le fondateur lui-
» même de notre divine religion, ont péri
» d'une mort cruelle par le jugement des

1416. » hommes ; dernièrement encore, et dans ce » lieu même, Jean Huss a été livré aux flammes, » cet homme si bon, si juste, si saint, si » indigne d'une telle mort ! Mon supplice aussi » s'approche, et je le subirai avec une ame » forte et constante. » Plusieurs fois, comme il parloit, il fut interrompu par de violens murmures ; alors il se taisoit, ou quelquefois il imposoit silence à la multitude, puis il reprenoit son discours, en suppliant qu'on lui permît de parler, puisque c'étoit la dernière fois qu'on pourroit l'entendre. Jamais son ame ferme et intrépide ne parut ébranlée par le tumulte de l'auditoire. Sa voix étoit douce, modulée, et cependant sonore ; ses gestes, pleins de dignité, exprimoient son indignation et commandoient la pitié, quoiqu'il ne la cherchât point et ne voulût point l'exciter. Sa mémoire, richement ornée, lui fournissoit à propos toutes les citations des pères, des livres saints, et des auteurs sacrés et profanes qui pouvoient servir à sa cause, comme s'il avoit passé les trois cent quarante jours de sa détention dans une bibliothèque, et non dans une tour fétide et obscure. Ayant refusé de rétracter ses opinions, il fut condamné au feu par le concile. Il marcha au supplice avec un visage serein et satisfait. Arrivé sur la place où son maître et son ami avoit péri de la mort

qui lui étoit réservée, il fit sa prière au pied 1416.
du poteau, et se dépouilla lui-même de ses habits; lorsque la flamme commençoit à s'élever du bûcher, il entonna un hymne, qu'on l'entendit continuer jusqu'au moment où il rendit son ame à son créateur (1).

Dès que la nouvelle du supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague fut apportée en Bohême, leurs disciples, qu'ils laissoient orphelins, et qui en prirent le nom, loin de se laisser abattre, ne songèrent qu'à la vengeance; trente mille sectaires se rassemblèrent sur le mont Thabor; et, après y avoir pris sur trois cents tables la communion sous les deux espèces, ils marchèrent contre leurs persécuteurs; Jean de Trockznow dit Ziska, et les deux Procopes les conduisirent à la victoire; cinq cents églises furent brûlées; les couvens, les tombeaux des rois furent profanés; et, pour la première fois, un royaume chrétien rejeta entièrement le joug de l'église romaine (2).

(1) Tout ceci est extrait d'une lettre de Poggio Bracciolini à Léonard Arétin. Le premier de ces deux historiens florentins assistoit au concile, et fut présent à ce supplice. Son récit s'accorde rigoureusement avec les actes. *Hist. du concile de Constance*. L. IV, p. 397. — La lettre de Pogge, qui est imprimée dans plusieurs recueils, a été insérée par Redusius de Quero, dans sa chronique de Trévise. *T. XIX. Rer. Ital.* p. 829. — *Liber Epistolarum Poggii Argentoraci* 1513 *editum*. fol. 114.

(2) *Adlzreitter Annales Boicæ Gentis*. P. II, L. VII, p. 143.

1416. Le concile de Constance, qui avoit procédé avec tant de rigueur contre les réformateurs, annonçoit cependant à son tour le projet de réformer l'église, et Sigismond pressoit les pères rassemblés de procéder à cette œuvre importante, avant de donner un nouveau chef à la chrétienté. La simonie excitoit des réclamations universelles; et, sous ce nom, on comprenoit la levée de presque tous les revenus du clergé; aussi, tous ceux qui tenoient à la cour de Rome s'opposoient-ils de toutes leurs forces à une réforme qui devoit les ruiner. La nation allemande étoit celle qui mettoit le plus de zèle à cette entreprise; la nation italienne, celle qui s'y opposoit avec le plus d'opiniâtreté; les François, par jalousie de l'empereur, abandonnoient souvent la cause commune, et les Anglois ne la défendoient pas, par crainte qu'on ne leur disputât le droit de former seuls une nation.

1417. Pendant la seconde et la troisième année, on vit la division augmenter dans le concile; presque toutes les sessions publiques étoient troublées par l'amertume des reproches qu'on se faisoit mutuellement; la

— *Bohuslai Balbini epitome Rer. Bohemicarum.* p. 421. — *Æneæ Sylvii Historia Bohemica.* c. 36, p. 105. — *Ejusdem epistola* 130. L. I, p. 660, où il raconte son séjour au Mont-Thabor. — *Thomæ Ebendorff de Haselbach Chron. Austr.* T. II, p. 847.

confusion et le tumulte empêchoient souvent 1417.
de procéder et de s'entendre ; déjà l'on commençoit à craindre que quelque scène plus violente ne se terminât par une scission de cette assemblée, et ne replongeât l'église dans un schisme plus difficile à détruire que le précédent. D'après ces considérations, les cardinaux demandoient avec instance qu'on leur permît de procéder à l'élection d'un nouveau pape ; les Italiens, les François et les Espagnols appuyoient leur demande ; l'empereur seul s'y opposoit avec les Allemands et les Anglois (1); mais il fut enfin obligé de céder. Pour cette fois seulement, l'élection du chef de l'église fut confiée à un double collège, l'un, formé de trente députés nommés également par les cinq nations; l'autre, de vingt-trois cardinaux réunis des trois obédiences. Le candidat, pour être élu, devoit obtenir les deux tiers des suffrages dans l'un et l'autre collège. Ces cinquante-trois électeurs furent enfermés, le 7 novembre 1417, dans un même conclave; et, dès le 11 du même mois, ils en sortirent pour proclamer Othon Colonne, cardinal de Saint-George au voile d'or, qui prit le nom de Martin V. Colonne avoit reçu

(1) *Gobelinus Persona Cosmodromii Ætas VI. c. 96* p. 344.

1417. d'Innocent VII, en 1405, le chapeau de cardinal, et il avoit été attaché aux pontifes de Rome jusqu'à l'époque du concile de Pise. Il avoit alors embrassé la cause d'Alexandre V et de son successeur Jean XXIII; le premier de tous les cardinaux, il suivit celui-ci dans sa fuite, et il lui demeura plus long-temps fidèle qu'aucun autre (1).

Le pape ne fut pas plus tôt élu, qu'embrassant la défense des intérêts de l'église romaine, il s'efforça de faire échouer tous les projets de réformation. Il fit, avec chaque nation, un concordat particulier, pour supprimer les abus qui excitoient le plus de réclamations, et assurer ainsi la continuation des autres; ses réglemens ne regardoient presque que les droits de la cour de Rome, dans la promotion des bénéfices, et les habillemens du clergé. Après les avoir publiés, il prononça la dissolution du concile, dans sa quarante-cinquième session, le 22 avril 1418 (2).

On s'étoit flatté que le concile rétabliroit

(1) *Lenfant, Histoire du concile de Constance*. L. V, p. 520. — *Vita Johannis XXIII ex Mssto Codice Vaticano*. T. III, P. II, p. 852. — *Additamenta ad Ptolomeum Lucensem*. T. III, P. II, p. 856 et 859. — *Muller Geschichte der Schweiz*. III Buch, I cap. p. 100.

(2) *Lenfant, Hist. du concile de Constance*. L. VI, p. 609. — *Gobelinus Persona, Cosmodromii Ætas VI*. c. 96, p. 345.

la paix entre la France et l'Angleterre, et qu'il tourneroit les armes de la chrétienté contre les Turcs, pour profiter de la division survenue dans la maison ottomane, après la mort de Soliman; mais la seconde année du concile, la bataille d'Azincourt anéantit les forces des François (1), et, l'année d'après, le duc de Bourgogne reconnut Henri V d'Angleterre, pour roi de France. Le concile n'entreprit point non plus de décider entre les prétentions opposées de Jeanne de Naples et de Sigismond sur la Hongrie, de la même Jeanne et de Louis d'Anjou, sur Naples et sur la Provence; mais toute guerre demeura suspendue entre ces princes, aussi long-temps que les pères de l'église furent assemblés, et Jeanne, quoiqu'elle prît les titres de reine de Hongrie et de comtesse de Provence, ne songea point à étendre ses armes hors des provinces qu'elle avoit hérité de son frère.

Jeanne II étoit veuve de Guillaume, fils de Léopold III, duc d'Autriche. Après la mort de son mari, elle étoit revenue à Naples, où elle se livroit sans retenue aux vices qui avoient perdu son frère. Dès les

(1) Le 25 octobre 1415. — *Histoire de France*, *par Villaret*. T. VII, p. 173.

premiers jours de son règne ; on la vit s'entourer d'indignes favoris. Le plus décrié étoit Pandolfello Alopo, qu'elle avoit fait son sénéchal, et auquel elle donna bientôt les titres de comte et de camerlengo. Il étoit
1414. âgé de vingt-cinq ans, tandis qu'elle en avoit quarante-cinq, et on ne lui connoissoit d'autre mérite que la beauté de sa figure (1). Ce favori et les autres courtisans n'occupoient la reine que de fêtes licencieuses, et ils la détournoient de tous les soins de son gouvernement.

Cependant la nouvelle de la mort de Ladislas avoit été annoncée à Rome le 8 août 1414 ; le 10, toute la ville fut sous les armes, et les officiers napolitains en furent chassés au nom de l'église et du peuple (2). Sforza, que Ladislas avoit laissé occupé au siége de Todi, le leva lorsqu'il apprit la mort du roi ; après avoir essayé vainement de ramener les Romains à l'obéissance, il continua sa route vers Naples, afin de profiter du crédit que lui donnoit son armée, pour obtenir une plus grande part dans le gouvernement ; mais il y étoit à peine arrivé

(1) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1076. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 107.

(2) *Antonii Petri Diarium Romanum.* T. XXIV, p. 1045.

lorsque Pandolfello Alopo le fit saisir, et 1414.
jeter dans la même prison où se trouvoit déjà Paul Orsini (1).

Plusieurs princes demandoient la reine en mariage, et elle-même sentoit le besoin d'un appui sur le trône chancelant où elle étoit montée. Elle se décida enfin pour Jacques de Bourbon, comte de la Marche, dans l'espérance que son alliance avec un prince de la maison de France la mettroit à couvert de nouvelles attaques de la part
de Louis d'Anjou, son compétiteur. Elle eut 1415.
soin cependant de convenir que son mari n'auroit d'autre titre que celui de comte et de gouverneur général du royaume, se réservant à elle seule la dignité et le pouvoir royal (2).

Pandolfello Alopo, qui avoit été obligé de consentir à ce mariage, voulut, avant qu'il s'accomplît, s'assurer à la cour un parti assez fort pour n'avoir rien à craindre de l'époux de Jeanne. Il alla trouver, dans sa prison, Sforza Attendolo, et il lui offrit son alliance, la main de sa sœur Catherine,

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ Vicecomitis*. T. XIX, p. 660. — *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1076.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecomitis*. T. XIX, p. 664. — *Annales Bonincontrii Miniatensis*. T. XXI, p. 110.

1415. et toute la faveur de la reine, pour prix de son amitié (1).

Le vaillant paysan de Cotignola s'étoit déjà élevé au rang des princes feudataires. Ladislas, en le nommant grand connétable du royaume, lui avoit donné sept châteaux ou petites villes, dans le patrimoine de saint Pierre, dont Marta, Civita di Penna, et Piano Castagnaro, étoient les principales (2). Sforza possédoit aussi quelques autres châteaux, comme tributaire de la république de Sienne (3); il ne perdoit aucune occasion d'augmenter ces fiefs qu'il regardoit comme la base de sa puissance; et, en épousant la sœur du favori de la reine, il se fit céder par celle-ci de nouveaux châteaux, dans le voisinage de ceux qu'il avoit acquis les premiers (4).

Mais le principal appui de Sforza étoit une compagnie d'aventure qui lui étoit plus dévouée, que ces bandes de soldats ne

(1) Le mariage fut célébré le 16 juillet 1415. *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1076. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 109.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecomitis.* T. XIX, p. 660.

(3) *Bandini de Barthlomæis Hist. Senensis.* T. XX, p. 15.

(4) *Leodrisius Cribellius de vita Sfortiæ.* p. 664. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 110.

l'eussent encore été à aucun autre condottiere. Sforza avoit appelé auprès de lui tous ses parens ; il avoit donné à tous quelque commandement parmi ses troupes, et il avoit trouvé entre ces hommes, élevés, comme lui, dans la pauvreté et la fatigue, un grand nombre de braves guerriers ; d'officiers intrépides et fidèles, qui n'avoient d'autre ambition que celle de rendre puissant le chef de leur famille, d'exécuter les projets qu'il concevoit seul, et d'être en quelque sorte les instrumens d'un génie supérieur (1). L'armée de Sforza étoit son royaume ; il l'avoit créée, il la nourrissoit, il étoit maître de lui faire embrasser tour-à-tour les partis les plus opposés, assuré que jamais un officier, jamais un soldat, ne préféreroit l'État qu'il servoit à son général. Sforza, qui connoissoit sa puissance, ne mettoit pas de bornes à son ambition. Il ne se proposoit point, comme le duc Guernieri ou le comte Lando, d'enrichir ses soldats aux dépens des peuples, et de lever, sur les villes et les provinces, d'abondantes contributions. Il vouloit régner, et déjà il avoit vu d'autres aventuriers s'élever, par 1415

(1) Les plus distingués parmi ces capitaines étoient Michelino et Micheletto Attendolo, Lorenzo, Santo-Parente, Louis, Bosio, Foschino, etc. *Annal. Bonincontrii Miniat.* p. 111.

1415. leur valeur, au rang des princes. Pandolfe Malatesti gouvernoit Brescia; Facino Cane, et Otto Bon Terzo, avoient régné dans Alexandrie et dans Parme; la foiblesse de Jeanne et l'absence du pape, livroient au premier conquérant toutes les provinces de l'Italie méridionale, et Sforza accepta avec empressement l'alliance de Pandolfello Alopo, qui sembloit lui ouvrir la voie à de nouvelles grandeurs.

Il importoit au favori et à son nouvel allié, que l'époux de la reine ne s'élevât point au-dessus du rang qui lui avoit été assigné par le contrat de mariage; et, lorsque Jacques de la Marche fut arrivé de Venise à Manfredonia, Sforza alla au devant de lui, bien résolu à ne pas permettre qu'il prît aucun autre titre que celui de comte. Mais les courtisans du feu roi, jaloux d'Alopo et de Sforza, s'étoient rendus en foule auprès de l'époux de la reine, pour le prévenir contre ses favoris. Jules-César de Capoue, un des comtes d'Altavilla, qui avoit rassemblé une grande partie des soldats de Ladislas, et qui prétendoit au commandement des armées, fut celui qui mit le plus de zèle à desservir Sforza. Il donna l'exemple aux courtisans de saluer le comte de la Marche du nom de roi. De concert avec ce prince,

lorsqu'il fut arrivé à Bénévent, il prit querelle avec le grand connétable. Tous deux furent arrêtés, pour avoir mis l'épée à la main dans le palais du monarque; mais Jules César de Capoue fut relâché immédiatement, tandis que Sforza fut jeté dans un noir cachot (1). 1415.

Le mariage de Jacques de la Marche et de Jeanne II fut célébré le 10 août. La reine, intimidée par la prison de Sforza, permit à Jacques de prendre le titre de roi. Celui-ci, déterminé à régner en effet, et à réformer les mœurs de sa femme et de sa cour par les plus sévères traitemens, fit arrêter Pandolfello Alope, et le fit appliquer à la torture pour lui arracher l'aveu des foiblesses de la reine; après quoi il le fit périr par un supplice cruel et ignominieux (2). Sforza fut à son tour mis à la torture, et il n'auroit point échappé à la mort, si sa sœur Marguerite, femme de Michelino Attendolo, n'avoit fait arrêter quatre ambassadeurs napolitains qui passoient près de son camp, et n'avoit déclaré qu'elle useroit sur eux de représailles (3).

(1) Au mois d'août 1415.—*Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecom.* p. 666.—*Giornali Napoletani.* p. 1077.

(2) *Leodrisius Cribellius de vita Sfortiæ.* p. 667.—*Giornali Napoletani.* p. 1077.

(3) *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 110.

1415. Le roi, défiant et cruel par caractère, avoit dépassé les conseils et l'attente des courtisans; il déroboit Jeanne à la vue de tous ses sujets; il la retenoit comme prisonnière dans son palais, et il avoit chargé de veiller sur elle un vieux chevalier françois, qui ne la quittoit pas un instant. Jules César de Capoue, en trompant ce gardien, réussit cependant à la voir sans témoins. « J'étois bien loin, » dit-il à la reine, « de prévoir la servitude où » je vous ai précipitée, par le conseil imprudent que j'ai donné au roi; j'étois loin de » penser qu'Alopo et Sforza ne seroient écartés que pour faire place à des François, et » que tous les emplois de l'État seroient possédés par des étrangers. Mais, si j'ai commis » cette première faute, il dépend aussi de » moi de la réparer. Je puis vous sortir » de votre prison, et vous rendre le sceptre qui » vous échappe; il faut seulement que vous » juriez de reconnoître pour légitime ce que » je vais entreprendre pour vous. » La reine prit l'engagement que demandoit Jules César, et elle apprit alors que celui-ci vouloit tuer son mari. Bientôt cependant, soit qu'elle fût effrayée de cet attentat, ou qu'elle se défiât de Jules César, ou qu'enfin elle voulût se venger de lui, elle révéla au roi Jacques la proposition que ce seigneur lui avoit faite. Le roi se cacha

dans le cabinet de Jeanne, pour assister, sans 1415.
être vu, à une nouvelle conférence que la reine et le comte devoient avoir; et, après avoir entendu le dernier exposer ses projets, il le fit saisir et l'envoya au supplice avec tous les conjurés qu'il avoit nommés (1).

La reine, par cette révélation, ayant un peu regagné la confiance de son mari, obtint, après une année de réclusion, la permission d'assister à une fête qu'un marchand florentin lui avoit préparée dans son jardin, le 13 septembre 1416. Le peuple, qui déteste toujours 1416.
un gouvernement étranger, souffroit avec impatience l'autorité que s'arrogeoient le roi Jacques et ses François. Il fut vivement ému, lorsqu'il vit paroître la reine sur un char découvert, triste, décolorée, et semblable à une prisonnière; les nobles invitèrent les bourgeois à les seconder; tous ensemble prirent les armes pour délivrer leur souveraine de sa captivité; ils forcèrent ses gardes à conduire sa voiture à l'archevêché; bientôt après ils lui firent ouvrir le palais de Capuana, tandis que le roi, menacé, s'enfuit au château de l'Œuf. Comme il ne pouvoit y soutenir un siége, il

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 672. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 112. — *Giornali Napoletani.* p. 1078. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 1, p. 419.

1416. traita, sous la garantie de la ville, avec les insurgés; il renvoya presque tous les François qu'il avoit conduits avec lui, et il rendit à la reine la suprême administration des affaires qu'il s'étoit arrogée (1).

La reine ne pouvoit se passer de favori; dès qu'elle eut recouvré quelque liberté, elle s'attacha Ser Gianni Caraccioli, auquel elle donna la place de grand sénéchal, que Pandolfello Alopo avoit occupée. Ce choix étoit moins indigne que l'autre; Caraccioli joignoit une prudence consommée aux qualités faites pour plaire à Jeanne, et l'amant de la reine réussit à gagner l'affection de la noblesse et du peuple. Sforza, en même-temps, avoit été remis en liberté et rétabli dans la charge de grand connétable. La ville de Troia et des terres considérables, dans son voisinage, lui furent données en fief, avec le titre de comte (2). Et bientôt après, il fut chargé de combattre un rival digne de lui.

Un autre capitaine d'aventure, qui, non moins que Sforza, étoit chéri de l'armée qu'il

(1) *Giornali Napoletani.* p. 1078. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecom.* p. 673. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 112. — *Istoria civile del Regno di Napoli.* L. XXV, c. 1, p. 420.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecom.* p. 674. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 2, p. 423.

avoit formée, entreprenoit, dans le même 1416.
temps, de fonder une principauté nouvelle en Toscane. Braccio de Montone avoit été chargé par Jean XXIII, de veiller à la sûreté de l'Etat de Bologne, lorsque ce pontife étoit parti pour le concile; et Braccio signala son séjour en Romagne par des expéditions brillantes contre les seigneurs de Forli, de Ravenne et de Rimini, qui étoient ennemis du pontife, ou qui vouloient profiter de son absence pour s'agrandir (1). Chaque fois, cependant, que Braccio s'éloignoit de Bologne, les citoyens de cette ville prenoient les armes pour recouvrer leur liberté; mais la promptitude de son retour les forçoit à se soumettre de nouveau au joug qu'ils détestoient (2). Sur ces entrefaites, Jean XXIII fut déposé et jeté dans une prison; ses partisans eux-mêmes perdirent l'espérance de lui voir jamais recouvrer la tiare; et les Bolonois, encouragés par Antonio et Battista Bentivoglio, et par Matteo des Canedoli, prirent les armes encore une fois, le 5 janvier 1416, pour secouer

(1) *Vita Brachii Perusini a J. Campano.* T. XIX, L. III, p. 502. — *Chronicon Foroliviense Fratris Hieronymi.* T. XIX, p. 884. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 108.

(2) *Vita Brachii Perusini.* p. 505.

1416. une domination étrangère (1). Soit que Braccio n'espérât pas pouvoir vaincre la résistance des habitans, ou qu'il ne se crût plus obligé à les contenir sous l'obéissance de Jean XXIII; il consentit à traiter avec eux. Le pape lui avoit donné en fief quelques châteaux du territoire bolonois, il les vendit à la ville pour le prix de trente mille florins; il se fit aussi rembourser cinquante-deux mille florins de soldes arriérées qui lui étoient dues; et, à ces conditions, il rendit aux Bolonois leur citadelle qu'il occupoit encore, et la jouissance de leur antique liberté. Tous ceux qui avoient été exilés pendant le gouvernement de Balthazar Cossa, furent rappelés et rétablis dans tous les droits de cité (2).

Braccio, qui avoit enrichi ses soldats par ses expéditions en Romagne, et qui recevoit des Bolonois une somme d'argent considérable, résolut de conduire son armée à une entreprise

(1) *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXIX, T. II, p. 603.

(2) Le traité avec Braccio est rapporté dans Cherubino Ghirardacci, *L. XXIX, p.* 606. Le florin est évalué à trente-neuf sols bolognini. *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 606.—*Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecomitis.* T. XIX, p. 670.—*Chronicon Foroliviense Fratris Hieronymi.* T. XIX, p. 885. — *Mathæi de Griffonibus Memoriale historic.* T. XVIII, p. 223.—*Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 111.

qu'il avoit long-temps méditée, mais qu'il avoit 1416.
toujours été forcé d'ajourner. Les Pérousins, qui avoient exilé Braccio, et qui, depuis vingt-quatre ans, étoient en guerre avec la noblesse et tout le parti des Baglioni, ne songeoient plus à l'inimitié de cet illustre émigré qui étoit éloigné d'eux. Ils avoient recouvré leur liberté par la mort de Ladislas, et ils en jouissoient sans inquiétude, depuis la déposition de Jean XXIII. Ils avoient même licencié Ceccolino des Michelotti, leur compatriote, qui, pendant long-temps, avoit commandé leurs soldats. Braccio, pour les confirmer dans leur sécurité, entra en traité avec le duc de Milan, pour se mettre à son service, et envoya même une partie de ses bagages en Lombardie; cependant, il avoit secrètement pris à sa solde Tartaglia, qui se trouvoit alors à Frascati, avec six cents chevaux; pour l'engager à son service il lui promit de l'aider à conquérir les fiefs de Sforza, qui étoit encore alors en prison à Naples. Ce fut la première origine de l'inimitié entre ces deux capitaines, inimitié qui divisa toutes les troupes de l'Italie en deux écoles et deux factions toujours rivales (1). Braccio, traversant rapidement la Romagne, passa les Apennins,

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecomitis.* p. 670. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 113.

1416. et parut devant Pérouse lorsqu'on l'y attendoit le moins. Il s'étoit déjà emparé des ponts du Tibre, et il avoit poussé ses patrouilles jusqu'aux portes de la ville, avant que les Pérousins reconnussent par quel ennemi ils étoient attaqués (1).

Braccio, pour profiter de cette surprise, donna plusieurs assauts aux murailles, mais il fut autant de fois repoussé avec perte; ses soldats pénétroient facilement dans le faubourg; de là il falloit monter pour parvenir à la ville; et une grêle de pierres et de tuiles, qui partoit de toutes les fenêtres et de tous les toits, les forçoit toujours à reculer (2). Les Pérousins avoient demandé du secours à Paul Orsini et à Charles Malatesta; tandis que ces deux généraux rassembloient leurs soldats, les Pérousins invoquèrent aussi la médiation des Florentins. Ceux-ci, anciens amis et alliés de Braccio, l'avoient assisté dans ses précédentes guerres contre Pérouse, alors asservie à Ladislas. Depuis que les Pérousins avoient recouvré leur liberté, les Florentins désiroient les protéger, et ils intercédèrent pour eux par leurs députés; mais ils ne crurent pas devoir se brouiller avec un allié, pour

(1) *Vita Brachii Perusini*. T. XIX, p. 506.

(2) *Ib.* p. 508, 509.

soutenir contre lui la cause de leurs propres ennemis (1). 1416.

Cependant tout le territoire de Pérouse avoit été successivement soumis par les armes de Braccio; cent vingt châteaux et quatre-vingts villages avoient reconnu son autorité (2). La ville étoit assiégée; les magistrats, pour épargner le sang des citoyens, leur avoient défendu sévèrement de sortir des murs et de combattre; même ils avoient fait murer presque toutes les portes; mais les Pérousins étoient le peuple le plus belliqueux de l'Italie; et, lorsque les soldats de Braccio venoient les provoquer au combat, ils sautoient tout armés du haut des murs, ou bien ils se faisoient descendre avec des cordes, pour ne pas conserver sur leurs ennemis l'avantage du terrain en les combattant (3).

Charles Malatesti ayant rassemblé à Rimini deux mille sept cents chevaux, s'avançoit du côté d'Assise. Il avoit sous ses ordres Ange de la Pergola, qui passoit pour un des meilleurs capitaines de son temps; Ceccolino des Michelotti avoit rassemblé mille chevaux à Spello, dans l'Ombrie; enfin Paul Orsini étoit parti de

(1) *Vita Brachii Perusini.* T. XIX, p. 514.

(2) *Ibid.* p. 517.

(3) *Ibid.* p. 518.

1416. Rome, pour marcher au secours de Pérouse, et on le croyoit déjà près de Narni. Braccio attaqua brusquement l'armée de Ceccolino, à Spello; mais il ne put ni la forcer dans ses retranchemens, ni l'empêcher ensuite de se réunir à Malatesta. Il essaya du moins de combattre ces deux généraux avant qu'Orsini se fût aussi joint à eux. Il leur offrit la bataille, le 7 juillet 1416, dans une petite plaine, entre Saint-Giles et le Tibre, sur la route d'Assise.

Les généraux les plus célèbres et les meilleurs soldats de l'Italie se trouvoient opposés en cette occasion en nombre à peu près égal; mais la condition de Braccio étoit plus dangereuse, car les Pérousins pouvoient faire une sortie et l'attaquer par derrière, ou Paul Orsini pouvoit survenir et doubler le nombre de ses ennemis. Les deux troupes de même nation et même caractère ne l'emportoient l'une sur l'autre ni par une valeur plus impétueuse, ni par un plus grand acharnement. Mais Braccio divisa son armée en petits corps absolument indépendans les uns des autres, qui attaquoient isolément, et se retiroient ensuite pour reprendre leurs rangs et attaquer de nouveau; tandis que Malatesta, selon l'ancienne tactique, ne fit que trois corps de son armée : les deux ailes et le centre. D'une part, le combat se renouveloit sans cesse ; de l'autre, une

victoire partielle ne décidoit point de l'action. 1416.
De plus, Braccio avoit fait préparer en abondance des vases pleins d'eau, pour abreuver les chevaux et rafraîchir les soldats après chaque escarmouche, sans qu'ils rompissent leurs rangs. Le combat se prolongea pendant sept heures, au milieu de juillet; le soleil étoit ardent, et l'air qu'on respiroit étoit épais de poussière. Les soldats de Malatesta qui voyoient couler le Tibre à cinq cents pas au-dessous d'eux, ne purent résister à la tentation d'aller boire de ses eaux; en s'en approchant, ils rompirent leur ordonnance. Braccio saisit ce moment pour fondre sur eux avec impétuosité (1). Tartaglia d'une part, et les émigrés de Pérouse de l'autre, en renversèrent un grand nombre dans les flots. Ange de la Pergola réussit seul à s'ouvrir un passage, avec environ quatre cents chevaux; mais Charles Malatesti fut fait prisonnier, avec deux de ses neveux et environ trois mille cavaliers. Ceccolino des Michelotti, qui éprouva le même sort, mais qui étoit l'objet de la haine personnelle de Braccio, parce qu'il dirigeoit à Pérouse un parti de tout temps ennemi, fut, à ce qu'on assure, tué dans sa prison (2).

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. III, p. 521. — *Leodrisius Cribellius vita Sfortiæ Vicecomitis.* p. 672. — *Andreæ Billii Historia Mediolanens.* L. III, p. 52. — *Chronicon Foroliviense Fratris Hieronymi.* T. XIX, p. 886.

(2) *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 111.

1416. Les Pérousins, découragés par la défaite de leurs auxiliaires, ouvrirent leurs portes, huit jours après, à Braccio de Montone; ils le reconnurent pour leur seigneur, et ils rappelèrent tous leurs exilés. Braccio fit son entrée le 19 juillet dans la ville qu'il venoit de conquérir; il étoit suivi par la noblesse émigrée depuis vingt-quatre ans, et par ses troupes victorieuses. En acceptant la souveraineté de sa patrie, il promit de lui conserver ses anciennes lois, et une partie de sa liberté (1).

En effet, Pérouse ne s'étoit point soumise à un tyran semblable aux Visconti, ou aux autres usurpateurs de Lombardie. Braccio de Montone étoit un grand capitaine; et, s'il faut en croire son biographe, c'étoit aussi un grand homme et un bon souverain. Il s'étoit rendu maître de Todi, tandis qu'il étoit occupé au siége de Pérouse; Rieti et Narni se donnèrent aussi bientôt à lui, de même que plusieurs châteaux de l'Ombrie. Paul Orsini, surpris à Colle Fiorito, par Tartaglia et Louis Colonne, fut tué dans un combat, ou peut-être assassiné, le 5 août 1416, et son armée fut mise en

(1) *Vita Brachii Perusini*. L. IV, p. 539. — *Annali Sanesi anonimi*. T. XIX, p. 426. — *Scipione Ammirato Storia Fiorentina*. L. XVIII, p. 976.

déroute (1). Charles Malatesti et ses neveux, 1416.
après cinq mois de prison, se rachetèrent pour le prix de quatre-vingt mille florins; Spolete et Norcia payèrent des contributions à leur puissant voisin, et l'Ombrie entière reconnut l'autorité de Braccio de Montone (2).

Pour attacher le peuple à sa gloire, Braccio voulut que toutes les villes qu'il avoit soumises, envoyassent un tribut à Pérouse, avec un drapeau portant leurs armoiries, le jour de l'ouverture des grands jeux. C'étoit une espèce de tournois propre aux habitans de cette ville, que Braccio rétablit dans toute sa pompe, persuadé que rien n'avoit plus contribué à maintenir le caractère belliqueux de ses concitoyens. La haute et la basse ville formoient deux quartiers absolument séparés, qui combattoient périodiquement tous les jours de fête de chaque printemps, par amour de la gloire, et non par esprit de parti. La bataille étoit engagée par deux troupes armées à la légère, qui se lançoient des pierres, et qui cherchoient à les parer, au moyen d'un

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 542. —*Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 111.

(2) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 545.— *Chronic. Foroliviense Fratris Hieronymi.* p. 886. — *Annales Forolivienses.* T. XXI, p. 210.

1416. grand manteau, dont les vélites enveloppoient leur bras gauche. Ensuite deux phalanges plus pesantes entroient sur la place. Les combattans étoient revêtus d'une armure complète de fer, au-dessous de laquelle ils portoient des coussinets remplis de coton ou d'étoupe, pour amortir les coups. Chaque cuirassier avoit au bras droit une lance sans fer, et au gauche un bouclier, dont il se servoit pour parer et frapper à son tour. La victoire consistoit à occuper le milieu de la place; lorsque l'heure assignée au combat étoit écoulée, un héraut d'armes séparoit les combattans, en abaissant entr'eux une barrière, et il proclamoit ensuite le vainqueur. D'autres fois, l'un des partis reconnoissoit sa défaite, et envoyoit demander la paix. Deux heures étoient consacrées aux combats des enfans, qui s'exerçoient, dès leur bas âge, à cette joute; trois heures à ceux des adolescens, et le reste du jour à ceux des hommes faits. Malgré la force des armes défensives et la foiblesse de celles qui servoient à l'attaque, jamais la journée ne se terminoit sans que le champ de bataille fût ensanglanté. Dix ou vingt hommes, chaque jour, étoient ou meurtris ou blessés, ou tués; mais les deux partis n'en conservoient aucune rancune; et, lorsque la fête étoit finie, toutes les injures mutuelles

étoient pardonnées (1). C'est ainsi qu'à Pise, 1416.
où des joutes semblables étoient en usage sur le pont de marbre, nous avons vu encore, en 1807, les partis de Sainte-Marie et de Saint-Antoine combattre avec un acharnement qui rappeloit les temps d'émulation, d'énergie et de gloire de la république.

Braccio avoit sous ses ordres plusieurs officiers illustres qui s'attachoient à sa fortune; Nicolas Piccinino, qui s'étoit engagé sous ses drapeaux comme simple soldat, mais qui s'étoit tellement distingué par ses talens et son audace, qu'il avoit déjà obtenu un commandement important (2); Tartaglia, bon soldat et général médiocre, qui étoit plus propre à exécuter les projets des autres qu'à en former lui-même; enfin, Michel Attendolo, frère de Sforza, qui, pendant que celui-ci étoit en prison à Naples, vint se mettre à la solde de Braccio. Mais, lorsque ce général voulut livrer à Tartaglia les fiefs de la maison Sforza, Michel quitta Braccio, pour aller défendre le patrimoine de sa famille; sacrifié par son chef, il trouva des ressources dans l'amitié de son frère d'armes Nicolas Piccinino, qui

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 547.

(2) *Petri Candidi Decembrii vita Nicolai Piccinini.* T. XX, p. 1053.

1416. lui prêta de l'argent pour équiper sa petite troupe (1).

Dans la campagne suivante, Braccio s'avança contre Rome, qui, pendant la vacance du saint-siége, n'avoit point de souverain. Il
1417. parut devant cette ville le 3 juin 1417, et il demanda qu'elle fût confiée à sa garde jusqu'à ce qu'un nouveau pape vînt en personne en Italie pour prendre possession de sa capitale. Jacob Isolani, cardinal de Saint-Eustache et légat de Rome, engagea les Romains à fermer leurs portes et à se défendre. Bientôt, il est vrai, il fut obligé de se retirer au château Saint-Ange, et de permettre à Braccio l'entrée de la ville. Celui-ci prit le titre de défenseur de Rome et nomma un nouveau sénateur (2).

Cependant, Sforza n'étoit plus prisonnier à Naples; de nouveau il se trouvoit à la tête des armées du royaume et de ses propres troupes. Il soupiroit après l'occasion de se venger de Braccio, qu'il accusoit d'avoir lâchement profité de son malheur pour le dépouiller. D'après les ordres de la reine Jeanne, il se mit en route, avec une nombreuse armée, pour chasser

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ Vicecomitis.* p. 671. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 113.

(2) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 545. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecom.* p. 672. — *Diarium Romanum Anton. Petri.* T. XXIV, p. 1061.

son rival de Rome, et délivrer le cardinal Isolani. Une maladie qui s'étoit manifestée parmi les soldats, détermina Braccio à la retraite avant de s'être mesuré avec son ennemi. Mais la haine que ces deux chefs s'étoient jurée sembla redoubler encore, en l'un parce qu'il étoit forcé de fuir; en l'autre parce qu'il n'exerçoit point la vengeance qu'il s'étoit promise (1). 1417.

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ*. p. 679. — *Diarium Romanum Antonii Petri*. T. XXIV, p. 1064.

CHAPITRE LXIII.

Le pape Martin V vient s'établir à Florence; il veut, de concert avec Sforza, relever le parti d'Anjou à Naples, tandis que Jeanne II adopte Alfonse d'Aragon. — Conquêtes du duc de Milan en Lombardie; guerre des Suisses.

1418—1422.

Depuis la mort du roi Ladislas, la république florentine jouissoit d'une tranquillité non interrompue. Le parti de l'oligarchie guelfe, qui avoit repris le dessus, en 1382, se maintenoit en possession de l'autorité, par le crédit que lui avoient acquis ses brillantes conquêtes. Pendant qu'il gouvernoit l'État, Pise, Arezzo et Cortone avoient été soumises aux Florentins; et les frontières de la république s'étoient étendues dans tous les sens, fort au-delà de ses anciennes limites. Une moitié de la Toscane obéissoit à la seigneurie; tandis que les États voisins étoient accablés par les calamités de la guerre, les Florentins seuls vivoient heureux sous une protection puissante;

l'agriculture faisoit prospérer les campagnes; les villes étoient animées par de nombreux ateliers; les chefs de l'État, presque tous adonnés au commerce, accumuloient d'immenses richesses, que l'égalité républicaine ne leur permettoit pas de dépenser sans utilité publique. Des lois somptuaires réprimoient le luxe et permettoient la magnificence. Les premiers citoyens, aussi bien que leurs femmes et leurs filles, alloient à pied dans les rues; leur table étoit frugale; leur habillement simple, modeste, et toujours le même; on ne leur permettoit ni la pompe insolente des valets, ni les chevaux et les équipages brillans, ni l'éclat des vêtemens de couleur, des habits brodés, ou des pierreries. Mais ils pouvoient, sans contrainte, consacrer au culte de Dieu des églises somptueuses, ou élever des palais dont la magnificence égaloit le bon goût; et l'école d'architecture de Florence laissa derrière elle toutes ses rivales. Les citoyens pouvoient, sans contrainte, orner ces palais de statues et de tableaux, et y rassembler des bibliothèques de grand prix; bientôt, des artistes, qu'on ne surpassera plus, renouvelèrent la gloire des peintres et des sculpteurs d'Athènes; bientôt, des savans apportèrent à Florence des manuscrits precieux de l'Orient, du Nord et du Couchant. Le commerce

lui-même se mit au service de la science; les vaisseaux qu'on expédioit pour Constantinople ou pour Alexandrie, avec des étoffes de Florence, rapportoient souvent en retour les œuvres d'Homère, de Thucydide, ou de Platon.

Depuis l'expulsion des Ciompi, Maso des Albizzi avoit toujours été à la tête de la république. Pendant que la faction ennemie triomphoit, il avoit été frappé, coup sur coup, de plusieurs calamités. Son oncle avoit perdu la tête sur un échafaud; un grand nombre de ses amis avoient péri du dernier supplice; ses maisons avoient été brûlées, et lui-même il avoit été envoyé en exil. Mais depuis son retour, et pendant trente-cinq ans, la fortune sembloit avoir voulu compenser ses pertes. Il étoit l'ame de tous les conseils de la république; des amis dignes de lui l'entouroient et le secondoient; reconnoissant la profondeur de son esprit et la vigueur de son caractère, ils ne lui disputoient jamais la supériorité. L'État avoit fleuri durant son administration; les ennemis des Albizzi avoient été sévèrement punis des maux qu'ils leur avoient faits; les Alberti et tous leurs partisans étoient exilés, admonestés ou dépouillés de toute autorité; enfin, les richesses privées de Maso s'étoient accrues avec la fortune publique,

lorsqu'il mourut en 1417, âgé de soixante-dix ans, et chargé de biens et d'honneurs (1).

Nicolas d'Uzzano, son ami et son contemporain, lui succéda dans son crédit sur la république, et il le conserva jusqu'au temps où Rinaldo, fils de Maso Albizzi, put occuper, dans les conseils, la place de son père. On comptoit encore, parmi les chefs de l'État, Barthelemy Valori, Nerone de Nigi Dietisalvi, Neri de Gino Capponi, et Lapo Niccolini (2). Il est vrai que dans les listes des prieurs on ne voit point leurs noms occuper une place distinguée, parce que les élections populaires et le sort égalisoient tous les citoyens; mais, toutes les fois que les dangers de l'État faisoient nommer des décemvirs de la guerre, les chefs du parti des Albizzi remplissoient les premières places dans cette magistrature importante (3). Toutes les fois encore que, par l'autorité du parlement, une balie étoit nommée pour former de nouveau les bourses d'élection de la magistrature, les chefs du parti Albizzi présidoient

(1) *Scipione Ammirato Storia Fiorentina.* L. XVIII, p. 977.

(2) *Macchiavelli Istoria Fior.* L. IV, p. 5. — *Vita Nerii Capponii a Bartholomeo Platina.* T. XX, p. 479.

(3) *Voyez* les listes des dix de la guerre, de l'an 1363 à l'an 1478. T. XIV. *Delizie degli Eruditi Toscani.* p. 284. *Monumenti.*

au scrutin; ils avoient soin d'appeler leurs amis à la seigneurie, et d'en exclure tous les hommes du parti contraire; surtout ils refusoient avec obstination l'entrée des offices publics aux trois familles des Alberti, Ricci et Medici.

Les Albizzi, au commencement de leur administration, et pendant que la mémoire du tumulte des Ciompi inspiroit encore de l'effroi, avoient profité de l'animosité publique pour dépouiller ces familles d'une partie de leurs biens, pour exiler leurs chefs les plus distingués, et pour priver leurs autres membres des honneurs de l'État. Mais, à mesure que le souvenir de cette révolution s'effaçoit, la faveur populaire s'attachoit de nouveau aux anciens défenseurs du parti populaire. Les progrès de la prospérité générale avoient procuré de l'aisance et de l'éducation aux fils de ceux qui, en 1378, formoient la dernière classe du peuple; la considération publique avoit suivi ces avantages, en sorte qu'on ne voyoit pas sans ressentiment des hommes d'une fortune aisée et d'un esprit cultivé, exclus des places que leurs pères avoient occupées, quoiqu'ils ne fussent encore que de pauvres artisans. De même qu'il est de l'essence des oligarchies de devenir toujours plus étroites; c'est aussi leur caractère propre d'exciter une jalousie toujours plus vive.

La famille des Medici, au milieu des persécutions qu'elle avoit éprouvées, n'avoit point abandonné le commerce, et elle y avoit amassé d'immenses richesses. L'homme le plus distingué, dans cette maison, étoit Giovanni de Bicci. Il joignoit aux talens propres au gouvernement, une douceur et une modération qui lui avoient gagné l'affection même des anciens ennemis de sa famille. Trois fois, depuis 1402, Giovanni de Medici siégea comme prieur dans la seigneurie (1). Son fils Cosimo, auquel une plus grande illustration étoit réservée, obtint aussi le même honneur en 1416 (2). Giovanni avoit encore été admis à la magistrature des dix de la guerre (3). Mais long-temps on le tint éloigné du rang suprême de gonfalonier de justice. Il y parvint enfin en septembre 1421 (4), et cette condescendance du parti aristocratique excita les transports de joie de la populace, qui crut ainsi recouvrer un vengeur.

Cependant Giovanni de Medici, au lieu

(1) En 1402, 1408 et 1411. — *Voyez* les listes des prieurs. *Delizie degli Eruditi.* T. XVIII, p. 210, 310; T. XIX, p. 20.

(2) *Ib.* T. XIX, p. 36.

(3) En 1414. *Monumenti.* T. XIV, p. 296.

(4) *Priorato.* T. XIX, p. 56.

de chercher à se faire un parti dans l'opposition, seconda les vues politiques du gouvernement, dans les différentes places qu'il occupa. Elles étoient alors toutes pacifiques. Les Florentins étoient résolus à ne point prendre part aux différentes guerres qui déchiroient l'Italie. Ils laissoient la Lombardie se débattre dans une anarchie effrayante, entre les tyrans qui s'étoient partagé les États de Jean Galeaz, et le fils de ce duc, Philippe-Marie, qui s'efforçoit de les recouvrer. Depuis la mort de Ladislas, les Florentins avoient renouvelé, avec Jeanne de Naples, les anciennes alliances qui les unissoient aux rois des deux Siciles. Ils étoient liés par une étroite amitié à Braccio de Montone, le valeureux capitaine qui s'étoit formé un État dans leur voisinage, et qui s'étoit engagé à venir commander leurs troupes, à leur première sommation. Ils jugèrent convenable de s'assurer aussi de l'amitié du pape, au moment où l'élection du concile de Constance rendoit un chef à l'église universelle; et comme, pendant la longue durée du schisme, Rome et tout l'État ecclésiastique avoient secoué l'autorité pontificale, les Florentins offrirent à Martin V un asile dans leur ville, jusqu'au moment où il pourroit faire valoir les droits de ses pré-

décesseurs, et où il se croiroit assuré de l'obéissance de ses sujets.

Martin V étoit parti de Constance dès le 16 mai 1418; mais il voyageoit avec une extrême lenteur, pour se donner le temps de négocier dans chaque pays qu'il traversoit, et de rattacher au saint-siége les peuples qui s'étoient accoutumés, pendant le schisme, à une grande indépendance religieuse. Il séjourna en effet à Berne, à Genève, à Turin, à Milan, à Brescia, à Mantoue, et il n'arriva pas à Florence avant le 26 février 1419. Il n'avoit pas voulu, pour s'y rendre, traverser Bologne, regardant la liberté de cette ville comme une rebellion (1). 1418.

Le premier objet de la sollicitude du pape, étoit d'assurer ses droits à la chaire de saint Pierre, contre les deux rivaux qui lui restoient encore. Bénoît XIII, enfermé dans la forteresse de Paniscola, et protégé par le roi d'Aragon, lui donnoit toujours de l'inquiétude. Jean XXIII, prisonnier en Bavière, avoit de son côté des partisans secrets, qui regardoient les accusations portées contre lui, comme calomnieuses, et sa déposition violente, comme illégale. D'ailleurs

(1) *Vita Martini V ex Codice Mssto Vaticano.* T. III, P. II. *Rer. It.* p. 857-862.

1419. les Allemands avoient montré, en traitant avec l'église, un tel esprit d'indépendance, que Martin redoutoit qu'ils ne rendissent la tiare à son rival, au premier démêlé que lui-même auroit avec eux (1). Il obtint donc, par ses instances, que Jean XXIII fût transféré en Italie, et son intention étoit de le faire retenir à Mantoue, dans une prison perpétuelle. En voyage, Jean trouva moyen de s'enfuir. Mais, de l'asile qu'il avoit obtenu en Ligurie, il se hâta d'écrire au pape, pour reconnoître la légitimité de l'élection de Martin et de sa propre déposition, et pour implorer la clémence de son successeur. Les amis que le fugitif avoit à Florence, et surtout Giovanni de Medici, sollicitèrent Martin de se réconcilier avec un homme auquel il devoit sa propre élévation, et dont il avoit défendu la cause, jusqu'au moment où il l'avoit sacrifiée à sa propre grandeur. Ils lui représentèrent que l'unité de l'église étoit mieux assurée par l'abdication volontaire de Jean XXIII, que par sa prison, et ils l'engagèrent à promettre au pape déposé un accueil favorable à Florence. Jean XXIII, reprenant le nom de Balthasar Cossa, vint, le 13 mai,

(1) *Leonardi Aretini Commentar. de suo tempore.* T. XIX, p. 930.

se jeter aux pieds de Martin V. Après l'avoir 1419.
reconnu publiquement pour pape légitime, il reçut de lui, de nouveau, au bout de peu de jours, le chapeau de cardinal, et il fut déclaré être le premier du sacré collège. Au reste, on ne le vit pas long-temps orner, par son triomphe, la cour de son successeur; il mourut à Florence, peu de mois après son abdication, et la seigneurie lui fit faire de magnifiques obsèques (1).

Martin V, étant encore à Constance, avoit accueilli des ambassadeurs de la reine Jeanne II de Naples, qui venoient lui rendre hommage, comme au seigneur suzerain du royaume. Il avoit envoyé à cette princesse son neveu Antoine Colonne, pour solliciter la libération du comte Jacques de la Marche, mari de Jeanne, qu'elle retenoit toujours prisonnier. Colonne s'étoit étroitement allié au nouvel amant de la reine, Ser Gianni Caraccioli, qui, bien plus qu'elle, régnoit à Naples; la liberté ne fut point accordée au comte de la Marche, mais un traité avantageux pour le pape et pour sa famille, fut conclu avec le favori. Jeanne s'engagea

(1) *Istorie anonime di Firenze*. T. XIV, p. 962.— *Annales Bonincontrii Miniatensis*. T. XXI, p. 119.— *Scipione Ammirato Stor. Fiorent.* L. XVIII, p. 983. — *Vita Martini V ex additament. ad Ptolom. Lucens.* p. 863.

1419. à seconder de toutes ses forces le pontife, pour lui faire recouvrer l'État de l'église; elle promit au frère et au neveu du pape des fiefs considérables dans le royaume (1), et elle donna ordre à Sforza, qui commandoit pour elle à Rome, de remettre cette ville, avec le château Saint-Ange, Civitta Vecchia, Ostie, et toutes les autres conquêtes de Ladislas, à Jordan Colonne, frère du pape, qui en prit possession en son nom (2). Ce même Jordan se rendit ensuite, avec son neveu Antoine, et deux cardinaux, à Naples, où, après d'assez longs délais, il couronna la reine, au nom du pape, le 28 octobre 1419 (3). En retour, Antoine Colonne reçut d'elle la principauté de Salerne, le duché d'Amalfi, et l'on crut même que la reine le flatta de l'espérance de le déclarer son successeur.

La reine que le pape venoit de reconnoître, avoit à peine quelque part au gouvernement de son royaume. Ses amans et ses généraux se disputoient le pouvoir, tandis qu'elle-même ne vivoit que pour ses passions licencieuses. Son mari, Jacques de la Marche, obtint enfin, à la sollicitation du pape, d'être

(1) *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 2, p. 427.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Attenduli.* L. I, p. 682.

(3) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1083.

relâché de sa prison, mais pour vivre dans le palais, sans crédit ou considération, et presque sous la dépendance de Ser Gianni Caraccioli, grand sénéchal, et favori de sa femme. Il vit avec joie Sforza et Caraccioli, armer leurs vieilles bandes l'un contre l'autre, et se disputer, les armes à la main, la possession de la reine. La noblesse de Naples, fatiguée de porter un joug honteux, força ces rivaux à la paix; déjà elle commençoit à donner à Jeanne des lois dans son palais (1). Jacques se flatta d'intéresser à son sort des peuples qui, pendant un temps, l'avoient reconnu pour roi, et qui sembloient dégoûtés de leur gouvernement. Il s'échappa, sous un déguisement, dans une galère génoise, et il se rendit à Tarente, avec l'intention de soulever les provinces méridionales du royaume; mais la reine Marie, veuve de Ladislas, qui se trouvoit dans le voisinage de cette ville, vint y assiéger le roi fugitif. Jacques fut réduit à s'embarquer de nouveau; il retourna en France, et, dès son arrivée, il revêtit l'habit de saint François. Il mourut dans son couvent, en 1438 (2). 1419.

(1) *Leodrisii Cribellii.* L. II, p. 692.—*Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 117.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* L. II, p. 693.—*Istoria civile del Regno di Napoli.* L. XXV, c. 2, p. 429.

1419. Jeanne, délivrée de son mari, par sa retraite, auroit voulu se défaire également de son grand connétable, Sforza Attendolo, dont la rivalité avec Caracciolo l'importunoit. Elle consentit donc volontiers à le céder, avec l'armée qu'il commandoit, au pape Martin V. Sforza se rendit à Rome, avec les braves qui s'étoient attachés à sa fortune; il reçut le titre de gonfalonier de l'église, et il fit ses préparatifs pour attaquer Braccio de Montone, son ancien rival, que le pape vouloit dépouiller de la principauté qu'il s'étoit formée aux dépens de l'église (1).

Mais, malgré toute la valeur et toute l'habileté de Sforza, il avoit à faire à un homme qui pouvoit lui servir de maître dans l'art des batailles. Braccio, chéri de ses soldats, redouté de ses voisins, servi avec fidélité par ses sujets, se trouvoit toujours comme chez lui dans le pays où il combattoit. Il connoissoit, il prévoyoit tous les mouvemens de ses ennemis, tandis que les siens étoient ignorés d'eux: il sembloit tout voir sans pouvoir être vu. Il attira Sforza entre l'armée de Tartaglia, son lieutenant et la sienne, et, après lui avoir enlevé un corps d'infanterie que les magistrats de

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ.* L. II, p. 693. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 120.

Viterbe envoyoient au gonfalonier du pape (1), 1419.
il attaqua ce général dans un défilé étroit, entre Montefiascone et Viterbe ; il lui prit deux mille trois cents cavaliers, et il le poursuivit jusqu'aux portes de Viterbe, où Sforza eut peine à se sauver (2).

Martin V sollicita la reine de Naples de fournir à son grand connétable de l'argent et des munitions pour monter une nouvelle armée. Mais Caraccioli avoit vu avec joie la déroute de son rival ; de nouveaux motifs de haine venoient d'éclater entr'eux, et, loin de permettre à Jeanne de secourir Sforza, il prit toutes les mesures qu'il crut propres à le perdre à jamais (3). Le pape, irrité d'être sacrifié aux vengeances privées d'un amant de la reine, ressentoit encore une secrète colère de ce que les espérances qu'il avoit formées pour l'élévation de sa famille ne se réalisoient point, et de ce que Jeanne ne vouloit plus adopter Antoine Colonne, son neveu, comme elle l'en avoit flatté. Pour se venger d'elle, il résolut de changer entièrement le système de ses alliances, et de

(1) *Leodrisius Cribellius vita Sfortiæ Attenduli.* p. 694.

(2) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 555.

(3) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 699. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 3, p. 430.

1419. seconder Louis III d'Anjou, dans ses prétentions sur le royaume de Naples. Le mécontentement de la noblesse, la haine de Sforza, qui vouloit se venger de Caracciolo, et l'inquiétude du peuple qui voyoit la reine, déjà avancée en âge, sans héritiers naturels, sembloient devoir relever les espérances de la maison d'Anjou, et annoncer la chûte prochaine de celle de Duraz. Martin V, avant de vouloir s'engager dans des négociations aussi délicates, résolut de se débarrasser de la guerre qu'il avoit sur les bras, et il accepta la médiation des Florentins, pour se réconcilier avec Braccio de Montone (1).

La seigneurie de Florence avoit la plus haute estime pour ce capitaine qu'une antique alliance attachoit à la république, et dont la fidélité ne s'étoit jamais démentie. Elle invita Braccio à se rendre lui-même à Florence, pour négocier avec le pape. Le voyage du seigneur de Pérouse, qu'il entreprit dans les derniers jours de février
1420. 1420, eut tout l'éclat d'une marche triomphale. Ses compagnons d'armes le suivoient sur de superbes coursiers; ils étoient tout brillans d'or et de soie; quatre cents cavaliers, revêtus de cuirasses étincelantes, étoient

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Fiorent.* L. V, p. 322.

parés comme pour un tournois; des députés 1420.
de Pérouse, de Todi, d'Orvieto, de Narni, de Rieti, et d'Assise, suivoient leur seigneur, en disputant entr'eux de magnificence; les princes de Foligno et de Camerino, marchoient à ses côtés. La république avoit préparé, sur toute la route, des logemens et des vivres à ce brillant cortège (1); le peuple se pressoit sur son passage, et il applaudissoit avec transport au héros toujours victorieux, qui venoit d'ajouter à sa gloire, par la défaite du grand Sforza.

Martin V, pendant son long séjour à Florence, n'avoit donné à la république qu'un seul témoignage de sa reconnoissance; il avoit élevé son église à la dignité archiépiscopale (2). D'ailleurs, il paroissoit toujours sévère et mécontent, et il manifestoit une habileté dans les affaires et un égoïsme qui contrastoient étrangement avec la bonté et la simplicité qu'on lui avoit supposées, lorsqu'il étoit cardinal (3). Braccio, au contraire, sembloit ne respirer que reconnoissance pour la ville et pour les moindres

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 562.

(2) *Raynaldi Annales Eccles.* a. 1420, §. 2, T. XVIII, p. 26.

(3) *Leonardi Aretini Commentarius de suo tempore.* p. 930.

1420. citoyens qui s'approchoient de lui; le peuple étoit enchanté de son affabilité et de sa courtoisie ; et , comparant les deux hôtes illustres que Florence recevoit en même-temps dans ses murs, il donnoit hautement la préférence au guerrier sur le prêtre ; il jouissoit avec délices des tournois et des fêtes militaires que Braccio célébroit aux portes de la ville , et il manifestoit son jugement par des chansons flatteuses pour le général et sarcastiques pour le pape, que ce dernier ne pardonna jamais. Deux malheureux vers répétés, sous les fenêtres de Martin V, par les enfans de Florence, effacèrent le souvenir de tout ce que la seigneurie avoit fait pour lui, et l'engagèrent à chercher de nouveaux amis et de nouvelles alliances (1).

Cependant le pontife accueillit Braccio de Montone avec bonté; il admit son apologie pour les hostilités passées, et reçut son serment de fidélité pour l'avenir. Braccio restitua au pape les villes de Narni, Terni, Orvieto et Orta, et il garda en fief, sous

(1) *Papa Martino*
Non vale un quattrino.

Leonardi Aretini Commentarius. T. XIX, p. 931. — *Scipione Ammirato. Storia Fior.* L. XVIII, p. 987.

la suzeraineté de l'église, celles de Pérouse, 1420.
Assise, Cannaria, Spello, Iesi, Gualdo et Todi. De plus, il promit de conduire ses troupes contre Bologne, et de forcer cette ville à rentrer sous la domination du saint-siége (1).

Le pape, depuis son retour en Italie, avoit traité avec les Bolonois, et il avoit consenti à ce que leur ville conservât sa liberté (2). Lorsqu'il réussit à tourner contre elle les armes de Braccio, il prit pour prétexte de son agression, une révolution survenue dans la république. Antoine Galeaz Bentivoglio, fils de ce Jean qui avoit usurpé la seigneurie, au commencement du siècle, s'étoit rendu, comme son père, souverain de sa patrie, et il en avoit chassé les Canedoli, ses rivaux. Mais sa domination ne fut pas de longue durée; c'étoit le 26 janvier 1420, qu'il avoit profité d'une sédition, pour usurper le pouvoir souverain (3); avant la fin de juin de la même année, il avoit déjà

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 566. — *Vita Sfortiæ.* p. 699.

(2) *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXIX, p. 623. — *Cronica Miscella di Bologna.* T. XVIII, p. 608.

(3) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXIX, p. 631. — *Cronica Miscella di Bologna.* T. XVIII, p. 609.

1420. été dépouillé, par Braccio, de tous ses châteaux, réduit à abdiquer la seigneurie et à ouvrir sa capitale aux troupes du pape (1).

Vers le même temps, Sforza s'étoit aussi rendu à Florence pour traiter avec Martin V. C'est à ce général que le pontife confia tous ses secrets; par son assistance il espéroit se venger de la reine Jeanne et de Caracciolo. Il eut cependant quelque peine à le déterminer à quitter le parti de Duraz, auquel il avoit juré fidélité, pour embrasser celui d'Anjou (2). Mais des ambassadeurs de Louis III, qui se trouvoient auprès du pontife à Florence, engagèrent Sforza à promettre ses services à leur maître; ils lui avancèrent des sommes considérables, avec lesquelles ce général ayant rassemblé une nouvelle armée, marcha vers Naples. Lorsqu'il fut près de cette ville, il rendit à Jeanne le bâton de grand connétable qu'il avoit reçu d'elle; il lui déclara que, pour se soustraire aux caprices de Caraccioli, il renonçoit à tout lien avec elle, et qu'il révoquoit les sermens qu'il lui avoit

(1) *Brachii Perusini vita.* L. V, p. 566. — *Cherubino Ghirardacci.* L. XXIX, p. 635. — *Cronica di Bologna.* p. 611. — *Mathæi de Griffonibus Memoriale historic.* p. 227.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* T. XIX, p. 700.

prêtés. Après avoir fait cette déclaration à la reine, se croyant dégagé envers elle de toute obligation, il proclama Louis III d'Anjou comme roi de Naples, rappelant son droit héréditaire, fondé sur l'adoption de Jeanne l'ancienne; il invita les barons angevins et tous les partisans des rois françois, à se joindre à lui, et il investit Naples, au mois de juin, du côté de la porte Capuane (1). 1420.

On est étonné de voir Louis d'Anjou, choisir, pour la conquête d'un royaume éloigné, le moment où sa patrie étoit presque asservie par l'étranger. Le 21 mai 1420, Charles VI, ou plutôt le duc de Bourgogne, en son nom, avoit signé le traité de Troies, par lequel il déshéritoit le dauphin, et transféroit à Henri V d'Angleterre le droit de succession à la couronne de France. L'Anglois régnoit déjà dans Paris sous le nom du monarque insensé, dont il alloit épouser la fille; le dauphin s'étoit retiré à Poitiers, et n'étoit plus obéi que dans quelques provinces au midi de la Loire, lorsque son cousin, Louis d'Anjou, le quitta, emmenant avec lui tous les chevaliers et les soldats attachés à son sort, et rassemblant tout l'argent qu'il pouvoit recueillir dans la misère

(1) *Leodrisii Cribellii de Vita Sfortiæ.* p. 702. — *Vita Brachii Perusini.* L. V, p. 571.

1420. universelle, pour aller tenter la fortune dans un pays où son père et son aïeul n'avoient éprouvé que des revers (1).

Louis avoit armé, en partie en Provence et en partie à Gênes, une flotte de neuf galères et cinq vaisseaux de transports; avec cette flotte il parut devant Naples le 15 août, et il s'empara bientôt de Castel à Mare, tandis que Sforza se rendit maître d'Averse, qui devint le quartier-général du parti d'Anjou (2). Le pape, qui étoit l'ame de cette entreprise, et qui, par ses sollicitations, avoit déterminé Sforza et Louis à la commencer, affectoit cependant encore de demeurer neutre; il s'offroit comme arbitre ou comme conciliateur, et il engagea Louis et Jeanne à lui envoyer des ambassadeurs à Florence pour faire valoir leurs titres auprès de lui.

Le député de Jeanne étoit Antonio Caraffa, auquel son esprit délié et dissimulé avoit fait donner le surnom de Malizia. Cet homme vit bientôt quelles étoient les vraies dispositions du pontife et ce qu'il devoit attendre de lui; mais, dans sa cour et presque sous ses yeux, il sut

(1) *Rymer conventiones litteræ et acta publica.* T. IX, p. 894. — *Histoire de France, par Villaret.* in-4.° T. VII, p. 280.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 703.

trouver de nouveaux alliés à sa souveraine, et 1420.
susciter à Martin V et à Louis un adversaire dangereux.

Don Garcias Cavaniglia, gentilhomme de Valence, étoit ambassadeur d'Alfonse V, roi d'Aragon, de Majorque, de Sicile et de Sardaigne, auprès du pape. Il cherchoit à obtenir de la cour de Rome la cession de l'île de Corse, que son maître, pendant le même temps, s'efforçoit de conquérir sur les Génois. Malizia offrit à l'Aragonois une couronne plus digne de son ambition. Il fit sentir à cet ambassadeur, que Jeanne, dernier rejeton de la première maison d'Anjou, étoit maîtresse de disposer de son royaume en faveur de celui qu'elle adopteroit pour fils; qu'elle étoit prête à octroyer cette brillante récompense à celui qui l'assisteroit dans l'embarras où elle se trouvoit, et que la politique et l'intérêt de ses peuples lui conseilloient de rechercher de préférence l'amitié de son voisin le plus proche. Par son alliance avec Alfonse, les deux Siciles seroient de nouveau réunies, et deux peuples frères, séparés depuis les vêpres siciliennes, retourneroient sous un même souverain, descendu par les femmes des héros souabes et normands, qui, les premiers avoient régné dans l'Appulie. Cavaniglia embrassa vivement le projet de Malizia; il fournit à cet

1420. envoyé de la reine les moyens de se rendre secrètement auprès d'Alfonse, qui étoit alors occupé au siége du fort château de Bonifazio en Corse. Le roi d'Aragon, déjà rebuté par la résistance des Corses, renonça volontiers à une guerre sans gloire, pour une entreprise qui s'annonçoit sous des auspices si favorables. Il fit partir immédiatement pour Naples dix-huit galères et trois de ses meilleurs généraux, et il promit qu'il ne tarderoit pas lui-même à les suivre (1).

Nous n'avons pas eu, depuis fort long-temps, occasion de parler du royaume de Sicile, qui, perdant son opulence et ses forces sous une suite de rois foibles, mineurs ou insensés, n'avoit plus aucune part à la balance de l'Italie. Frédéric II, le sixième des rois de race aragonoise, depuis les vêpres siciliennes, étoit mort en 1368, ne laissant pour toute héritière qu'une fille nommée Marie. Celle-ci porta la couronne à Martin II, fils du roi d'Aragon; et ce dernier, étant mort sans enfans, en 1409, son père, qui s'appeloit Martin comme lui, réunit les deux royaumes. Après lui, ils passèrent, en 1410, à Ferdinand, fils de sa sœur et du roi Jean de Castille. Alfonse étoit fils de

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ.* p. 705.—*Annales Benincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 122.—*Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 3, p. 436.

ce Ferdinand, et il régnoit depuis 1416 (1). 1420.
Par un sort singulier, ce prince ambitieux et destiné à tant de gloire, étoit étranger à tous les royaumes qu'il gouvernoit. En Aragon, on le voyoit avec jalousie entouré de Castillans, que son père avoit conduits avec lui, et le désir de les soustraire aux yeux du peuple et des Cortès, ne fut pas un des moindres motifs qui lui firent entreprendre son expédition de Corse, et ensuite celle de Naples (2).

Ainsi commençoit dans le royaume de Naples cette lutte sanglante et acharnée entre les François et les Espagnols, qui, vainement assoupie, devoit renaître à de longs intervalles, embrâser l'Italie entière vers la fin du quinzième siècle, et précipiter la ruine de ses États indépendans. La rivalité entre les deux maisons d'Aragon et d'Anjou devoit introduire plus tard, dans le royaume de Naples, des flots de soldats étrangers; mais, au commencement, les deux prétendans à la couronne soutinrent leurs droits avec des armes italiennes, et ils profitèrent de la jalousie entre les deux grands capitaines, Braccio de Montone et Sforza, pour seconder leur ambition.

(1) *Tabulæ genealogicæ ex Hieronymo Blanca. Hispania illustrat.* T. III, tab. 4, 5, 6.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 701.

1420. Les lieutenans d'Alfonse parurent, le 6 septembre, devant Naples ; à leur approche, la flotte de Louis d'Anjou se retira, se trouvant inférieure en forces. Sforza, qui assiégeoit Naples avec le duc d'Anjou, fit de vains efforts pour empêcher le débarquement des Aragonois, il fut contraint à la retraite ; et Raimond Periglios, commandant de l'armée d'Alfonse, fut reçu par Jeanne II avec les plus grands honneurs ; le château Neuf et le château de l'Œuf lui furent consignés, afin qu'il les gardât en dépôt pour son maître, et le roi d'Aragon fut proclamé fils adoptif de la reine de Naples, et héritier présomptif du royaume (1).

Jeanne et Alfonse députèrent en commun, auprès de Braccio de Montone, des négociateurs chargés d'engager ce capitaine à leur service ; ils le trouvèrent de retour à Pérouse, occupé d'orner cette ville par des édifices somptueux, tandis que ses soldats étoient distribués en quartiers-d'hiver dans les campagnes voisines. Braccio, qui venoit d'épouser la sœur du seigneur de Camerino, ne put point se mettre en campagne avant le printemps
1421. suivant ; mais il employa l'argent que lui fit

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 705. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 3, p. 436. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1084. — *Mariana Historia de las Españas,* L. XX, c. 11.

passer Alfonse à rassembler de nouveaux soldats; et, au mois de mars, il entra par les Abruzzes, dans le royaume de Naples (1). 1421.

La Calabre et presque toute la côte orientale du royaume avoient embrassé le parti d'Anjou; mais les combats qui se livroient dans les provinces étoient de peu d'importance; les seigneurs feudataires se contentoient de ravager de temps en temps les campagnes de leurs ennemis; les gens de guerre vivoient à discrétion dans le pays qu'ils traversoient, et un très-grand désordre accompagnoit les plus petits faits d'armes. C'étoit aux portes de Naples qu'étoit le vrai siége de la guerre; c'est là que Braccio se rendit pour chasser d'Averse, Sforza et Louis d'Anjou. Il fut reçu à Naples, avec des honneurs infinis, par le roi Alfonse, qui venoit d'y arriver de son côté; il fut créé prince de Capoue, comte de Foggia et grand connétable du royaume, et il se rendit maître des lieux forts de sa nouvelle principauté, dont la plupart étoient au pouvoir de l'ennemi (2).

Cependant le rapprochement de deux rois ennemis et de deux grands généraux, dans un aussi étroit espace, ne fut point suivi par

(1) *Vita Brachii Perusini a J. Campano.* p. 576.

(2) *Vita Brachii Perusini.* L. V, p. 582. — *Vita Sfortiæ Vicecomitis.* p. 707.

1421. les événemens importans qu'on en attendoit. Louis III, fatigué de son inaction, se rendit à Rome, auprès de Martin V, qui étoit venu s'établir dans sa capitale à la fin de l'année précédente. Braccio cherchoit à séduire les généraux de Sforza; il détacha d'abord de lui Jacques Caldora, gentilhomme napolitain qui avoit paru fort acharné contre la reine. Il entreprit ensuite de gagner Tartaglia, qui avoit autrefois servi sous lui et qui l'avoit quitté pour s'attacher à Sforza. Mais ce dernier, concevant de la défiance contre Tartaglia, le fit arrêter, mettre à la torture, et punir de mort; aliénant par cet acte de cruauté une moitié de ses soldats qui chérissoient ce capitaine (1).

Tandis que la guerre étoit presque réduite à des séductions et des intrigues, la cour de Jeanne étoit agitée par les menées secrètes de Caraccioli, le grand sénéchal. Celui-ci voyoit avec défiance le pouvoir croissant du roi Alfonse; il craignoit que ce prince ne le traitât un jour comme Jacques de la Marche avoit traité d'autres amans de la reine. Il communiqua une partie de sa jalousie à Jeanne, et il engagea cette princesse à entrer en négociations avec Louis d'Anjou; déjà on parloit

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ*. p. 709.

de révoquer l'adoption d'Alfonse, et de lui 1421.
substituer le prince françois (1). Ces intrigues n'avoient pu être entièrement dérobées à l'Aragonois; et, dans une défiance universelle, celui-ci ne songeoit qu'à s'assurer des forteresses contre la reine elle-même; Braccio, qu'à étendre les frontières de sa principauté de Capoue; Sforza, qu'à faire vivre ses troupes aux dépens des Napolitains; et l'anarchie pouvoit durer long-temps encore, si le pape Martin V ne s'étoit pas lassé de fournir des subsides à Louis d'Anjou. L'armée de Sforza étoit presqu'absolument détruite; il falloit des dépenses considérables pour en mettre une nouvelle sur pied. Alfonse menaçoit de renouveler le schisme en reconnoissant dans tous ses royaumes Bénoît XIII, qui vivoit toujours à Paniscola, et qui prétendoit toujours être pontife. Louis, à la persuasion du pape, remit à l'église les deux villes d'Averse et de Castellamare, qui lui étoient seules demeurées fidèles.
Peu après, le pape les rendit à la reine, et celle- 1422.
ci reprit à son service Sforza, dont elle vouloit se faire un appui contre son fils adoptif, et qui, en s'attachant à elle, continua de protéger secrètement les intérêts de la maison d'Anjou (2).

(1) *Annales Bonincontrii.* T. XXI, p. 124. — *Giornali Napoletani.* p. 1085.

(2) *Vita Brachii Perusini.* L. VI, p. 605. — *Leodrisii*

La Lombardie, pendant ces quatre années, n'avoit pas éprouvé moins de révolutions que le royaume de Naples. Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, avoit pris à tâche, pendant cet espace de temps, de recouvrer les provinces qui avoient obéi à son père, et qui s'étoient révoltées pendant que lui-même et son frère étoient mineurs. Il prévoyoit bien peu qu'il travailloit alors pour le fils de ce Sforza, qui avoit eu tant de part aux révolutions de Naples, et qui, dans le même temps, obligé de changer de parti, perdoit presqu'absolument et son crédit et son armée.

Le duc Philippe-Marie avoit conservé, dans un caractère plus foible, quelques traits de Jean Galeaz, son père. C'étoit la même ambition efféminée qui lui faisoit désirer toujours de nouvelles conquêtes, tandis qu'il n'avoit pas le courage de s'approcher de sa propre armée, ou de regarder en face des soldats. C'étoit la même politique perfide, la même conduite tortueuse, par laquelle il trompoit sans cesse ses ennemis et ses amis; le même art de cacher sous chacune de ses actions une seconde fin, contraire

Cribellii vita Sfortiæ. p. 713.—*Annales Bonincontrii*. T. XXI, p. 126.

à celle qu'il paroissoit se proposer ; c'étoit enfin le même mélange de générosité inattendue dans un caractère bas et cruel. Mais une moindre force de volonté, moins d'art dans la conduite de ses projets ou dans le choix de ses moyens, moins de connoissance de l'administration, moins de talent pour étonner le peuple, ou se faire aimer de lui, distinguoient Philippe-Marie de son père (1).

Le premier usage que fit le duc de Milan des forces qu'il commençoit à recouvrer, fut de se délivrer de sa bienfaitrice, avec autant de cruauté que d'ingratitude. Béatrix Tenda, veuve de Facino Cane, avoit apporté 1418.
au duc, en l'épousant en secondes noces, la souveraineté de Tortone, Novare, Verceil et Alexandrie, et le commandement d'une armée nombreuse et disciplinée qui avoit seule rétabli les affaires des Visconti. Si la douceur, la générosité, la patience, la noblesse du caractère, peuvent tenir lieu, à une femme, de jeunesse et de beauté, Béatrix méritoit d'être aimée ; mais elle étoit de vingt ans plus âgée que son mari, et Philippe-Marie, fatigué du souvenir des bienfaits de sa femme, lassé de ses vertus, et irrité

(1) *Petri Candidi Decembrii vita Philippi Mariæ Vicecomitis.* c. 38 et suiv., T. XX, p. 999.

1418. de la patience même qu'elle opposoit à ses dérèglemens, l'accusa d'avoir violé la foi conjugale, avec un des plus jeunes courtisans, auquel il arracha, par la torture, un aveu mensonger. La crainte d'un supplice atroce, ou l'espérance d'acheter sa grâce par une calomnie, déterminèrent ce jeune homme à répéter ses aveux au pied de l'échafaud, où il fut conduit avec la duchesse, en présence de la cour et du peuple. « Sommes-nous donc dans un lieu, » reprit alors Béatrix avec fierté, « où les craintes » humaines doivent l'emporter sur la crainte » du dieu vivant, devant lequel nous allons » comparoître. J'ai souffert comme vous, » Michel Orombelli, les tourmens par lesquels on vous a arraché cette confession » honteuse; mais ces atroces douleurs n'ont » point engagé ma langue à me calomnier. » Un juste orgueil auroit préservé ma chasteté » si ma vertu n'avoit pu le faire; néanmoins, » quelque distance que je visse entre nous, » je ne vous croyois pas si bas que de vous » déshonorer au moment unique où l'occasion se présentoit pour vous d'acquérir » de la gloire. Le monde cependant m'abandonne; le seul témoin de mon innocence » dépose contre moi : c'est donc à toi, ô » mon dieu, que j'aurai désormais recours.

» Tu vois que je suis sans tache, et c'est 1418.
» à ta grâce que je dois de l'avoir toujours
» été; tu as préservé mes pensées, comme
» ma conduite, de toute impureté. Aujour-
» d'hui tu me punis peut-être d'avoir violé,
» par de secondes noces, le respect que je
» devois aux cendres de mon premier époux.
» J'accepte avec soumission l'épreuve que ta
» main m'envoie; je recommande à ta misé-
» ricorde celui dont tu voulus que la gran-
» deur fût mon ouvrage, et j'attends de ta
» bonté, que, comme tu conservas l'inno-
» cence de ma vie, tu conserves aussi aux
» yeux des hommes ma mémoire pure et
» sans tache. » Béatrix et Michel Orombelli perdirent ensuite leur tête sur l'échafaud (1).

Jean Galeaz, sans être militaire lui-même, avoit eu un bonheur ou un talent remarquable dans le choix de ses généraux. Philippe-Marie ne fut pas moins heureux que lui. Il sut distinguer François Carmagnola, et lui accorder une confiance égale à ses rares talens. François Carmagnola avoit été remarqué par le duc au siége de Monza; dans ce moment critique où Philippe étoit perdu s'il ne recueilloit pas l'héritage de son frère, il s'étoit mis à la tête de l'armée. Il

(1) *Andreæ Billii Historia*. L. III, p. 51.

1418. vit un simple soldat qui poursuivoit Hector Visconti jusqu'au milieu des rangs ennemis, et qui l'auroit indubitablement fait prisonnier, si son cheval ne s'étoit pas abattu dans sa course. Philippe donna un commandement à ce soldat; bientôt il obtint de nouvelles preuves de sa hardiesse et d'une habileté qui surpassoit encore sa bravoure. Il le mit alors à la tête de toutes ses armées, et les succès les plus éclatans justifièrent un choix aussi heureux (1).

Carmagnola entreprit la conquête de tout le pays situé entre l'Adda, le Tésin et les Alpes. Les plus forts châteaux de cette province, Trezzo, Lecco et Castello d'Adda, lui ouvrirent leurs portes, en 1416. Dans la même année, le duc fit arrêter, à Milan, contre la foi des traités, Jean de Vignate, tyran de Lodi, qu'il y avoit appelé pour une conférence. Le fils de ce seigneur fut arrêté à Lodi même, par les troupes de Visconti, qui escaladèrent cette ville, le 19 août 1416, et Jean de Vignate périt à Milan, avec son fils, sur un échafaud (1).

Philippe Arcelli, gentilhomme de Plaisance, avoit livré sa patrie au duc de

(1) *Andreæ Billii Historia Mediolanens.* L. III, p. 39.

(2) *Ib.* p. 44.

Milan, au commencement de l'année 1415. Mais ayant eu ensuite lieu de se plaindre de Visconti, il avoit fait révolter de nouveau ses concitoyens, et il avoit pris, le 25 octobre de la même année, le titre de seigneur de Plaisance. Arcelli étoit un des plus braves et des plus habiles guerriers de son temps. Il réunit tous les seigneurs de la Lombardie qui s'étoient partagé l'héritage de Jean Galeaz; il leur fit comprendre que leur cause étoit commune, et que le duc de Milan vouloit les dépouiller tous également. Pandolfe Malatesti, seigneur de Brescia; Gabrino Fondolo, de Crémone; Lottiere Rusca, de Come; les Coleoni, de Bergame; les Beccaria, de Pavie, et Thomas de Campo Fregoso, doge de Gênes, s'engagèrent mutuellement à se défendre. Visconti envoya Carmagnola, en 1417, dans la basse Lombardie; la guerre entre ce général et Philippe Arcelli fut acharnée; les principales villes de cette province furent prises et reprises plus d'une fois; mais les mémoires du temps ont été détruits, et les évènemens qui nous sont rapportés sont confus et d'une date incertaine. Carmagnola s'empara de Plaisance, mais non de sa citadelle; reconnoissant alors qu'il ne pourroit pas défendre cette ville contre Pandolfe Malatesti, qui s'approchoit pour la

reprendre, il obligea tous les habitans à en sortir avec leurs effets précieux, qu'il fit charger sur le Pô. Arcelli et Pandolfe Malatesti, lorsqu'ils entrèrent dans ces rues désertes, furent effrayés de leur désolation; leurs soldats, qui se répandirent dans les maisons pour piller, n'y trouvèrent rien à prendre que quelques vieux ferremens; ils en ressortirent avec une espèce d'effroi. Pendant une année entière, cette immense ville demeura déserte. Trois habitans seulement s'y étoient cachés dans trois quartiers éloignés. Cependant l'herbe croissoit dans les rues, jusqu'à la hauteur du genou, et de hautes cigues s'élevoient aux portes des maisons, comme pour en défendre l'entrée (1).

1418. Enfin Philippe-Marie triompha de ses ennemis, par sa perfidie ou par la valeur de son général. Philippe Arcelli fut chassé de tous les châteaux qu'il occupoit autour de Plaisance, et obligé de se réfugier à Venise. Il obtint alors de la république le commandement d'une armée qu'elle envoyoit contre le patriarche d'Aquilée, et il eut plus de succès en soutenant une cause étrangère qu'en défendant la sienne propre. Castellino

(1) *Annales Placentini Antonii de Ripalta*. T. XX, p. 874. — *Andreæ Billii Historia Mediolan.* T. XIX, p. 47.

Beccaria avoit été arrêté à Pavie ; il fut 1418.
massacré dans sa prison, par les ordres du duc de Milan. Son frère, Lancelot, s'étoit réfugié dans les châteaux qu'il possédoit entre Tortone et Alexandrie. Il fut assiégé dans celui de Serravalle ; et, après y avoir été fait prisonnier, il fut pendu sur la place publique de Pavie (1). Lottiere Rusca, tyran de Come, désespérant de défendre cette ville, la remit volontairement entre les mains du duc, gardant pour lui celle de Lugano, avec le titre de comte (2). Enfin Carmagnola pénétra dans la rivière de Gênes, pour forcer également Thomas de Campo Frégoso à la soumission.

Les Génois croyoient avoir recouvré leur liberté, lorsqu'ils chassèrent de leur ville les François, en 1411, et le marquis de Montferrat, en 1413. Mais quoique Gênes n'eut point de maître, ce n'étoit plus une république. Vainement les meilleurs citoyens s'étoient efforcés de donner de la stabilité à leur constitution, et de soumettre l'élection de leur doge aux formalités qu'on observoit à Venise (3). La haine entre les maisons

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. III, p. 46.

(2) *Vita Phil. Mariæ Vicecomitis a Decembrio.* T. XX, c. 12, p. 989.

(3) *Uberti Folietæ Histor. Genuensis.* L. X, p. 539.

1418. puissantes étoit si violente, et chaque chef de parti avoit sous ses ordres tant de cliens et de vassaux, que la ville étoit transformée en arène, où des ennemis combattoient sans relâche. Il ne s'agissoit plus, entre les factions, de l'intérêt des Guelfes ou des Gibelins, de la noblesse ou du peuple, de la liberté ou de l'esclavage, il s'agissoit de se détruire, parce qu'on se haïssoit. Au moment même où les soins des magistrats et du clergé venoient de réconcilier les partis et de faire jurer la paix, un regard orgueilleux, un mot piquant, ou un geste souvent mal interprété, suffisoient pour faire tirer de nouveau l'épée, et plonger la ville dans le deuil. La navigation étoit abandonnée, le commerce dépérissoit, les campagnes étoient dévastées, les châteaux incendiés, et chaque jour quelqu'un des palais les plus somptueux de la ville étoit rasé jusqu'en ses fondemens.

Pendant ces guerres civiles, George Adorno, Bernabos Goano, et Thomas de Campo Fregoso, furent successivement élevés à la dignité ducale. Le dernier sembloit mieux fait que personne pour rendre la paix à la république; il avoit obtenu l'amitié et l'estime de George Adorno, son ancien rival, auquel il devoit son élection; il avoit donné à ses concitoyens autant de preuves

de sa modération et de son désintéressement 1418.
que de sa bravoure; il avoit acquitté, de ses propres deniers, les dettes du trésor public, qui montoient à soixante mille florins (1), et il étoit secondé, dans son administration, par la valeur éprouvée et les talens divers de cinq frères dans la fleur de l'âge, qui lui étoient tous également dévoués. Mais il n'étoit pas donné à un homme de comprimer long-temps des haines entretenues par tant de mortelles injures. Les Guarci, les Montalti et les Adorni quittèrent la ville en 1417, et se réfugièrent auprès du duc de Milan. En 1418, les marquis de Montferrat et de Carreto embrassèrent l'alliance de Philippe-Marie, et les passages des montagnes furent ouverts à François Carmagnola, par des émigrés ou des traîtres; trois mille chevaux et huit mille fantassins ravagèrent, pendant l'été, les vallées de Polsevera et de Bisannio; la forteresse de Gavi, qu'on croyoit inexpugnable, fut livrée aux ennemis, et les Génois perdirent tout ce qu'ils possédoient sur le revers septentrional des montagnes (2).

(1) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. X, p. 545. — *Johannis Stellæ Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1264.

(2) *Uberti Folietæ.* L. X, p. 547. — *Johannis Stellæ Annales Genuenses.* p. 1277.

1418. Tandis que cette république luttoit avec tant de désavantage contre le duc de Milan, les Florentins, qui avoient déjà vu succomber d'autres adversaires de ce prince, auroient dû seconder un peuple libre qui ne pouvoit être asservi sans que l'équilibre de l'Italie fût renversé, et sans que l'ambitieux Visconti étendît ses vues sur la Toscane. Aucun traité de paix entre la république florentine et le duc de Milan n'avoit terminé la guerre allumée par Jean Galeaz; mais la seigneurie, voyant assez d'autres ennemis conjurés contre le duc, avoit cessé depuis long-temps de le combattre.

1419. Dans le temps où les Génois demandoient avec instance des secours pour se défendre, le duc sollicitoit les Florentins de terminer par une bonne paix leurs anciens différends. La seigneurie flottoit indécise entre ses craintes pour l'avenir et une espérance prochaine. Elle désiroit forcer les Génois à lui vendre le château de Livourne, qui commandoit les bouches de l'Arno et le port pisan, et qui sembloit entraver le commerce de Pise. Livourne avoit été livrée à Boucicault, par Gabriel-Marie Visconti, seigneur de Pise; et, lorsque le maréchal françois avoit été chassé de Gênes, le port et son château étoient demeurés aux Génois. La seigneurie florentine, qui souhaitoit avec ardeur de faire cette acqui-

sition, se réjouissoit des embarras qu'éprouvoient les Génois, et refusoit de les secourir si Livourne n'étoit pas le prix de son assistance. 1419.

Nicolas d'Uzzano et ses amis s'opposoient dans les conseils de Florence à ce que la république traitât avec le duc de Milan; il leur paroissoit que faire la paix avec lui, c'étoit sanctionner ses usurpations, et laisser connoître aux Génois et au seigneur de Brescia qu'on les abandonnoit à leur sort. Mais le peuple reprochoit à l'aristocratie, et à l'ancien parti guelfe son ambition inquiète; il ne voyoit dans sa politique que le désir de s'agrandir par la guerre, et il témoignoit tant de mécontentement qu'il força la seigneurie à signer, au mois de janvier 1419, un traité avec Philippe-Marie. Les Florentins s'engagèrent à ne prendre aucune part à toutes les révolutions de la Lombardie au-delà des rives de la Magra et du Panaro; le duc promit de ne point se mêler de tout ce qui se passeroit au levant de ces deux rivières, dont l'une sépare la Lunigiane de l'État de Gênes, l'autre le Bolonois du Modénois (1).

Mais les Florentins, lorsqu'ils supposoient

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Florentina.* L. V, p. 319. — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* T. XVIII, p. 1157. — *Scipione Ammirato Storia Fiorent.* L. XVIII, p. 986.

1419. que les Génois pourroient se défendre par leurs propres forces, n'avoient pas prévu que bientôt ils seroient attaqués par un nouvel adversaire. Alfonse d'Aragon, avant que Malizia vînt l'inviter, au nom de la reine Jeanne,
1420. à se rendre à Naples, avoit déjà fait voile des côtes de Catalogne, avec treize vaisseaux ronds et vingt-trois galères. Impatient de se soustraire aux remontrances de ses cortés et à la jalousie de ses sujets, il alloit chercher au loin des conquêtes. Il attaqua, sans aucune provocation, la Corse qui dépendoit des Génois; Calvi lui fut livré par trahison; beaucoup de gentilshommes de Corse, séduits par ses intrigues, arborèrent ses étendards; le seul château de Bonifazio, situé à l'extrémité méridionale de l'île, sur un promontoire de difficile accès, demeura fidèle aux Génois. Alfonse l'attaqua, et, s'obstinant à ce siége, il le poursuivit pendant neuf mois. Enfin Jean Fregose, frère du doge, pénétrant au travers de la flotte catalane, réussit à ravitailler Bonifazio. Le roi d'Aragon perdit alors l'espérance de s'en rendre maître; il quitta la Corse pour aller à Naples, où il étoit attendu, et il ne remporta de son expédition que la honte d'avoir violé un traité de paix (1).

(1) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. X, p. 549. —

Les dépenses considérables que la guerre 1420.
contre les Aragonois avoit occasionnées, déterminèrent enfin les Génois à vendre Livourne aux Florentins. Le marché fut conclu le 30 juin 1421, pour le prix de cent mille florins (1). 1421.
Mais les Génois désiroient bien plus se venger des Aragonois que conserver leur propre liberté; Carmagnola avoit continué chaque année à ravager leur territoire; tous leurs alliés sur le continent avoient été soumis par les armes du duc, ou détachés d'eux. Thomas de Campo Fregoso sentit lui-même la nécessité de terminer une guerre ruineuse pour sa patrie, lorsqu'il vit Philippe-Marie s'allier aux Catalans et attaquer Gênes par mer aussi bien que par terre. Les conditions sous lesquelles la république s'étoit soumise au roi de France, vingt ans auparavant, furent offertes et acceptées; les constitutions et la liberté intérieure de la ville furent garanties par le duc de Milan; le comte Carmagnola, comme lieutenant de Visconti, fut substitué au doge; Fregose abdiqua sa dignité; mais, en compensation, on lui assura la seigneurie de Sarzana. Comme cette ville est située au-delà

Johannis Stellæ Annal. Genuens. p. 1280. — *Petri Cyrnei de rebus Corsicis.* T. XXIV, p. 444.

(1) *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 991.

1421. du cours de la Magra, le duc de Milan, lorsqu'il en disposoit ainsi, violoit déjà le traité qu'il venoit de conclure avec les Florentins (1).

Les Guelfes de Lombardie et les petits princes de cette contrée s'étoient aussi flattés de trouver un refuge dans la protection des Vénitiens, plus intéressés encore que les Florentins à réprimer le duc de Milan dans ses projets de conquêtes. Mais le sénat de Venise, au lieu d'envisager le danger prochain dont il étoit menacé, se laissoit distraire par son ambition. Il voyoit Sigismond engagé dans une double guerre; en Bohême, contre les Hussites, et sur les frontières de Hongrie, contre les Turcs. Le patriarche d'Aquilée, Louis II, duc de Teschen, allié de l'empereur, ne pouvoit point en attendre de secours; les Vénitiens, à l'expiration de la trève de cinq ans, qu'ils avoient conclue avec Sigismond, attaquèrent le patriarche en 1418. Cividale, Sacile et Porto Gruaro se rendirent à eux dans le cours de cette année; dans la suivante, Philippe Arcelli, mis à la tête des troupes vénitiennes, fit la conquête de Feltre et de Bellune. Enfin, Udine, capitale du patriarcat, se rendit, le 7 juin 1420, à la république; toute la province

(1) *Ubertus Folieta Genuens. Hist.* L. X, p. 554. — *Johannis Stellæ Annales Genuenses.* p. 1284.

se soumit dans la même campagne, ainsi que la 1421.
partie de l'Istrie qui avoit relevé jusqu'alors des patriarches; et le comte de Gorizia fit hommage au doge pour les fiefs qu'il tenoit de l'église. Ainsi, le Friuli tout entier fut ajouté pour toujours aux possessions de la république (1).

Ces succès mêmes ne rendirent point une liberté complète aux armes des Vénitiens; ils poursuivirent la guerre en Istrie, en Dalmatie et en Albanie, contre les divers feudataires du roi de Hongrie, et ils firent sur eux des conquêtes chèrement disputées. De temps en temps, il est vrai, ils concevoient quelque inquiétude des acquisitions que Philippe-Marie faisoit chaque jour dans leur voisinage; mais ils se laissoient ensuite appaiser par ses protestations d'amitié, et ils lui abandonnoient lâchement les amis et les serviteurs les plus fidèles de la république.

Après que Philippe Arcelli se fut éloigné de l'État de Plaisance, Roland Palavicini, qui voyoit approcher les armées du duc, leur remit volontairement San-Donnino, dont il étoit seigneur. Les Rossi et les Pellegrini, gentilshommes du Parmesan, se soumirent aussi d'eux-mêmes (2). Nicolas, marquis d'Este,

(1) *Storia civile Veneziana.* L. VI, p. 489, P. II, Vol. I. — *Marin Sanuto Vite de Duchi di Venezia.* p. 921.

(2) *Andreæ Billii Histor.* L. III, p. 48.

1421. craignant de perdre à la fois les deux villes de Parme et de Reggio, qui avoient appartenu à Jean Galeaz, céda volontairement la première, pour se faire confirmer la souveraineté de la seconde par Philippe-Marie. Ce traité fut conclu, entre les deux souverains, le 8 avril 1321 (1).

Pendant ce temps, François Carmagnola attaquoit Pandolfe Malatesti, seigneur de Brescia et de Bergame. En peu de jours il lui enleva presque tous les châteaux du Bergamasque; il pénétra bientôt après dans Bergame même, par le côté de la montagne, que l'on croyoit n'être exposé à aucune attaque; les vallées de Saint-Martin se rendirent volontairement à Philippe-Marie Visconti, et plusieurs châteaux de la plaine de Brescia suivirent leur exemple (2).

Ces conquêtes furent quelque temps suspendues par une trève négociée au nom de Martin V, entre Philippe-Marie et Pandolfe Malatesti; mais le duc de Milan mit à profit cette suspension d'hostilités, pour attaquer

(1) *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este*. L. VI, p. 541. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecom.* p. 707. — *Annales Estenses Fratris Johannis*. T. XX, p. 449. — *Platinæ Hist. Mantuana*. L. V, p. 801.

(2) *Andreæ Billii Histor*. L. III, p. 50. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia*. p. 928.

Gabrino Fondolo, tyran de Crémone. Les châ- 1421.
teaux de Pizzighettone et Soncino se rendirent aux Milanois, dès les premières attaques (1). Gabrino offrit aux Vénitiens de leur céder Crémone et ce qui lui restoit de son territoire, moyennant un dédommagement équitable. Pandolfe Malatesti leur offrit Brescia sous les mêmes conditions; ces deux propositions furent également rejetées (2); et le seigneur de Crémone fut réduit à traiter avec le duc. Il lui remit sa principauté, se réservant seulement le château de Castiglione, où il se retira avec ses trésors.

A cette époque même où l'ambition du duc de Milan devoit causer aux Vénitiens les plus vives allarmes, ils conclurent avec lui un traité de paix pour dix ans, afin de suivre, sans empêchemens, leurs conquêtes en Dalmatie. Ils abandonnèrent à ses attaques Pandolfe Malatesti, leur ancien allié, et celui même qui avoit long-temps commandé leurs armées, et ils garantirent seulement les États de François de Gonzagues, seigneur de Mantoue et de Peschiera, que le duc avoit ménacé aussi. Ces deux places formoient une barrière importante pour les provinces vénitiennes de terre ferme;

(1) *Andreæ Billii Historia Mediolan.* L. III, p. 53.

(2) *Redusius de Quero Chronicon. Tarvisinum.* p. 846.

1421. et le sénat n'auroit pu, sans une extrême imprudence, les laisser envahir par Visconti (1).

Il ne restoit à Pandolfe qu'un seul appui, celui de son frère, Charles Malatesti, seigneur de Rimini, qui lui envoya en effet une armée considérable, sous les ordres de Louis de Fermo. Mais ce général fut surpris et fait prisonnier par Carmagnola; son armée fut mise en déroute, et Pandolfe se vit obligé de demander la paix, de remettre, le 16 mars 1421, Brescia et tout son territoire au duc de Milan, et de se retirer à Rimini, auprès de son frère (2).

Bientôt après, George Benzone, seigneur de Crème, fut réduit à la même nécessité; il rendit cette ville à Philippe-Marie, et il compléta ainsi la soumission de la Lombardie (3). De tous les tyrans qui s'étoient partagé les États de Jean Galeaz Visconti, et qui, pendant près de vingt ans, avoient occasionné la misère et la ruine de ce beau pays, il n'en restoit plus un seul. Ils n'avoient pu opposer aux artifices et aux armes du

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. III, p. 53.

(2) *Andreæ Billii Hist. Mediolan.* L. III, p. 54. — *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, T. XX, p. 801. — *Chronica d'Agobbio di G. Bernio.* T. XXI, p. 960.

(3) *Redusius de Quero Chron. Tarvisinum.* p. 846.

duc de Milan, ni la conscience d'une bonne 1421.
cause, ni l'amour de leurs sujets, ni la constance de leurs alliés; et ils étoient tombés successivement presque sans combats. Mais les victoires de Philippe-Marie, en le raprochant de deux peuples libres, lui firent connoître un autre genre de résistance. Nous verrons, dans les chapitres suivans, quelle longue lutte s'engagea entre lui et les Florentins; quelle persévérance dans ses projets, quelle constance dans ses revers, quelle modération dans ses victoires, cette vertueuse république sut opposer à l'ambition du duc de Milan. Auparavant il eut aussi à éprouver ce que pouvoit faire contre ses mercenaires la bravoure impétueuse des Suisses.

Après la soumission de Come, la famille 1422.
Rusca, qui avoit gouverné cette ville, s'étoit retirée au pied des Alpes. Bellinzona lui avoit appartenu long-temps; mais la souveraineté de cette ville étoit alors disputée entre plusieurs prétendans; les Suisses du canton d'Ury y entretenoient garnison, pour défendre l'entrée de la vallée Lévantine et des passages du Saint-Gothard. Antonio Rusca, et Jean, baron de Sax, y avoient aussi des droits, qu'ils vendirent à Philippe-Marie. La garnison suisse fut surprise dans le mois de mars 1422, par Ange de la Pergola, condottiere que le duc

1422. avoit pris à son service, elle fut obligée de se retirer, et les Milanois occupèrent Bellinzona. En même-temps ils s'emparèrent de Domo Dossola, autre petite ville située à l'ouverture du passage du Simplon; ils s'avancèrent ensuite jusqu'au pied du Saint-Gothard, et ils occupèrent toute la vallée Lévantine (1).

Dans une autre circonstance, cette violation des traités et des droits de bon voisinage, auroit soulevé la Suisse entière. Mais plusieurs semences de discorde étoient demeurées entre les confédérés, depuis la guerre excitée contre l'Autriche par le concile de Constance. Plusieurs cantons refusèrent longtemps de s'armer pour une querelle qu'ils prétendoient leur être étrangère, et lorsqu'enfin ils mirent leurs troupes en mouvement et passèrent le Saint-Gothard, une jalousie secrète les tint éloignés les uns des autres, et engagea l'arrière-garde, composée de soldats du canton de Schwitz, à demeurer à une journée de distance en arrière.

Cependant l'armée suisse, forte de quatre cents arbalétriers et de trois mille fantassins armés de hallebardes, descendit la vallée Lévantine, sans se soucier de savoir

(1) *Andreæ Billii Histor. Mediol.* L. III, p. 55.—*Geschichte der Schweiz.* B. III, c. 2, T. III, p. 195.

quel nombre de soldats François Carmagnola 1422.
et Ange de la Pergola lui opposeroient dans Bellinzona. Ces deux généraux avoient six mille chevaux de la plus redoutable gendarmerie, et dix-huit mille fantassins (1). Ils joignoient à cette immense supériorité de nombre l'avantage d'avoir occupé les premiers les passages importans des vallées voisines, d'avoir surpris les magasins de leurs ennemis, et d'avoir mis garnison dans Bellinzona, place forte où leurs munitions étoient en sûreté.

Tandis que les soldats de Schwitz s'arrêtoient à Poleggio, pour attendre ceux de Glaritz, que ceux de Zurich, Appenzell et Saint-Gall étoient encore sur le mont Saint-Gothard, les quatre bannières de Lucerne, Underwald, Ury et Zug, sous lesquelles on ne comptoit pas plus de trois mille hallebardiers, offrirent la bataille le 30 juin 1422, dans le champ d'Arbedo, près de Bellinzona, à la meilleure cavalerie des deux plus fameux condottieri de l'Italie.

Les gendarmes de Pergola, en découvrant les Suisses, fondirent sur eux à bride abattue, ne doutant pas de les renverser, et de les mettre en pièces ; mais les Suisses les attendirent de pied ferme, opposant leur force indomptable à l'impétuosité de la cavalerie.

(1) *Joh. Muller Geschichte der Schweiz*. B. III, c. 11, p. 201.

CHAPITRE LXIV.

La reine Jeanne II, irritée contre Alfonse d'Aragon, adopte Louis d'Anjou. — Mort de Sforza et de Braccio; guerre désastreuse des Florentins avec le duc de Milan; alliance des Vénitiens; prise de Brescia.

1422—1426.

Les deux généraux qui avoient le plus contribué à la gloire des armes italiennes, Braccio de Montone et Sforza de Cotignola, se trouvoient réunis au service de la cour de Naples. Tous deux élèves du grand Albéric de Barbiano, le restaurateur de l'art de la guerre en Italie, ils avoient été liés dans leur jeunesse d'une amitié sincère; l'ambition les avoit divisés; l'émulation entre les deux compagnies d'aventure qu'ils avoient formées, leur avoit presque toujours fait embrasser des partis contraires; et, dans des querelles qui leur étoient presque toutes étrangères, ils n'avoient pas, depuis vingt ans, cessé de se combattre, tantôt au nom des rois de Naples

et des républiques de Toscane, tantôt des seigneurs de Lombardie et de l'église. Les soldats qu'ils avoient formés, en avoient pris une habitude de rivalité, qui se maintint long-temps encore après la mort de ces deux généraux.

Cependant, lorsque la supériorité de talens de Braccio de Montone, ou la supériorité de richesses de la cour qui l'avoit pris à sa solde, lui eurent donné un avantage incon- 1422.
testable sur son rival, l'ancienne amitié qui avoit uni ces deux chefs illustres, parut se renouveler. A l'époque où le pape Martin V rendit à la reine Jeanne le petit nombre de places forces que le parti d'Anjou possédoit encore dans le royaume, tandis que Louis III se retiroit à Rome, pour y vivre dans l'obscurité, Sforza se présenta au camp de Braccio, avec quinze compagnons désarmés, et lui demanda de l'assister de ses conseils et de son crédit pour rétablir son armée qui étoit presque détruite. Les deux généraux, mettant de côté toute défiance et toute rancune, s'expliquèrent mutuellement ce qui avoit pu paroître équivoque ou inconséquent dans leur conduite ou leurs plans de campagne; ils se révélèrent jusqu'aux intelligences qu'ils avoient obtenues dans le camp l'un de l'autre, et jusqu'aux conjurations auxquelles ils avoient donné les

1422. mains. Ils parlèrent ensuite, avec le même abandon, de leurs projets à venir, et Braccio, qui vouloit retourner en Toscane, pour étendre les limites de sa principauté de Pérouse, engagea Sforza à se réconcilier avec la reine Jeanne, et se chargea lui-même de faire sa paix (1).

Jeanne ne refusa point de recevoir en grâce son ancien connétable, et elle promit à Braccio de lui faire l'accueil le plus gracieux. Cependant, lorsque Sforza, en recevant d'elle le bâton de commandement, dût lui jurer obéissance, comme ses ministres ne s'accordoient pas sur la formule du serment, elle s'écria : « Demandez à Sforza lui-même; il a tant prêté » de sermens et à moi et à mes ennemis, que » personne, mieux que lui, ne sait com- » ment on s'engage et comment on se délie » ensuite » (2).

La reine, malgré ce reproche, désiroit l'amitié de Sforza, et elle entra bientôt en négociations avec lui, pour se l'attacher d'une manière plus particulière. Elle commençoit à ressentir quelque jalousie contre Alfonse, son fils adoptif, qui ne laissoit échapper aucune occasion

(1) *Vita Brachii a J. Campano*. L. VI, p. 604. — *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ*. p. 713.

(2) *Annales Bonincontrii*. p. 127.

de se rendre indépendant d'elle, et de garnir 1421.
de ses propres soldats les forteresses du royaume. Le grand sénéchal, Ser Gianni Caraccioli, avoit les yeux ouverts sur la conduite du roi d'Aragon; il craignoit pour lui-même le traitement que Jacques de la Marche avoit fait subir à Pandolfello Aloppo, le premier amant de la reine, et il pouvoit s'attendre à ce que le fils de Jeanne fût aussi jaloux que son mari. Alfonse, en effet, roi d'Aragon et de Sicile, ne pouvoit se plier aux ordres du grand sénéchal, avec autant de souplesse que le reste des courtisans. Il voyoit avec dégoût cet amant d'une vieille reine, prétendre à gouverner ses États et ses armées par un titre aussi honteux; il vouloit affermir sa propre indépendance, et il s'étoit assuré de l'attachement et du dévouement entier de Braccio de Montone. Quoique Caraccioli eût d'anciens ressentimens contre Sforza, il sentit qu'aucun homme ne pouvoit, comme lui, garantir la sûreté de la reine, et maintenir l'équilibre entre les deux souverains. Une alliance secrète fut conclue entr'eux: le général promit de défendre Jeanne contre tous ses ennemis, sans en excepter son fils adoptif. Après quoi, pour donner une espèce de sanction publique à ce premier engagement, Sforza prêta serment d'obéir aux ordres soit de

1422. la reine et du roi réunis, soit de celui des deux qui auroit le premier recours à son assistance (1).

L'alliance que Sforza avoit contractée avec Louis d'Anjou, n'étoit plus, aux yeux de la reine, un motif de se défier de ce général; au contraire, elle étoit bien aise de pouvoir employer Sforza pour négocier avec ce prince; car elle se repentoit déjà de n'avoir pas accepté les propositions du pape, et de n'avoir pas adopté Louis plutôt qu'Alfonse, pour réunir ainsi les titres des deux maisons de Duraz et d'Anjou, et mettre fin à toutes les guerres civiles de Naples (2).

Braccio de Montone ayant reconduit ses troupes en Toscane, entreprit le siége de Città di Castello, ville qui se gouvernoit alors en liberté, sous la protection du pape : malgré la résistance obstinée des habitans, il les força enfin à se soumettre à lui. Il ramena ensuite ses soldats à Pérouse, et il les occupa pendant l'hiver à creuser un canal, qui régloit l'écou-

(1) *Johannis Simonetæ Rer. Gestar. Francisci Sfortiæ.* T. XXI, L. I, p. 177. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 127.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 716. — *Giornali Napoletani.* T. XXII, p. 1086. — *Giannone Istoria civile del Regno.* L. XXV, c. 4, p. 438. — *J. Mariana Historia de las Españas.* L. XX, c. 13, p. 793.

lement des eaux du lac de Thrasimène (1). 1423.
Au printemps de l'année 1423, il passa dans les Abruzzes, pour prendre le gouvernement de cette province, que la reine Jeanne lui avoit confié; mais Aquila, capitale des Abruzzes, ferma ses portes au général qui venoit y commander, et résolut de se défendre contre lui (2).

Martin V voyoit avec effroi ce capitaine étendre sa domination tout autour de Rome, et bloquer, en quelque sorte, la cour pontificale dans la capitale de ses États. Déjà Braccio de Montone possédoit, au nord de Rome, presque toute l'Ombrie, et une partie de la Marche; et au midi, la principauté de Capoue, avec les fiefs qui lui avoient été donnés par la reine Jeanne. Il ne lui manquoit plus, pour ceindre Rome de toutes parts, que la conquête des Abruzzes, et il l'entreprenoit avec trois mille deux cents chevaux et mille fantassins de troupes aguerries. Martin encouragea, par des promesses de secours et des exhortations pressantes, les habitans d'Aquila à se défendre. Il sollicita la reine de retirer à Braccio le commandement, et de promettre sa protection aux assiégés; et, comme elle

(1) *J. Campani vita Brachii.* L. VI, p. 609.

(2) *Ib.* p. 612.

1423. étoit déjà ébranlée, un événement inattendu la força tout-à-coup à se décider (1).

Jeanne et Alfonse, dans leur défiance mutuelle, avoient fait choix de deux des forteresses de Naples, pour y habiter. La reine occupoit le château de Capuano, et son fils adoptif, le château neuf. Tous deux y étoient entourés de gardes et d'un appareil militaire. Les ministres de l'un des souverains ne se rendoient jamais sans crainte chez l'autre, et un conseil d'État devenoit presque une expédition dangereuse; Caraccioli avoit refusé de se rendre au château neuf, sans un sauf-conduit signé de la main d'Alfonse, et muni de son sceau (2). Malgré ce sauf-conduit, Alfonse, qui détestoit ce favori, le fit arrêter le 22 mai 1423, comme il entroit au conseil: il avoit, à ce qu'on assure, le dessein d'arrêter aussi la reine, pour l'envoyer prisonnière en Catalogne, et il se présenta immédiatement à la porte de son château. Mais les gardes de Jeanne, en le voyant arriver avec une suite un peu plus nombreuse que de coutume, abaissèrent aussitôt la herse de la porte, et refusèrent de le laisser entrer; il insista, il

(1) *Vita Brachii a J. Campano.* L. VI, p. 613.

(2) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1087.

menaça, et la garde tira sur lui pour l'écarter (1). 1423.
Bientôt la clameur publique annonça au palais que Caraccioli étoit arrêté; et Jeanne, déjà assiégée dans le château de Capuano, envoya en diligence, auprès de Sforza, pour l'appeler à son secours. Sforza, dont les troupes étoient cantonnées dans la Campanie, se mit en marche le 25 mai pour délivrer sa souveraine.

Sforza qui, par une suite de revers, avoit été réduit, ainsi que son armée, à une grande pauvreté, étoit suivi seulement d'un millier de cavaliers mal vêtus et mal montés. Sous le château de Capuano, il rencontra, dans un lieu dit les Formelles, la troupe aragonoise, brillante de tout l'éclat de la richesse. « Mes » enfans, » dit-il à ses soldats, en se retournant vers eux, « voilà les habits et les chevaux » que je vous ai réservés. » A l'instant, la bataille commença; elle fut soutenue, pendant six heures, avec une grande intrépidité de part et d'autre. Enfin, Sforza ayant abattu un mur qui lui fermoit le passage, réussit à tourner ses adversaires, avec une partie de son infanterie. Leur déroute alors fut complète; presque tous les capitaines aragonois

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 716. — *Joh. Simonetæ de Gest. Franc. Sfortiæ.* L. I, p. 178. — *Giornali Napoletani.* p. 1087. — *Frammento d'Istoria Sicula in lingua siciliana.* T. XXIV, p. 1093. — *Giannone Istoria civile del Regno* L. XXV, c. 4, p. 440.

1423. furent faits prisonniers ; le quartier qu'ils avoient habité fut livré au pillage, et les soldats de Sforza furent enrichis par les dépouilles de la cour. Alfonse s'enferma dans le château neuf, se préparant à y soutenir un siége. Mais, pour accomplir la révolution qu'il avoit voulu opérer à Naples, il avoit donné ordre qu'on lui préparât une flotte en Catalogne. Cette flotte, forte de vingt-deux galères, avec huit gros vaisseaux et des troupes de débarquement, arriva devant Naples, le 11 juin 1423, quinze jours après la bataille des Formelles. Sforza essaya vainement d'empêcher le débarquement des soldats qu'elle portoit ; il fut peu à peu repoussé hors de Naples, et obligé de conduire la reine à Averse, dont le château s'étoit rendu à lui (1).

La reine, séparée de Caraccioli, s'abandonnoit au désespoir ; elle auroit sacrifié ses meilleures provinces, sa couronne elle-même, pour racheter la liberté de son amant. Malgré la longue inimitié entre Sforza et le sénéchal, le premier consentit, pour racheter Caraccioli, à donner en échange, à Alfonse, les vingt prisonniers les plus distingués parmi ceux qu'il

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ.* p. 719. — *Joh. Simonetæ.* L. I, p. 180. — *Annales Bonincontrii Miniatens.* p. 129. — *Giornali Napoletani.* p. 1088. — *Frammento Siciliano.* T. XXIV, p. 1094. — *J. Mariana Historia de las Españas.* L. XX, c. 13, p. 793.

avoit faits à la bataille des Formelles. Le sénéchal et le connétable, réunis alors auprès de la reine, la déterminèrent à s'appuyer du parti d'Anjou pour sa défense. Louis III, qui vivoit toujours à Rome dans la pauvreté, fut invité à se rendre dans Averse, auprès de Jeanne. Celle-ci écrivit à toutes les cours de l'Europe, pour leur déclarer qu'Alfonse s'étant rendu indigne, par son ingratitude, de la faveur qu'elle lui avoit accordée, elle révoquoit son adoption, et elle substituoit en sa place Louis III, duc d'Anjou, qu'elle déclaroit duc de Calabre et héritier présomptif du royaume; elle permit même au dernier de conserver le titre de roi qu'il portoit, pour qu'il ne fût point inférieur en dignité à son rival. Louis, qui étoit d'un caractère doux, et probablement foible, n'éleva jamais ses prétentions au-delà de ce que la reine vouloit bien lui accorder; il ne resta pas long-temps à sa cour; mais il passa dans les Calabres, où il se fit chérir des sujets soumis à son gouvernement (1). 1423.

Alfonse, cependant, ressentit beaucoup d'inquiétude lorsqu'il vit les anciens partis de Duraz et d'Anjou se réunir contre lui, et le pape seconder de toutes ses forces les mesures que la

(1) *Giornali Napoletani.* p. 1089. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 4, p. 442. — *Raynald. Annal. Eccles. ad ann.* §. 13, T. XVIII, p. 57.

1423. reine prenoit pour l'exclure. Il sollicita Braccio de Montone de marcher à son secours; mais Braccio, qui, dans le même temps, étoit aussi sommé par les Florentins de prendre, selon son engagement, leur défense contre le duc de Milan, ne pouvoit consentir à lever le siége d'Aquila. Cette ville l'avoit irrité par sa résistance; il croyoit son honneur attaché à en triompher; et il avoit pratiqué dans cette guerre des cruautés, dont jusqu'alors on l'avoit toujours vu s'abstenir (1). D'autre part, les habitans d'Aquila opposoient à ses attaques une obstination que la cruauté de leur ennemi redoubloit encore. Ils avoient reçu les assurances de protection les plus positives de la part de la reine Jeanne et de Martin V. Accoutumés, au milieu de leurs montagnes, à la vie la plus dure et la plus laborieuse, ils supportoient mieux qu'aucun peuple d'Italie les fatigues et les privations de la guerre. Alfonse, voyant qu'il ne pouvoit pas déterminer Braccio à lever ce siége, ne jugea pas qu'il fût par lui-même assez fort pour tenir tête à la reine et à Sforza. D'ailleurs les affaires de son royaume le rappeloient en Espagne; où il vouloit procurer la liberté à son frère Henri, prisonnier du roi de Castille. Il repartit donc avec sa

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. VI, p. 613.

flotte pour les rivages de Catalogne, et il laissa don Pedro d'Aragon, son frère, à Naples, avec quelques condottieri italiens (1). En voyage, il surprit Marseille, qu'il pilla pendant trois jours, pour se venger de Louis d'Anjou, de qui cette ville dépendoit. 1423.

Après le départ d'Alfonse, la reine Jeanne, ne se voyant plus menacée d'un danger immédiat, s'occupa de délivrer les habitans d'Aquila, qui, pendant onze mois de siége, avoient épuisé leurs munitions et leurs vivres, et qui demandoient avec instance quelque secours. Elle donna ordre à Sforza de marcher à leur assistance. Celui-ci se mit en route au milieu de l'hiver, avec son fils Francesco; et, le 4 janvier 1424, il arriva au bord du fleuve Pescara. Des 1424.
soldats de Braccio occupoient la ville de même nom, et ils avoient garni les bords du fleuve de palissades, derrière lesquelles des arbalétriers s'étoient placés. Mais Sforza, suivant le rivage, voulut passer entre la ville et la mer, à l'embouchure même de la rivière, persuadé qu'il trouveroit un gué dans les eaux de la mer. Il y entra tout armé, le casque en tête

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 722. — *Annal. Bonincontrii.* p. 129. — *J. Simonetæ.* L. I, p. 183. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. X, p. 556. — *J. Mariana Historia de las Españas.* L. XX, c. 14, p. 796.

1424. et la lance à la main : quatre cents gendarmes le suivirent, et parvinrent avec lui à l'autre bord, d'où ils délogèrent les ennemis. Pendant ce temps, le vent du midi, qui s'étoit levé, chassoit les eaux de la mer dans le lit du fleuve ; elles le gonflèrent tout-à-coup et rendirent le gué plus dangereux. Le reste de la gendarmerie, qui n'avoit point encore tenté le passage, s'arrêta et refusa d'obéir à Sforza, qui, de l'autre bord, lui faisoit signe d'avancer. Ce général, impatienté, poussa de nouveau son cheval dans les flots, pour aller chercher lui-même ses soldats. Comme il étoit au milieu du fleuve, il vit un de ses pages emporté par le torrent et sur le point de se noyer, il se baissa vers lui pour le tirer des eaux ; dans ce moment, les pieds de derrière manquèrent à son cheval ; Sforza sortit de la selle et disparut sous les flots, tandis que son cheval s'échappoit à la nage. Deux fois on vit ce guerrier, couvert d'armures trop pesantes pour pouvoir nager, soulever hors des eaux ses mains, couvertes de gantelets de fer, qu'il joignoit en suppliant. Cependant le flot l'entraîna sans qu'on put lui donner d'assistance, et jamais son cadavre ne fut retrouvé. Ainsi mourut, dans la cinquante-quatrième année de son âge, un des hommes les plus entreprenans et les plus intrépides, un des plus grands généraux et des

plus grands politiques que l'Italie eut encore produit (1). 1424.

L'armée que Sforza avoit créée et qu'il tenoit réunie par l'ascendant de son génie, et par la confiance qu'il inspiroit à ses compagnons de fortune, pouvoit être dissoute à l'instant même par sa mort. Il n'existoit aucun lien de devoir ou d'honneur entre les hommes qui avoient servi sous ses étendards : tous étoient absolument indifférens à la querelle entre Alfonse et Jeanne; dans la guerre, ils ne recherchoient que la solde et le pillage. Aussi pouvoit-on craindre qu'ils n'offrissent immédiatement leurs services à Braccio, dont ils se trouvoient tout proches; et déjà, peu de mois auparavant, plusieurs d'entr'eux avoient conjuré contre François, fils de Sforza, qu'ils avoient accompagné en Calabre (2). L'armée de Sforza n'étoit pas seulement la partie la plus importante de son héritage, c'étoit encore la garantie de tout le reste. La reine lui avoit accordé plusieurs fiefs considérables, moins comme récompense de ses services passés, que comme prix de ceux qu'elle

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 725. — *J. Simonetæ R. G. Franc. Sfortiæ.* L. I, p. 186. — *Annales Bonincontrii Miniat.* p. 131. — *Giornali Napoletani.* p. 1090.

(2) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ.* p. 721.

1424. attendoit de lui à l'avenir. Elle auroit indubitablement retiré à son fils ses bienfaits, si elle n'avoit pu attendre de lui aucun retour. Jamais le fils de Sforza ne donna une plus grande preuve de sa force d'ame et de sa présence d'esprit, que dans ce moment critique, où, malgré le trouble et la douleur que lui causoit la mort de son père, il sut réunir ses soldats, les retenir sous les mêmes drapeaux, leur faire jurer de ne les pas quitter, les engager à lui promettre obéissance, quoiqu'il fût le plus jeune parmi les chefs qui avoient servi sous son père, enfin, leur ôter, par une activité continuelle, le loisir de réfléchir et la tentation de se rendre indépendant. Il parcourut à leur tête tous les fiefs qui avoient été donnés à son père, et qui formoient son héritage; il s'assura l'obéissance de ses vassaux; il se rendit ensuite à Averse, où la reine, reconnoissante de ce qu'il lui avoit conservé une armée, lui confirma le commandement de ses troupes, et lui ordonna, aussi bien qu'à ses frères, de prendre le nom de Sforza, que son père avoit rendu fameux, mais qui n'avoit été jusqu'alors pour lui qu'un surnom personnel (1).

Avant le retour de François Sforza dans

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 728. — *Joh. Simonetæ de G. Fr. Sfortiæ.* L. I, p. 188.

Averse, une flotte génoise de quatorze grands 1424.
vaisseaux et vingt-deux galères étoit arrivée dans les parages de Naples, sous les ordres de Guido Torello, général au service du duc de Milan. Philippe-Marie Visconti venoit de conclure une alliance avec la reine Jeanne et le pape, contre le roi d'Aragon, et il lui avoit été facile de décider les Génois, ses nouveaux sujets, à faire les plus grands efforts pour combattre, de concert avec lui, les Catalans, leurs rivaux éternels. Les Génois, cependant, avoient compté servir sous les ordres de François Carmagnola, gouverneur de leur ville, en qui ils avoient une entière confiance, et ils n'avoient eu guère moins de dépit que ce général lui-même, lorsqu'un nouveau favori du duc étoit venu supplanter cet illustre guerrier, et commander une flotte que le nom de Carmagnola avoit créée en quelque sorte (1). Guido Torello, cependant, remporta plusieurs avantages dans son expédition. Il prit successivement Gaète, Procida, Castell à Mare, Sorrento et Massa, et il conduisit ensuite sa flotte devant Naples. François Sforza, dans le même temps, attaqua la ville du côté de terre. L'infant don Pedro d'Aragon n'avoit qu'un petit nombre

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 729. — *Johannis Stellæ Annal. Genuens.* p. 1288. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. X, p. 557. — *Giornali Napoletani.* p. 1090.

1424. d'Espagnols sous ses ordres; ses condottieri italiens le servoient sans affection; Berardino de la Carda des Ubaldini le quitta pour retourner auprès de Braccio de Montone, son général; et, Jacques de Caldora, après être entré en traité avec ses ennemis, ouvrit enfin les portes de Naples à Francesco Sforza. L'armée de la reine, en recouvrant sa capitale, n'exerça cependant aucune violence contre les habitans; don Pedro s'enferma dans le château neuf avec les Aragonois; et Caracciolì ne permit point qu'on les assiégeât, pour retenir Louis d'Anjou dans la soumission, par la crainte de son rival (1).

Pendant ce temps, Braccio de Montone étoit toujours occupé au siége de l'Aquila. Lorsqu'il avoit été averti que l'armée de Sforza marchoit contre lui, qu'un détachement avoit déjà passé le fleuve de Pescara, et battu les troupes qu'il avoit laissées sur ses bords, il avoit aussitôt résolu de lever le siége d'Aquila, et déjà il s'étoit éloigné d'une heure de chemin de cette ville; mais trois courriers, dépêchés à la suite l'un de l'autre, lui annoncèrent la mort de son rival, autrefois son compagnon

(1) *Leodrisius Cribellius de vita Sfortiæ.* p. 729. — *J. Simonetæ vita Francisci Sfortiæ.* L. I, p. 190. — *Giornali Napoletani.* p. 1091. — *Frammento Siciliano.* p. 1095. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 5, p. 446.

d'armes et son ami. Dès qu'il apprit cet événement, il oublia l'acharnement avec lequel il avoit combattu contre lui, le danger qu'il venoit de courir, et la crainte même qui lui faisoit abandonner un siége poursuivi pendant onze mois avec tant d'obstination. Il pleura le grand homme que l'Italie venoit de perdre, et il crut se sentir lui-même menacé d'une mort prochaine, comme s'il étoit temps de se retirer de la lice, lorsque son émule ne pouvoit plus y combattre. Les sentimens des héros du quinzième siècle étoient presque toujours sous l'influence des astrologues et des devins, et ceux-ci avoient donné plus de force encore aux pressentimens de Braccio. On assure qu'ils avoient prédit d'avance les circonstances de la mort de ces deux capitaines; qu'ils avoient recommandé à Sforza de se défier des rivières, et de regarder le lundi comme un jour malheureux; qu'un songe, la veille du passage du fleuve, lui avoit annoncé le sort qui l'attendoit; que son drapeau étoit tombé devant lui comme il entroit dans les eaux, et que ses officiers l'avoient supplié vainement de régler sa conduite sur tant de présages funestes. D'autre part, les devins avoient annoncé à Braccio qu'il ne survivroit pas à son rival, et l'accomplissement de leurs premières 1424.

1424. prédictions donnoit plus de poids encore aux secondes (1).

Quelqu'impression que ces présages eussent fait sur l'esprit de Braccio, il n'en poursuivit pas avec moins d'ardeur le siége de l'Aquila. De leur côté, les habitans de cette ville, privés du secours qu'ils attendoient de Sforza, ne perdirent point courage; ils rejetèrent toutes les sommations de Braccio; ils distribuèrent les vivres avec plus d'économie qu'auparavant; et ils firent dire à la reine qu'ils se sentoient en état de se défendre jusqu'au 1.er de juin; mais qu'ils la supplioient de ne pas tarder davantage à leur envoyer des secours (2).

Aussitôt que Jeanne fut rentrée en possession de sa capitale, elle s'occupa de délivrer une ville fidèle qui souffroit depuis long-temps pour sa cause, et d'éloigner de ses frontières le seul ennemi qui fût encore redoutable pour elle. Martin V promettoit de la seconder de toutes ses forces, et le duc de Milan lui envoya aussi des renforts, afin d'empêcher ainsi Braccio de venir au secours des Florentins. L'armée combinée de ces trois souverains se

(1) *Joh. Simonetæ de Reb. G. Fr. Sfortiæ.* L. I, p. 188. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 724.

(2) *Vita Brachii a J. Campano.* L. VI, p. 616.

rassembla sous les ordres de Jacques de Caldora, le plus âgé des Condottieri qui servoient dans le royaume de Naples. François Sforza, avec tous ses braves, se rangea sous ses drapeaux. 1424.

L'armée de Caldora étoit deux ou trois fois plus forte que celle de Braccio; mais d'autre part, celui-ci avoit pour lui l'avantage du terrain; car, ses ennemis, pour arriver dans la plaine où il étoit campé, devoient traverser la montagne escarpée de Saint-Laurent; et la cavalerie pesante ne pouvoit, sans le plus grand danger, descendre ses sentiers tortueux en face de l'ennemi. Mais Braccio, trop impatient pour souffrir de plus longues incertitudes, vouloit faire dépendre le sort de la guerre d'une seule bataille. Il opposoit au nombre de ses ennemis, sa confiance dans ses propres talens, et la valeur éprouvée de ses soldats. Il ne craignoit rien tant que de voir Caldora traîner la guerre en longueur, rebuté par les difficultés du passage de la montagne. Il lui envoya donc un trompette pour l'inviter au combat, et lui promettre qu'il l'attendroit dans la plaine, et qu'il ne l'attaqueroit point dans les défilés de la montagne, dont il lui garantissoit le passage. Caldora prit ce défi pour une bravade; et, ne croyant pas pouvoir compter sur la promesse qui l'accompagnoit,

1424. il ne voulut pas l'accepter, et il répondit, à son tour, par une bravade. Mais Braccio, qui se croyoit lié par l'offre seule qu'il avoit faite, ne négligeoit pas, cependant, de tirer avantage des lieux qu'il occupoit. Il arrêta le cours de la petite rivière qui passe près d'Aquila; il la força d'inonder la plaine où il attendoit ses ennemis, et il se crut assuré que, lorsque leurs chevaux descendroient fatigués de la montagne, et s'engageroient ensuite dans un marais inconnu, il lui seroit facile de profiter de leur désordre (1).

Caldora, après avoir essayé vainement de ravitailler la ville autrement qu'en livrant bataille, ou de s'ouvrir ailleurs un passage pour arriver à l'Aquila, fut réduit à prendre la route de la montagne Saint-Laurent. Les cavaliers trembloient, cependant, en descendant les sentiers étroits et tortueux, où ils se trouvoient à la merci de leurs ennemis. Ils remarquoient au-dessus d'eux des fantassins maîtres des défilés dans lesquels ils s'engageoient. Mais Braccio les avoit placés là pour couper la retraite de l'armée de l'église, non pour empêcher son approche; et, malgré les sollicitations de ses officiers, il ne voulut pas commencer le combat avant que Caldora fût

(1) *Vita Brachii a J. Campano*. L. VI, p. 617.

arrivé dans la plaine avec toute sa gendar- 1424.
merie.

Braccio avoit chargé Nicolas Piccinino, le meilleur de ses capitaines, de veiller, avec quatre compagnies de soixante gendarmes, à la porte d'Aquila, en lui recommandant de ne pas quitter ce poste, quoi qu'il pût arriver. Il avoit envoyé toute son infanterie sur les hauteurs, afin qu'elle attaquât ses ennemis par derrière, lorsqu'il les auroit une fois mis en déroute. Le 2 juin 1424, il commença le combat, à la tête de sa gendarmerie, trois fois moins nombreuse que celle de Caldora. Cependant, avec son impétuosité ordinaire, il accula bientôt l'ennemi au pied de la montagne, et il le jeta dans un grand désordre. Michelotto Attendolo, l'un des parens de Sforza, fit alors avancer de l'infanterie, avec ordre de profiter de la mêlée, pour se glisser sous le ventre des chevaux, et leur percer le flanc; en effet, les fantassins de Sforza démontèrent en peu de temps plusieurs compagnies de gendarmes de Braccio, et jetèrent du désordre parmi le reste. Dans ce moment, Nicolas Piccinino, voulant rallier ses compagnons d'armes, abandonna la garde de la porte qui lui avoit été assignée, malgré l'ordre précis qu'il avoit reçu, tandis que Braccio ne put faire parvenir ses signaux à son infanterie

1424. au moment où il avoit besoin de la faire descendre des hauteurs qu'elle occupoit. La bataille fut perdue parce que les premiers quittèrent leur poste, et que les seconds s'obstinèrent à rester dans le leur. Dès que les habitans d'Aquila virent que leurs portes étoient demeurées libres, ils sortirent, au nombre de six mille, et vinrent fondre par derrière sur l'armée de Braccio. Tandis que celui-ci parcouroit les rangs pour rendre le courage à ses soldats, il fut blessé d'un coup d'épée dans la gorge, et renversé de son cheval. Ses guerriers, en apprenant sa chûte, s'enfuirent de tous côtés; lui-même, relevé par ses ennemis, fut conduit dans la tente de leur général; mais jamais il ne voulut répondre par un mot ou un signe à leurs offres, ou aux consolations qu'ils s'efforçoient de lui donner. Plusieurs de ses soldats étoient prisonniers avec lui; on leur permit de s'approcher de leur général, et de lui parler sans témoins; jamais ils ne purent obtenir de son ame altière qu'il leur donnât aucun signe d'attention après sa défaite, où qu'il prît quelque nourriture. Quoique les médecins eussent déclaré que sa blessure n'étoit point mortelle, lorsqu'il eut passé trois jours sans boire ou manger, ou articuler un seul son, il mourut dans la cinquante-sixième année de son âge,

le 5 juin 1424. Les gémissemens et les sanglots de ses soldats retentirent dans le camp des vainqueurs; et la victoire, achetée par la mort d'un si grand homme, plongea ses ennemis mêmes dans le deuil. Son corps fut envoyé à Rome, où le pape le fit enterrer dans un lieu profane, comme étant excommunié (1). 1424.

La mort de Braccio détruisit en un instant la principauté qu'il avoit formée. Pérouse ouvrit ses portes au pape, le 29 juillet, sous condition que les émigrés du parti des Raspanti ne seroient point rappelés dans cette ville, et que le château de Montone, patrimoine des ancêtres de Braccio, seroit conservé au comte Oddo, son fils. Les autres villes de l'État de l'église se soumirent également à Martin V, et l'excommunication prononcée contre elles, fut révoquée (2). Capoue et les divers fiefs qui avoient été donnés à Braccio,

(1) *Vita Brachii Perusini a J. Campano*. L. VI, p. 620. — *J. Simonetæ de R. G. Franc. Sfortiæ*. L. I, p. 192-200. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ*. p. 729-732. — *Annales Bonincontrii Miniat.* p. 133. — *Gionarli Napolet.* p. 1092. — *Lettre de Martin V au roi de Castille. Annal. Ecclesiast.* 1424, §. 16, T. XVIII, p. 69.

(2) *Annal. Ecclesiast. Raynaldi*. 1424, §. 16, p. 69. — *Vita Martini V ex additamentis ad Ptolom.* p. 866. — *Mathæi de Griffonib. Memoriale historic.* p. 230. — *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXIX, T. II, p. 646.

1424. dans le royaume de Naples, retournèrent à la reine. Le comte Oddo, fils de Braccio, recueillit, avec l'aide de Nicolas Piccinino, une partie de son armée ; et les Florentins qui, à cette époque, avoient un extrême besoin de troupes, prirent ces deux généraux à leur solde, avec quatre cents lances, ou douze cents gendarmes (1).

Le duc de Milan ne s'étoit pas contenté de violer le traité conclu avec les Florentins, en disposant de Sarzana, ville située au-delà du fleuve Magra, et des frontières que lui-même avoit imposées volontairement à ses négociations et à ses conquêtes ; il avoit aussi envoyé des troupes à Bologne, sur la demande du légat, pour attaquer Castel Bolognese, où les héritiers de la maison Bentivoglio s'étoient retirés (2). De tous côtés, ses armées se rapprochoient de la Toscane, où il cherchoit à réveiller le parti que son père avoit eu autrefois. Après la mort de George des Ordelaffi, seigneur de Forli, survenue le 25 janvier 1422, sa veuve, Lucrèce des Alidosi, fille du seigneur d'Imola, étoit demeurée chargée de la tutèle

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1163.

(2) *Mathæi de Griffonib. Memor. Histor.* p. 229. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 612. — *Poggii Bracciolini Hist. Flor.* L. V, p. 324.

de son fils, Théobald des Ordelaffi, âgé seulement de neuf ans ; et elle gouvernoit ce petit État sous la protection des Florentins. Mais Catherine des Ordelaffi, sa belle-sœur, s'étoit mise à la tête du parti gibelin dans Forli. Encouragée par les offres secrètes du duc de Milan, elle excita le peuple à prendre les armes, le 14 mai 1423 ; elle fit arrêter sa belle-sœur Lucrèce, et chasser tous les habitans d'Imola, et tous les Florentins, que celle-ci avoit appelés à Forli ; à leur place, elle introduisit dans cette ville une garnison milanoise (1). C'étoit, de la part du duc de Milan, une violation expresse du traité de paix ; car il avoit reconnu que la Romagne entière étoit sous la protection des Florentins, et il s'étoit engagé à ne jamais se mêler des révolutions de cette province. Les Florentins envoyèrent Pandolfe Malatesti à Forli, pour délivrer la forteresse assiégée par les Milanois ; ce prince fut battu le 6 septembre 1423, au Ponte à Ronco, par le général du duc de Milan, et la guerre fut dès-lors allumée en Romagne (2). 1424.

(1) *Chronic. Foroliviense Fratris Hieronymi.* T. XIX, p. 890. — *Annales Forolivienses.* T. XXII, p. 212. — *Chronicon Tarvisinum. Redusii de Quero.* p. 851. — *Poggii Bracciolini Hist.* L. V, p. 323.

(2) *Andrea Biglia Histor. Mediol.* L. IV, p. 63. — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1162.

1424. Philippe-Marie ne se croyant plus obligé à garder aucun ménagement, fit entrer en Romagne, Ange de la Pergola, avec une armée plus considérable. Ce général, à son passage près d'Imola, surprit cette ville le 1.er février 1424, profitant de ce que le grand froid permettoit de traverser les fossés sur la glace (1). Louis des Alidosi, enlevé dans sa capitale, fut envoyé dans les prisons de Milan; Guido Antonio de Manfredi, seigneur de Faenza, se déclara, peu de jours après, pour le duc; et le pape, favorisant le même parti, retira de Bologne le légat Condolmieri, qu'il croyoit trop ami des Florentins (2).

La guerre commençoit, pour ces derniers, sous les auspices les plus défavorables; Braccio, sur lequel ils avoient compté pour être leur défenseur, et qui recevoit d'eux une pension annuelle pour prix des services qu'il devoit rendre au besoin, après avoir long-temps éludé leurs sollicitations, venoit d'être défait avec toute son armée. Dans son camp, des députés florentins avoient été dépouillés par les vainqueurs, au moment où

(1) *Chronic. Foroliviense Fr. Hieronymi.* p. 891. — *Mathæi de Griffonibus Memor. Historic.* p. 229. — *Cronica di Bologna.* p. 613.

(2) *Poggii Bracciolini Histor.* L. V, p. 328. — *Cronica di Bologna.* p. 614.

ils lui portoient soixante-six mille florins 1424.
pour la solde de ses troupes (1). Pour le remplacer, les dix de la guerre avoient pris à leur service Charles Malatesti, seigneur de Rimini, et ils avoient rassemblé, sous ses ordres, une armée de six mille chevaux et trois mille fantassins, dont les principaux chefs étoient Pandolfe Malatesti, Orso Orsini, Louis des Obizzi, et Nicolas de Tolentino (2). Mais Charles, ayant voulu porter des secours au comte Albéric de Barbiano, allié de la république, qui étoit assiégé par Pergola, dans son château de Zagonara, livra bataille, le 27 juillet, au général milanois, après avoir fatigué ses hommes et ses chevaux par une longue marche, dans des chemins difficiles, et pendant une pluie violente. Il fut mis dans une déroute complète, et fait prisonnier avec un grand nombre de ses officiers. Le duc de Milan qui, quelquefois, renonçoit tout-à-coup à sa conduite basse et perfide, pour agir avec une générosité chevaleresque, reçut Charles Malatesti avec les plus vifs témoignages d'affection et de respect, lorsque ce prince, prisonnier, fut transféré à Milan; il oublia son inimitié,

(1) *Joh. Simonetæ.* L. I, p. 197.

(2) *Poggii Bracciolini Hist.* L. V, p. 329. — *Andreæ Billii Histor Mediolan.* L. IV, p. 67.

1424. pour ne voir en lui qu'un des amis de son père et un de ses tuteurs; et, après lui avoir fait partager les fêtes et les plaisirs de sa capitale, il le renvoya sans rançon et sans condition, avec tous les prisonniers. Malatesti, dès cet instant, abandonna les Florentins, pour s'attacher uniquement au duc de Milan (1).

Le comte Oddo, fils de Braccio de Montone, et Nicolas Piccinino, arrivèrent ensuite à Florence, avec les débris de l'armée défaite devant Aquila. Piccinino, après avoir réuni les soldats échappés à la déroute de Zagonara, contint dans le devoir quelques châteaux de l'État d'Arezzo, qui déjà se préparoient à la révolte; mais, lorsqu'il voulut ensuite passer en Romagne, comme il traversoit le val de Lamone, il fut surpris dans une embuscade,
1425. par les paysans, le 1.er février 1425; le comte Oddo fut tué, Nicolas Piccinino fut fait prisonnier, et l'armée florentine fut dissipée une troisième fois (2). Il est vrai que Piccinino, prisonnier, fut conduit chez Guido Antonio

(1) *Poggii Bracciolini.* L. V, p. 332. — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1163. — *Andreæ Billii Hist. Mediolan.* L. IV, p. 68. — *Annales Bonincontrii Miniat.* p. 133. — *Cronica di Bologna.* p. 615. — *Chronicon Foroliviense.* T. XIX, p. 894.

(2) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1163. — *Macchiavelli delle Istorie Fiorent.* L. IV, p. 26. — *Mathæi de Griffonibus Memor. Histor.* p. 230.

Manfredi, seigneur de Faenza, qui avoit quelque sujet de plainte contre le duc de Milan. Admis à sa confidence, il lui représenta combien l'alliance des Florentins lui seroit plus avantageuse que celle de Visconti, et il sut le déterminer à changer de parti. Le seigneur de Faenza déclara la guerre au duc de Milan, le 29 mars 1425, et il rendit la liberté au général son prisonnier (1). 1425.

Les Florentins, dans le même temps, avoient fait avancer une autre armée dans la Ligurie; tandis que, de concert avec Alfonse d'Aragon, ils avoient armé une flotte de vingt-quatre galères catalanes, qui parut devant le port de Gênes, le 10 avril 1425. L'ancien doge, Thomas de Campo Fregoso, étoit monté sur cette flotte; il espéroit éveiller le zèle des partisans de sa famille, des Fieschi, et de tout le parti guelfe. Mais vainement il appela les Génois à secouer le joug de Philippe et des Gibelins, la haine du peuple pour les Catalans étoit plus forte que sa haine pour la tyrannie; la flotte aragonoise fut obligée à se retirer, et l'armée florentine, où se trouvoit un frère du doge, fut battue à Rapallo (2).

(1) *Chronic. Tarvisin. Redusii de Quero.* p. 852. — *Poggio Bracciolini Histor. Flor.* L. V, p. 332.

(2) *Poggii Bracciolini.* L. V, p. 330. — *Joh. Simonetæ.*

1425. Nicolas Piccinino, que la république regardoit comme son capitaine le plus fidèle, ayant eu quelque différend avec les dix de la guerre, quitta le service des Florentins, pour passer à celui du duc de Milan, qui avoit déjà pris à sa solde François Sforza, avec deux mille chevaux (1). Peu de temps après, Berardino de la Carda des Ubaldini, nouveau général de la république, fut battu à Anghiari, le 9 octobre, par Guido Torello. Enfin, le 17 du même mois, les Florentins éprouvèrent une nouvelle défaite à la Faggiuola; c'étoit la sixième depuis que la guerre avoit commencé, et tant de revers n'avoient été, pour eux, entremêlés d'aucun succès (2).

A cette suite de désastres, les Florentins opposèrent un courage indomptable. Ils rassemblèrent, pour la septième fois, leur armée, et se mirent en défense. Cependant ils sollicitèrent de s'unir à eux, toutes les puissances intéressées à l'équilibre de l'Italie; ils en-

L. II, p. 203. — *Joh. Stellæ Annales Genuens.* p. 1292. — *Ubertus Folieta Genuens. Historia.* L. X, p. 558. — *Ricordi di Giovanni Morelli Delizie Erud.* T. XIX, p. 65.

(1) *Poggii Bracciolini.* L. V, p. 335. — *Andreæ Billii.* L. IV, p. 70. — *Simoneta.* L. II, p. 203. — *Ann. Benincontrii.* p. 134. — *Capponi Comment.* p. 1164. — *Leon. Aretini Comment. de suo tempore.* p. 933.

(2) *Ricordi di Giov. Morelli.* p. 68.

voyèrent des ambassades à l'empereur Sigismond, au pape et aux Vénitiens; le premier, trop occupé par les Turcs et les Hussites; le second, trop aveuglé par sa colère, ne leur promirent aucun secours (1); mais les Vénitiens parurent ébranlés; aussi la république leur envoya-t-elle trois ambassades successivement, pour les presser de se déclarer. Les seigneurs de Mantoue, de Ferrare et de Ravenne, qui commençoient à craindre pour eux-mêmes l'ambition de Visconti, secondèrent les Florentins par leurs sollicitations (2). 1425.

Un traité de paix lioit encore, pour cinq années, le duc de Milan, et la république vénitienne; mais le duc ne se montroit pas scrupuleux observateur d'engagemens semblables; on connoissoit ses prétentions sur les villes de Vérone et Vicence, et même de Padoue et Trévise, que son père avoit possédées avant la seigneurie. Bientôt un homme réfugié à Venise, après avoir participé à tous les conseils du duc, apprit à la république qu'envain elle ajourneroit la guerre, puisqu'elle ne pouvoit pas l'éviter pour toujours.

(1) *Poggii Bracciolini.* L. V, p. 336. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este.* L. VI, p. 546.

(2) *Andrea Naugerio Storia Veneziana.* p. 1086. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 976. — *Platina Historia Mantuana.* L. V, p. 802.

1425. Cet homme étoit le comte François Carmagnola, long-temps favori du duc de Milan, dont il avoit créé la puissance. En retour, il avoit été adopté par lui, et il avoit reçu de lui le nom de Visconti; mais, depuis quelque temps, il étoit tombé dans la disgrâce de son maître; ses immenses richesses, son crédit auprès des soldats, et jusqu'au souvenir de services trop importans pour qu'un prince ingrat pût les oublier, excitoient la jalousie du duc. Déjà le commandement de la flotte génoise destinée contre Naples, après avoir été promis à Carmagnola, avoit été donné à Guido Torello (1). Bientôt après, Philippe voulut ôter à ce général le commandement de trois cents chevaux, qu'il joignoit à celui de la ville de Gênes. Carmagnola écrivit au duc pour le supplier de ne point l'éloigner des soldats, lui qui étoit né et nourri dans les armes; il ne reçut point de réponse. Il partit alors pour Abbiate Grasso, où étoit la cour; mais, pour la première fois, Carmagnola se vit refuser l'entrée des appartemens de son souverain, sous prétexte que le duc étoit en affaires : il insista; on ne lui opposa que le silence : il éleva la voix de manière à être entendu de Philippe; il protesta de son inno-

(1) *Joh. Stellæ Annales Genuens.* p. 1289.

cence; il accusa ses envieux; il jura enfin qu'il se feroit regretter, et que celui qui lui fermoit sa porte, se repentiroit un jour de ne l'avoir pas entendu. Aussitôt il partit avec ses cavaliers, et ne s'arrêta point qu'il ne fût parvenu à Jvrée, sur le territoire du duc de Savoie. Il se présenta devant Amédée, dont il étoit né vassal; il lui révéla quels avoient été les projets de Visconti contre lui; il l'exhorta à prendre les armes pendant qu'il en étoit temps encore, et à prévenir l'attaque de son ennemi, puisqu'il ne pouvoit pas l'éviter (1). Il traversa ensuite la Savoie et la Suisse, pour se rendre à Venise, où il arriva le 23 février 1425, et il agit avec plus de chaleur encore auprès du sénat de cette république, pour se venger d'un prince qui oublioit ses bienfaits, et qu'il se flattoit d'abaisser comme il l'avoit élevé. Philippe, de son côté, informé du mouvement que se donnoit Carmagnola, confisqua tous ses biens, qui produisoient alors quarante mille florins de revenu (2). 1425.

Dès l'arrivée de Carmagnola à Venise, il

(1) *Andreæ Billii Histor. Mediol.* L. IV, p. 72. — *Joh. Simonetæ de R. G. Francisci Sfortiæ.* L. II, p. 201.

(2) *Redusii de Quero. Chron. Tarvisin.* p. 854. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 978. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Princ. d'Este.* L. VI, p. 549.

1425. » premiers qui serez écrasés. Si vous chérissez » cette liberté, dont votre ville se glorifie, » libres encore, joignez vos armes à celles » des hommes libres. Partagez avec nous le » soin du salut public, tandis qu'il nous reste » le courage et la force de défendre notre » dignité ; car nous demandons des alliés pour » partager avec eux le fardeau de la guerre, » non pour le rejeter sur eux : quelque pesant » qu'il soit, nous en supporterons encore la » plus grande partie » (1).

L'ambassadeur milanois justifia son maître des imputations des Florentins ; il donna des motifs plausibles à la guerre qu'il soutenoit alors contre eux ; et, pour prouver la modération des Visconti, il rappela la longue amitié qui les avoit liés aux Vénitiens, quoique, depuis les conquêtes de Jean Galeaz, les deux États fussent devenus limitrophes (2). Mais François Carmagnola, qui fut introduit à son tour, fit connoître combien le duc étoit loin de vouloir observer les traités qu'il avoit jurés. Il révéla ses machinations et ses intrigues secrètes ; il peignit surtout son caractère ; cette ambition inquiète, qui n'étoit proportionnée ni aux forces de son État, ni à la

(1) *Andreæ Billii Histor. Mediol.* L. V, p. 78.

(2) *Ib.* p. 79.

vigueur de son ame, ni aux talens de son esprit. Tandis que ses trésors étoient épuisés, et que la haine de ses peuples étoit excitée contre lui, il le représenta enfermé dans ses jardins, prêtant l'oreille aux récits de ses chasseurs, ne parlant que de fêtes et de plaisirs avec ses favoris. Mais ses généraux ne pouvoient parvenir à le voir, lors même qu'ils livroient pour lui des batailles; et ses ministres, contre qui personne n'étoit admis à porter plainte, accabloient le peuple d'impôts. « Il » retient dans ses prisons, dit-il enfin, et ma » femme et mes filles, et il croit ainsi être » maître de moi; mais, partout où je me » sentirai libre, je croirai avoir trouvé une » patrie. Cette cité qui ouvre un asile aux » marchands de toutes les nations et de toutes » les religions, n'en refusera sans doute pas » un à Carmagnola. J'ai aussi mon métier que » j'apporte dans vos murs : c'est la guerre. » Donnez-moi des armes; donnez-les moi » contre celui qui m'a réduit à cette dure » nécessité, et vous verrez alors, si je saurai » et vous défendre et me venger » (1). 1425.

Le sénat de Venise étoit déjà ébranlé par ces discours, et par celui de Jean-François de

(1) *Andreæ Billii Hist.* L. V, p. 82. — *Poggii Bracciolini.* L. V, p. 337.

1426. La ville de Brescia étoit alors composée de plusieurs quartiers, défendus par des fortifications indépendantes. Sur la montagne qui la domine étoit une forteresse entourée d'un double mur, soutenu de tours rapprochées l'une de l'autre. Une seconde enceinte de murs formoit, au-dessous de la première, une seconde forteresse habitée par les Gibelins; au-dessous et sur la droite s'en trouvoit une troisième, qu'on nommoit la citadelle neuve, attenante à la porte Pilaire; à gauche, le quatrième quartier qui s'étend dans la plaine, et la partie la plus basse de Brescia, se nommoit la ville guelfe. C'est dans ce quartier seul que Carmagnola fut introduit le 17 mars 1426. Encore, la porte de Garzetta, qui est à l'extrémité de la ville, ne lui fut-elle point livrée; mais elle demeura entre les mains de la garnison milanoise (1).

La première nouvelle de l'occupation de Brescia causa beaucoup de joie à Venise et à Florence; mais, lorsqu'on apprit, dans ces deux villes, que Carmagnola n'étoit maître que de quelques rues et de quelques places, tandis que tous les lieux forts de la ville étoient

(1) *J. Simonetæ.* L. II, p. 205. — *Poggio Bracciolini Hist.* L. V, p. 340. — *Platina Hist. Mantuan.* L. V, p. 804. — *Redusius de Quero Chron. Tarvisin.* p. 855.

demeurés au duc de Milan, on perdit l'espérance qu'il pût s'y maintenir, d'autant plus que Guido Torello, François Sforza, Nicolas Piccinino, et d'autres capitaines illustres à la solde de Philippe, s'avançoient pour recouvrer cette ville importante. Carmagnola cependant suppléa, par son activité, au danger de sa situation; il sépara, par un fossé large et profond, le quartier qu'il occupoit, de la forteresse la plus prochaine; en même-temps il entreprit le siége de la porte de Garzetta. Lorsque Nicolas de Tolentino, général des Florentins, fut arrivé dans son camp, il commença aussi le siége des deux citadelles; et, pour qu'elles ne pussent pas recevoir de nouveaux secours de dehors, il les enferma par un fossé de plus de deux milles de longueur, et de vingt pieds de large, sur douze de profondeur. Les combats se renouveloient sans un moment de relâche dans ces différens siéges, et l'artillerie, dont l'usage commençoit à devenir plus général et plus meurtrier, détruisoit des fortifications qui n'avoient point été construites pour lui résister. La porte de Garzetta se rendit la première, et peu après, la citadelle neuve. Ange de la Pergola, d'après les ordres du duc, ramena de Romagne l'armée avec laquelle il y avoit fait la guerre, et il passa le

1426.

1426. Panaro, par la négligence ou la connivence du marquis d'Este, qui s'étoit chargé d'en défendre les bords. Tous les condottieri du duc se trouvèrent ainsi réunis près de Brescia, et ils formèrent une armée de plus de quinze mille gendarmes, avec un nombre proportionné d'infanterie; mais la jalousie de ces chefs et leur insubordination les empêcha de tirer parti de leurs forces. Ils n'attaquèrent les lignes de Carmagnola, que lorsqu'il étoit trop tard pour les forcer; ils furent alors repoussés avec perte; les Bressans, assiégés dans leurs différentes forteresses, furent obligés successivement de se rendre. Cinq capitulations séparées livrèrent, à de longs intervalles, les divers quartiers de la ville aux Vénitiens : le 20 novembre 1426, la citadelle vieille se soumit la dernière et compléta la conquête de Brescia (1).

Lorsqu'Ange de la Pergola avoit évacué la Romagne, d'après les ordres de son maître, il avoit rendu au pape les deux villes d'Imola et de Forli, qu'il avoit occupées deux ans aupa-

(1) *Poggio Bracciolini Hist.* L. V, p. 341. — *Redusius de Quero. Chronic. Tarvisin.* p. 856. — *Naugerio Storia Venez.* p. 1089. — *Marin Sanuto.* p. 986. — *Andrea Billia.* L. V, p. 91. *Joh. Simonetæ.* L. II, p. 208. — *Comment. di Neri di Gino Capponi.* p. 1164.

ravant. Le duc protesta en même-temps qu'il 1426.
n'avoit entrepris la guerre que pour l'avantage de l'église, dépouillée de ses États par des tyrans (1). Martin V, en retour, offrit aussitôt son entremise pour réconcilier les deux républiques avec le duc. Il envoya le cardinal de Bologne à Ferrare, pour inviter les puissances belligérantes à un congrès. Leurs députés s'y rendirent en effet; ceux du duc de Milan parurent disposés à faire toutes les concessions qu'on pouvoit exiger d'eux. Les villes de Romagne, dont la possession étoit le premier motif de la guerre, avoient été restituées au pape; les châteaux, conquis par Ange de la Pergola, avoient été repris par les Florentins; le duc ne demandoit point à être remis en possession de Brescia, non plus que de quelques villages, pris par le duc de Savoie, en Piémont; il consentoit, au contraire, à céder aux Vénitiens le reste du territoire bressan. La paix fut donc signée le 30 décembre 1426. Mais le duc n'avoit pas plus de constance pour se soumettre aux privations, que de courage pour supporter les revers; il

(1) *Mathæi de Griffonibus Memor. Hist.* p. 231. C'est la dernière fois que nous citerons cet historien; il mourut peu de temps après, le 3 juillet 1426. — *Annales Forolivienses.* T. XXII, p. 214.

eut à peine signé ce traité que les conditions lui en devinrent insupportables ; et il reprit aussitôt les armes pour tirer vengeance de ceux qui avoient voulu les lui imposer (1).

(1) *Leonardi Aretini Commentar.* p. 934. — *Naugerio Storia Veneziana.* p. 1090. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 990. — *Andreæ Billii Historia.* L. V, p. 92. — *J. Simonetæ.* L. II, p. 209. — *Poggio Bracciolini.* L. V, p. 344.

CHAPITRE LXV.

Seconde guerre des Florentins avec le duc de Milan. — Révolutions dans l'État de l'église. — Tentative des Florentins sur Lucques ; cette ville recouvre sa liberté. — Troisième guerre avec le duc de Milan. — Mort de Carmagnola.

1427 — 1432.

Les Milanois s'étoient accoutumés à la domination de la maison Visconti; une longue suite de princes, dont plusieurs étoient doués de talens, quelques-uns même de vertus, avoit attaché l'honneur national à celui de cette dynastie; son autorité étoit considérée comme légitime, et la chartre qui élevoit Jean Galeaz à la dignité ducale, avoit dissipé les derniers scrupules de ceux qui condamnoient encore l'usurpation originaire d'Othon Visconti. Les hommes voudroient toujours respecter ceux à qui ils sont forcés d'obéir, et leur orgueil personnel est en souffrance, lorsqu'ils rougissent pour leurs maîtres. Aussi, tout ce qu'il pouvoit y avoir de méprisable dans le caractère de Philippe-Marie, étoit-il soigneusement

dissimulé. On évitoit de juger ce prince sur ses nombreux actes de perfidie, sur sa cruauté envers sa première femme, son ingratitude envers ses plus fidèles serviteurs. Tandis que ses peuples gémissoient sous le poids des contributions, et que ses États étoient dévastés par des guerres continuelles, on cherchoit des prétextes pour justifier ces guerres mêmes, dans lesquelles il étoit entraîné par une ambition insatiable, et l'on attribuoit à une sage politique la pusillanimité avec laquelle il se cachoit à tous les yeux, tout comme on appeloit philosophie, sa mollesse efféminée, et sa recherche des plaisirs (1).

Cependant, lorsqu'on apprit à Milan, sous quelles conditions le duc avoit accepté la paix qui lui étoit offerte par les confédérés, le peuple murmura de ce que son souverain se soumettoit à tant d'humiliations. On ne pouvoit comprendre comment il perdoit courage pour la prise d'une seule ville, lui dont l'armée, forte de quinze mille cuirassiers, n'avoit point encore combattu; tandis que les

(1) Petrus Candidus Décembrius, en écrivant sa vie, a rendu compte de ses mœurs, de ses habitudes, de ses vêtemens, de sa nourriture, avec autant de détail que si l'homme dont il faisoit le portrait avoit mérité d'être le modèle de la race humaine. *Voyez* surtout les trente derniers chapitres. *T. XX, p.* 1000 et suiv.

Florentins avoient été vaincus, l'année précédente, dans six grandes batailles, sans que leurs défaites les eussent engagés à se soumettre à la plus légère humiliation. Les gentilshommes milanois crurent que leur honneur et celui de l'État étoit compromis par le traité que le duc venoit de conclure; ils attribuèrent à sa pusillanimité les concessions qu'il venoit de faire, et ils saisirent cette circonstance pour demander que la nation eût quelque part à son propre gouvernement. 1426.

Une députation de la noblesse de Milan supplia le duc de rompre un traité contraire à son honneur et à sa sûreté; de ne point évacuer huit châteaux-forts de l'État de Brescia, qu'il s'étoit engagé à rendre aux Vénitiens, mais qui servoient de barrière à ses États; de ne point permettre à ses ennemis de fortifier une tête de pont sur la rive droite de l'Oglio; de ne point enfin accorder à la crainte ce que la force n'avoit pu lui enlever. Ils ajoutèrent que, si le duc vouloit se confier au zèle et à la loyauté de ses sujets, les Milanois le feroient bientôt triompher de tous ses ennemis. Lorsque Philippe-Marie voulut savoir, d'une manière plus précise, ce qu'il pouvoit attendre d'eux, les nobles milanois répondirent qu'ils s'engageoient à maintenir

1426. dix mille chevaux et autant de fantassins sous les armes, pourvu que le duc leur cédât l'administration des revenus de la ville de Milan, et retirât aux courtisans les droits royaux qu'ils avoient usurpés. Philippe, après avoir délibéré avec ses favoris sur cette proposition, refusa de donner au peuple l'occasion de se mêler des affaires d'État, pour ne pas faire renaître, chez les Milanois, des habitudes républicaines, que ses ancêtres avoient eu soin d'extirper; mais il résolut cependant de recommencer la guerre, afin de profiter des ressources que la municipalité
1427. de Milan lui avoit indiquées. A mesure que les Vénitiens licencioient quelques compagnies de gendarmes, il eut soin de les prendre à sa solde; et au commencement du printemps, au lieu d'évacuer les châteaux qu'il avoit promis de livrer, il poussa tout-à-coup ses troupes sur l'État de Mantoue (1).

Carmagnola avoit quitté l'armée vénitienne, pour rétablir sa santé, altérée par une chûte de cheval; et les Milanois remportèrent, en son absence, quelques avantages sur ses lieutenans. Une flotte, que le duc avoit fait construire sur le Pô, descendit ce fleuve,

(1) *Andreæ Billii Histor. Mediolan.* L. V, p. 92-94. — *Poggio Bracciolini. Hist. Flor.* L. V, p. 345.

sans rencontrer de résistance, et s'empara 1427.
de Casal Maggiore; tandis que Nicolas Piccinino entreprit le siége de Brescello. Mais les Vénitiens armèrent avec diligence une flotte de trente galères, qui remonta le Pô, sous les ordres de Francesco Bembo. Elle parvint jusqu'à peu de distance de Crémone, où elle rencontra, le 21 mai, Pacino Eustachio, l'amiral des Milanois. Nicolas Piccinino et Ange de la Pergola se trouvoient sur la rive méridionale du fleuve, avec sept mille chevaux et huit mille fantassins; ils comptoient être à portée de seconder leur marine, ou tout au moins d'intimider leurs ennemis; en sorte qu'ils pressèrent Pacino Eustachio, qui se défioit de ses forces, à engager la bataille, en se laissant porter, par le courant du fleuve, contre les Vénitiens, qui étoient au-dessous de lui. Quatre galères milanoises, aidées par l'impétuosité du courant, traversèrent, en combattant, toute la flotte ennemie; mais les autres n'osèrent pas les suivre, et Francesco Bembo, profitant de leur indécision, les accula contre la rive septentrionale, pour les séparer de l'armée de terre; et, après un combat acharné, qui ne se termina que le second jour, il prit ou brûla toute la flotte milanoise (1).

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 96. — *Poggio Bracciolini*

1427. L'amiral vénitien ne put cependant pas tirer un grand avantage d'une victoire aussi signalée; il n'avoit pas assez de troupes de débarquement, pour faire aucune conquête, sous les yeux de Piccinino, qui le suivoit de près. Il brûla, devant Crémone, trois redoutes, que le duc avoit fait élever dans le Pô, pour commander la navigation du fleuve, et il s'avança jusqu'au Tésin, à peu de distance de Pavie; mais tous les soldats qu'il essaya de mettre à terre, furent battus ou dispersés, et bientôt il retourna vers Venise, sans essayer de tirer plus de parti de sa flotte (1).

Carmagnola, de retour à son armée, qui se trouvoit alors forte de douze mille chevaux, entra en négociations avec plusieurs châtelains des forteresses du duc, qu'il essayoit de corrompre. Piccinino, qui en fut averti, le fit attirer, par de fausses assurances, devant Gottolengo, et là, il le surprit le jour de l'Ascension, et lui fit quinze cents prisonniers (2). Ce fut une leçon pour Carma-

Histor. L. V, p. 346. — *Redusii de Quero Chronic. Tarvisin.* p. 861. — *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, p. 806. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 995.

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 97. — *Joh. Simonetæ vita Fr. Sfortiæ.* L. II, p. 210. — *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, p. 807.

(2) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 98. — *Poggio Bracciolini.*

gnola, qui, dès-lors, ne s'aventura plus en présence des ennemis, sans avoir fortifié son camp par une double enceinte de chars, sur lesquels il plaçoit constamment des archers en vedette. Deux mille attelages de bœufs suivoient partout son armée, et formoient autour d'elle une ligne qu'il n'étoit pas facile de franchir. 1427.

Cependant Carmagnola s'avança vers Crémone, avec l'intention d'en former le siége. De son côté, le duc Philippe-Marie crut, pour la première fois, depuis qu'il faisoit la guerre, devoir encourager ses troupes par sa présence. Il vint s'établir à Crémone, tandis que son camp étoit à trois milles en avant de cette ville. De part et d'autre, de nouveaux corps et de nouveaux capitaines venoient, chaque jour, se joindre à l'armée. Les États, devenus plus puissans et plus riches, employoient de plus grandes forces pour se combattre. L'on assure qu'à cette époque on compta, dans le seul territoire de Crémone, jusqu'à soixante et dix mille combattans entre les deux partis (1); ce qui paroissoit

L. V, p. 348. — *Joh. Simonetæ.* L. II, p. 210. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Princ. d'Este.* L. VI, p. 560.

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediol.* L. VI, p. 100. — *Joh. Simonetæ de Gestis Francisci Sfortiæ.* L. II, p. 211. — *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, p. 808.

1427. prodigieux dans un temps où l'on se souvenoit d'avoir vu trois ou quatre mille gendarmes répandre la terreur d'un bout à l'autre de l'Italie. Déjà la multiplication des soldats forçoit à changer le système militaire, et à étendre les plans de campagne sur de plus vastes contrées; tandis qu'auparavant, les armées, comme stationnaires dans un même lieu, n'avançoient ou ne reculoient point, et restoient une année à défendre le passage d'un ruisseau, ou la possession d'un village.

Le camp de Carmagnola à Casal Secco, étoit séparé de celui des Milanois par un large fossé. L'un et l'autre parti craignoit de le passer, et vouloit attirer à soi son ennemi, plutôt que d'aller le chercher. Cependant, le 12 juillet, les généraux milanois, qui vouloient saisir l'occasion de se distinguer, tandis que leur souverain étoit à portée de les observer et de leur accorder des récompenses, commencèrent l'attaque, et pénétrèrent même dans le camp de Carmagnola. Mais la chaleur extrême de la saison avoit réduit le terrein en poudre; dès que la cavalerie commença la charge, elle se trouva enveloppée par de si épais nuages de poussière, qu'il devint impossible à chaque corps de se reconnoître, ou de suivre une direction commune. Lorsqu'après un combat acharné de part et d'autre,

on sonna la retraite, un grand nombre de cavaliers, croyant rejoindre leurs quartiers, allèrent se jeter dans ceux des ennemis. Carmagnola, renversé de son cheval, combattit long-temps à pied : Jean-François de Gonzagues fut quelque temps seul, et enveloppé de toutes parts d'ennemis; François Sforza, enfin, pénétra sans suite jusqu'au milieu du camp des Vénitiens; tous trois auroient été pris, si aucun des combattans avoit pu voir à vingt pas devant lui; mais les deux armées se séparèrent sans avantage de part ni d'autre (1). 1427.

Cependant Amédée, duc de Savoie; Jean Jacques, marquis de Montferrat, et Roland Palavicini, étoient entrés en même-temps dans l'État de Milan, par sa frontière occidentale. Le duc retourna dans sa capitale pour s'opposer à leurs ravages, et il envoya contr'eux Ladislas Guinigi, fils du seigneur de Lucques, qui, après avoir balancé quelque temps entre la ligue et le duc, s'étoit enfin attaché au dernier. Ladislas força les Piémontois à la retraite; mais les Florentins ne

(1) *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, p. 808. — *Naugerio Storia Venez.* p. 1091. — *Redusii de Quero Chron. Tarvisin.* p. 862. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este.* L. VI, p. 562. — — *Scipione Ammirato.* T. II, L. XIX, p. 1038. — *J. Simonetæ.* L. II, p. 212.

1427. pardonnèrent pas à son père cet acte d'hostilité contre leurs alliés (1).

Philippe, en s'éloignant de son armée de Crémone, la laissa sous le commandement de quatre généraux, avec une autorité égale. Nicolas Piccinino avoit réuni presque tous les soldats de Braccio de Montone, et rendu l'existence à ses bandes long-temps fameuses. François Sforza commandoit la troupe rivale, qui avoit été formée par son père. Guido Torello avoit été mis, par le duc, à la tête des soldats que Carmagnola avoit rassemblés, et qu'il avoit long-temps conduits à la victoire. Enfin, Ange de la Pergola, vieilli dans les combats, avoit formé lui-même sa propre armée. Ces chefs, égaux en rang, en réputation et en habileté, nourrissoient les uns contre les autres une jalousie qu'échauffoit encore la rivalité de leurs soldats. Tandis que Carmagnola, dont l'autorité n'étoit disputée par personne dans son armée, avoit sur ses adversaires un avantage prodigieux, grâce au secret et à la rapidité de ses mouvemens. Il prit, presque sous leurs yeux, Bina, et Casal Maggiore, et chacun de ses succès excita une nouvelle querelle dans le camp de ses

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 100. — *Joh. Simonetæ de Gestis Franc. Sfortiæ.* L. II, p. 213.

ennemis. Ce n'est pas qu'il n'eût aussi sous ses ordres des hommes fiers et indépendans, qu'il falloit plier à l'obéissance. On voyoit dans son armée, les trois princes souverains de Mantoue, de Faenza, et de Camerino; les deux parens de Sforza, Micheletto et Lorenzo Attendolo; les commissaires des Florentins et des Vénitiens; enfin Paul-François Orsini, qui, plus que tous les autres, disputoit l'autorité de son général (1). Mais Carmagnola avoit tant de dignité, de décision et de calme dans le danger, que ceux mêmes qui l'accusoient le plus d'arrogance, n'hésitoient jamais un instant à lui obéir. 1427.

Philippe-Marie connoissoit la jalousie de ses généraux, mais il la nourrissoit au lieu d'y porter remède; il ne vouloit en rendre aucun assez grand pour qu'il lui donnât de l'ombrage; il ne vouloit accorder à aucun une faveur qui pût mécontenter les autres, et les détacher de lui. Lorsqu'il se vit enfin forcé à soumettre à une seule volonté celle de tant de chefs, il voulut que son généralissime en imposât aux autres par sa naissance et son rang, plus que par une réputation militaire dont ils seroient envieux. Il fit venir Charles Malatesti, fils du seigneur de Pesaro, et neveu

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 101.

1427. de l'autre Charles Malatesti, seigneur de Rimini (1), et il lui confia le commandement suprême de son armée.

Carmagnola prit à tâche de provoquer ce nouveau général, et de le mettre en opposition avec ses lieutenans, qu'il savoit plus expérimentés que lui. Il le harceloit; il affectoit de le mépriser, et cependant il ne lui offroit la bataille qu'autant qu'il étoit assuré de l'avantage du terrain. Il vint enfin, le 10 octobre, attaquer le village de Macalò, non loin de l'Oglio, et à deux ou trois milles de l'armée milanoise; mais dans un lieu entouré de marais. Les chaleurs de l'été les avoient désséchés en partie, en sorte que, la croûte plus dure qui recouvroit le limon pouvoit supporter des fantassins, tandis qu'elle s'enfonçoit sous les pieds des chevaux. Carmagnola avoit fait reconnoître soigneusement ces marais; il en connoissoit chaque sentier praticable; et, derrière chaque buisson, sur chaque plateau d'un terrain plus ferme, il avoit placé des embuscades, tandis qu'il laissoit, en apparence, sans gardes la chaussée tortueuse qui traversoit le marais. Les soldats milanois demandoient à grands cris le combat, et se considéroient

(1) *Joh. Simonetæ de Reb. Gest. Franc. Sfortiæ.* L. II, p. 213.

comme insultés par la prise de Macalò, faite 1427.
sous leurs yeux. Malatesta partageoit leur ressentiment, tandis que, dans son conseil de guerre, plusieurs des capitaines représentoient les dangers de l'attaque (1). Mais le parti le plus hasardeux l'emporta, lorsque ceux qui le proposoient donnèrent à entendre que leurs adversaires manquoient de cœur. Peu de capitaines, braves dans le danger, ont eu le courage plus noble et plus vertueux de braver une semblable inculpation, lorsque l'intérêt de leur armée et de leur patrie l'auroit demandé.

L'armée milanoise s'engagea donc toute entière, le 11 octobre, sur la chaussée étroite qui traversoit le marais. Tout-à-coup, lorsqu'elle n'étoit déjà plus à temps de reculer, elle fut assaillie de droite et de gauche par une volée de flèches; à ce signal, la cavalerie légère et l'infanterie de Carmagnola parurent sur les flancs; dès que les Milanois sortoient de la chaussée pour repousser l'ennemi, ils s'embourboient dans les marais, et ne pouvoient plus remuer. Une fois que la colonne fut jetée en désordre; les fantassins de Carmagnola s'aventurèrent sur la chaussée, et, perçant le ventre

(1) Chacun des biographes de Sforza, de Piccinino, de Malatesti, etc., assure que son héros s'opposa au combat que les autres chefs sollicitoient.

1427. des chevaux milanois, ils renversèrent les cavaliers, qui, accablés sous le poids de leur armure, ne pouvoient plus se relever. Guido Torello trouva moyen de s'échapper avec son fils, par un sentier qu'il découvrit au travers du marais; Piccinino, parcourant toute la chaussée, se fit jour au milieu des ennemis; Francesco Sforza, retourna en arrière; mais Charles Malatesti fut fait prisonnier, avec huit mille gendarmes, sans qu'il y en eut, à ce qu'on assure, un seul de tué. Tous les bagages et d'immenses richesses tombèrent au pouvoir du vainqueur (1).

Mais il n'existoit plus aucune animosité entre les soldats des camps ennemis; et, lorsque la bataille n'avoit pas été sanglante, elle se terminoit sans que les combattans conservassent aucun ressentiment les uns contre les autres. Les vainqueurs ne voyoient plus dans leurs prisonniers que des frères d'armes; la plupart avoient servi ensemble dans quelque guerre précédente, et avoient contracté, avec des hommes devenus leurs adversaires, des liens d'amitié et

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. VI, p. 103. — *Poggio Bracciolini Hist.* L. VI, p. 351. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este.* L. VI, p. 563. — *Platinæ Histor. Mantuana.* L. V, p. 809. — *J. Simonetæ.* L. II, p. 213. — *Redusii de Quero Chronic. Tarvisin.* p. 863. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venez.* p. 998.

d'hospitalité guerrière. Presque tous ceux qui 1427.
furent pris à Macalò avoient servi sous Carmagnola, et, dans le cours de la campagne, ils avoient montré, à plus d'une reprise, que leur ancien amour pour ce général n'étoit pas étouffé. Les soldats de Carmagnola, pendant la nuit qui suivit leur victoire, rendirent presque tous la liberté aux soldats ennemis qu'ils avoient arrêtés. Le matin, les commissaires vénitiens se rendirent à la tente du général, lui reprochant de laisser échapper tous les fruits de sa victoire, par cette libéralité imprudente. Alors Carmagnola donna ordre qu'on amenât devant lui tous les prisonniers qui se trouvoient encore dans son camp. On n'en put rassembler que quatre cents. « Puisque » mes soldats, dit-il à ceux-ci, ont rendu la » liberté à vos frères d'armes, je ne veux pas » leur céder en générosité; allez, vous êtes » libres aussi » (1). Les Vénitiens ne témoignèrent aucun ressentiment de ce manque de déférence de leur général. Le conseil des dix redoubla même de prévenance envers Carmagnola; il avoit commencé à se défier de lui, et déjà il le traitoit avec faveur, comme un homme qu'il vouloit sacrifier.

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 104. — *Naugerio Storia Veneziana.* p. 1092.

1427. La perte d'une bataille n'étoit plus qu'une perte d'argent. Le duc de Milan fut obligé de fournir de nouveaux chevaux et de nouvelles armes aux soldats que Carmagnola avoit relâchés. Mais deux armuriers de Milan, seulement, lui vendirent cinq mille cuirasses; et, en peu de temps, une nouvelle armée fut sur pied. Carmagnola ne voulut point pousser ses troupes jusqu'aux portes de Milan, comme il en fut sollicité par les commissaires vénitiens. Peut-être ressentoit-il quelque pitié pour son ancien maître, qu'il avoit suffisamment humilié; peut-être aussi craignoit-il de s'exposer dans un pays ennemi, où de nombreuses milices auroient suppléé à la diminution des troupes de ligne; mais il attaqua et soumit successivement Montechiaro, Orci et Pontoglio, et il remporta, près de ce dernier château, un avantage sur Nicolas Piccinino, qui fut le dernier fait d'armes de la campagne (1). Dans le même temps, Angelo de la Pergola mourut inopinément à Bergame d'un regorgement de sang; Ericio, le secrétaire du duc, qui avoit causé la disgrâce de Carmagnola, mourut aussi, de même que trois de ses capitaines; et Philippe, se trouvant affoibli par ces pertes redoublées, songea de nouveau à faire la paix.

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 105.

Il entra d'abord en négociations avec Amédée, 1427.
duc de Savoie, qu'il détacha de la ligue des deux républiques; il lui abandonna la ville de Verceil, que ce duc avoit conquise; il épousa sa fille Marie, et il signa, le 2 décembre 1427, la paix séparée qu'il fit avec lui (1).

Pendant l'hiver, le pape envoya de nouveau le cardinal Nicolas Albergati à Ferrare, pour renouer les négociations; c'étoit le même qui avoit conclu le traité de l'année précédente. A l'exception des Vénitiens, chacun désiroit la paix. Florence étoit accablée par les efforts 1428.
qu'elle avoit faits pendant cinq années de suite, sans avoir conquis un seul village, ou recueilli aucun fruit de tous ses sacrifices; les seigneurs de Ferrare et de Mantoue, Palavicini et le marquis de Montferrat étoient ruinés par la guerre; le duc de Milan perdoit courage; depuis long-temps il demandoit des secours à l'empereur Sigismond, qui le repaissoit de vaines promesses, sans jamais les exécuter. Carmagnola lui-même avoit satisfait sa vengeance. Son caractère superbe et impétueux étoit blessé par la morgue sombre et défiante des procurateurs de Saint-Marc, qui le suivoient partout pour le contrôler et l'épier.

(1) *Poggio Bracciolini Hist.* L. VI, p. 352. — *Joh. Simonetæ.* L. II, p. 215.

1428. Il désiroit que la paix avec le duc lui fît recouvrer ses biens, et remît en liberté sa femme et ses filles. Mais, lui-même, il avoit appris aux Vénitiens à connoître le plaisir des conquêtes; et déjà leur ambition étoit plus active et plus insatiable que celle d'aucun monarque. A cette époque même, ils étoient engagés dans des hostilités presque continuelles avec les Turcs; leur commerce étoit inquiété par des forbans; les places maritimes qu'ils possédoient en Grèce étoient bloquées, et quelquefois leurs garnisons étoient massacrées, et tous les sujets qui s'étoient mis sous leur protection étoient passés au fil de l'épée par les Barbares (1). Mais le conseil des dix ne considéroit déjà plus ses places fortes du levant que comme des comptoirs de commerce, qui contribuoient à la richesse, non à la grandeur de l'État. Il se consoloit de leur perte par ses acquisitions en terre ferme; il négligeoit la marine, autrefois la gloire de Venise, pour employer tous les revenus de l'État à maintenir des soldats, et il ne se proposoit rien moins que la conquête de toute la Lombardie.

Les Florentins, par leur traité avec les

(1) C'est ainsi que, le 13 mars 1430, la ville de Thessalonique fut enlevée aux Vénitiens. *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia*. p. 1008.

Vénitiens, s'étoient engagés à continuer la 1428.
guerre aussi long-temps que ces alliés ambitieux l'exigeroient. Cependant ils sollicitoient le sénat de faire connoître ses prétentions; tous les autres confédérés paroissoient sur le point de se détacher d'eux. Alfonse d'Aragon, aussi bien qu'Amédée de Savoie, avoient fait leur paix particulière avec le duc. Au premier, Philippe avoit fait espérer la cession de l'île de Corse; et, en attendant qu'il pût y faire consentir les Génois, il avoit remis en gage à l'Aragonois Lerici et Porto Venere (1). Les Vénitiens, qui avoient d'abord demandé la cession de Brescia, Bergame et Crémone, avec tout leur territoire, se contentèrent des deux premières villes, avec une partie du district de la troisième. L'Adda leur fut accordé pour frontière du côté de Milan; le duc rendit à Carmagnola sa fortune et sa famille. Aucun autre des confédérés ne retira aucun avantage de la paix; seulement Philippe-Marie s'engagea, comme il avoit fait précédemment, à ne prendre aucune part aux affaires de Toscane et de Romagne. Il reconnut pour alliés des Vénitiens les seigneurs de Ferrare, de Mantoue et de Montferrat, et les comtes

(1) *Johann. Stellæ Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1300. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 1000.

1428. Palavicino et San-Pellegrino dans l'État de Parme. Il reconnut de même pour alliés des Florentins, les Siennois, les Frégosi, les Adorni et les Fieschi de Gênes, les seigneurs de Romagne et Paul Guinigi de Lucques; ce dernier, qui s'étoit rangé parmi les ennemis des Florentins, fut compté à dessein au nombre de leurs alliés, pour le priver ainsi de la protection du duc de Milan. Ce traité de paix fut signé le 18 avril 1428 (1).

Quoique l'Italie eût un extrême besoin de goûter quelques années de repos, pour réparer ses forces épuisées par tant de guerres, il se passa peu de mois avant que les hostilités recommençassent dans cette contrée. Le signal pour une guerre nouvelle fut donné dans les États de l'église, comme si cette province regrettoit d'avoir seule été épargnée pendant les troubles précédens. Mais, quoique Martin V parût avoir fait prospérer les pays qu'il avoit réunis sous sa domination, il n'étoit ni aimé ni estimé de ses peuples. Les impôts, qu'il avoit multipliés, non point en proportion de ses besoins, mais de son avidité d'amasser, excitoient des réclamations universelles; sa libé-

(1) *Andreæ Billii.* L. VI, p. 107. — *Poggii Bracciolini.* L. VI, p. 352. — *Marin Sanuto, vite.* p. 1000. — *Gio. Batt. Pigna.* L. VI, p. 564. — Redusius de Quero finit à cette époque sa chronique de Trévise. *T. XIX, p.* 866.

ralité envers ses parens, qu'il combloit de richesses et d'honneurs, et entre lesquels il partageoit ses revenus, ses forteresses et ses soldats, éveilloit la jalousie de la noblesse et du clergé. Enfin, les villes qui avoient eu des seigneurs particuliers, regrettoient toutes l'éclat de leurs petites cours, l'émulation qu'elles excitoient, les récompenses qu'elles offroient au mérite, les distinctions, les honneurs qu'elles accordoient, les richesses qu'elles fixoient dans la patrie. Imola paroissoit déserte depuis qu'elle avoit perdu ses Alidosi, Forli ses Ordelaffi, Ascoli et Fermo leurs Migliorotti. Bologne, plus puissante, plus riche, et accoutumée à une liberté plus entière, regrettoit la constitution de son ancienne république (1). Le pape retenoit à Rome, en quelque sorte comme ôtage, Antoine Bentivoglio, fils de ce Jean, qui, au commencement du siècle, s'étoit emparé de la seigneurie de Bologne. Il croyoit avoir moins à se défier de la faction contraire, à la tête de laquelle on voyoit la famille des Canedoli; ce fut cependant parmi ceux-ci que se forma une conjuration pour rendre la liberté à leur patrie. 1428.

Un profond secret fut gardé par les conjurés, entre lesquels se trouvoient les chefs

(1) *Andreæ Billii Histor. Mediolan.* L. VII, p. 113.

1428. des plus grandes familles de Bologne (1). Une impatience commune de secouer le joug des prêtres, un mépris universel pour leur administration foible et languissante, formoit le lien entre les conjurés, et leur assuroit les secours du peuple. En effet, le 1.er août 1428, lorsqu'ils se présentèrent armés sur la place publique, on entendit de toutes parts répéter le cri de *vivent les arts et la liberté!* Les portes du palais public furent enfoncées, il fut livré au pillage, et le légat fut forcé de s'enfuir. Un gonfalonier et des anziani furent élus pour gouverner la république de Bologne, selon ses anciens usages; et Louis de San-Severino fut pris à la solde de la nouvelle seigneurie, avec une compagnie d'aventure qu'il avoit commandée dans la guerre de Milan (2).

Mais les Bolonois ne pouvoient choisir un moment plus défavorable pour réclamer leur antique liberté. Tous leurs voisins, épuisés par de longs combats, craignoient sur toute chose de s'engager dans une guerre nouvelle. Les Florentins, alliés héréditaires de Bologne,

(1) Outre les Canedoli, on y comptoit les Zambeccari, les Pepoli, les Ramponi, les Griffoni, les Ghisilieri, les Gozzadini, etc.

(2) *Andreæ Billii Hist.* L. VII, p. 112. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 617.

et protecteurs de toutes les villes libres, 1428.
refusèrent de reconnoître le nouveau gouvernement. Les seigneurs du voisinage, accoutumés à rechercher une solde étrangère, offrirent leurs services au pape, le seul souverain qui fût alors en état de les payer. Ladislas Guinigi, fils du seigneur de Lucques, vint de lui-même attaquer les Bolonois, avant que Martin V lui en donnât la commission (1). Bientôt Charles Malatesti, seigneur de Rimini, en fit autant. Jacques Caldora, que le pape choisit pour son général, rassembla ses troupes dans l'État de Modène. Antoine Bentivoglio, par jalousie des Canedoli, se rapprocha de Bologne, et fit arborer les drapeaux de l'église dans tous les châteaux où il avoit quelque influence, en sorte que la nouvelle république fut bientôt bloquée de toutes parts et destituée de tout secours.

La guerre de Bologne fut poursuivie avec 1429.
ce mélange de mollesse et d'obstination qui caractérisoit les guerres ecclésiastiques. Les soldats, comme s'ils avoient eux-mêmes été conduits par des prêtres, ne se signaloient par aucun acte de vigueur ou de courage; il n'y avoit ni fait d'armes distingué, ni rencontre sanglante, ni siége remarquable;

(1) *Cronica di Bologna*. p. 619.

1429. mais, d'autre part, les armées ne se rebutoient point, elles sembloient savoir que le temps ne coûtoit rien à l'église, et que l'opiniâtreté est la plus sûre garantie du succès pour celui qui peut attendre. Après une année de combats, une convention fut conclue, le 30 août 1429, par laquelle l'exercice de la souveraineté fut partagé entre le légat du pape et la seigneurie (1).

Mais la guerre avoit aigri la haine des deux factions. La seigneurie, pour subvenir à ses dépenses, avoit été obligée de recourir à des impôts oppressifs. Elle s'étoit défendue contre les conspirations des partisans de l'église, par une vigilance soupçonneuse, et elle avoit souvent puni leurs entreprises avec une sévérité cruelle. Il y avoit du sang versé entre les deux partis, et les traités de paix n'étoient pas assez puissans pour étouffer tant
1430. de haine. L'abbé Zambeccari fit inhumainement massacrer, dans la salle du conseil, cinq amis des Bentivogli, qu'il accusa de vouloir faire triompher leur faction (2). Bientôt le légat fut obligé de sortir de la ville,

(1) *Andreæ Billii Hist.* L. VII, p. 115. — *Annales Bononiens. Hieronymi de Bursellis.* p. 870. — *Cronica Miscella di Bologna.* p. 623.

(2) Le 2 avril 1430. *Cronica di Bologna.* p. 624.

et les hostilités recommencèrent au milieu 1430.
de juillet 1430; elles se continuèrent avec la même mollesse qui avoit caractérisé la précédente guerre; et, malgré les efforts soutenus des Bolonois, pour obtenir la paix, et les médiateurs divers qu'ils invoquèrent, elles furent poursuivies jusqu'au 22 avril 1431. A cette époque, elles furent terminées par un traité conclu avec Eugène IV, qui, le 3 mars, avoit succédé à Martin V (1).

Le plus puissant des vassaux de l'église, Charles Malatesti, seigneur de Rimini, étoit mort dans l'intervalle entre ces deux guerres,
le 14 septembre 1429. Général habile, quoique 1429.
souvent malheureux, il jouissoit, en Italie, d'une considération supérieure encore à sa puissance; on le regardoit comme le plus vertueux parmi les princes du siècle; on savoit qu'il prenoit pour modèles les grands hommes de l'antiquité, dont il étudioit l'histoire avec une ardeur glorieuse; et, en effet, on retrouvoit souvent dans sa conduite une générosité et une grandeur romaines, dès long-temps inconnues aux autres seigneurs d'Italie. Sa mort fut fatale à sa maison. Il n'avoit point d'enfans; mais Pandolfe Malatesti, son frère, qui étoit mort

(1) Martin V étoit mort le 22 février 1431. *Cronica di Bologna*. p. 632.

1429. l'année avant lui, avoit laissé trois fils légitimés, entre lesquels fut divisé l'héritage des seigneurs de Rimini. Un troisième frère, Malatesta, seigneur de Pesaro, réclama contre une légitimation qui donnoit à des bâtards un héritage auquel il prétendoit avoir seul des droits. Il eut recours au pape, et celui-ci saisit avec empressement l'occasion de régler la succession du plus puissant de ses vassaux, ou plutôt de le dépouiller. Martin V donna plusieurs des châteaux qui avoient appartenu aux Malatesti, à Guido de Montefeltro, son parent; il réunit à la directe du saint-siége Borgo San-Sepolcro, Bertinoro, Osimo, Cervia, la Pergola et Sinigaglia, et il ne laissa aux trois neveux de Charles que les trois villes de Rimini, Fano et Cesene, dont il fit, pour eux, trois petites souverainetés feudataires de l'église (1).

Pendant que ces choses se passoient dans les États de l'église, la Toscane n'étoit pas tranquille. Les Florentins avoient été contraints, par l'épuisement de leurs finances, à augmenter leurs impositions, pour acquitter les dettes énormes contractées pendant la dernière guerre. Ils établirent alors un mode

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediol.* L. VII, p. 116. — *Annales Foroliviens. anonimi*. T. XXII, p. 215.

nouveau pour les percevoir, qu'ils appe- 1429.
lèrent le *catasto* (1). C'étoit une estimation de toutes les propriétés privées, meubles et immeubles, ensuite de laquelle chacun étoit tenu au paiement de demi pour cent sur son capital. Après que le c[illegible]e eut été terminé à Florence, la s[illegible]e voulut l'étendre aussi aux villes suj[illegible] de la république; mais presque toutes refusèrent avec obstination de s'y soumettre, et les citoyens se laissèrent plutôt mettre en prison que de consentir à déclarer leurs biens. La ville de Volterra sur-tout réclamoit les priviléges qui lui avoient été assurés par son traité de réunion, et la promesse qu'on lui avoit faite de ne point augmenter les tributs qu'elle payoit de toute antiquité. Un Volterran, nommé Giusto d'Antonio, après avoir été traîné en prison, à Florence, fut relâché sur sa promesse de donner la déclaration demandée; mais, dès qu'il fut arrivé à Volterra, il appela ses concitoyens aux armes, au nom de la liberté. Le peuple en fureur se souleva; et, comme il n'y avoit point de garnison dans la ville, il occupa aussitôt les

(1) *Catasto*, dont nous avons fait *cadastre*, veut dire monceau. *Accatastare*, c'est amonceler ce qu'on veut mesurer; le bois, par exemple.

1429. portes et la citadelle. La terreur fut extrême à Florence, quand on fut informé de cette sédition, car la cause pour laquelle Volterra se soulevoit étoit commune à toutes les villes sujettes, et l'on savoit que, dans toutes, le mécon[illegible]ment et la jalousie étoient extrêmes. [illegible]uples soumis à une république porte[illegible]us d'envie à la liberté qu'ils voient de près sans en jouir, que les peuples soumis à un maître; il est trop humiliant de n'être que sujets, quand on vit entouré de citoyens. Cependant la promptitude avec laquelle les milices florentines marchèrent contre Volterra, éteignit la rebellion avant qu'elle pût s'étendre. Palla *Strozzi*, envoyé par la seigneurie pour offrir aux Volterrans leur pardon, et les éclairer sur le danger qu'ils couroient, réussit en peu de jours à changer leurs dispositions; Giusto d'Antonio, le chef des insurgés, fut tué par ses associés, et la ville fut ouverte, sans conditions, aux Florentins (1).

Nicolas Fortebraccio, fils d'une sœur de Braccio de Montone, et l'un des capitaines les plus dévoués aux Florentins qu'il servoit

(1) *Macchiavelli Istor Fiorent.* L. IV, p. 28-35. — *Andreæ Billii Hist. Mediolanens.* L. VII, p. 117. — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1165.

depuis long-temps, avoit été envoyé contre 1429.
Volterra; lorsque cette ville se fut soumise, les Florentins excitèrent sous main Fortebraccio à entrer sur le territoire de Lucques. Ils désiroient se venger de Paul Guinigi, seigneur de cette ville, qui avoit embrassé, dans la dernière guerre, le parti du duc de Milan; mais avant de l'attaquer ouvertement ils vouloient connoître les dispositions de ses sujets à son égard, et ses moyens de défense. Fortebraccio en effet commença, le 22 novembre, à ravager le territoire de Lucques, où il se présenta comme condottiere et chef d'aventuriers armés pour son compte (1).

Paul Guinigi avoit régné trente ans à Lucques, avec moins d'éclat que Castruccio, mais aussi d'une manière moins ruineuse pour sa patrie; il avoit étudié avec fruit la science de l'administration, et la ville de Lucques lui a dû plusieurs lois sages et plusieurs institutions économiques, qu'elle a conservées jusqu'à nos jours. Pendant son long règne il maintint son petit État dans une paix constante; il échappa presque à

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1166. — *Petri Russii Senensis Histor. Fragment.* p. 27. — *Leonard. Aretin. Comment.* p. 934. Ce dernier assure que Fortebraccio agissoit de son propre mouvement, et sans la participation du gouvernement florentin.

1429. l'histoire, qui n'eut rien à rapporter sur Lucques, dans cet espace de temps. Cependant Guinigi ne réussit point à se faire aimer. Il n'avoit aucune des qualités brillantes qui excitent l'enthousiasme, et qui peuvent quelquefois faire oublier au peuple la liberté qu'il a perdue. C'étoit un caractère effacé, sans générosité ni grandeur, sans génie ni bravoure, comme aussi sans vices honteux ou sans passions cruelles. Ses sujets, en voyant paroître Nicolas Fortebraccio sur leur territoire, ne doutèrent pas que ce général ne fût envoyé par les Florentins, et ils regardèrent leur maître comme perdu. Tous les châteaux des frontières, et surtout ceux de la vallée de la Pescia, envoyèrent demander aux vicaires florentins du voisinage, les drapeaux de la république, qu'ils arborèrent sur leurs tours. Dès que la seigneurie apprit à Florence ces mouvemens dans le Lucquois, elle fit réunir les trois conseils, et la guerre contre le seigneur de Lucques y fut résolue, presque d'un commun accord, le 14 décembre 1429 (1).

On vit avec étonnement, dans cette occasion, le parti qui avoit mis le plus d'oppo-

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1167.

sition à la précédente guerre, lorsqu'il s'agis- 1429.
soit de sauver la liberté de la république et celle de l'Italie, voter en faveur de celle-ci, quoique l'ambition et la soif des conquêtes fussent ses seuls motifs. Nicolas d'Uzzano, l'ancien chef du parti guelfe, fit ce qu'il put pour l'empêcher; mais des jeunes gens avoient acquis plus d'influence que lui sur les conseils de la république. Rinaldo des Albizzi étoit parvenu à un âge où il pouvoit diriger le parti formé autrefois par son père, et il fut secondé, dans cette occasion, par Cosimo et Lorenzo, fils de Giovanni de Medici. Le dernier étoit mort cette même année, après avoir porté sa famille, par sa modération, sa douceur et sa sagesse, à plus de puissance qu'elle n'en eut jamais obtenu (1).

Les Florentins prirent à leur solde Nicolas Fortebraccio et l'armée qu'il avoit déjà; en même-temps ils envoyèrent dans l'État de Lucques, Berardino de la Carda, avec huit cents chevaux. Ils étoient tellement épuisés par la dernière guerre, qu'ils ne purent jamais porter leur armée au-delà de deux mille cuirassiers. Quant à l'infanterie, ils n'employèrent que leurs propres milices; cependant le

(1) *Macchiavelli Stor. Fiorent.* L. IV, p. 33 et 39.—*Poggii Braccioli Hist. Florent.* L. VI, p. 354.

1429. seigneur de Lucques, abandonné par tout le monde, étoit si foible, qu'on ne pouvoit attendre de lui une longue résistance. Les commissaires de la république florentine, par leur mauvaise conduite, vinrent les premiers à son secours. Astorre Gianni, qui avoit été chargé de soumettre la Garfagnane, se rendit dans la vallée de Serravezza, proche de Pietra Santa; et, quoique les habitans, affectionnés au parti guelfe et aux Florentins, fussent venus d'eux-mêmes au-devant de lui, pour se mettre sous la protection de la république, il abandonna leur pays au pillage, et leurs personnes aux insultes de ses soldats. Une indignation générale fut excitée par cette déloyauté; les habitans de Serravezza, réduits à la mendicité, remplirent la Toscane de leurs plaintes. En vain la seigneurie rappela et dégrada Astorre Gianni; en vain elle rendit leurs biens aux habitans de Serravezza, et s'efforça de compenser leurs dommages; les crimes dont des guerriers féroces souillent les armes d'un peuple, demeurent dans la mémoire des hommes, comme des taches ineffaçables; la haine qu'ils inspirent, prépare d'avance leurs revers, et leurs victoires mêmes ajoutent à la honte de la nation qui les emploie (1). D'ailleurs,

(1) *Macchiavelli Ist. Fiorent.* L. IV, p. 45.

d'autres commissaires florentins ne se montroient guère moins avides. Rinaldo des Albizzi paroissoit oublier le but de la guerre pour ne s'occuper que du butin; il suivoit le camp, moins pour diriger l'armée, que pour acheter à bas prix, des soldats, les effets et le bétail qu'ils venoient de piller. Les campagnards, qui avoient pris les armes par affection pour l'ancien parti guelfe, s'éloignoient avec dégoût de cette armée de pillards; les châteaux retournoient à l'obéissance de Lucques, qu'ils avoient rejetée; les soldats florentins eux-mêmes concevoient du mépris pour leurs commissaires, d'après leur conduite, et ne vouloient point leur obéir. Les dix de la guerre avoient ordonné d'entreprendre le siége de Lucques; mais l'armée refusa de camper pendant les pluies de l'hiver; elle prit ses quartiers à Cappannole, à trois milles des murs, et elle donna aux assiégés le temps de préparer leur défense (1). 1430.

Philippe Brunelleschi, l'un des plus habiles architectes qu'ait produit Florence, proposa de tirer parti des pluies mêmes qui arrêtoient les opérations militaires pour attaquer la ville. Le Serchio, qui traverse la plaine où est bâtie

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1168. —*Niccolò Macchiavelli.* L. IV, p. 51.

1430. Lucques, étoit gonflé par ces longues pluies; Brunelleschi vouloit diriger son courant contre les murs, et y ouvrir une brèche par la violence des eaux. Mais les Lucquois, après lui avoir permis d'achever presque le travail très-long et très-dispendieux qu'il avoit entrepris, rompirent, pendant la nuit, la digue qu'il avoit élevée, et inondèrent tellement la plaine, que les Florentins furent obligés de s'éloigner de Lucques (1).

Dans le même temps, les assiégés faisoient de fréquentes sorties, sous la conduite de Guinigi et de ses fils; deux de ceux-ci avoient porté les armes en Lombardie; ils savoient distinguer la valeur et la récompenser: ils remportèrent sur les Florentins de fréquens avantages, et ils ranimèrent le courage de leurs sujets. Les premiers en Italie, ils paroissent avoir armé les soldats de fusils, dont l'invention est fort postérieure à celle des bombardes et de la grosse artillerie (2). L'année suivante, l'empereur Sigismond excita encore l'étonnement des Italiens, par le corps de cinq cents

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1169.—*Andreæ Billii Historia.* L. VIII, p. 128. — *Poggii Bracciolini Hist.* L. VI, p. 363.

(2) *Andreæ Billii Histor,* L. VIII, p. 127.

fusiliers dont il étoit entouré, lorsqu'il se rendit à Rome pour y être couronné (1). 1430.

Paul Guinigi appeloit de toutes parts des troupes à sa solde, et il invoquoit les secours de Philippe-Marie, des Vénitiens et des Siennois. Les derniers surtout paroissoient prendre un grand intérêt à lui; ils regardoient l'attaque de Lucques comme un acheminement à la conquête de toute la Toscane, que les Florentins méditoient, et ils craignoient d'être bientôt privés, à leur tour, de leur liberté, par cette république ambitieuse.

Cependant les Siennois hésitèrent quelque temps à prendre ouvertement un parti; mais Antonio Petrucci, un de leurs concitoyens qui suivoit le métier des armes, porta lui seul, aux Lucquois, les secours qu'il auroit voulu obtenir de sa république. Au commencement de cette guerre, il avoit été envoyé en ambassade à Florence, et il y avoit été insulté par la populace. Le desir de vengeance se joignoit en lui à la volonté de maintenir l'équilibre de la Toscane, et d'empêcher l'oppression d'un peuple allié de sa patrie (2). Il rassembla un corps d'armée assez considérable, et, traversant le Pisan, il le conduisit

(1) *Petri Russii Histor. Senensis.* p. 41.

(2) *Ib.* p. 28.

1430. à Lucques. Il passa ensuite à la cour de Philippe-Marie, et il le sollicita de secourir secrètement la ville assiégée, s'il ne vouloit pas le faire d'une manière ouverte (1).

Le duc de Milan pouvoit alors donner des secours à Guinigi, d'autant plus facilement, qu'il avoit dans la Lomelline, la compagnie d'aventure de François Sforza, qui, depuis une année, paroissoit n'être plus à sa solde. Philippe n'avoit point pardonné à Sforza un échec que ce général avoit éprouvé dans les montagnes de la Ligurie, en combattant des rebelles génois, et il l'avoit cantonné au confluent du Tésin et du Pô, dans une espèce de confinement où il veilloit sur lui. On assure même, qu'à deux reprises il avoit été sur le point de le faire mourir (2). Au moment où le duc se réconcilia réellement avec lui, il donna plus de publicité encore à leur précédente brouillerie; il annonça à toutes les puissances d'Italie, que Sforza lui avoit demandé son congé pour passer dans le royaume de Naples, et qu'il ne répondoit plus de ce capitaine qui n'étoit plus à lui. Sforza ayant rassemblé trois

(1) *Orlando Malavolti Storia di Siena*. P. III, L. II, p. 20. — *Macchiavelli Istor. Fiorent.* L. IV, p. 52.

(2) *Joh. Simonetæ de Rebus Gestis Franc. Sforticæ.* L. II, p. 215.

mille chevaux et autant de fantassins, entra 1430.
en Toscane, au mois de juillet 1430, par la Lunigiane et Pietra-Santa. Il força le camp florentin qui assiégeoit Lucques, à se retirer; il prit Buggiano; il menaça Pescia, et il porta la guerre dans le pays même des agresseurs (1).

Cependant, soit que Paul Guinigi commençât à trouver que la défense de Lucques lui coûtoit plus que ne valoit la possession même de cette ville, soit que les Florentins réussissent par un stratagême à semer la défiance entre ses sujets et lui, Pandolfe Petrucci, le Siennois qui lui avoit amené des secours, Pierre Cennami, et Jean de Chivizzano, magistrats de Lucques, surprirent des lettres que les commissaires florentins adressoient au seigneur; ces commissaires, paroissant suivre une négociation déjà entamée depuis long-temps, lui promettoient deux cent mille florins à payer en plusieurs termes, et la possession de quelques châteaux, en retour pour la ville de Lucques, que Guinigi paroissoit avoir promis de livrer (2). Antonio

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. VIII, p. 130. — *Poggio Bracciolini Hist.* L. VI, p. 364. — *J. Simonetæ.* L. II, p. 217.

(2) *Andreæ Billii Hist. Mediol.* L. VIII, p. 130. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VI, p. 364.

1430. Petrucci n'avoit ni affection, ni estime pour Guinigi ; en lui portant des secours, il avoit consulté sa haine pour Florence, non son amitié pour celui qu'il défendoit; et, s'il avoit voulu soustraire Lucques aux Florentins, avant d'avoir porté les armes contre eux, il le vouloit davantage encore, une fois qu'il les avoit irrités par sa résistance : après avoir cherché à connoître les dispositions de Guinigi, et s'être confirmé dans ses soupçons, il convint avec François Sforza des moyens d'arrêter le seigneur de Lucques, ainsi que ses enfans. Cennami et Chivizzano rassemblèrent une quarantaine de conjurés. Petrucci, qui avoit à toute heure l'entrée des appartemens du prince, conduisit au milieu de la nuit ses complices, jusqu'à la porte de Guinigi, qui étoit au lit. Celui-ci se levant avec précipitation, leur demanda le motif de cette visite. « Il y a déjà trop long-temps, lui » répondit Cennami, que t'étant emparé du » gouvernement, tu as attiré à nos portes » nos ennemis, qui nous font périr par le fer » ou la faim. Nous sommes résolus désormais à » nous gouverner nous-mêmes, et nous venons » te demander les clefs de notre ville, et le » trésor qui lui appartient. » « Le trésor » amassé par mon économie, répondit Gui- » nigi, je l'ai dépensé tout entier pour

» repousser, loin de vous, une agression 1430.
» injuste : quant aux portes, elles sont en
» votre pouvoir, ainsi que ma personne et
» ma famille : souvenez-vous seulement que
» j'ai obtenu la seigneurie, et que je l'ai
» conservée trente ans sans répandre de sang;
» faites que le terme de mon pouvoir réponde
» à son commencement et à sa durée » (1).
Guinigi fut en effet arrêté par les conjurés, avec quatre de ses enfans qui se trouvoient auprès de lui. L'aîné de ses fils, Ladislas, étoit au camp, auprès de François Sforza, et ce général le fit saisir en même-temps. Tous ensemble furent envoyés au duc de Milan, qui les fit mettre dans les prisons de Pavie. Guinigi, au bout de deux ans, y mourut de mort naturelle (2). Les citoyens de Lucques abandonnèrent à Antonio Petrucci, pour sa récompense, le pillage des appartemens du seigneur; ses armes et ses chevaux furent donnés à François Sforza; l'or et l'argent qu'il avoit chez lui, furent portés au trésor public. En même-temps, un gonfalonier et des anziani furent nommés par le peuple,

(1) *Macchiavelli Stor. Flor.* L. IV, p. 54.

(2) *J. Stellæ Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1304. — *Petri Russii Hist. Senensis.* T. XX, p. 31. — *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. III, L. II, p. 20.

1430. et la république fut de nouveau gouvernée selon ses antiques lois (1).

Les Florentins n'avoient commencé la guerre que par ressentiment contre Paul Guinigi; leur sûreté exigeoit, disoient-ils, qu'ils ne souffrissent point un tyran ennemi dans leur voisinage; tout motif de continuer les hostilités paroissoit donc avoir cessé par l'arrestation du seigneur de Lucques. Les Lucquois envoyèrent en effet immédiatement à Florence pour demander la paix; ils représentèrent que le seul ennemi des Florentins étoit déjà suffisamment puni de sa faute; que pour eux, redevenus libres, ils étoient ce qu'ils avoient toujours été, les amis les plus fidèles de la république, et les partisans les plus inébranlables de la cause guelfe. Mais la seigneurie n'écoutoit déjà qu'une ambition rendue plus ardente par l'exemple des conquêtes des Vénitiens; elle vouloit s'assurer la possession de Lucques, et quoiqu'elle offrit d'abord la paix, si on lui cédoit Montecarlo et Pietra-Santa, elle rompit bientôt après toute négociation (2).

Les commissaires florentins avoient profité

(1) Cette révolution s'opéra au mois de septembre 1430. *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1170. — *Andreæ Billii Histor. Mediol.* L. VIII, p. 131.

(2) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1170.

de ces premières ouvertures de paix, pour 1430.
entamer, avec le comte François Sforza, un traité d'une autre nature. Ils l'engagèrent, pour le prix de cinquante mille florins, à quitter Lucques et à retourner en Lombardie. Sforza reçut ce paiement comme l'arrérage d'une dette contractée par la république envers son père, et il refusa de passer au service des Florentins, comme on le sollicitoit de faire (1).

Le siége de Lucques fut repris avec une nouvelle vigueur par les Florentins, après le départ de Sforza; mais le duc de Milan ne vouloit point leur permettre de faire une acquisition aussi importante; il engagea, sous mains, les Génois à faire valoir un traité particulier qu'ils avoient avec Lucques; à demander aux Florentins de lever le siége de cette ville; et, sur leur refus, à envoyer vers le Serchio, Nicolas Piccinino, que le duc avoit mis à leur service dans ce but (2).

Guid'Antonio de Montefeltro, comte d'Urbino, commandoit l'armée florentine, forte de six mille chevaux et trois mille fantassins.

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1170. — *Joh. Simonetæ de vita Sfortiæ.* L. II, p. 218.—*Poggio Bracciolini Hist.* L. VI, p. 365.

(2) *Poggio Bracciolini.* L. VI, p. 366. — *Andreæ Billii Historia.* L. VIII, p. 134. — *Petri Russii Hist. Senensis.* T. XX, p. 32.

1430. Piccinino avoit moins de monde ; mais ses troupes étoient fraîches et pourvues de tout ; tandis que les Florentins avoient beaucoup souffert de la mauvaise saison et de l'inondation du Serchio. Les deux camps, séparés par la rivière, s'observoient sans pouvoir se combattre, lorsqu'un parti de cavalerie florentine, ayant découvert un gué, en profita pour attaquer Piccinino par les derrières. Celui-ci repoussa ces maraudeurs ; il les chassa, les poursuivit dans le fleuve ; et, traversant le gué qu'ils lui faisoient connoître, il tomba sur l'armée florentine qu'il mit dans une complète déroute, et qu'il fit prisonnière presque en entier. Toute l'artillerie, toutes les munitions, et près de quatre mille chevaux, tombèrent au pouvoir du vainqueur (1).

Ainsi, la guerre dans laquelle les Florentins s'étoient engagés, avec l'espérance de conquérir Lucques, pouvoit exposer de nouveau leur propre indépendance ; et, si Nicolas Piccinino ne s'étoit pas arrêté au milieu de ses victoires, d'après les ordres de son maître, il lui auroit été facile de prendre Pise qui

(1) *Poggii Braccialini.* L. VI, p. 367. — *Andreæ Billii.* L. VIII, p. 137. — *Macchiavelli Stor. Flor.* L. IV, p. 55. — *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. III, L. II, p. 21. — — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1171. — *Vita di Niccolò Piccinino.* T. XX, p. 1059.

soupiroit après l'occasion de secouer le joug, 1430.
et de bouleverser toute la Toscane. Les Siennois, toujours plus alarmés sur l'ambition des Florentins, venoient de contracter une alliance avec les Génois, pour la défense de Lucques, et ils avoient élevé au rang de capitaine du peuple, 1431.
par des suffrages unanimes, ce même Antoine Petrucci, qui avoit mis tant d'activité à porter des secours aux Lucquois (1). Un seul événement parut moins défavorable aux Florentins; ce fut la mort du pape Martin V, survenue dans la nuit du 19 au 20 février 1431. Sa partialité pour le duc de Milan et sa haine contre la république, avoient presque renversé la balance de l'Italie. Il eut pour successeur le cardinal Gabriel Condolmieri, vénitien, qui fut sacré le 11 mars, et qui prit le nom d'Eugène IV. Ce nouveau pontife ne tarda pas à manifester combien ses affections étoient contraires à celles de son prédécesseur. A Rome, il s'efforça de rendre du crédit aux Orsini, et de dépouiller les Colonna, que Martin V avoit enrichis démesurément; en Italie, il parut attaché aux républiques, et il fit cause commune avec elles contre la maison Visconti (2).

(1) Le 1.er janvier 1431. *Andreæ Billii Hist.* L. VIII, p. 140. — *Petri Russii Hist. Senensis.* T. XX, p. 33.

(2) *Vita Martini V ex Codice Vaticano.* T. III, P. II, p. 868. — *Andreæ Billii Hist.* L. VIII, p. 141.

1431. Ce n'est pas que l'ambition des Vénitiens ne fût aussi immodérée que celle du duc de Milan. Ce dernier ne leur avoit donné aucun sujet de plainte; il avoit justifié sa conduite en Toscane, non de manière à se purger de toute mauvaise intention; mais assez pour faire voir qu'il s'étoit conformé aux traités et au droit public alors en usage. Les Florentins, cependant, faisoient aux Vénitiens les offres les plus avantageuses, pour les engager à reprendre les armes; ils s'engageoient à entretenir deux mille cuirassiers en Lombardie, et à payer chaque mois vingt mille ducats pour les frais de la guerre, indépendamment des efforts qu'ils feroient en Toscane, contre l'ennemi commun. Les Vénitiens, dans l'espérance d'ajouter Crémone à leurs autres conquêtes, acceptèrent ces propositions. Roland Palavicino promettoit d'attaquer Parme et Plaisance; Jean Jacques, marquis de Montferrat, devoit faire une tentative sur Asti ou Alexandrie; le Marquis d'Este et le seigneur de Mantoue, étoient à la solde des Vénitiens; enfin les rares talens de Carmagnola sembloient donner une garantie des plus grands succès (1). D'autre part cependant, le duc de Milan avoit

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. IX, p. 145. — *Petri Russii Hist. Senensis.* T. XX, p. 33.

à son service deux généraux non moins redoutables; Nicolas Piccinino et le comte François Sforza. Il venoit même de resserrer son alliance avec le dernier, auquel il avoit fiancé Blanche, sa fille naturelle, qui n'étoit encore âgée que de sept ans (1). Sous ces deux généraux, le duc avoit plus de dix mille gendarmes, des meilleures troupes d'Italie. 1431.

Quelque brillantes espérances que les Vénitiens eussent conçues, la campagne s'ouvrit de toutes parts d'une manière défavorable pour eux. Carmagnola croyoit avoir séduit le commandant de Soncino, et il s'avançoit, le 17 mai, avec peu de précautions, pour prendre possession de ce château. Mais ce commandant avoit averti Philippe, du traité dans lequel on vouloit l'engager; François Sforza et Nicolas de Tolentino étoient tous deux en embuscade pour attendre l'ennemi. Carmagnola fut surpris, et son armée mise en déroute; seize cents de ses cavaliers demeurèrent prisonniers, et lui-même il ne dut son salut qu'à la rapidité de son cheval (2). Louis

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. VIII, p. 141. — *Simonetæ* L. II, p. 218.

(2) *Andreæ Billii.* L. IX, p. 146. — *Poggio Bracciolini.* L. VI, p. 370. — *J. Simonetæ.* L. II, p. 218. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 1013.

1431. Colonna, dans le même temps, remporta un avantage près de Crémone, où il commandoit pour le duc, et Christophe Lavello dévasta le Montferrat. Nicolas Piccinino, après avoir soumis, dans les Alpes de Ligurie, plus de soixante châteaux qui appartenoient aux Fiesques, ou à d'autres gentilshommes du parti guelfe, et les avoir abandonnés au pillage de ses soldats, entra en Toscane par les territoires de Lucques et de Pise.

Gênes, Sienne, Lucques, et Jacques d'Appiano, seigneur de Piombino, s'étoient engagés dans la ligue contre les Florentins. Leur animosité et leur jalousie redoubloient les calamités de la guerre, en la rendant plus nationale. Les Pisans, qui soupiroient toujours après le moment où ils pourroient s'affranchir du joug détesté des Florentins, témoignèrent plus ouvertement leur impatience, lorsqu'ils virent approcher Piccinino, et parurent sur le point de prendre les armes. Le gouverneur florentin ne vit d'autre expédient pour sauver la ville, que d'en faire sortir tous les hommes en état de porter les armes, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de soixante, en retenant, comme ôtages, leurs femmes et leurs enfans. Cependant la plupart de ceux qui furent forcés ainsi de s'expatrier, allèrent joindre l'armée de Piccinino, et servirent avec

les Milanois (1). Cette armée passa ensuite sur le territoire de Volterra, où une rebellion n'étoit guère moins à craindre qu'à Pise; presque tous les châteaux du Volterran ouvrirent leurs portes à Piccinino; il ravagea le val d'Elsa dans toute sa longueur, de concert avec Nicolas de Tolentino et Albéric de Zagonara, général des Siennois. Il menaça Arezzo; et, lorsqu'il fut ensuite rappelé en Lombardie par le duc, Zagonara, qui lui succéda dans le commandement, continua de soumettre les châteaux florentins qui servoient à couvrir la frontière du côté de Sienne (2). 1431.

Pendant que ces choses se passoient en Toscane, Carmagnola s'approchoit des rives du Pô, avec une armée de douze mille cuirassiers et autant de fantassins. Sur ce fleuve, Nicolas Trevisani s'avançoit avec une flotte vénitienne de trente-sept grands vaisseaux et près de cent autres bâtimens (3). L'intention du sénat vénitien étoit de diriger toutes ces

(1) *Andreæ Billii.* L. IX, p. 148. — *Petri Russii Histor. Senensis.* p. 34. — *J. Stellæ Ann. Genuens.* p. 1305.

(2) *Orl. Malavolti. Storia di Siena.* P. III, L. II, f. 22-28. — *Andreæ Billii.* L. IX, p. 150. — *Poggio Bracciolini.* L. VI, p. 371. — *Petri Russii Hist. Senensis.* p. 40. — *Comment. di Neri Capponi.* p. 1177.

(3) *Joh. Simonetæ.* L. II, p. 219.

1431. forces contre Crémone, dont il désiroit vivement la conquête; et déjà sa flotte avoit remonté le Pô jusqu'à trois milles au-dessous de cette ville. Le duc de Milan avoit, de son côté, fait armer une flotte au-dessus de Crémone, sous les ordres de Pacino Eustachio : ses vaisseaux étoient en plus grand nombre, mais moins grands que ceux des ennemis. Jean Grimaldi, de Gênes, avoit été appelé sur cette flotte, avec un grand nombre de ses compatriotes, pour opposer aux Vénitiens les seuls rivaux qui pussent leur disputer l'empire des mers.

Le 22 mai, Pacino Eustachio et Grimaldi avoient essayé de profiter d'une crue d'eau, pour attaquer, avec l'aide du courant, la flotte vénitienne qui étoit placée au-dessous d'eux. Mais, malgré cet avantage, cinq des plus grands vaisseaux du duc de Milan, s'étant trop aventurés, se trouvèrent au milieu des Vénitiens, et furent contraints à se rendre. Pendant ce combat, Piccinino et François Sforza, avec toutes les troupes du duc de Milan, s'étoient approchés de Carmagnola, et l'avoient attiré à eux en l'écartant du fleuve. La nuit suivante, ils lui firent communiquer, par de faux espions, les dispositions qu'ils faisoient pour l'attaquer le lendemain, et ils réussirent ainsi à commander toute son attention. Cependant ils

montoient secrètement avec leurs plus braves 1431.
cuirassiers sur les galères de Pacino Eustachio. Dans la bataille navale qu'ils vouloient renouveler le lendemain, les galères, serrées dans le lit du fleuve, ne pouvoient se combattre qu'à l'abordage; et, dans un tel engagement, le courage, la force de corps, et l'armure impénétrable des cuirassiers devoient être d'un plus grand avantage que les manœuvres les plus habiles des marins Vénitiens. Trévisani fit vainement demander à Carmagnola de lui envoyer des cuirassiers; celui-ci, qui se croyoit sûr de combattre le lendemain, ne voulut pas affoiblir son armée.

Enfin le matin du 23 mai, Carmagnola s'aperçut que les généraux ennemis l'avoient joué, et qu'ils n'étoient plus en présence. Alors il se rapprocha de la rive du Pô; mais il étoit devenu impossible de faire embarquer ses soldats; il occupoit la rive gauche du fleuve, et Pacino Eustachio, en engageant la bataille, avoit profité de l'impétuosité des eaux, accrues par la fonte des neiges, pour pousser Trévisani contre la rive droite. C'est là que le combat entre les galères se maintenoit avec un indicible acharnement. Les Milanois s'attachoient avec des grapins aux vaisseaux vénitiens, et aussitôt les cuirassiers de Sforza et de Piccinino s'élançoient sur le

1431. tillac de leurs ennemis; invulnérables sous le fer dont ils étoient couverts, ils n'avoient à combattre que des hommes demi-armés, qui tomboient bientôt sous leurs coups. Le carnage étoit d'autant plus effroyable que les Vénitiens ne pouvoient se résoudre à céder la victoire sur leur propre élément; d'ailleurs ils voyoient sur l'autre rivage Carmagnola qui les exhortoit, et qui avoit son armée entière toute prête à venir à leur aide, si une fois, ils pouvoient s'approcher. Cependant il fallut céder enfin : vingt-huit galères vénitiennes furent prises avec quarante-deux vaisseaux de transport. Deux mille cinq cents hommes furent tués, et un butin immense tomba au pouvoir des vainqueurs. On assure que l'armement vénitien qui fut ainsi détruit en une journée, avoit coûté à la république six cent mille florins (1).

Après une aussi éclatante victoire, le duc de Milan ne poussa point ses avantages contre les Vénitiens aussi loin qu'on auroit pu l'attendre. Les armées principales restèrent pendant plusieurs mois comme stationnaires, tandis que Nicolas Piccinino ravageoit le

(1) *Andreæ Billii Hist.* L. IX, p. 152. — *Joh. Simonetæ.* L. II, p. 220. — *Poggio Bracciolini.* L. VI, p. 372. — *Ubertus Folieta Genuens. Hist.* L. X, p. 562. — *Naugerio Storia Veneziana.* p. 1095. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 1016.

Montferrat, et que, prenant successivement tous les châteaux de cette souveraineté, il contraignoit le marquis à s'enfuir en Suisse, d'où il se rendit à Venise. Les Vénitiens lavèrent en partie, il est vrai, l'affront que leur marine avoit éprouvé sur le Pô. Une petite flotte, commandée par Pierre Loredano, rencontra, le 27 août, près de Portofino, dans le golfe de Rapallo, François Spinola, avec douze galères génoises; après un combat acharné, il prit cet amiral et huit de ses vaisseaux (1). Mais Carmagnola, pendant ce temps, demeuroit dans une inaction d'autant plus étrange, qu'on s'était attendu à ce qu'il s'empressât de réparer une déroute éprouvée par sa faute. Le 15 octobre, un détachement de ses soldats, averti qu'on faisoit mauvaise garde à Crémone, surprit la porte de Saint-Lucas, et s'y maintint pendant deux jours, sans que Carmagnola, soupçonnant une embuscade sur la route, s'avançât pour tirer parti de cet heureux évènement. 1431.

Le grand capitaine qui avoit été l'artisan de la puissance de Philippe, et ensuite de

(1) *Poggio Bracciolini.* L. VI, p. 373. — *J. Stellæ Ann. Genuenses.* p. 1306. — *Uberti Foliettæ Gen. Hist.* L. X, p. 563. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 1019. — *Andreæ Billii Hist.* L. IX, p. 153. C'est par le récit de cet événement que cet agréable historien finit sa narration.

1431. tous ses revers, n'avoit pu cesser de vaincre, sans que le sénat défiant et cruel de Venise, le soupçonnât de trahison. Dès la guerre précédente, on lui avoit reproché d'avoir rendu tous les prisonniers après la bataille de Macalò. Dans celle-ci, on lui attribuoit le désastre de la flotte, le mauvais succès de l'entreprise sur Crémone, et la ruine du marquis de Montferrat, pendant qu'il restoit dans l'inaction. Cependant Carmagnola expliquoit le repos forcé qu'il avoit gardé, par un motif sans réplique; une épizootie avoit, pendant l'été, frappé tous les chevaux, en Italie; la moitié de sa cavalerie étoit démontée, et les ennemis, qui éprouvoient le même fléau, avoient été arrêtés comme lui par l'impossibilité de se procurer des chevaux.

Mais, sans daigner proférer ses accusations, sans donner lieu à aucune excuse, le sénat vouloit se venger sur un homme du caprice de la fortune. Il le fit avec un profond secret. Le conseil des dix, au commencement de l'année 1432, invita Carmagnola à se rendre à Venise, pour y traiter de la paix, à laquelle la république songeoit de nouveau. Jean François de Gonzagues, seigneur de Mantoue, l'accompagnoit, et tous deux furent reçus avec les plus grands honneurs. Les hommes les plus distingués de l'État allèrent au devant

de Carmagnola, et le conduisirent, avec un 1431.
brillant cortége, jusqu'au palais du doge. Le sénat étoit assemblé; le général y fut introduit; on le fit asseoir à la place d'honneur, et on lui prodigua des marques de respect et d'estime. Cependant la délibération à laquelle il assistoit, et sur laquelle on paroissoit désirer son avis, se prolongea jusque bien avant dans la nuit, et on le pressa de faire retirer sa suite qui étoit fatiguée du voyage. Dès que Carmagnola se trouva seul au milieu des sénateurs, ceux-ci firent entrer leurs gardes; ils l'arrêtèrent et le chargèrent de fers. Dès le lendemain, ce général fut appliqué à une dure question; et la torture de l'estrapade, à laquelle on le soumit, fut rendue pour lui d'autant plus douloureuse, qu'il avoit une blessure au bras, reçue au service de cette même république qui le livroit aux mains des bourreaux (1). On assure qu'au milieu de ces tourmens, il confessa la trahison dont on l'accusoit; mais aucune preuve ne fut produite aux yeux du public ou de l'Italie, à laquelle ce grand homme appartenoit, aucune de ses dépositions ne fut publiée; ce n'est point calomnier des juges que de les croire faussaires

(1) *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 1028.

1432. et prévaricateurs, lorsqu'ils s'entourent d'un infâme mystère. Le 5 mai 1432, vingt jours après son arrestation, Carmagnola fut conduit sur la place de Saint-Marc, avec un baillon dans la bouche, pour l'empêcher de prendre Venise à témoin de son innocence, et de dévoiler toute l'ingratitude de ses oppresseurs; là, il eut la tête tranchée, entre les deux colonnes qui sont devant le palais (1).

(1) *Poggio Bruccciolini Hist. Florent.* L. VI, p. 376. — *Platina Hist. Mantuanæ.* L. V, p. 810. — *Cronica di Bologna.* p. 645. — *Naugerio Storia Venez.* p. 1097. — *Marin Sanuto* p. 1028.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

TOME HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE.



